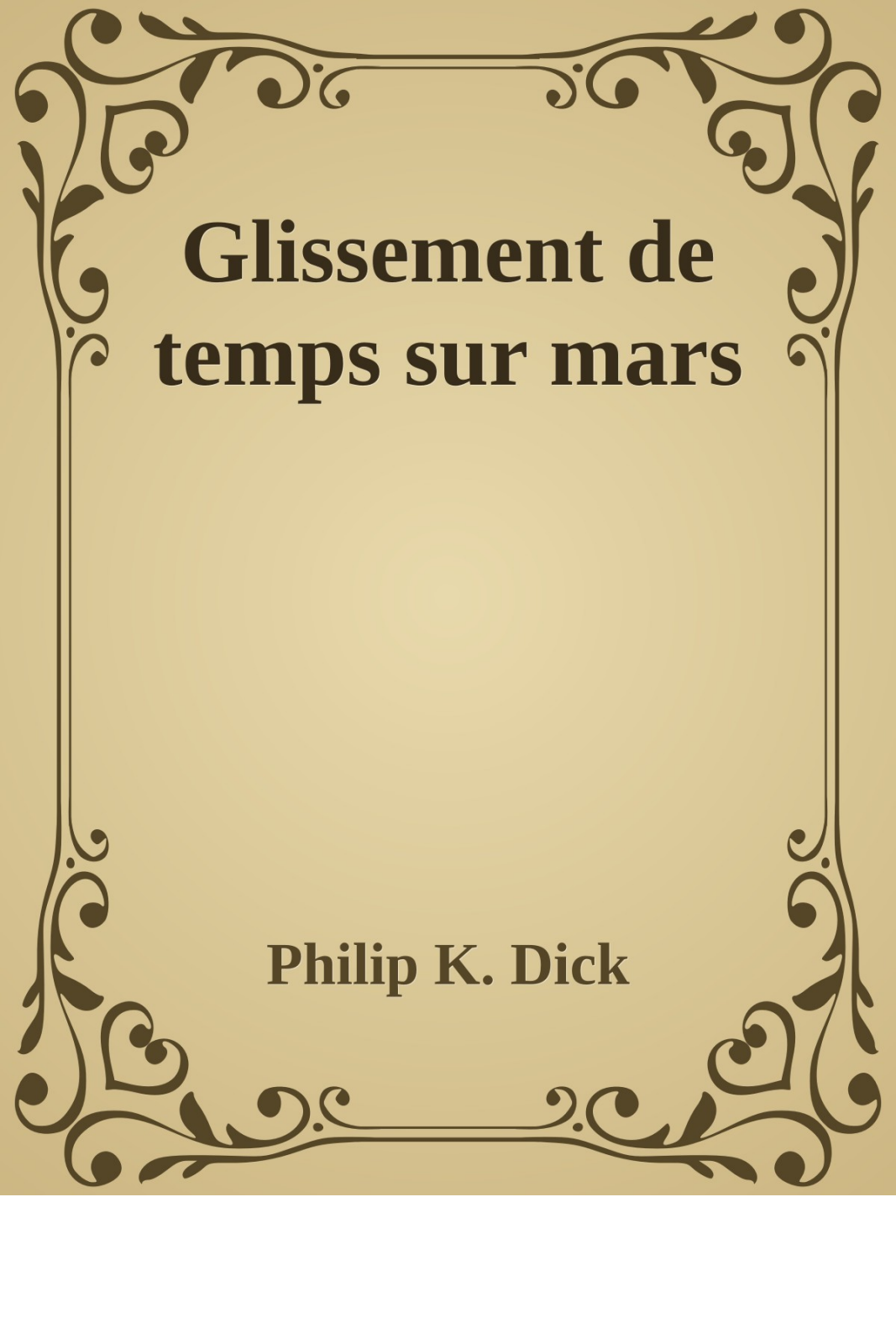




Glissement de temps sur mars

Philip K. Dick

VISIT...

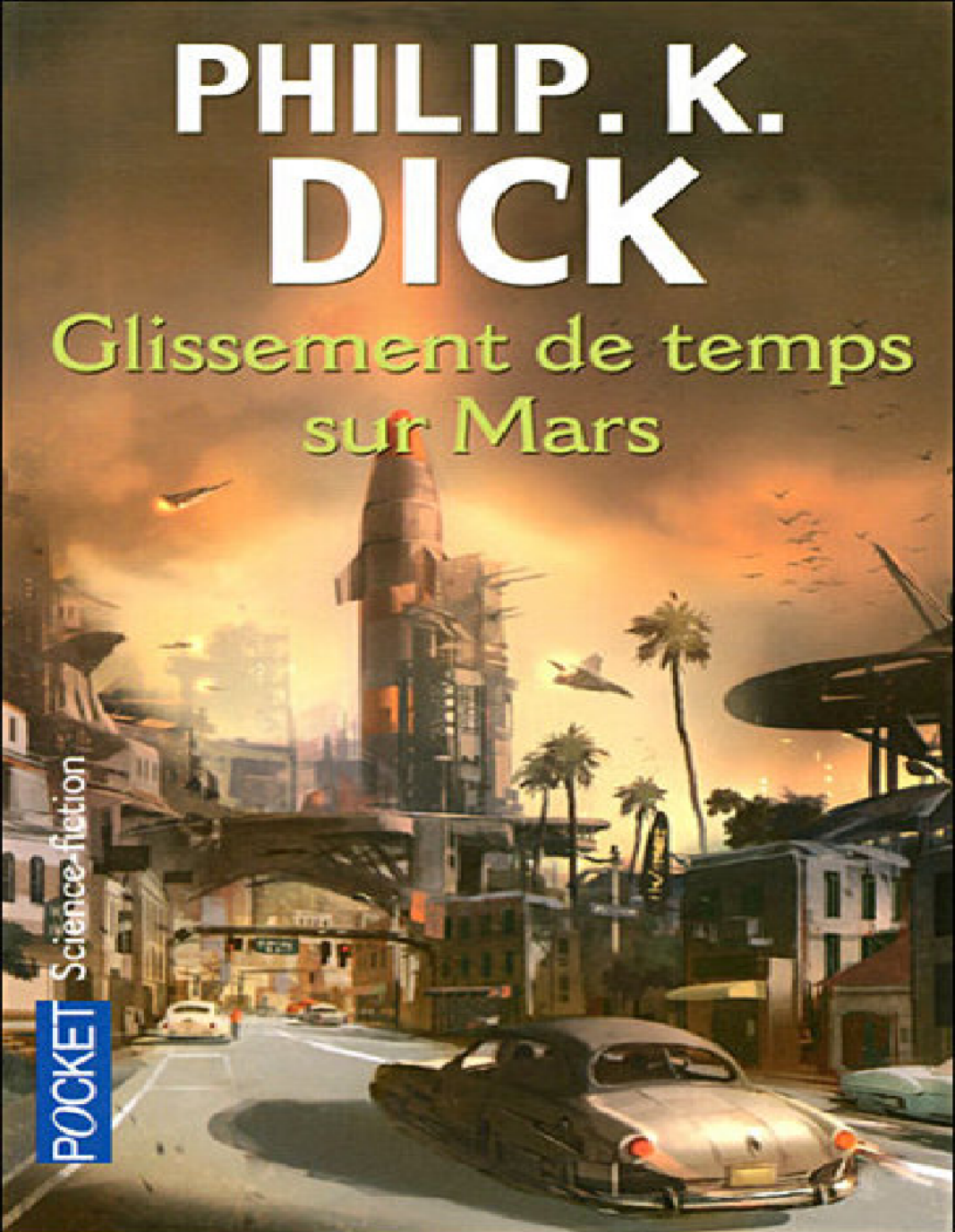
LANZAROTE
Caliente.COM

PHILIP. K. DICK

Glissement de temps sur Mars

Science-fiction

POCKET



PHILIP K. DICK

GLISSEMENT DE TEMPS SUR MARS

Titre Original : *Martian Time-Slip*

Traduit de l'américain par Henry-Luc Planchat

Postface de Marcel Thaon

ÉDITIONS ROBERT LAFFONT PARIS

Pour Mark et Jodie

*Pour Tessa et Christopher
Mon soleil et mon fils
Qui, ensemble, illuminent ma vie
Et font pour moi du monde
Chose visible*

Des profondeurs du sommeil provoqué par le phénobarbital, Silvia Bohlen entendit quelque chose qui l'appelait. La voix aiguë dissipa les limbes dans lesquelles elle avait sombré, détruisant ainsi son parfait état de non-être.

— M'man.

De l'extérieur, son fils l'appela une fois de plus.

Se redressant, elle prit le verre posé près du lit pour avaler une gorgée d'eau ; puis elle appuya ses pieds nus sur le sol et se leva péniblement. D'après la pendule, il était neuf heures et demie. Elle ramassa son peignoir et marcha jusqu'à la fenêtre.

Je ne dois plus en prendre, pensa-t-elle. Mieux vaut encore se laisser gagner par la schizophrénie et rejoindre le reste du monde. Silvia releva le store ; la lumière du soleil, avec son familier reflet rougeâtre et poussiéreux, l'aveugla aussitôt ; elle leva une main pour se protéger, en demandant :

— Qu'y a-t-il, David ?

— M'man, le canalier est là !

Alors, ce doit être mercredi. Elle hocha la tête, fit demi-tour, et quitta la chambre d'un pas chancelant pour se rendre à la cuisine, où elle parvint à allumer la solide bonne vieille cafetière fabriquée sur Terre.

Que dois-je faire ? se demanda-t-elle. Tout est prêt pour sa venue. David s'en occupera, de toute façon. Elle fit couler de l'eau dans l'évier pour s'asperger le visage. Le goût déplaisant de l'eau saumâtre la fit tousser. Nous devrions vidanger le réservoir, pensa-t-elle. Le curer, régler l'arrivée du chlore et vérifier combien de filtres sont branchés ; peut-être tous. Le canalier ne pourrait-il pas faire ça ? Non, ce n'est pas le boulot de l'ONU.

— Tu as besoin de moi ? demanda-t-elle en ouvrant la porte du jardin.

L'air froid saturé de sable fin se mit à tourbillonner autour d'elle ; Silvia détourna la tête pour écouter la réponse de David. Il avait appris à dire non.

— Je crois pas, marmonna le garçon.

Plus tard, tout en buvant son café dans la cuisine, attablée devant une assiette remplie de toasts et de compote de pomme, elle observa l'arrivée du canalier dans son petit bateau à fond plat qui remontait le cours d'eau avec un teuf-teuf très officiel ; sans jamais se presser, il

arrivait toujours à l'heure. C'était en 1994, la deuxième semaine du mois d'août. Ils avaient attendu onze jours, et allaient maintenant recevoir la ration d'eau qui leur était due, provenant du grand canal passant près de leur lotissement, à deux kilomètres environ en direction du Nord martien.

Le canalier avait amarré son bateau près des portes de l'écluse ; il bondit sur la terre sèche, encombré par son classeur – contenant ses dossiers – et les outils qui lui servaient à ouvrir les vannes. Il était vêtu d'un uniforme gris maculé de boue, et de bottes montantes que le limon séché rendait presque brunes. Allemand ? Non ; quand l'homme tourna la tête, elle aperçut son visage plat, de type slave, et vit que la visière de sa casquette était ornée d'une étoile rouge. Cette fois, c'était le tour des Russes ; elle n'arrivait plus à suivre.

Et de toute évidence, elle n'était pas la seule qui ne parvenait plus à suivre le roulement établi par les dirigeants de l'ONU. Pour l'instant, elle remarquait que la famille de la maison voisine, les Steiner, était sortie sous la véranda ; ils s'apprêtaient à se diriger vers le canalier : tous les six, le père, la mère à la silhouette lourde, et les quatre filles Steiner, blondes, rondelettes et bruyantes.

C'était l'eau des Steiner que le canalier était en train de couper.

— Bitte, mein Herr, commença Norbert Steiner, mais il aperçut l'étoile rouge, lui aussi, et se tut.

Silvia sourit intérieurement. Vraiment dommage, se dit-elle.

David ouvrit brusquement la porte du jardin et se précipita dans la maison.

— M'man, tu sais quoi ? Il y a eu une fuite dans la citerne des Steiner la nuit dernière, et presque la moitié de leur eau s'est répandue ! Il ne leur reste plus assez d'eau pour leur jardin et Mr. Steiner dit qu'il va dépérir.

Elle acquiesça de la tête, tout en avalant la dernière bouchée de son toast. Puis elle alluma une cigarette.

— M'man, c'est terrible, non ? dit David.

— Et les Steiner veulent qu'il leur accorde encore de l'eau pendant quelque temps, répondit Silvia.

— On ne peut pas laisser mourir leur jardin. Tu te rappelles tous les problèmes que nous avons avec nos betteraves ? Et Mr. Steiner nous a donné cet insecticide fabriqué sur Terre pour tuer les charançons, et nous devons leur donner une partie de nos betteraves, mais nous ne l'avons jamais fait ; nous avons oublié.

C'était la vérité. Elle s'en souvint avec un petit tressaillement de remords ; nous leur avons promis... et ils n'ont jamais rien réclamé, pourtant ils doivent se le rappeler. Et David va toujours jouer chez eux.

— S'il te plaît, va parler au canalier, supplia David.

— Je pense que nous pourrions leur offrir un peu de notre eau vers la fin du mois, dit-elle. Nous pourrions installer un tuyau jusqu'à leur jardin. Mais je ne crois pas à cette fuite – ils veulent toujours avoir plus que leur ration.

— Je sais, dit David en baissant la tête.

— Ils ne méritent pas d'en avoir plus, David. Personne ne le mérite.

— C'est parce qu'ils ne savent pas exploiter leur propriété, répondit David. Mr. Steiner ne sait pas manier les outils.

— Alors, c'est leur faute.

Silvia se sentait irritable, et se rendit compte qu'elle n'était pas tout à fait réveillée ; elle devait prendre de la Dexamye, sans quoi elle ne parviendrait jamais à ouvrir les yeux, du moins pas avant la tombée de la nuit, et ce serait alors le moment d'avaler un autre comprimé de phénobarbital. Elle alla chercher dans le placard de la salle de bain la bouteille contenant les petites pilules vertes en forme de cœur ; elle l'ouvrit, et se mit à compter ; il n'en restait plus que vingt-trois, et elle devrait bientôt prendre le gros tractobus, traverser le désert, et descendre en ville afin de renouveler sa provision à la pharmacie.

Un fort gargouillement se mit à résonner au-dessus d'elle. La citerne du toit, leur énorme citerne métallique, commençait à se remplir. Le canalier avait complété la réorientation de la vanne de dérivation ; la supplique des Steiner n'avait pas été entendue.

Avec un sentiment grandissant de culpabilité, elle remplit son verre d'eau pour prendre sa pilule matinale. Si seulement Jack restait plus souvent à la maison, se dit-elle ; c'est tellement vide, par ici. Cette médiocrité à laquelle nous sommes contraints, c'est une forme de barbarie. À quoi bon toutes ces querelles, ces énervements, cette affreuse obsession de la moindre goutte d'eau, et qui domine toute notre vie ? Il devrait y avoir autre chose... On nous avait promis tant de choses, au début.

Le vacarme d'une radio jaillit brusquement d'une maison voisine ; de la musique de danse, puis un présentateur fit une annonce publicitaire pour une quelconque machine agricole.

— ... Profondeur et inclinaison du sillon, déclara la voix qui résonnait dans l'air froid et vif du matin, prête à l'emploi et autoréglable, si bien que même l'acquéreur le plus inexpérimenté peut – pratiquement dès la première utilisation...

De nouveau une musique de danse ; on venait de passer à une autre station.

Le caquetage des enfants qui se chamaillaient augmenta. Est-ce que ça va durer toute la journée ? pensa-t-elle, se demandant si elle pourrait le supporter. Et Jack, qui ne rentrerait de son travail qu'à la

fin de la semaine – c'était un peu comme si elle n'était pas mariée, comme si elle n'avait pas d'homme. Est-ce pour cela que j'ai quitté la Terre ? Elle porta brusquement les mains à ses oreilles, essayant d'étouffer le tintamarre des radios et des enfants.

Je devrais retourner au lit ; c'est là que je suis bien, pensa-t-elle en achevant néanmoins de s'habiller pour la journée qui l'attendait.

Dans le bureau de son patron, situé à Bunchewood Park, dans le centre ville, Jack Bohlen parlait au radiotéléphone avec son père, qui se trouvait à New York City. La communication traversait des millions de kilomètres grâce à un système de satellites et la liaison n'était pas très bonne, comme d'habitude ; mais c'était Léo Bohlen qui payait.

— Comment ça, les Monts Franklin D. Roosevelt ? déclara Jack d'une voix forte. Tu dois te tromper, Papa, il n'y a rien là-bas – c'est une région absolument stérile. Tous les gens qui sont dans l'immobilier pourront te le dire.

La voix de son père lui parvint faiblement.

— Non, Jack, je crois fermement que c'est une bonne affaire. Et je veux venir y jeter un coup d'œil, et en discuter avec toi. Comment vont Silvia et le garçon ?

— Très bien, répondit Jack. Mais écoute – ne t'engage surtout pas, parce qu'il est bien connu que sur Mars, tous les terrains à vendre situés à l'écart des canaux en fonctionnement constituent des fraudes presque évidentes – et souviens-toi que seul un dixième du réseau canalisé fonctionne actuellement.

Il ne pouvait pas comprendre comment son père avait pu se laisser prendre à de tels bobards, avec toutes ses années d'expérience dans le domaine des affaires, en particulier celui des investissements dans les terrains inexploités. Cela lui fit vraiment peur. Durant toutes ces années de séparation, son père avait peut-être vieilli. Les lettres n'apprenaient pas grand-chose ; son père dictait les siennes à une des sténos de sa société.

Ou peut-être le temps s'écoulait-il différemment sur Terre et sur Mars ; il avait lu dans une revue de psychologie un article qui abordait ce sujet. Lorsque son père arriverait, ce ne serait plus qu'une vieille relique à la chevelure blanche et au pas chancelant. Y avait-il un moyen quelconque d'échapper à cette visite ? David serait heureux de voir son grand-père, et Silvia l'aimait bien, elle aussi. La voix faible et lointaine rapportait à l'oreille de Jack Bohlen des nouvelles de New York City, mais aucune d'elles ne présentait le moindre intérêt. Pour Jack, cela semblait irréel. Une dizaine d'années auparavant, il avait accompli un terrible effort pour s'arracher à sa communauté terrienne, et il y était parvenu ; maintenant, il ne voulait plus en entendre parler.

Pourtant, le lien persistait entre lui et son père, et serait bientôt

renforcé par le voyage de ce dernier, qui allait quitter la Terre pour la première fois de sa vie ; il avait toujours souhaité se rendre sur une autre planète avant qu'il ne soit trop tard – autrement dit, avant de mourir. Léo avait pris sa décision. Pourtant, malgré les améliorations des grands vaisseaux interplanétaires, le voyage restait périlleux. Mais cela ne l'inquiétait pas. Rien ne pourrait le décourager ; en fait, il avait déjà effectué sa réservation.

— Bon sang, papa, dit Jack, c'est vraiment merveilleux que tu te sentes capable de faire un voyage aussi pénible. J'espère que tu es en forme.

Il était résigné.

À l'autre bout de la pièce, Mr. Yee, son patron, le regardait en tenant une feuille de papier jaune sur laquelle était écrite une note de service. Mr. Yee, long et maigre, avec son nœud carré, son complet droit... le style vestimentaire chinois s'était profondément enraciné sur ce sol étranger ; il y était observé d'une manière stricte, authentique, et l'on aurait pu prendre Mr. Yee pour un homme d'affaires du centre de Canton.

Mr. Yee désigna la feuille jaune et se mit à en mimer le contenu d'un air solennel : il frissonna, fit semblant de verser quelque chose de la main gauche dans la droite, et s'épongea le front en tirillant son col. Puis il regarda ostensiblement le bracelet-montre attaché à son poignet osseux. Jack Bohlen comprit qu'un appareil de réfrigération était tombé en panne dans une ferme laitière, et que c'était urgent ; la chaleur augmenterait dans la journée et le lait risquait de tourner.

— D'accord, papa, dit-il, nous attendons ton télégramme.

Il lui lança un au revoir et raccrocha.

— Je m'excuse d'être resté si longtemps au téléphone, dit-il à Mr. Yee ; et il prit la feuille.

— Une personne âgée ne devrait pas entreprendre un tel voyage, déclara Mr. Yee de sa voix calme et implacable.

— Il a décidé de venir voir comment nous nous débrouillons, répondit Jack.

— Et si vous ne vous débrouillez pas aussi bien qu'il le souhaite, pourra-t-il vous venir en aide ? demanda Mr. Yee avec un sourire méprisant. S'attend-t-il à ce que vous ayez fait fortune ? Dites-lui donc qu'il n'y a pas de diamants, ici. C'est l'ONU qui les possède. À propos de la note que je vous ai donnée : d'après nos fichiers, nous avons travaillé sur cet appareil de réfrigération il y a deux mois, après avoir reçu la même demande. Le problème est causé par le générateur ou le circuit. Le moteur ralentit sans raison apparente, jusqu'à ce que le disjoncteur se déclenche pour l'empêcher de griller.

— Je verrai quels autres appareils sont branchés sur leur générateur, dit Jack.

C'est dur de travailler pour Mr. Yee, pensa-t-il en montant jusqu'au toit, sur lequel étaient posés les hélicoptères de la société. Tout était organisé d'une manière très rationnelle. Mr. Yee se comportait comme une machine construite pour calculer, pour estimer. Six ans plus tôt, à l'âge de vingt-deux ans, il avait estimé qu'une affaire sur Mars pourrait lui procurer des bénéfices plus confortables que sur Terre. Sur Mars, on avait un besoin urgent de personnel pour entretenir et réparer toutes sortes de machines, tout ce qui contenait des pièces mobiles, car il était très coûteux de faire venir de la Terre de nouveaux appareils. Un vieux grille-pain, que sur Terre on aurait mis au rebut sans hésitation, devait sur Mars être maintenu en état de marche. Mr. Yee avait apprécié cette idée de sauvegarde des biens. Ayant été élevé dans l'atmosphère économe et puritaine de la Chine Populaire, il n'approuvait pas le gaspillage. Et comme il était ingénieur électricien dans la province du Honan, il possédait la formation nécessaire. C'était ainsi que d'une manière tranquille, méthodique, il était arrivé à prendre une décision qui représentait pour la plupart des gens un déchirement émotionnel catastrophique ; il avait pris ses dispositions pour émigrer aussi simplement qu'il aurait décidé de se rendre chez le dentiste pour se faire poser un dentier en acier inoxydable. Il savait, jusqu'au dernier dollar-ONU, dans quelle mesure il pourrait réduire ses frais généraux lorsqu'il aurait monté son affaire sur Mars. Il s'agissait d'une opération à faible marge, mais conduite d'une manière toute professionnelle. Durant les six années qui s'étaient écoulées depuis 1988, il n'avait cessé de s'étendre et ses réparateurs avaient désormais priorité dans les cas d'urgence – et quelles réparations pouvaient ne pas être urgentes dans une colonie qui avait encore des difficultés à faire pousser ses propres radis et à réfrigérer sa faible production de lait ?

Jack Bohlen ferma la porte de l'hélico, mit le moteur en marche, et ne tarda pas à s'élever au-dessus des bâtiments de Bunchewood Park, dans le ciel terne et brumeux du matin, pour sa première réparation de la journée.

Très loin sur sa droite, un énorme vaisseau en provenance de la Terre venait de se poser sur le cercle de basalte qui constituait le terrain d'atterrissage des cargaisons vivantes. D'autres frets devaient être déchargés à une centaine de miles vers l'Est. C'était un transport de première classe, et dans quelques instants arriveraient à son bord des dispositifs télécommandés qui débarrasseraient les passagers de tous les virus, bactéries, insectes et parasites qui pouvaient s'accrocher à eux ; ils en ressortiraient aussi nus qu'au jour de leur naissance, passeraient par des bains chimiques, subiraient huit heures de tests en bredouillant les réponses d'un ton irrité – et seraient enfin libérés pour s'occuper de leur propre survie, celle de la colonie ayant été assurée.

Certains pourraient même être renvoyés sur Terre ; ceux dont l'état laisserait craindre des tares génétiques, révélées par la tension du voyage. Jack imagina son père en train d'endurer patiemment les formalités d'immigration. Il faut passer par là, mon garçon, dirait son père. C'est une nécessité. Le vieil homme, qui méditait en fumant son cigare... un philosophe dont toute l'éducation formelle n'avait consisté qu'en sept années passées à l'école communale de New York, et durant la période la plus barbare de ce système scolaire. C'est étrange, pensait-il, la manière dont le caractère se manifeste. Le vieil homme avait atteint un certain degré de connaissance qui lui dictait son comportement, non pas au sens social, mais d'une manière plus profonde et permanente. Il pourra s'adapter à cette planète, décida Jack. Durant son bref séjour, il saura s'acclimater bien mieux que Silvia et moi-même. Un peu comme David a su le faire...

Son père et son fils devraient bien s'entendre. Tous deux étaient perspicaces et pragmatiques, mais possédaient toutefois un côté aventureusement romantique, comme en témoignait le désir impulsif qu'avait eu son père d'acheter un terrain dans les Monts FDR. C'était un dernier sursaut de l'espoir éternel qui animait le vieil homme ; voilà une terre qui se vendait pour presque rien, dont personne ne voulait, mais c'était là l'authentique frontière des pionniers – ce qui n'était manifestement plus le cas des régions habitables de Mars. Sous lui, Jack remarqua le Canal du Sénateur Taft et changea de cap afin de le suivre ; le canal le conduirait jusqu'à la ferme laitière de McAuliff et ses prés desséchés couvrant des milliers d'acres, son troupeau de vaches de Jersey, autrefois primées, mais que cet environnement impitoyable avait transformées en caricatures de leurs ancêtres. C'était cela la partie habitable de Mars, cette toile d'araignée presque fertile – ces lignes qui rayonnaient, s'entrecroisaient – mais qui suffisait à peine à entretenir la vie, sans plus. Le Sénateur Taft, qu'il survolait maintenant, était d'un vert paresseux et repoussant ; plus loin, l'eau serait épurée, filtrée, mais elle exposait ici les alluvions du temps, le limon, le sable et les déchets que contenaient ses profondeurs, et qui la rendaient absolument imbuvable. Dieu seul savait quelle quantité d'ammoniaque avait été absorbée par la population et s'était fixée dans les os des gens. Cependant, ils étaient en vie. L'eau ne les avait pas tués, malgré sa couleur brun-jaune et les sédiments dont elle était saturée. Et plus à l'ouest, les terres vierges attendaient que la science humaine se déchaîne à nouveau pour accomplir son miracle.

Les équipes d'archéologues ayant atterri sur Mars au début des années soixante-dix s'étaient empressées d'établir les différentes phases du déclin de l'ancienne civilisation que les êtres humains commençaient maintenant à remplacer. Elle ne s'était jamais installée dans le désert lui-même. Bien entendu, comme sur Terre les peuples

du Tigre et de l'Euphrate, elle s'était accrochée aux régions qu'elle pouvait irriguer. Lors de son apogée, l'ancienne culture martienne avait occupé un cinquième de la surface planétaire, laissant le reste comme elle l'avait trouvé. La maison de Jack Bohlen, par exemple, près de la jonction des Canaux William Butler Yeats et Hérodote ; elle se trouvait presque à la limite du réseau grâce auquel la fertilité se maintenait depuis cinq mille ans. Les Bohlen étaient arrivés assez tard mais personne n'avait songé alors, onze ans auparavant, que l'émigration subirait une chute aussi brutale.

La radio de l'hélicoptère émit quelques crachotements, puis une version métallique de la voix de Mr. Yee déclara :

— Jack, j'ai une autre réparation pour vous. Le service administratif de l'ONU nous annonce qu'il y a une panne à l'École Communale et que leur propre réparateur n'est pas disponible.

Jack prit le micro pour répondre :

— Je suis désolé, Mr. Yee – comme je pensais vous l'avoir déjà dit, je ne suis pas qualifié pour travailler sur ces appareils scolaires. Vous feriez mieux de donner ce boulot à Bob ou à Pete.

Comme je suis *certain* de vous l'avoir déjà dit, pensa-t-il.

Avec sa logique habituelle, Mr. Yee répliqua :

— Cette réparation est vitale, et nous ne pouvons donc pas la refuser, Jack. Nous n'avons encore jamais refusé une réparation. Votre attitude n'est pas positive. Je me dois d'insister pour que vous vous chargiez de ce travail. J'enverrai dès que possible un autre réparateur à l'école pour vous donner un coup de main. Merci, Jack.

Mr. Yee raccrocha.

Moi aussi, je vous remercie, pensa Jack Bohlen avec agacement.

Plus bas, il apercevait maintenant les abords d'une seconde communauté ; c'était Lewistown, l'agglomération principale de la colonie du syndicat des plombiers, un des premiers à s'organiser sur la planète, et dont les réparateurs étaient membres du syndicat ; il n'accordait pas sa clientèle à Mr. Yee. Si son travail devenait trop désagréable, Jack Bohlen pourrait toujours faire ses malles pour émigrer à Lewistown, entrer dans le syndicat et travailler pour un salaire peut-être encore plus élevé. Mais les récents événements politiques qui s'étaient déroulés dans la colonie du syndicat des plombiers ne lui disaient rien de bon. Arnie Kott, président de la Section Locale des Travailleurs des Eaux, n'était parvenu à se faire élire qu'après une campagne très particulière et des irrégularités plus qu'évidentes lors du scrutin. Son régime n'était apparemment pas de ceux sous lesquels Jack aurait souhaité vivre ; d'après ce qu'il en connaissait, le gouvernement du vieil Arnie possédait tous les traits des tyrannies qui s'étaient développées au début de la Renaissance, augmentés d'une pointe de népotisme. Et pourtant, d'un point de vue

économique, la colonie semblait florissante. Elle avait un programme de travaux publics très important, et sa politique fiscale lui avait procuré une énorme réserve financière. La colonie n'était pas seulement efficace et prospère, elle était aussi en mesure de fournir un emploi décent à tous ses habitants. À l'exception de la communauté israélienne, plus au nord, celle du syndicat était la plus viable de la planète. Et la colonie israélienne avait l'avantage de posséder des unités sionistes de choc, des enrégés qui campaient en plein désert et s'étaient engagés dans toutes sortes de projets d'aménagement, depuis la culture des oranges jusqu'au raffinage d'engrais chimiques. À lui seul, le Nouvel Israël avait amendé un tiers de toutes les terres désertiques maintenant cultivées. C'était en fait la seule communauté de Mars à exporter ses produits vers la Terre.

L'hélicoptère s'éloigna de Lewistown, capitale du syndicat des travailleurs des eaux, et survola le monument dédié à Alger Hiss, le premier martyr de l'ONU ; puis ce fut le désert total. Jack s'adossa en allumant une cigarette. Pressé par le regard pénétrant de Mr. Yee, il était parti sans penser à prendre son thermos de café, dont l'absence commençait maintenant à lui peser. Il se sentait encore endormi. Ils ne me feront pas travailler à l'École Communale, se dit-il, avec davantage de colère que de conviction. Je vais quitter cette boîte. Mais il savait qu'il ne le ferait pas. Il irait à l'école et bricolerait l'appareil pendant une petite heure pour donner l'impression d'être occupé à réparer ; ensuite, Bob ou Pete viendrait faire le travail ; la réputation de la compagnie serait sauvée, et ils pourraient rentrer au bureau. Tout le monde serait content, y compris Mr. Yee.

Il avait déjà visité plusieurs fois l'École Communale en compagnie de son fils. Mais maintenant, c'était différent. David était parmi les meilleurs de sa classe, et il pouvait suivre les cours des machines éducatives les plus perfectionnées. Il y restait assez tard, profitant au maximum du système d'instruction dont l'ONU était tellement fière. Jack jeta un coup d'œil à sa montre et s'aperçut qu'il était dix heures. D'après les souvenirs qu'il gardait de ses visites, et d'après les dires de son fils, Jack songea qu'en ce moment même David se trouvait en compagnie d'Aristote pour étudier les rudiments de la science, de la philosophie, de la logique, de la grammaire, de la poésie et d'une physique archaïque. Parmi toutes les machines éducatives, c'était d'Aristote que David semblait tirer le meilleur parti, ce qui était un soulagement ; la plupart des enfants préféraient les professeurs plus séduisants de l'École : Sir Francis Drake (histoire de l'Angleterre, principes de la courtoisie masculine) ou Abraham Lincoln (histoire des États-unis, éléments fondamentaux de la guerre moderne et de l'État contemporain) ou des personnages aussi sévères que Jules César et Winston Churchill. Jack était né trop tôt pour pouvoir profiter des

avantages de ce nouveau système pédagogique ; lorsqu'il n'était encore qu'un garçonnet, il suivait les cours avec une soixantaine d'autres enfants, et plus tard, au lycée, il s'était retrouvé dans une classe de mille élèves, à écouter parler un professeur qu'il regardait grâce à un circuit fermé de vidéo. Toutefois, s'il avait été admis dans la nouvelle école, il aurait pu aisément désigner son propre favori : durant une visite avec David – il s'agissait en fait de la première rencontre entre enseignants et parents d'élèves – il avait vu la Machine Éducative Thomas Edison, et cela lui avait suffi. David avait mis près d'une heure avant de pouvoir éloigner son père.

Sous l'hélico, la terre désertique céda la place à une sorte de prairie clairsemée comme une savane. Une clôture de barbelés marquait les abords de la ferme McAuliff, ainsi que la limite de la région administrée par l'État du Texas. Le père de McAuliff avait été au Texas un magnat du pétrole et avait financé la construction de ses propres vaisseaux pour l'émigration vers Mars ; il avait même battu les gens du syndicat des plombiers. Jack éteignit sa cigarette et fit descendre l'hélico, cherchant les bâtiments de la ferme que l'éclat du soleil l'empêchait de distinguer.

Un petit troupeau de vaches fut effrayé par le bruit de l'hélico et décala au grand galop ; il les regarda s'éparpiller en souhaitant que McAuliff, un petit Irlandais au visage sévère et obsédé par la vie, n'ait pas remarqué cet incident. Pour de bonnes raisons, McAuliff considérait ses vaches avec une inquiétude malade ; il soupçonnait que toutes sortes de *choses* martiennes cherchaient à s'en emparer, à les amaigrir, les rendre malades et altérer leur production de lait.

Jack brancha son émetteur radio et annonça dans le micro.

— Ici l'appareil de dépannage de la Société Yee. En réponse à votre appel, Jack Bohlen demande la permission d'atterrir sur le terrain McAuliff.

Il attendit un instant, puis reçut la réponse de l'énorme ferme.

— O.K., Bohlen, la voie est libre. Inutile de demander pourquoi vous avez mis si longtemps.

C'était la voix grincheuse et résignée de McAuliff.

— Je serai là dans une minute, répondit Jack en faisant une grimace.

Il apercevait maintenant devant lui les bâtiments blancs qui se détachaient sur le sable.

— Nous avons ici cinquante mille litres de lait, déclara la voix de McAuliff dans le haut-parleur. Et ils vont tourner si vous ne vous dépêchez pas de remettre en marche ce foutu dispositif de réfrigération.

— Je fonce, répondit Jack.

Il pressa les pouces sur ses oreilles en gratifiant le haut-parleur

d'une grimace ridicule et repoussante.

Arnie Kott, ex-plombier, Compagnon Suprême de la Section Locale des Travailleurs des Eaux, Division de la Quatrième Planète, se leva du lit à dix heures du matin et se dirigea aussitôt vers le bain de vapeur, comme il en avait l'habitude.

— Salut, Gus.

— Oh, salut, Arnie.

Tout le monde l'appelait par son prénom, et c'était une bonne chose. De la tête, Arnie Kott fit un salut à Bill, Eddy et Tom, et chacun le lui rendit. L'air saturé de vapeur se condensait autour de ses pieds, puis s'écoulait sur les carreaux avant d'être évacué. C'était un détail qui lui plaisait : les bains avaient été construits de manière à ce que l'on ne puisse pas récupérer les eaux d'écoulement, qui se déversaient sur le sable chaud pour disparaître à tout jamais. Qui d'autre pouvait se permettre cela ? Et ces Juifs riches du Nouvel Israël, pensa-t-il, peuvent-ils se construire un bain de vapeur qui gaspille l'eau de cette manière ?

En se plaçant sous une douche, Arnie Kott déclara aux gars qui l'entouraient :

— J'ai entendu certaines rumeurs, et je veux qu'elles soient vérifiées le plus tôt possible. Vous savez, ce cartel de Californie, ces Portugais qui détenaient les premiers droits sur la zone des Monts FDR où ils ont tenté d'extraire du minerai de fer, qui d'ailleurs était de mauvaise qualité, et l'opération leur a en fait coûté une fortune. J'ai entendu dire qu'ils avaient vendu leurs parts.

— Oui, c'est aussi ce que j'ai entendu dire. (Tous les gars acquiescèrent.) Je me demande combien ils ont perdu dans l'affaire. Ça a dû être un véritable désastre.

— Non, répondit Arnie. J'ai appris qu'ils avaient trouvé un acquéreur, et qu'il était prêt à déboursier davantage qu'eux-mêmes n'avaient payé pour le terrain ; au bout du compte, ils ont fini par tirer un bénéfice. Leur obstination a été payante. Mais je me demande bien qui peut être assez timbré pour vouloir de ce terrain. J'ai quelques droits miniers là-bas, vous savez. Je veux que vous trouviez qui a acheté ce terrain, et quel genre d'opération ils ont en vue. Je veux savoir très précisément ce qui se trame là-bas.

— Il est bon de savoir ce genre de chose, en effet.

Une fois de plus, ils acquiescèrent tous, et un homme – Fred, sembla-t-il – sortit de la douche en trotinant pour aller s'habiller.

— Je m'en occupe, Arnie, déclara Fred par-dessus son épaule. Je m'y mets tout de suite.

Tout en se savonnant le corps, Arnie s'adressa aux autres :

— Vous savez, je dois protéger mes droits miniers ; je ne peux pas me permettre de laisser un quelconque petit malin de la Terre débarquer ici et transformer ces montagnes en... parc national pour pique-niqueurs, par exemple. Je vais vous dire ce que je sais. J'ai appris de source sûre qu'une bande de fonctionnaires communistes venus de Russie et de Hongrie, de grosses légumes du parti, se trouvaient dans les environs il y a une semaine, de toute évidence en tournée d'inspection. On pensait bien qu'ils laisseraient tomber après la faillite de leur collectif l'année dernière, pas vrai ? Eh bien non. Ils ont des cerveaux d'insectes, et ils reviennent toujours, comme les insectes. Ces Rouges, ils meurent d'envie de fonder sur Mars un collectif qui puisse tourner rond ; c'est pour ainsi dire une obsession chez eux, sur Terre. Je ne serais pas autrement surpris si nous finissions par découvrir que ces Portugais de Californie ont vendu le terrain aux communistes, et on ne tardera pas à voir le nom des Monts FDR, qui convient parfaitement, être remplacé par quelque chose comme les Monts Joe Staline.

Tous les hommes éclatèrent d'un rire approbateur.

— Maintenant, il y a beaucoup de travail qui m'attend aujourd'hui, dit Arnie Kott en rinçant les traces de savon avec d'énergiques jets d'eau chaude. Et je ne peux pas me permettre de consacrer davantage de temps à ce sujet ; je compte sur vous pour vous y atteler. À titre d'exemple, je viens d'effectuer un voyage dans l'Est, là où nous procédons à ces expériences sur les melons, et il apparaît que nous allons vers un succès complet en poussant le développement des melons de type Nouvelle-Angleterre dans notre environnement martien. Je sais que vous étiez tous intéressés par les résultats, car nous aimons bien prendre une bonne tranche de cantaloup le matin au petit déjeuner, du moins lorsque c'est possible.

— C'est vrai, Arnie, approuvèrent-ils.

— Cependant, dit Arnie, j'ai en tête des problèmes plus importants que les melons. Un des gars de l'ONU est passé nous voir l'autre jour pour protester contre notre réglementation concernant les nègres. Mais je ne devrais peut-être pas dire ça ; je devrais peut-être parler comme les types de l'ONU et dire « les vestiges de la population indigène » ou alors simplement les Bleeks. Il a mentionné l'autorisation que nous avons donnée aux mines appartenant à notre colonie d'employer les Bleeks au-dessous du tarif, je veux dire au-dessous du salaire minimum – parce que même ces pédés de l'ONU n'osent pas nous proposer sérieusement de payer ces nègres de Bleeks au tarif normal. De toute manière, le fait est qu'on ne peut pas donner

à ces nègres le salaire minimum, leur travail est tellement médiocre qu'on ferait faillite, mais on est obligé de les utiliser pour exploiter les mines, parce qu'ils sont les seuls à pouvoir respirer au fond ; et on ne peut pas amener là-bas un équipement d'oxygénation important, cela nous coûterait les yeux de la tête. Sur Terre, il y en a qui se font un fric monstre avec ces réservoirs à oxygène, ces compresseurs et tous ces trucs-là. C'est un racket, et on ne va pas se laisser escroquer, c'est moi qui vous le dis.

Chacun acquiesça d'un air sombre.

— De toute manière, nous ne pouvons pas permettre que ces bureaucrates de l'ONU nous dictent la manière de diriger notre colonie, poursuivit Arnie. Nous nous sommes organisés ici alors même que l'ONU n'était encore qu'un simple drapeau planté dans le sable ; nous avons construit nos maisons ici avant qu'ils n'aient seulement installé des chiottes sur Mars, même pas dans cette région du sud que se disputent la France et les États-unis.

— C'est juste, Arnie, reconnurent tous les gars.

— Cependant, dit Arnie, il n'en reste pas moins que ces pédales de l'ONU contrôlent les voies d'eau, et qu'il nous faut de l'eau ; nous avons besoin d'eux, de leur transport pour entrer ou sortir de la colonie, de leur source d'énergie, et nous avons besoin d'eux pour boire, ou comme en ce moment, puisque nous sommes en train de nous doucher. Je veux dire que ces couillons peuvent nous couper l'eau à tout moment et qu'ils nous tiennent à leur merci.

Il acheva de prendre sa douche et trotтина sur le carrelage humide et chaud, pour prendre une serviette que lui tendait l'employé. Penser à l'ONU faisait gargouiller son estomac et son vieil ulcère du duodénum se remit à lui brûler le bas du côté gauche, presque au niveau de l'aîne. Je ferais mieux de prendre un petit déjeuner, pensa-t-il.

L'employé l'aida ensuite à s'habiller, à enfiler son pantalon de flanelle gris, son T-shirt, ses bottes de cuir souple, et le coiffa de sa casquette de marin ; puis Arnie quitta le bain de vapeur et traversa le couloir de la Maison du Syndicat pour se rendre jusqu'à sa salle à manger où Helio, son cuisinier bleek, lui avait servi son petit déjeuner. Il se trouva bientôt attablé devant un monceau de petits pains accompagnés de bacon, de café, d'un verre de jus d'orange et de l'édition dominicale du *New York Times* de la semaine précédente.

— Bonjour, Mr. Kott.

Il venait d'appuyer sur un bouton, et une employée du secrétariat était aussitôt apparue, une fille qu'il n'avait encore jamais vue. Pas très jolie, décida-t-il après un bref coup d'œil ; il replongea dans la lecture de son journal. Et elle l'appelait Mr. Kott, en plus. Il sirota son jus d'orange en lisant un article racontant le naufrage d'un vaisseau

spatial, dans lequel avaient péri les trois cents passagers. Il s'agissait d'un astronef marchand japonais qui transportait des bicyclettes. Et cela le fit rire. Des vélos dans l'espace, maintenant perdus à jamais ; dommage, car sur une planète ayant une masse aussi faible que Mars, où il n'y avait pratiquement pas la moindre source d'énergie – à part le réseau de canaux paresseux – et où même le pétrole coûtait une fortune, les bicyclettes possédaient une grande valeur économique. On pouvait pédaler gratuitement pendant des centaines de kilomètres, et même sur le sable. Les seules personnes qui utilisaient des transports mus par turbine à pétrole étaient les fonctionnaires assurant des tâches essentielles, comme les gars des services de maintenance et de réparation, et bien entendu les dirigeants importants comme lui-même. Bien sûr, il y avait des transports en commun, tels que les tractobus qui reliaient les colonies entre elles, et qui entretenaient les communications entre les propriétés isolées et le reste du monde... mais ils étaient irréguliers, car leur circulation dépendait des envois de carburant en provenance de la Terre. Pour Arnie, les bus se déplaçaient avec une telle lenteur que cela provoquait en lui un sentiment de claustrophobie.

Lire le *New York Times* lui donna l'impression, pendant un petit moment, d'être de nouveau chez lui, à Pasadena Sud ; sa famille était abonnée à l'édition de la Côte Ouest du *Times*, et il se souvenait que lorsqu'il était enfant il allait le chercher à la boîte aux lettres, dans la rue bordée d'abricotiers ; la petite rue chaude et embrumée, avec ses élégantes maisons basses, ses voitures en stationnement et ses pelouses régulièrement tondues chaque week-end, sans exception. C'était la pelouse, et tout son attirail d'entretien, qui lui manquait le plus – la brouette d'engrais, les nouvelles graines pour gazon, les sécateurs, le grillage de protection contre les oiseaux, que l'on installait au début du printemps... et les tourniquets qui ne cessaient de fonctionner tout l'été durant, lorsque la loi le permettait. Il y avait également pénurie d'eau là-bas. Une fois, son Oncle Paul s'était fait arrêter pour avoir lavé sa voiture un jour de rationnement.

Poursuivant la lecture du journal, il tomba sur un article concernant une réception donnée à la Maison-Blanche en l'honneur d'une certaine Mrs. Lizner qui, en tant que membre de l'Agence pour le Contrôle des Naissances, avait accompli huit mille avortements thérapeutiques, montrant ainsi l'exemple aux femmes américaines. Une sorte d'infirmière, se dit Arnie. Une excellente occupation pour les femmes. Il tourna la page.

Devant ses yeux, sur un quart de page, s'étala en gros caractères une annonce publicitaire à la composition de laquelle il avait lui-même participé, un leurre joliment tourné pour pousser les gens à émigrer. Arnie s'adossa contre sa chaise, plia le journal, et ressentit

une immense fierté en examinant l'annonce ; elle est bien, se dit-il. Des gens seraient sûrement appâtés, du moins s'ils avaient un peu de cran, et une sincère soif d'aventure, comme le disait le placard publicitaire.

L'annonce dressait la liste des métiers actuellement demandés sur Mars, et la liste était longue, n'excluant tout au plus que les éleveurs de canaris et les proctologues. Elle soulignait à quel point il était difficile en ce moment de trouver du travail sur Terre lorsqu'on ne possédait qu'une maîtrise, alors qu'il était possible, sur Mars, d'obtenir un emploi bien rémunéré tout en n'ayant qu'une simple licence.

Ça devrait les attirer, se dit Arnie. Lui-même avait décidé d'émigrer parce qu'il n'avait qu'une licence. Toutes les portes lui avaient été fermées, et quand il était arrivé sur Mars, il n'était qu'un simple plombier du syndicat ; mais regardez ce qu'il était devenu en quelques années ! Sur Terre, un plombier n'ayant qu'une licence serait en train de ratisser les criquets morts au fin fond de l'Afrique, comme membre d'une équipe envoyée par les États-unis dans le cadre de l'assistance aux pays étrangers. C'était d'ailleurs ce que son frère Phil faisait actuellement ; il était diplômé de l'Université de Californie, mais n'avait jamais eu la chance de pouvoir exercer sa profession de contrôleur laitier. Plus d'une centaine d'élèves de sa promotion avaient reçu leur diplôme de contrôleur laitier, mais pour arriver à quoi ? Sur Terre, il n'y avait pas de débouchés. Il faut venir sur Mars, pensa Arnie. Ici, on peut vous procurer un emploi. Prenons ces vaches décharnées des fermes laitières, à l'extérieur de la ville. Elles auraient bien besoin d'un contrôleur laitier.

Mais le piège de cette annonce était tout bonnement qu'une fois sur Mars, l'émigrant n'obtenait aucune garantie, pas même l'assurance de pouvoir laisser tomber pour rentrer chez lui ; les voyages de retour coûtaient bien plus cher, en raison de l'insuffisance d'installations des astroports. Et bien entendu, il n'avait aucune garantie dans son travail. La faute en incombait aux grandes puissances de la Terre, la Chine, les États-unis, la Russie et l'Allemagne de l'Ouest. Au lieu de soutenir convenablement le développement des planètes, ils faisaient porter tous leurs efforts sur une intensification de l'exploration spatiale. Leur temps, leurs chercheurs et leur argent étaient entièrement consacrés aux projets intersidéraux, comme ce foutu voyage vers le Centaure, qui avait déjà gaspillé des milliards de dollars et d'heures de travail. Arnie Kott ne voyait pas l'intérêt de ces projets intersidéraux. Qui donc voudrait effectuer un voyage de quatre années en direction d'un autre système solaire qui n'existait peut-être pas ?

Mais en même temps, Arnie craignait un changement dans l'attitude des grandes puissances terriennes. Admettons qu'elles se réveillent un beau matin en regardant d'un autre œil les colonies

installées sur Mars et sur Vénus ? Supposons qu'elles se mettent à examiner la manière archaïque dont se sont effectuées les exploitations, et qu'elles décident de faire quelque chose pour la corriger ? En d'autres termes, qu'advierait-il d'Arnie Kott si les Grandes Puissances reprenaient leurs esprits ?

Cependant, les Grandes Puissances ne présentaient pas le moindre symptôme de rationalité. Elles étaient encore poussées par leur rivalité obsessionnelle ; en ce moment même, elles s'affrontaient à deux années-lumière de Mars, au grand soulagement d'Arnie.

Tout en continuant la lecture du journal, il tomba sur un court article concernant une organisation féminine de Berne, en Suisse, qui venait de se réunir afin d'exprimer une fois de plus son inquiétude face à la colonisation.

LES CRAINTES DU COMITÉ DE SÉCURITÉ DANS LES COLONIES À PROPOS DES CONDITIONS D'ATTERRISSAGE SUR MARS

Dans une pétition adressée au Département Colonial de l'ONU, ces dames avaient réitéré leur conviction que les terrains de Mars sur lesquels atterrissaient les vaisseaux en provenance de la Terre étaient trop éloignés des agglomérations et du réseau canalisé. Dans certains cas, les passagers avaient dû parcourir en tractobus plus d'une centaine de kilomètres de désert, y compris les femmes, les enfants et les vieillards. Le Comité de Sécurité dans les Colonies désirait que l'ONU établisse un règlement pour obliger les vaisseaux à atterrir sur des terrains situés à moins de quarante kilomètres d'un canal important (cité).

Des puritaines, pensa Arnie en lisant l'article. Il est probable qu'aucune d'elles n'a jamais quitté la Terre ; elles ne savent que ce qu'on leur écrit par lettre – une quelconque tante ayant pris sa retraite sur Mars, habitant un lotissement gratuit de l'ONU, et naturellement avare. Bien entendu, elles s'appuyaient également sur les informations de leur membre permanent sur Mars, une certaine Mrs. Esterhazy ; celle-ci distribuait dans les colonies un bulletin ronéoté qu'elle adressait aux autres femmes soucieuses du bien public. Arnie recevait également – et lisait – son bulletin dont le titre, *La Réponse de l'Expert*, lui soulevait le cœur. Il fut tout aussi écoeuré par les entrefilets d'une ligne ou deux insérés entre les articles plus longs :

Priez pour la purification de l'eau potable ! Contactez les conseillers charismatiques et témoignez en faveur d'un filtrage des eaux dont nous puissions être fiers !

Il avait bien du mal à comprendre le sens de certains articles publiés dans *La Réponse de l'Expert*, car ils étaient rédigés dans un

jargon très particulier. Mais le bulletin avait évidemment trouvé une audience de femmes dévouées qui prenaient à cœur la moindre rubrique et qui accomplissaient avec le plus grand sérieux les exploits qu'on leur demandait de réaliser. En ce moment même, de concert avec le Comité pour la Sécurité dans les Colonies, elles étaient sans aucun doute en train de se plaindre des distances périlleuses qui séparaient la plupart des terrains d'atterrissage martiens des points d'eau et des habitations humaines. Elles participaient ainsi à l'une des grandes et nombreuses luttes, mais dans ce cas précis, Arnie Kott était parvenu à maîtriser son dégoût. Car sur la vingtaine de terrains d'atterrissage martiens, un seul était situé à moins de quarante kilomètres d'un canal important, et il s'agissait du Terrain Samuel Gompers, qui desservait justement sa propre colonie. Si jamais, par un heureux hasard, la pression effectuée par le Comité pour la Sécurité dans les Colonies se révélait efficace, tous les passagers en provenance de la Terre devraient alors débarquer sur le terrain d'Arnie Kott, et cela signifiait que les recettes seraient encaissées par sa colonie.

C'était loin d'être un hasard si Mrs. Esterhazy, son bulletin et son organisation sur Terre soutenaient une cause qui pouvait être profitable à Arnie. Anne Esterhazy n'était autre que l'ex-femme d'Arnie. Ils demeuraient bons amis, et possédaient encore conjointement un certain nombre d'affaires qu'ils avaient fondées ou achetées durant leur union. Ils travaillaient encore ensemble à différents niveaux, même s'ils n'avaient plus rien en commun d'un point de vue strictement personnel. Il la trouvait agressive, dominatrice, bien trop masculine, une grande femme osseuse à la démarche allongée, portant des chaussures à talon plat, un manteau de tweed et des lunettes noires, un énorme sac de cuir en bandoulière... mais elle était perspicace, intelligente, et douée d'un sens inné du commandement. Tant qu'il ne la voyait pas en dehors du cadre des affaires, il pouvait s'en accommoder.

Le fait qu'Anne Esterhazy ait été autrefois sa femme et qu'ils conservaient encore des liens financiers n'était pas très connu. Lorsqu'il désirait la contacter, il ne dictait pas de lettre à l'une des sténos de la colonie ; au lieu de cela, il se servait d'un petit dictaphone qu'il gardait toujours dans son bureau, et lui envoyait la bande codée par porteur spécial. Le messenger déposait la bande dans un magasin d'objets d'art que possédait Anne dans la colonie israélienne ; sa réponse, s'il y en avait une, était remise de la même manière au bureau d'une usine de ciment et gravier, située au bord du Canal Bernard Baruch qui appartenait au beau-frère d'Arnie, Ed Rockingham, le mari de sa sœur.

Un an plus tôt, quand Ed Rockingham s'était fait bâtir une maison pour lui, Patricia et leurs trois enfants, il avait acquis l'inaccessible :

son propre canal. Il l'avait fait construire pour son usage personnel, en violation manifeste de la loi, et il tirait de l'eau du grand réseau commun. Arnie lui-même avait été scandalisé. Mais il n'y avait pas eu de poursuites et le canal de Rockingham, qu'il avait modestement baptisé du nom de son fils aîné, apportait son eau à travers cent cinquante kilomètres de désert, pour que Pat Rockingham puisse vivre dans un endroit agréable, puisse avoir une pelouse, une piscine, et un jardin de fleurs parfaitement irrigué. Elle faisait pousser en particulier de grands camélias, qui étaient les seules fleurs transplantées sur Mars ayant pu survivre au changement de milieu. Toute la journée, des tourniquets arrosaient ses massifs pour les empêcher de mourir de dessèchement.

Pour Arnie Kott, douze énormes massifs de camélias représentaient un signe excessif d'ostentation. Il ne s'entendait pas très bien avec sa sœur, ni avec Ed Rockingham. Pourquoi étaient-ils venus sur Mars ? se demandait-il. Pour y vivre, au prix d'efforts et de dépenses incroyables, d'une manière qui pût ressembler le plus possible à leur vie sur Terre. Selon lui, c'était une absurdité. Pourquoi ne pas rester sur Terre ? Pour Arnie, Mars était un endroit neuf, et cela impliquait une vie nouvelle, d'un style différent. Lui et les autres colons, grands ou petits, avaient accompli depuis qu'ils étaient sur Mars des corrections innombrables et minutieuses au cours d'un processus d'adaptation qui avait connu bien des étapes, et ils avaient évolué ; ils étaient maintenant des êtres nouveaux. Leurs enfants nés sur Mars se révélaient différents, très particuliers, à bien des égards énigmatiques pour leurs propres parents. Deux de ses propres garçons – nés de son union avec Anne – vivaient maintenant dans un camp situé à la périphérie de Lewistown, et lorsqu'il leur rendait visite, il ne parvenait pas à les comprendre ; ses fils le regardaient d'un œil morne, comme s'ils attendaient simplement qu'il s'en aille. Pour autant qu'il pût en juger, ils ne possédaient pas le moindre sens de l'humour. Et pourtant, ils étaient sensibles ; ils pouvaient tenir des discours interminables sur les animaux, les plantes, ou même le paysage. Les deux garçons possédaient des animaux apprivoisés, des créatures martiennes qu'Arnie trouvait véritablement affreuses ; des insectes ressemblant à des mantes religieuses, mais de la taille d'un âne. On appelait ces sacrées bestioles des *boxeurs*, car on les voyait souvent se dresser pour s'affronter en un combat rituel qui s'achevait généralement par la mort d'un des participants, que l'autre dévorait ensuite. Les boxeurs apprivoisés de Bert et de Ned avaient été dressés pour accomplir quelques travaux quotidiens parmi les plus simples, et pour éviter de s'entredévorer. Et ces créatures étaient leurs compagnons ; sur Mars, les enfants étaient solitaires, d'une part parce qu'ils étaient encore en très petit nombre, et d'autre part pour une raison... qu'Arnie ne

connaissait pas. Les enfants avaient de grands yeux hagards, comme s'ils avaient terriblement soif d'une chose qui restait invisible. Ils avaient tendance à vivre en reclus, et si la moindre occasion leur était laissée, ils s'en allaient fureter dans le désert pour en ramener des objets sans aucune valeur, ni pour eux ni pour la colonie ; quelques ossements, ou peut-être des reliques de l'ancienne civilisation nègre. Lorsqu'il voyageait en hélico, Arnie remarquait à chaque fois des enfants isolés, ici ou là, s'affairant d'une manière acharnée parmi le sable et les rochers du désert, semblant faire des efforts pour déchirer la surface de Mars afin de s'enfoncer dans la planète...

Arnie déverrouilla le tiroir inférieur de son bureau et en sortit le petit dictaphone à piles qu'il mit en marche. Il se pencha vers l'appareil et dit : « Anne, j'aimerais te voir, car il faut que nous ayons une discussion. Il y a beaucoup trop de femmes dans ce comité, il fait fausse route. La dernière annonce dans le *Times*, par exemple, elle me tracasse parce que... » Il s'interrompit, car l'appareil venait de s'arrêter dans un gémissement. Il lui donna une petite tape, et les bobines se remirent à tourner lentement durant quelques secondes avant de s'immobiliser à nouveau en silence.

Je croyais qu'il était réparé, se dit Arnie avec colère. Ces crétins ne sont donc pas capables d'arranger quoi que ce soit ? Il lui faudrait peut-être passer par le marché noir pour pouvoir s'en procurer un autre, à un prix démesurément élevé. Il fit une grimace à cette pensée.

La secrétaire pas-très-jolie, qui était sagement restée assise en face de lui en attendant sa bonne volonté, réagit à son signe de tête. Elle prit aussitôt son stylo et son bloc-notes pour écrire ce qu'il lui dictait.

— D'ordinaire, déclara Arnie, je comprends fort bien à quel point il est difficile de maintenir les choses en état de marche, pratiquement sans pièces de rechange, et en tenant compte de la manière dont le climat local altère le métal et les montages électriques. Cependant, j'en ai plus qu'assez de réclamer un service de réparation compétent pour un appareil aussi essentiel que mon dictaphone. Il me le faut, un point c'est tout. Et si vous n'êtes pas capables de le maintenir en état de fonctionnement, je vous licencie, je vous supprime le droit d'exercer des réparations dans la colonie, et je demande à un service extérieur d'effectuer la maintenance de nos appareils. »

Il fit un autre signe de tête, et la fille cessa aussitôt d'écrire.

— Voulez-vous que j'emporte le dictaphone jusqu'à l'atelier de réparation, Mr. Kott ? demanda-t-elle. Ce serait avec plaisir.

— Non, grommela Arnie. Contentez-vous de déguerpir.

Elle sortit, et Arnie reprit son *New York Times* pour en continuer la lecture. Sur Terre, on pouvait acheter un dictaphone neuf pour trois fois rien ; en fait, sur Terre, on pouvait... bon sang ! Il suffisait de voir tous les produits pour lesquels on faisait de la publicité... depuis les

vieilles pièces de monnaie romaines jusqu'aux manteaux de fourrure, en passant par le matériel de camping, les diamants, les fusées, les désherbants. Mon Dieu !

Néanmoins, son problème immédiat restait la manière de contacter son ex-femme sans pouvoir utiliser son dictaphone.

Je pourrais peut-être passer la voir, tout simplement, se dit Arnie. Bonne excuse pour ne pas rester au bureau.

Il décrocha le téléphone et demanda qu'on lui prépare un hélico sur le toit de la Maison du Syndicat. Puis il acheva les restes de son petit déjeuner, s'essuya rapidement la bouche et se dirigea vers l'ascenseur.

— Salut, Arnie, déclara le pilote de l'hélico, un jeune homme au visage sympathique faisant partie de l'équipe de pilotage.

— Salut, mon garçon, répondit Arnie pendant que l'autre l'aidait à s'installer dans le siège de cuir qu'il avait fait tout spécialement fabriquer par l'atelier de tapisserie de la colonie. Tandis que le pilote s'asseyait dans le siège situé devant lui, Arnie s'adossa confortablement, croisa les jambes et déclara : « Contentez-vous de décoller, je vous indiquerai la direction pendant le vol. Et prenez votre temps, je ne suis pas pressé. C'est une belle journée, dirait-on.

— Une très belle journée, répondit le pilote au moment où les pales de l'hélico se mettaient à tourner. À part cette brume qui couvre la chaîne des Monts FDR.

Ils venaient à peine de s'envoler lorsque le haut-parleur de l'hélico annonça : « Appel d'urgence. Un petit groupe de Bleeks se trouve en plein désert au point 4.65003. Ils sont en train de mourir d'insolation et de déshydratation. Nous informons les appareils volant au nord de Lewistown qu'ils doivent détourner leur vol vers cet endroit et s'y rendre le plus rapidement possible afin de leur porter secours. La loi des Nations Unies exige que tous les appareils commerciaux et privés répondent à cet appel. » D'une voix tranchante, l'annonceur de l'ONU répéta le communiqué, qu'il émettait depuis le satellite artificiel situé quelque part au-dessus d'eux.

Sentant l'hélico dévier de sa route, Arnie lança :

— Allons, voyons, mon garçon !

— Je dois répondre à l'appel, monsieur, répondit le pilote. C'est la loi.

Bon Dieu, se dit Arnie avec dégoût. Il enregistra mentalement une note afin que le jeune homme fût licencié dès leur retour, ou du moins suspendu de son poste.

Ils survolaient maintenant le désert et se dirigeaient à grande vitesse en direction du point qu'avait indiqué l'annonceur de l'ONU. Ces nègres de Bleeks, se dit Arnie. On doit laisser tomber tout ce qu'on fait pour leur donner un coup de main, à ces sacrés imbéciles – ils ne

sont même pas capables de traverser leur propre désert ? Ils ont pourtant bien dû le faire sans aide pendant cinq mille ans, non ?

Au moment même où Jack Bohlen s'apprêtait à faire descendre l'appareil de la Compagnie Yee vers la ferme laitière McAuliff, il entendit l'annonceur de l'ONU lancer un appel d'urgence. Bohlen avait déjà entendu bien souvent ce genre de communication, qui ne manquait jamais de lui donner le frisson.

— ... groupe de Bleeks se trouve en plein désert, déclara la voix monocorde... mourir d'insolation et de déshydratation. Nous informons les appareils volant au nord de Lewistown...

C'est ce qu'il me fallait, se dit Jack Bohlen. Il brancha aussitôt son micro pour dire : « Ici l'appareil de service de la Compagnie Yee, proche du point 4.65003. Prêt à répondre immédiatement à votre appel. Je devrais les rejoindre dans deux ou trois minutes. » Il vira en direction du sud, éloignant l'hélico de la ferme McAuliff, et savoura un moment de satisfaction intense en imaginant l'indignation que devait ressentir au même instant McAuliff en voyant partir l'appareil, et en devinant la raison de ce brusque demi-tour. Personne n'avait moins de sympathie pour les Bleeks que les gros fermiers ; les indigènes miséreux et nomades se présentaient très souvent dans les fermes pour y demander de la nourriture, de l'eau, une aide médicale, ou se contentaient parfois de tendre la main selon l'ancien usage afin d'obtenir une quelconque aumône. Et rien ne paraissait exaspérer davantage ces fermiers prospères que le fait d'être sollicités par les créatures dont ils s'étaient appropriés les terres.

Un autre hélico répondait maintenant. Le pilote annonçait : « Je me trouve tout prêt de Lewistown, au point 4.78995. Je me rends sur place le plus vite possible. J'ai des provisions à bord, dont cent quatre-vingts litres d'eau. » Il précisa son numéro d'identification et coupa la communication.

La ferme laitière et ses vaches disparurent au nord, et Jack Bohlen se mit à scruter une fois de plus l'étendue désertique, dans l'espoir de repérer le groupe de Bleeks. Ils étaient bien là. Cinq Bleeks, dans l'ombre d'une petite colline rocheuse. Ils ne bougeaient pas. Peut-être étaient-ils déjà morts. Le satellite de l'ONU qui traversait le ciel les avait aperçus, mais sans pouvoir leur porter secours. Leurs protecteurs étaient impuissants. Et nous autres, qui avons la possibilité de les aider... que faisons-nous pour eux ? pensa Jack. De toute manière, la race des Bleeks s'éteignait lentement ; au fil des ans, les survivants devenaient de plus en plus miséreux, de plus en plus désespérés. Ils étaient sous la tutelle des Nations Unies, qui les protégeaient. Comme elle le pouvait, se dit Jack.

Mais que pouvait-on faire pour une race en déclin ? Pour les

indigènes de Mars, le temps s'était arrêté bien avant que n'apparaisse dans le ciel de la planète le premier vaisseau russe, dans les années soixante, avec ses caméras pivotantes. Aucun groupe humain n'avait volontairement contribué à leur extermination ; cela ne s'était pas avéré nécessaire. Et de toute manière, ils avaient d'abord été l'objet d'une profonde curiosité. Leur découverte prouvait que les milliards dépensés pour l'exploration de Mars n'avaient pas été vainement dilapidés. Nous avons enfin rencontré une race extra-terrestre.

Il posa l'hélico sur la plaine de sable, tout près du groupe de Bleeks ; puis il arrêta le moteur, ouvrit la porte, et sortit.

Il sentit s'abattre sur lui la chaleur brûlante du soleil matinal en se dirigeant vers les Bleeks immobiles. Ils étaient encore en vie et leurs yeux ouverts le regardaient s'approcher.

— Je verse des ondées sur vos précieuses personnes, leur déclara-t-il, ce qui était la formule de salutation en usage dans le dialecte bleek.

Maintenant qu'il se trouvait à côté d'eux, il s'aperçut que le groupe était constitué d'un couple de vieillards tout ridés, ainsi que d'un homme et d'une femme plus jeunes, sans doute mari et femme, accompagnés de leur bébé. De toute évidence, il s'agissait là d'une famille qui s'était lancée seule dans la traversée du désert, à pied, probablement dans le but de trouver de l'eau ou de la nourriture ; peut-être l'oasis auprès duquel ils avaient pu survivre s'était-il asséché. La façon dont s'achevait leur expédition caractérisait bien la situation actuelle des Bleeks. Ils étaient étendus là, incapables d'aller plus loin ; ils étaient flétris au point de ressembler à des tas de légumes desséchés, qui n'auraient pas tardé à mourir si le satellite de l'ONU ne les avait pas localisés.

S'étant relevé avec lenteur, le jeune Bleek fit une gémflexion et déclara d'une voix frêle et tremblotante :

— Les ondées ruisselant de votre merveilleuse présence nous redonnent la force et la vie, Monsieur.

Jack Bohlen lança son bidon au jeune Bleek, qui s'agenouilla aussitôt pour dévisser le bouchon avant de faire passer l'eau au couple de vieillards allongés sur le sol. La vieille femme le saisit et se mit à boire.

La transformation fut immédiate. Devant les yeux de Jack, elle parut brusquement regorger de vie, tandis que disparaissait la couleur grise et terne de la mort.

— Pouvons-nous remplir nos coquilles ? demanda le jeune Bleek.

Plusieurs œufs de paka étaient posés verticalement sur le sol, de pâles coquilles creuses dont Jack constata qu'elles étaient absolument vides. Les Bleeks utilisaient ces coquilles pour transporter leur eau ; leur compétence technique était si maigre qu'ils ne possédaient même pas de poterie en terre. Et pourtant, se dit-il, c'étaient bien leurs

ancêtres qui avaient construit le grand réseau de canaux.

— Bien sûr, répondit-il. Un autre vaisseau va nous rejoindre, et il apporte beaucoup d'eau.

Il retourna jusqu'à son hélico pour y chercher la botte contenant son déjeuner, qu'il revint offrir au jeune Bleek. « De la nourriture », lui expliqua-t-il. Comme s'ils ne le savaient pas. Déjà, les deux vieillards s'étaient relevés pour s'avancer vers lui d'une démarche titubante, les mains tendues.

Derrière Jack, le grondement d'un autre appareil se rapprochait. Il s'agissait d'un gros hélico biplace qui s'apprêtait à se poser. Il atterrit bientôt et demeura immobile, excepté les pales qui continuèrent de tourner lentement.

Depuis l'appareil, le pilote appela Jack :

— Vous avez besoin de moi ? Sinon, je repars.

— Je n'ai pas beaucoup d'eau à leur donner, répondit Jack.

— O.K., déclara le pilote avant de couper les rotors. Puis il sauta de l'hélico en portant un bidon de quinze litre.

— Je peux leur donner ça.

Jack et le pilote restèrent debout en regardant le Bleek verser l'eau du bidon dans les coquilles. Ils ne possédaient pas grand-chose – un carquois contenant des flèches empoisonnées, une peau d'animal pour chacun d'eux ; les deux femmes avaient un mortier, leur unique richesse : sans ces mortiers, elles ne seraient pas considérées comme de véritables femmes, car elles s'en servaient pour préparer la viande ou les céréales, selon les résultats de leur chasse. Ils avaient également quelques cigarettes.

— Mon passager, murmura le pilote à l'oreille de Jack, n'apprécie pas tellement que l'ONU puisse nous obliger à nous poser ainsi. Mais il ne se rend pas compte qu'ils ont un satellite là-haut et qu'ils peuvent très bien voir si nous refusons de nous arrêter. Et ça fait une sacrée amende.

Jack se retourna pour observer l'intérieur du second hélico. Un homme chauve plutôt gros s'y trouvait assis, un homme bien nourri, l'air prétentieux et le regard irrité, qui ne prêtait pas la moindre attention aux cinq Bleeks.

— On doit obéir à la loi, déclara le pilote sur un ton de défense. C'est à moi qu'ils flanqueraient l'amende.

S'avançant jusqu'à l'appareil, Jack lança au gros homme chauve assis à l'intérieur :

— Cela ne vous fait pas plaisir de savoir que vous venez de sauver la vie de cinq personnes ?

Le chauve baissa les yeux vers lui et répondit :

— Vous voulez dire cinq nègres. Je n'appelle pas ça cinq personnes. Et vous ?

— Moi si, répliqua Jack. Et j'ai bien l'intention de continuer.

— Alors ne vous gênez pas, appelez-les comme vous voulez, dit l'homme au crâne chauve. (Son visage s'empourpra, et il jeta un coup d'œil vers l'hélico de Jack pour y lire les inscriptions commerciales.) Vous verrez où ça vous mènera, ajouta-t-il.

S'étant rapproché de Jack, le jeune pilote lui dit d'une voix rapide : « C'est à Arnie que vous parlez. Arnie Kott. » Puis il déclara d'une voix plus forte : « Nous pouvons partir, maintenant, Arnie. » Il grimpa aussitôt dans l'hélico, et les pales se remirent à tourner.

L'appareil s'éleva dans les airs, laissant Jack tout seul avec les cinq Bleeks. Ceux-ci avaient fini de boire et mangeaient maintenant le déjeuner que Jack leur avait offert. Le bidon vide gisait sur le côté. Les coquilles de paka avaient été remplies, puis rebouchées. Les Bleeks ne regardèrent même pas l'hélico qui partait. Mais ils ne prêtaient pas non plus attention à Jack ; ils murmuraient entre eux, dans leur dialecte.

— Quelle est votre destination ? leur demanda Jack.

Le jeune Bleek lui donna le nom d'une oasis située très loin vers le sud.

— Vous pensez pouvoir y arriver ? demanda Jack ; puis il désigna le couple plus âgé. Et eux, le pourront-ils ?

— Oui, Monsieur, répondit le jeune Bleek. Nous pouvons y arriver, maintenant, avec la nourriture et l'eau que vous et l'autre Monsieur nous avez données.

Je me demande s'ils pourront s'en tirer, pensa Jack. Mais bien entendu, ils ne diraient jamais le contraire, même s'ils savaient pertinemment que c'était impossible. Fierté raciale, je suppose.

— Monsieur, dit le jeune Bleek, nous avons un présent pour vous, parce que vous vous êtes arrêté.

Il tendit quelque chose à Jack.

Leurs biens étaient si réduits qu'il n'arrivait pas à croire qu'ils puissent se priver de la moindre chose. Cependant, il avança sa main, dans laquelle le jeune Bleek déposa un petit objet froid, un morceau d'une substance noire, sèche et ridée qui évoquait pour Jack un fragment de racine.

— C'est une sorcière des eaux, déclara le Bleek. Monsieur, elle vous apportera de l'eau, la source de vie, à chaque fois que vous en aurez besoin.

— Pourtant, elle ne vous a pas beaucoup aidé, dit Jack.

Le jeune Bleek répondit avec un sourire malicieux :

— Monsieur, elle nous a aidé ; elle vous a fait venir.

— Comment ferez-vous sans elle ? demanda Jack.

— Nous en avons une autre. Monsieur, c'est nous qui façonnons les sorcières des eaux. (Le jeune Bleek désigna le vieux couple.) Ils savent

très bien comment faire.

En examinant plus attentivement la sorcière des eaux, Jack remarqua qu'elle était dotée d'un visage et de ce qui paraissait être des membres. Il s'agissait d'une créature momifiée, qui avait dû être vivante ; il distingua ses pattes repliées, ses oreilles... et frissonna. Le visage était étrangement humain, un visage de souffrance, tout ratatiné, comme s'il avait crié au moment de mourir.

— Comment l'utilise-t-on ? demanda-t-il au jeune Bleek.

— Autrefois, lorsqu'on voulait de l'eau, on pissait sur la sorcière des eaux, et elle s'animait. Maintenant, Monsieur, nous ne faisons plus ça ; vous autres, les Messieurs, vous nous avez appris que ce n'était pas bien de pisser dessus. Alors nous crachons sur la sorcière des eaux, et elle comprend également cela, presque aussi bien. Cela la réveille, et elle ouvre les yeux pour regarder autour d'elle, puis elle ouvre la bouche afin d'appeler l'eau vers elle. Tout comme elle vous a appelé, Monsieur, ainsi que l'autre Monsieur, le gros qui est resté assis et qui n'est pas descendu, le Monsieur qui n'avait pas de cheveux sur la tête.

— Ce Monsieur est très puissant, dit Jack. C'est le roi de la colonie du syndicat des plombiers, et il possède tout Lewistown.

— C'est possible, répondit le jeune Bleek. Si c'est le cas, nous ne ferons pas halte à Lewistown, car nous avons pu comprendre que ce Monsieur sans cheveux ne nous aimait pas. Nous ne lui avons pas donné de sorcière des eaux pour le remercier de son eau parce qu'il ne voulait pas nous donner cette eau ; son cœur ne l'accompagnait pas dans cet acte, et seules ses mains ont agi.

Jack dit au revoir aux Bleeks et remonta dans son hélico. Il décolla immédiatement et vit, plus bas, les Bleeks lui faire des signes d'adieu d'une manière très solennelle.

J'offrirai la sorcière des eaux à David, décida-t-il. Quand je rentrerai à la fin de la semaine. Il pourra pisser ou cracher dessus s'il en a envie, et tant qu'il le voudra.

Norbert Steiner pouvait se déplacer assez librement sur Mars, car il était son propre patron. Installé dans un petit bâtiment métallique situé à l'extérieur de Bunchewood Park, il fabriquait des produits diététiques exclusivement composés de plantes et de minéraux, sans aucun agent de conservation, et n'ayant pas reçu de pulvérisation chimique ni d'engrais artificiel. Une compagnie de Bunchewood Park effectuait l'emballage de ses produits dans des boîtes, des cartons, des bocaux et des sachets de type professionnel, et Steiner parcourait ensuite la surface de Mars pour les vendre directement aux consommateurs.

Il en retirait un bénéfice convenable, car après tout il n'avait aucun concurrent ; son entreprise de produits diététiques était la seule de toute la planète.

De plus, il avait des à-côtés. Il importait de la Terre des denrées de luxe : truffes, foie gras, caviar, soupe de queue de kangourou, bleu du Danemark, huîtres fumées, œufs de caille ou babas au rhum ; ce qui était tout à fait illégal sur Mars, car l'ONU faisait de nombreux efforts pour obliger les colonies à subvenir seules à leurs besoins alimentaires. Les experts de l'ONU dans ce domaine affirmaient qu'il était imprudent de transporter de la nourriture dans l'espace, car elle risquait d'être contaminée par des radiations nocives. Mais Steiner savait à quoi s'en tenir ; leur véritable raison était la crainte des conséquences qu'une guerre mondiale sur Terre pourraient avoir pour les colonies. Les envois de produits alimentaires cesseraient, et à moins de se suffire à elles-mêmes, les colonies ne tarderaient pas à mourir de famine.

Tout en appréciant un tel raisonnement, Steiner n'avait pas l'intention, dans les faits, de se soumettre aux règlements de l'ONU. Ce n'était pas quelques bottes de truffes françaises importées en fraude qui pourraient amener les fermiers à cesser leurs efforts pour produire du lait, pas plus qu'elles n'empêcheraient l'acharnement perpétuel que mettaient les éleveurs de porcs, de bœufs et de moutons pour tenter de rentabiliser leurs exploitations. Et même si l'on pouvait trouver dans les diverses colonies des bocaux de caviar à vingt dollars pièce, on continuerait malgré tout à planter des vergers, à entretenir et arroser les pommiers, les pêchers, les abricotiers...

Steiner était en train de vérifier un chargement de boîtes de halva, une pâtisserie turque. Il lui était parvenu la nuit dernière à bord de

l'astronef autoguidé accomplissant la navette entre Manille et le minuscule terrain d'atterrissage que Steiner avait construit dans le désert des Monts FDR en utilisant les services de quelques Bleeks. Le halva se vendait bien, particulièrement au Nouvel Israël ; tout en contrôlant l'état des boîtes, Steiner estima qu'il pourrait en obtenir au moins cinq dollars la pièce. Et puis, ce bon vieil Arnie Kott de Lewistown achetait presque toutes les sucreries sur lesquelles Steiner parvenait à mettre la main, ainsi que les fromages et toutes sortes de conserves de poissons, sans parler du lard fumé canadien, qui se présentait en boîtes de cinq livres, tout comme le jambon hollandais. En fait, Arnie Kott était son meilleur client.

L'entrepôt dans lequel se trouvait Steiner était situé non loin de son petit terrain d'atterrissage personnel et parfaitement illégal. La fusée qui était arrivée la nuit dernière se dressait sur le terrain où le technicien de Steiner – lui-même n'ayant pas la moindre capacité manuelle – était occupé à la préparer pour son vol de retour vers Manille. L'appareil était petit, à peine six mètres de long, mais de fabrication suisse, et très fiable. Plus haut, le soleil rougeoyant de Mars projetait des ombres allongées qui descendaient des sommets environnants, et Steiner venait de mettre en marche un radiateur à pétrole afin de réchauffer l'entrepôt. Apercevant Steiner qui regardait à l'extérieur, le technicien lui fit un signe afin d'indiquer que la fusée était prête à recevoir sa cargaison pour la Terre et Steiner abandonna provisoirement les bottes de halva. Il prit le petit chariot et sortit de l'entrepôt en le poussant sur le sol rocailleux.

— On dirait que ça pèse une cinquantaine de kilos, dit le technicien d'un ton de reproche en voyant s'avancer Steiner avec le chariot.

— Ce sont des cartons très légers, répondit-il.

Ils contenaient une herbe séchée qui, une fois aux Philippines, était traitée de manière à donner un produit final ressemblant beaucoup au hachisch. On le fumait mêlé à n'importe quel tabac blond de Virginie, et cette herbe atteignait aux États-unis un prix exorbitant. Personnellement, Steiner n'y avait jamais goûté ; pour lui, la santé physique et morale était une et indivisible – il croyait en ses produits diététiques, et il évitait de boire et de fumer.

Avec l'aide d'Otto, il chargea la marchandise dans la fusée, referma la porte hermétique, puis Otto régla le mécanisme de guidage. À Manille, dans quelques jours, José Pesquito déchargerait le fret, examinerait la commande que Steiner avait jointe aux caisses, et rassemblerait les marchandises demandées pour le vol de retour.

— Tu peux me ramener ? demanda Otto.

— Je passe d'abord au Nouvel Israël, répondit Steiner.

— D'accord. J'ai tout mon temps.

De son côté, Otto Zitte s'était autrefois lancé dans une petite affaire de marché noir ; il s'occupait uniquement de matériel électronique, des composants très fragiles et de petite taille qui étaient dérobés à bord des transports effectuant la navette entre la Terre et Mars. Avant cela, il avait tenté d'importer des articles très recherchés au marché noir, comme les machines à écrire, les appareils photographiques, les magnétophones, les fourrures et le whisky ; mais dans ce domaine, la concurrence était parvenue à l'éliminer. Le commerce de ces produits indispensables, qui se vendaient massivement dans les colonies, était tombé aux mains des grands professionnels du marché noir, qui disposaient de fonds énormes, et possédaient d'importants systèmes de transport. Et de toute manière, Otto n'avait pas particulièrement envie de faire du trafic. Il voulait être réparateur ; en fait, c'était dans ce but qu'il était venu sur Mars, sans savoir que deux ou trois compagnies contrôlaient le marché de la réparation et se comportaient comme des corporations dotées d'un monopole ; c'était par exemple le cas de la Compagnie Yee, pour laquelle travaillait Jack Bohlen, le voisin de Steiner. Otto avait passé les examens, mais les résultats s'étaient avérés insuffisants. C'était la raison pour laquelle, une année environ après son arrivée sur Mars, il en était venu à travailler pour Steiner et à s'occuper de sa petite affaire d'importation. C'était humiliant pour lui, mais au moins ne trimait-il pas comme manœuvre sous le soleil torride du désert, dans une des équipes de travail employées par les colonies.

Pendant qu'ils revenaient tous deux vers l'entrepôt, Steiner déclara :

— Personnellement, je ne supporte pas ces Israéliens, bien que j'aie tout le temps affaire à eux. Ils ne sont pas normaux, ils vivent dans ces espèces de casernes, et ils essaient constamment de planter des vergers, tu sais, pour avoir des oranges ou des citrons. Ils possèdent un avantage sur tous les autres parce que chez eux, sur Terre, ils vivaient presque comme ici, dans le désert, et pratiquement sans ressources.

— C'est vrai, répondit Otto. Mais il faut reconnaître une chose, c'est qu'ils se démènent. Ce ne sont pas des feignants.

— Et pas seulement ça, continua Steiner, ce sont des hypocrites en ce qui concerne la nourriture. Tu vois bien le nombre de boîtes de viande non cachère qu'ils m'achètent. Il n'y en a pas un qui respecte les règles alimentaires.

— Écoute, si tu leur reproches de t'acheter des huîtres fumées, tu n'as qu'à ne pas leur en vendre, répondit Otto.

— C'est leur affaire, pas la mienne, répliqua Steiner.

Il avait une autre raison de se rendre au Nouvel Israël, une raison que même Otto ignorait. Steiner avait un fils là-bas, dans un camp spécial pour ce que l'on appelait les « enfants anormaux ». Ce terme

s'appliquait à tous les enfants qui différaient de la norme, soit physiquement, soit psychologiquement, dans la mesure où ils ne pouvaient pas suivre l'enseignement de l'École Communale. Le fils de Steiner était frappé d'autisme, et les instructeurs du camp s'occupaient de lui depuis trois ans, s'efforçant de l'amener à communiquer avec la culture humaine au sein de laquelle il était né.

Avoir un enfant autistique constituait une profonde humiliation, car les psychologues pensaient que cet état provenait d'une tare des parents, en général une tendance schizoïde. Manfred Steiner, âgé de dix ans, n'avait jamais prononcé un mot. Il courait çà et là sur la pointe des pieds, évitant les gens comme s'ils n'étaient que des choses tranchantes et dangereuses. Physiquement, c'était un grand garçon blond et robuste, et durant la première année, les Steiner étaient fort heureux d'avoir un tel fils. Mais maintenant... même l'éducatrice du Camp B-G n'avait que très peu d'espoir à leur donner. Et pourtant, cette éducatrice était toujours optimiste ; c'était son boulot.

— Il se peut que je passe toute la journée au Nouvel Israël, dit Steiner à Otto tandis qu'ils chargeaient les boîtes de halva dans l'hélico. Je dois passer dans tous ces foutus Kibboutz, et cela prend des heures.

— Pourquoi ne veux-tu pas de moi ? demanda Otto d'un ton furieux.

La tête baissée, Steiner se tortilla en répondant d'un air embarrassé :

— Tu te trompes. Je serais très content de t'emmener, mais... (Durant un court instant, il songea à lui révéler la vérité.) Je te déposerai au terminus du tractobus... D'accord ?

Il se sentait fatigué. En arrivant au Camp B-G, il trouverait Manfred inchangé, ne regardant jamais personne en face, les yeux perdus dans le vague environnant, ressemblant davantage à un animal méfiant et tendu qu'à un enfant... Cela ne valait guère la peine d'y aller, mais il s'y rendrait malgré tout.

En lui-même, Steiner faisait porter toute la responsabilité sur sa femme ; lorsque Manfred n'était encore qu'un bébé, elle ne lui parlait jamais, ne lui témoignait pas la moindre affection. Possédant une formation de chimiste, elle se comportait d'une manière froide et intellectuelle qui ne correspondait pas à l'attitude d'une mère. Elle baignait l'enfant, le nourrissait, comme s'il s'agissait d'un animal de laboratoire, une sorte de souris blanche. Elle veillait à ce qu'il fût propre, en bonne santé, mais n'avait jamais rien chanté pour lui, n'avait jamais ri avec lui, jamais tenté d'entretenir une communication parlée avec lui. Et il était devenu autistique, bien entendu ; comment aurait-il pu en être autrement ? Steiner se sentit amer en repensant à tout cela. Voilà ce qui arrivait quand on épousait une femme qui

possédait un diplôme. Quand il songeait au fils de Bohlen, leurs voisins, qui criait, qui jouait... mais il fallait voir Silvia Bohlen ; c'était une véritable mère, une femme pleine de vitalité, physiquement attirante, *vivante*. D'accord, elle était dominatrice, égoïste... elle possédait un sentiment très profond de ce qui lui appartenait. Mais il l'admirait justement pour cette raison. Ce n'était pas une sentimentale ; il s'agissait d'une femme énergique. Prenons son attitude à propos du problème de l'eau, par exemple. Il était impossible de la faire fléchir, même en alléguant qu'une fuite avait fait perdre aux Steiner leur réserve d'eau pour deux semaines. En y repensant, Steiner eut un sourire triste. Silvia Bohlen ne s'y était pas laissée prendre ; pas un instant.

Otto déclara :

— Alors, dépose-moi au terminus.

— C'est parfait, répondit Steiner avec soulagement. Et tu n'auras pas à supporter ces Israéliens.

— Je te l'ai dit, Norbert, répliqua Otto en le fixant droit dans les yeux, ils ne me dérangent pas du tout.

Ils montèrent tous deux à bord de l'hélico ; Steiner s'assit aux commandes et mit le moteur en marche. Il n'adressa plus la parole à Otto.

En faisant atterrir son hélico sur le Terrain de Weizmann, situé au nord du Nouvel Israël, Steiner regretta d'avoir dit du mal des Israéliens. Il n'avait dit cela que pour dissuader Otto de l'accompagner, mais ce n'était pas bien, malgré tout ; et ses paroles avaient été à l'encontre de ses véritables sentiments. La honte, songea-t-il. C'était la raison pour laquelle il avait dit cela ; la honte d'avoir un fils anormal au Camp B-G... puissant moteur, qui pouvait pousser un homme à déclarer n'importe quoi.

Sans les Israéliens, son fils ne recevrait pas de soins. Sur Mars, il n'existait aucune autre possibilité pour les enfants anormaux, bien qu'il y eût des douzaines d'institutions de ce genre sur Terre, et toutes les sortes d'établissements auxquelles on pouvait songer. Et le prix demandé pour garder Manfred au camp était tellement bas qu'il ne constituait qu'une pure formalité. Lorsqu'il sortit après avoir garé l'hélico, Steiner sentit grandir encore son sentiment de culpabilité, au point de se demander comment il pourrait regarder les Israéliens en face. Il lui sembla, Dieu lui pardonne, qu'ils étaient capables de lire dans son esprit, capables de connaître intuitivement ce qu'il avait dit sur eux un peu plus tôt.

Cependant, le personnel du terrain israélien l'accueillit très agréablement, et son sentiment de culpabilité commença de s'effacer ; on ne pouvait pas le remarquer, bien entendu. Il traversa le terrain en

traînant ses lourdes valises jusqu'au parking, où le tractobus attendait les passagers qu'il emmènerait dans le quartier central, celui des affaires.

Il venait de monter dans le bus et s'installait confortablement lorsqu'il se rendit brusquement compte qu'il n'avait pas emporté de cadeau pour son fils. Miss Milch, l'éducatrice, lui avait pourtant dit de toujours amener un présent, un objet durable grâce auquel Manfred pourrait se souvenir de son père après son départ. Je n'aurai qu'à m'arrêter en chemin, se dit Steiner. Pour acheter un jouet, ou peut-être un jeu. Il se rappela soudain qu'une certaine Mrs. Esterhazy, dont l'enfant se trouvait au Camp B-G, possédait un magasin de jouets au Nouvel Israël. Il pouvait y passer ; Mrs. Esterhazy avait déjà vu Manfred, et elle connaissait bien les problèmes que posaient les enfants anormaux en général. Elle saurait ce qu'il fallait lui offrir, et ne poserait pas de question embarrassante, du genre : « Quel âge a ce garçon ? »

Il descendit du bus à l'arrêt le plus proche du magasin et remonta la rue en prenant plaisir à la vue des petites boutiques et des bureaux bien entretenus. De bien des façons, le Nouvel Israël lui rappelait la Terre ; c'était une véritable ville, beaucoup plus que Bunchewood Park, ou que Lewistown. On pouvait y voir de nombreuses personnes, dont la plupart se dépêchaient comme si elles avaient des affaires à réaliser d'urgence, et il appréciait cette atmosphère de commerce et d'activité.

Il arriva au magasin de souvenirs, avec sa vitrine inclinée surmontée d'une enseigne moderne. Sans la présence d'un arbuste martien planté dans un pot, on aurait pu croire qu'il s'agissait d'une boutique dans le centre de Berlin. Il entra, et aperçut aussitôt derrière le comptoir Mrs. Esterhazy, qui sourit en le reconnaissant. C'était une femme attirante, brune, maternelle, ayant à peine dépassé la quarantaine, et toujours vêtue avec élégance, paraissant toujours faire preuve d'intelligence et de vivacité. Comme chacun le savait, Mrs. Esterhazy s'occupait très activement des affaires publiques et politiques ; elle publiait un bulletin, et faisait partie d'un bon nombre de comités.

Cependant, le fait qu'elle ait un enfant au Camp B-G était un secret, connu seulement de quelques autres parents et bien entendu du personnel du camp. Son jeune fils, à peine âgé de trois ans, souffrait de l'une des plus terribles malformations provoquées par l'exposition aux rayons gamma durant son existence intra-utérine. Steiner ne l'avait vu qu'une seule fois. On pouvait observer de nombreuses anomalies pitoyables au Camp B-G, et il en était venu à les accepter, quel que fût leur aspect. Au début, le fils Esterhazy l'avait effrayé ; minuscule et ratatiné, l'enfant avait des yeux énormes comme ceux

des lémuriens. Avec ses doigts bizarrement palmés, il semblait avoir été conçu pour vivre dans un monde aquatique. Steiner avait le sentiment qu'il pouvait percevoir les choses avec une étonnante acuité ; l'enfant l'avait examiné avec une grande intensité, avait semblé atteindre en lui des profondeurs jusqu'alors inaccessibles, auxquelles lui-même n'était peut-être jamais parvenu... Steiner avait eu l'impression qu'il avait néanmoins réussi à pénétrer ses secrets, puis qu'il s'était retiré, acceptant l'adulte en s'appuyant sur ce qu'il avait découvert.

Il soupçonnait l'enfant d'être martien, c'est-à-dire né sur Mars, de Mrs. Esterhazy et d'un homme qui n'était pas son mari, puisqu'elle n'était plus mariée. Elle lui avait révélé ce dernier point elle-même, lors d'une conversation ; elle lui avait annoncé calmement, sans détours, qu'elle était divorcée depuis plusieurs années. De toute évidence, l'enfant qui se trouvait au Camp B-G n'était donc pas né de son mariage, mais Mrs. Esterhazy, comme un grand nombre de femmes modernes, ne considérait pas cela comme un déshonneur. Et Steiner partageait son opinion.

Déposant ses lourdes valises, il déclara :

— Vous avez là une bien jolie petite boutique, Mrs. Esterhazy.

— Merci beaucoup, répondit-elle en faisant le tour du comptoir pour s'avancer vers lui. Que puis-je pour vous, Mr. Steiner ? Êtes-vous venu me vendre des yoghourts et des germes de blé ?

Ses yeux noirs pétillèrent.

— Je voudrais un cadeau pour Manfred, dit Steiner.

Une expression de douceur et de compassion glissa sur le visage de la femme.

— Je vois. Eh bien... (Elle s'écarta de lui pour se diriger vers l'un des comptoirs.) J'ai vu votre fils, l'autre jour, en passant au B-G. A-t-il manifesté un quelconque intérêt pour la musique ? Il arrive souvent que les enfants autistiques apprécient la musique.

— Il adore dessiner. Il peint tout le temps.

Elle prit un petit instrument de bois ressemblant à une flûte.

— Fabrication locale. Et de qualité.

Elle lui tendit l'objet.

— Oui, répondit-il. Je vais prendre cela.

— Au B-G, Miss Milch utilise la musique comme moyen d'atteindre les enfants autistiques, déclara Mrs. Esterhazy en s'apprêtant à envelopper la flûte de bois. La danse, tout particulièrement. (Elle hésita un instant.) Mr. Steiner, vous n'êtes pas sans savoir que je suis en contact permanent avec le milieu politique de la Terre. Je... le bruit court que l'ONU a l'intention de... (Elle baissa la voix, le visage soudain très pâle.) Je ne voudrais surtout pas vous infliger du tourment, Mr. Steiner, mais s'il y a la moindre part de vérité dans tout

cela, et il semble bien que ce soit le cas...

— Continuez.

Mais il aurait maintenant préféré ne pas entrer dans cette boutique. Effectivement, Mrs. Esterhazy suivait de près les événements importants, et cela le mettait mal à l'aise de connaître ce seul fait, avant même d'en entendre davantage.

— Il semble, dit Mrs. Esterhazy, que l'ONU soit en train de débattre actuellement d'un projet de loi concernant les enfants anormaux. (Sa voix tremblait.) Il réclamerait la fermeture du Camp B-G.

Au bout d'un moment, il parvint à demander :

— Mais pourquoi ?

Il la regardait d'un air ébahi.

— Ils craignent... eh bien, ils ne veulent pas voir apparaître sur les planètes coloniales ce qu'ils appellent des « espèces anormales ». Ils veulent maintenir la pureté de la race. Vous comprenez cela ? Pour ma part, je comprends, mais malgré tout... je ne suis pas d'accord. Sans doute à cause de mon propre enfant. Non, je ne peux vraiment pas l'accepter. Sur Terre, ils ne se préoccupent pas ainsi des enfants anormaux, car ils n'ont pas pour eux-mêmes les aspirations qu'ils ont pour nous. Il faut comprendre leur idéalisme et leur crainte à notre égard... Vous souvenez-vous de ce que vous ressentiez avant d'émigrer ici avec votre famille ? Pour les Terriens, l'existence d'enfants anormaux sur Mars est le signe que l'un des principaux problèmes de la Terre a été transplanté dans le futur, car pour eux, nous représentons réellement le futur, et...

Steiner l'interrompt.

— Êtes-vous certaine de ce projet de loi ?

— J'en ai la certitude. (Elle le dévisagea, le menton relevé, son regard intelligent demeurerait très calme.) Nous ne pouvons être trop prudents ; ce serait horrible s'ils fermaient le Camp B-G et s'ils...

Elle n'acheva pas sa phrase. Steiner lut dans ses yeux quelque chose d'indicible. Les enfants anormaux, son fils ainsi que celui de Mrs. Esterhazy, seraient tués d'une manière scientifique, indolore et instantanée. Était-ce cela qu'elle voulait dire ?

— Dites-le, demanda-t-il.

— Ils endormiraient les enfants, répondit Mrs. Esterhazy.

— Vous voulez dire qu'ils les tueraient, déclara-t-il d'un ton révolté.

— Oh, s'exclama-t-elle, comment pouvez-vous parler ainsi ! Comme si cela vous était indifférent.

Elle le dévisagea d'un air horrifié.

— Bon Dieu, dit-il avec une violence amère. S'il y a la moindre part de vérité dans tout ça...

Mais il ne la croyait pas. Peut-être parce qu'il ne voulait pas la croire ? Parce que c'était trop horrible ? Non, se dit-il. Parce qu'il n'avait pas confiance dans les instincts de cette femme, dans sa perception de la réalité ; elle avait simplement relevé une quelconque rumeur affolante et inexacte. Peut-être y avait-il effectivement un projet de loi concernant un aspect relatif à ce problème, et qui pouvait d'une certaine manière affecter le Camp B-G et ses pensionnaires. Mais les parents des enfants anormaux avaient toujours vécu avec cette menace. Ils savaient que la stérilisation des parents et de leurs enfants était obligatoire lorsqu'il était prouvé que les gonades avaient subi une altération irrémédiable ; c'était généralement le cas après avoir été exposé à une quantité particulièrement massive de rayons gamma.

— Qui sont les auteurs du projet de loi à l'ONU ? demanda-t-il.

— Le projet semble avoir été rédigé par six membres de la Commission Interplanétaire de la Santé. (Elle se mit à écrire.) Voici leurs noms. Maintenant, Mr. Steiner, nous aimerions que vous écriviez à ces hommes, et que tous les gens que vous connaissez ayant...

Il écoutait à peine. Il paya sa flûte, la remercia, prit la feuille de papier pliée qu'elle lui tendait, et sortit de la boutique.

Bon sang, comme il aurait souhaité ne pas être venu ici ! Est-ce que ça lui faisait plaisir de raconter de telles histoires ? N'y avait-il pas assez de problèmes dans le monde actuel, sans que des histoires de bonne femme ne soient colportées par des femelles sur le retour, qui d'ailleurs ne devraient pas se mêler de politique ?

Mais au fond de lui, une voix calme disait : Elle a peut-être raison. Tu dois l'envisager. Pris dans un mélange de confusion et de peur, il continua son chemin en serrant fort ses lourdes valises, remarquant à peine les petites boutiques neuves devant lesquelles il passait rapidement, pressé d'arriver au Camp B-G, où l'attendait son fils.

Lorsqu'il pénétra au Camp Ben-Gourion, sous la grande voûte de verre du solarium, Steiner aperçut Miss Milch, reconnaissable à ses cheveux blond-roux, portant des sandales et une blouse de travail maculée de glaise et de peinture ; une expression inquiète fronçait les sourcils de la jeune femme. Elle secoua la tête et repoussa sa chevelure ébouriffée en s'avancant vers lui.

— Bonjour, Mr. Steiner. Quelle journée ! Nous venons de recevoir deux nouveaux enfants, et l'un d'eux est une véritable terreur.

— Miss Milch, dit-il. Je viens de parler à Mrs. Esterhazy, je sors de sa boutique à l'instant...

— Elle vous a parlé de ce prétendu projet de loi de l'ONU. (Miss Milch semblait fatiguée). Eh bien oui, ce projet existe. Anne obtient toutes sortes de renseignements confidentiels, mais j'ignore comment elle fait. Essayez de ne pas montrer le moindre signe d'agitation à

Manfred, si vous le pouvez ; les nouveaux arrivants l'ont beaucoup perturbé aujourd'hui.

Elle s'apprêta à sortir du solarium pour conduire Mr. Steiner vers un couloir menant à la salle de jeu dans laquelle il pourrait retrouver son fils, mais il courut aussitôt derrière elle pour l'arrêter.

— Que pouvons-nous faire contre ce projet ? demanda-t-il d'une voix haletante.

Il posa ses valises, ne conservant que le sac en papier dans lequel Mrs. Esterhazy avait enveloppé la flûte de bois.

— Je ne crois pas que nous puissions faire quoi que ce soit, répondit Miss Milch.

Elle se dirigea lentement vers la porte, l'ouvrit. Les voix aiguës et fortes des enfants parvinrent jusqu'à eux.

— Naturellement, poursuivit-elle, les autorités du Nouvel Israël, et d'Israël lui-même, sur Terre, ont élevé de vigoureuses protestations, ainsi que plusieurs autres gouvernements. Mais une bonne partie de tout cela est secret ; le projet de loi lui-même est secret, et tout doit être fait en cachette, pour ne pas déclencher de panique. C'est un sujet particulièrement épineux. Personne ne sait vraiment quel est le sentiment du public à ce propos, ni même s'il devrait être consulté. (Sa voix lasse tremblotait, traînait comme si elle était sur le point de s'éteindre. Mais elle sembla se reprendre et tapota l'épaule de Steiner.) Je crois que la pire chose qu'ils pourraient faire, après la fermeture du Camp B-G, serait de déporter les enfants anormaux sur Terre ; mais je ne pense pas qu'ils iraient jusqu'à les tuer.

— Les déporter dans des camps terriens ? demanda vivement Steiner.

— Allons trouver Manfred, répondit Miss Milch. D'accord ? Je crois qu'il doit savoir que c'est votre jour de visite ; il se tenait devant la fenêtre, mais il le fait souvent, bien sûr.

Soudain, à sa propre surprise, il s'écria d'une voix sanglotante :

— Je me demande s'ils n'ont pas raison. À quoi cela peut-il servir d'avoir un enfant qui ne peut ni parler, ni vivre avec d'autres gens ?

Miss Milch le dévisagea sans rien dire.

— Il ne sera jamais capable d'avoir un métier, continua Steiner. Il sera toujours un fardeau pour la société, comme maintenant. N'est-ce pas la vérité ?

— Les enfants autistiques nous étonnent encore. Par ce qu'ils sont, par la manière dont ils sont parvenus à cet état, et par leur tendance à développer brusquement leur évolution mentale, d'un seul coup, sans aucune raison apparente, après être restés pendant des années sans communiquer avec les autres.

— Je crois que je ne peux pas m'opposer de bonne foi à ce projet de loi, dit Steiner. Après y avoir réfléchi. Maintenant que le premier

choc est passé. Ce projet doit être juste. Il me semble qu'il est juste.

Sa voix tremblait.

— Eh bien, répondit Miss Milch, je suis contente que vous n'ayez pas déclaré cela à Anne Esterhazy, car elle ne vous aurait jamais laissé partir ; elle n'aurait pas cessé de vous faire des discours jusqu'à ce que vous soyez d'accord avec elle. (Elle maintint ouverte la porte de la grande salle de jeux.) Manfred est là-bas, dans le coin.

En apercevant son fils à l'autre bout de la pièce, Steiner songea : On ne le penserait jamais, à le regarder. La tête grande et bien faite, les cheveux bouclés, les traits agréables... Le garçon était penché, observant avec attention un objet qu'il tenait en main. Vraiment un beau garçon, avec un regard qui pétillait parfois de malice, parfois de jubilation... et une affolante coordination. Cette façon qu'il avait de bondir vivement sur la pointe des pieds, comme s'il dansait au son d'une musique inaudible pour les autres, d'une mélodie intérieure, issue de son propre esprit, et dont les rythmes l'ensorcelaient.

Nous sommes tellement terre à terre, comparés à lui, pensa Steiner. Nous sommes en plomb. Nous rampons comme des escargots, alors qu'il danse, qu'il bondit comme si la gravité n'avait pas sur lui la même influence que sur nous. Serait-il composé d'une nouvelle et différente sorte d'atomes ?

— Salut, Manny, lança Mr. Steiner à son fils.

Le garçon ne releva pas la tête, aucun signe ne montrait qu'il avait remarqué la présence de son père ; il continua de tripoter l'objet.

Je vais écrire aux rédacteurs du projet de loi, se dit Steiner, pour leur dire que j'ai un enfant dans ce camp. Et que je suis d'accord avec eux.

Ses propres pensées l'effrayèrent.

Le meurtre de Manfred – il reconnut qu'il s'agissait bien de cela. Ma haine envers lui se dégage, libérée par cette nouvelle. Je comprends pourquoi le débat se déroule en secret ; je parie que beaucoup de gens éprouvent cette haine. Sans la reconnaître au fond d'eux-mêmes.

— Tu n'auras pas de flûte, Manny, déclara Steiner. Pourquoi devrais-je te la donner, je me le demande ? Tu t'en fous, pas vrai ? (Le garçon ne leva pas les yeux, aucun indice ne laissait supposer qu'il avait entendu.) Rien, dit Steiner. Le vide.

Tandis qu'il restait debout devant son fils, le Dr. Glaub, grand et mince dans son costume blanc, s'approcha en tenant son bloc-notes. Steiner sursauta en s'apercevant brusquement de sa présence.

— Il y a une nouvelle théorie concernant l'autisme, déclara le Dr. Glaub. Qui nous vient de Berghölzlei, en Suisse. Je voulais en discuter avec vous car elle semble nous offrir de nouvelles perspectives dans le cas de votre fils.

— J'en doute, répondit Steiner.

Le Dr. Glaub ne parut pas l'entendre, et continua :

— Elle suppose un trouble dans la perception de la durée chez l'individu autistique, de sorte que son environnement est tellement accéléré qu'il ne peut plus l'affronter ; en fait, il est incapable de le percevoir correctement, exactement comme si nous regardions un programme de télévision accéléré, dans lequel les objets fileraient si vite qu'ils en deviendraient invisibles, et dont le son ne serait plus qu'un charabia incompréhensible... vous comprenez ? Rien qu'une sorte de baragouinage très aigu. En suivant cette nouvelle théorie, on pourrait placer l'enfant autistique dans une chambre close avec un écran sur lequel on lui projetterait au ralenti des séquences filmées... vous saisissez ? Le son et l'image seraient ralentis, et passeraient à une vitesse tellement lente que ni vous ni moi ne pourrions percevoir le moindre mouvement, ni reconnaître le bruit comme des paroles humaines.

— Fascinant, dit Steiner d'une voix lasse. Il y a toujours de nouvelles découvertes en psychothérapie, pas vrai ?

— Oui, répondit le Dr. Glaub en hochant la tête. Surtout de la part des Suisses ; ils sont très doués pour comprendre les visions du monde que peuvent avoir les personnes déséquilibrées, les individus repliés sur eux-mêmes, isolés, dépourvus des moyens ordinaires de communication... vous comprenez ?

— Je comprends, répondit Steiner.

Hochant toujours la tête, le Dr. Glaub s'était avancé vers un autre parent, une femme assise près d'une petite fille ; elles regardaient un livre d'images relié.

L'espoir précédant le déluge, pensa Steiner. Le Dr. Glaub savait-il que les autorités terrestres pouvaient fermer le Camp B-G d'un jour à l'autre ? Ce bon docteur continuait de travailler avec une innocence imbécile... se complaisant dans ses propres projets.

Steiner rejoignit le Dr. Glaub, attendit qu'il y ait une pause dans la conversation qu'il entretenait avec la femme, puis déclara :

— Docteur, j'aimerais encore discuter de cette nouvelle théorie avec vous.

— Oui, oui, répondit le Dr. Glaub en s'excusant auprès de la femme et de sa fille.

Il emmena Steiner à l'autre bout de la pièce, où ils pourraient parler tranquillement.

— Cette notion de vitesses temporelles différentes pourrait ouvrir la porte aux esprits épuisés par cette tâche impossible que demande la communication dans un monde où tout se déroule avec une telle rapidité qu'il...

Steiner l'interrompit.

— Admettons que votre théorie fonctionne. Comment pouvez-vous aider un individu à réagir ? Auriez-vous l'intention de le laisser pour le restant de sa vie dans une chambre close en lui passant des images au ralenti ? Docteur, je crois que vous êtes tous en train de jouer ici. Vous ne regardez pas la réalité en face. Tous autant que vous êtes, au Camp B-G ; vous êtes tellement vertueux. Tellement sincères. Mais le monde extérieur... il n'est pas comme ça. Ici, c'est un endroit plein de générosité, d'idéalisme, mais vous vous abusez vous-mêmes. Et à mon avis, vous abusez aussi vos patients ; pardonnez-moi de dire cela. Cette chambre close au ralenti, c'est un bon résumé de toutes les personnes qui sont ici, de votre attitude.

Le Dr. Glaub l'écouta en hochant la tête, l'air très attentif.

— On nous a promis le matériel nécessaire, répondit-il quand Steiner eut fini de parler. Construit sur Terre par Westinghouse. Dans une société, les relations avec les autres s'effectuent surtout par le son, et Westinghouse a fabriqué pour nous un magnétophone qui enregistre le message envoyé à l'individu psychotique – par exemple, votre fils Manfred – et dès que ce message est recueilli sur une bande à l'oxyde de fer, le magnétophone le repasse immédiatement à vitesse lente pour qu'il puisse parvenir au psychotique ; la bande est alors effacée tandis que le magnétophone enregistre le message suivant, et ainsi de suite, ce qui maintient pour le psychotique un contact permanent avec le monde extérieur, à son propre rythme temporel. Et nous espérons obtenir plus tard un enregistreur vidéo qui lui passera un enregistrement constant mais ralenti du moment réel où le message lui a été adressé, et qui sera synchronisé avec les paroles. D'accord, son contact avec la réalité sera décalé, et le problème de la relation présente quelques difficultés – mais je ne partage pas votre point de vue lorsque vous dites que cela est trop idéaliste pour avoir la moindre utilité. Prenez cette chimiothérapie très répandue que l'on a essayée il n'y a pas si longtemps. Les stimulants accélèrent la perception temporelle intérieure du psychotique, pour qu'il puisse comprendre les stimuli qui lui étaient envoyés en masse ; mais dès que l'effet des stimulants s'atténue, la perception du psychotique ralentissait à mesure que son métabolisme déficient se rétablissait – vous comprenez ? Mais cela nous a pourtant enseigné beaucoup de choses ; nous avons appris que la psychose a une origine chimique, et non psychologique. Soixante ans de concepts erronés ont été bousculés par une seule expérience, et un peu d'amytal de sodium...

— Ce ne sont que des chimères, l'interrompt Steiner. Vous ne parviendrez jamais à entrer en contact avec mon fils.

Il fit demi-tour, et s'éloigna du Dr. Glaub.

Après avoir quitté le Camp B-G, il prit le bus afin de se rendre au

Renard Rouge, un restaurant chic qui lui achetait toujours de nombreuses marchandises. Une fois réglées ses affaires avec le propriétaire, il resta au bar un petit moment pour y boire une bière.

Tout ce bavardage creux du Dr. Glaub – c'était bien le genre d'idiotie qui les avait fait venir sur Mars. Sur cette planète où un verre de bière coûtait deux fois le prix d'une rasade de Scotch, tout simplement parce que la bière contenait davantage d'eau.

Le propriétaire du Renard Rouge, un petit homme chauve et corpulent qui portait des lunettes, vint s'asseoir auprès de Steiner en demandant :

— Qu'est-ce qui te tracasse, Norb ?

— Ils vont fermer le Camp B-G, répondit Steiner.

— Mais c'est parfait, déclara le propriétaire du Renard Rouge. Nous n'avons pas besoin de tous ces monstres sur Mars ; cela nous fait une mauvaise publicité.

— Je suis d'accord, dit Steiner, du moins jusqu'à un certain point.

— C'est comme ces bébés qui naissaient avec des nageoires de phoques dans les années soixante, à cause de ce médicament allemand. On aurait dû les détruire tous ; il naît des tas de bébés normaux et en bonne santé, alors à quoi bon garder les autres ? Si tu avais un gosse avec des bras en trop, ou sans bras, ayant une difformité quelconque, tu ne voudrais pas le laisser en vie, pas vrai ?

— Non, répondit Steiner.

Il ne dit pas que son beau-frère, sur Terre, était un phocomèle ; il était né sans bras, et utilisait de merveilleuses prothèses fabriquées à son intention par une firme canadienne spécialisée dans ce genre d'appareils.

En fait, il ne dit rien au petit homme corpulent ; il avala sa bière et se contenta de fixer les bouteilles, derrière le bar. Il n'aimait pas du tout ce type, et ne lui avait jamais parlé de Manfred, car il connaissait ses profonds préjugés. Mais cela était monnaie courante. Steiner ne pouvait vraiment pas lui en vouloir ; il se sentait simplement fatigué, et ne désirait pas discuter de tout ça.

— C'est à ce moment-là que tout a commencé, dit le propriétaire. Ces bébés anormaux qui sont nés dans les années soixante – est-ce qu'il y en a au Camp B-G ? Je n'y suis jamais allé, et je n'y mettrai jamais les pieds.

— Comment pourraient-ils être au Camp B-G ? dit Steiner. C'est à peine si l'on remarque leur anomalie ; anomalie signifie exception.

— Oh ouais, admit l'homme. Je vois ce que tu veux dire.

De toute façon, si on les avait détruits au bon moment, nous n'aurions pas d'endroits comme le Camp B-G, parce que pour moi il y a une relation directe entre les monstres nés dans les années soixante et tous ceux qui sont nés depuis, soi-disant à cause des radiations ; je

veux dire, tout cela est dû à des gènes déficients, pas vrai ? Tu vois, je pense que les Nazis avaient raison sur ce point. Dès 1930, ils avaient compris la nécessité d'éliminer les tares génétiques ; ils avaient compris que...

— Mon fils, commença Steiner, mais il s'interrompit aussitôt, se rendant compte de ce qu'il venait de dire.

Le gros homme le dévisageait.

— Mon fils est là-bas, continua enfin Steiner, il m'est aussi cher que ton fils peut l'être à tes yeux. Je sais qu'un jour il reprendra contact avec le monde.

— Laisse-moi t'offrir un verre, Norbert, dit le gros homme, pour te prouver à quel point je suis désolé ; je veux dire, d'avoir parlé de la sorte.

— S'ils ferment le Camp B-G, dit Steiner, ce sera pour nous une calamité absolument insupportable, pour tous ceux qui ont des enfants là-bas. Je ne peux même pas l'envisager.

— Je saisis ce que tu veux dire, déclara l'homme corpulent. Je comprends ce que tu ressens.

— Tu es plus doué que moi si tu peux saisir ce que je ressens, répondit Steiner, parce que je n'y comprends plus rien moi-même. (Il reposa son verre vide et descendit de son tabouret.) Je ne veux plus rien boire, ajouta-t-il. Excuse-moi ; je dois partir.

Il souleva ses lourdes valises.

— Cela fait longtemps que tu viens ici, dit le propriétaire, et nous avons souvent parlé de ce camp, mais tu ne m'as jamais dit que tu avais un fils là-bas. Ce n'était pas correct.

Il paraissait fâché, maintenant.

— Pourquoi n'était-ce pas correct ?

— Bon Dieu, si je l'avais su, je n'aurais pas dit tout ça ; c'est de ta faute, Norbert – tu aurais pu me le dire, mais tu as délibérément évité de m'en parler. Et ça ne me plaît pas du tout.

Son visage était rouge d'indignation.

Steiner quitta le bar en portant ses valises.

— Ce n'est pas mon jour, dit-il à haute voix.

Je me suis disputé avec tout le monde ; et je vais devoir passer ma prochaine visite à faire des excuses... si jamais je reviens. Mais il faut que je revienne ; toutes mes affaires en dépendent. Et je devrai passer au Camp B-G ; il n'y a pas d'autre solution.

Il se dit soudain qu'il devrait se suicider. Cette idée lui apparut évidente, comme si elle se trouvait dans son esprit depuis toujours, un fragment inséparable de lui-même. Facile à réaliser, il suffisait de laisser l'hélico s'écraser. J'en ai sacrément marre d'être Norbert Steiner, pensa-t-il ; je n'ai pas demandé à être Norbert Steiner, ni à faire du marché noir ou quoi que ce soit d'autre. Quelle raison puis-je

avoir de rester en vie ? Je ne sais pas me servir de mes mains, je ne peux rien réparer, rien fabriquer ; et je ne peux pas utiliser davantage mon cerveau, je ne suis qu'un simple vendeur. Je suis fatigué de supporter le mépris de ma femme parce que je suis incapable de maintenir notre installation d'eau en état de marche... je suis fatigué de la présence d'Otto, que j'ai dû embaucher parce que je ne sais pas me débrouiller, même dans mon propre boulot.

En fait, se dit-il, il est même inutile de retourner à l'hélico. Un énorme tractobus remontait la rue en rugissant, les flancs ternis par le sable ; il venait de traverser le désert jusqu'au Nouvel Israël, arrivant d'une autre colonie. Steiner déposa ses valises et se mit à courir dans la rue en direction du tractobus.

Le bus klaxonna ; ses freins crissèrent. D'autres véhicules s'arrêtèrent tandis que Steiner s'élançait tête baissée, les yeux fermés. Ce n'est qu'au dernier moment, lorsque le son du klaxon augmenta au point de se transformer en une douleur intolérable, que Steiner ouvrit les yeux ; il vit le conducteur du bus qui le regardait d'un air ahuri, il eut le temps d'apercevoir le volant et le numéro inscrit sur la casquette du conducteur. Ensuite...

Depuis le solarium du Camp Ben-Gourion, Miss Milch entendit le bruit des sirènes et s'interrompit au beau milieu de la Danse de la Fée Dragée extraite de *Casse-Noisette* de Tchaïkovski, qu'elle interprétait à ce moment au piano pour faire danser les enfants.

— Il y a le feu ! s'exclama l'un des garçons en allant vers la fenêtre.

Les autres enfants le suivirent.

— Non, c'est une ambulance, Miss Milch, déclara un deuxième garçon depuis la fenêtre, elle se dirige vers le centre ville.

Miss Milch se remit à jouer ; les enfants regagnèrent leurs places en entendant la mélodie rythmée du piano. Ils imitaient les ours du zoo, qui faisaient des cabrioles afin d'obtenir quelques cacahuètes ; c'était cela que la musique évoquait pour eux, et Miss Milch leur dit de continuer leur imitation.

Manfred se tenait à l'écart sans écouter la musique, la tête baissée avec sur le visage une expression soucieuse. Lorsque la plainte aiguë des sirènes devint plus forte, durant un instant, Manfred releva la tête. Miss Milch sursauta de surprise en remarquant cette attitude, et murmura une prière. Le garçon avait entendu ! D'humeur brusquement joyeuse, elle se mit à taper la musique de Tchaïkovski encore plus fort qu'auparavant : elle et les docteurs avaient eu raison, car grâce au son, un certain contact s'était établi avec l'enfant. Manfred se dirigeait maintenant à pas lents vers la fenêtre, pour regarder à l'extérieur ; tout seul dans son coin, il baissa les yeux vers

les rues et les bâtiments, cherchant l'origine du bruit qui l'avait réveillé, qui avait attiré son attention.

Finalement, tout n'est pas désespéré, se dit Miss Milch. Quand son père apprendra cela ! C'est bien la preuve qu'il ne faut jamais songer à laisser tomber.

Elle continua de pianoter joyeusement, et très fort.

David Bohlen construisait une digue de terre humide à l'extrémité du potager familial, sous le soleil torride de l'après-midi martien ; lorsqu'il vit l'hélico de l'ONU se poser devant la maison des Steiner, il comprit aussitôt qu'il venait d'arriver quelque chose.

Vêtu de son uniforme bleu et d'un casque brillant, un policier de l'ONU descendit de l'hélico pour remonter le chemin conduisant à la porte d'entrée des Steiner ; il salua les deux fillettes qui venaient d'apparaître sur le seuil. Puis il échangea quelques mots avec Mrs. Steiner avant de disparaître à l'intérieur. La porte se referma derrière lui.

David se releva et sortit rapidement du jardin en traversant l'étendue sablonneuse jusqu'à la rigole de séparation, qu'il enjamba d'un bond ; il courut sur le sol plat, là où Mrs. Steiner s'était efforcée en vain de cultiver des pensées ; arrivé au coin de la maison, il tomba sur une des filles Steiner. Elle était debout, inerte et pâle, décortiquant avec indifférence une tige de wur. On aurait dit qu'elle était sur le point de vomir.

— Hé, qu'est-ce qui ne va pas ? lui demanda-t-il. Pourquoi le policier est-il venu parler à ta mère ?

La fille Steiner lui lança un coup d'œil et s'enfuit brusquement.

Je parie que je sais ce qui se passe, pensa David. Mr. Steiner est arrêté parce qu'il a fait quelque chose d'illégal. Il se mit à sautiller sur place, tout excité. Je me demande ce qu'il a fait. Il fit demi-tour et revint en courant, bondit à nouveau par-dessus la rigole, et ouvrit violemment la porte de sa maison.

— M'man ! hurla-t-il en galopant d'une pièce à l'autre. Hé, tu sais, Papa et toi vous disiez toujours que Mr. Steiner faisait des choses illégales, enfin, dans son travail ! Hé, tu sais quoi ?

Mais sa mère demeurerait introuvable ; elle a dû rendre visite à quelqu'un, se dit-il enfin. Par exemple, à Mrs. Henessy, qui habitait un peu plus loin, au nord, près de la rigole d'irrigation ; sa maman passait souvent la plus grande partie de la journée chez d'autres dames, et elles buvaient du café en échangeant des ragots. Eh bien, elles rataient vraiment une occasion, pensa David. Il courut à la fenêtre et regarda au dehors, pour être bien certain, lui, de ne rien rater.

Mrs. Steiner et le policier venaient de sortir, et marchaient lentement vers l'hélico de police. Mrs. Steiner pressait un grand mouchoir contre son visage, et le policier la tenait par les épaules

comme s'il était un ami de la famille. Fasciné, David les regarda monter dans l'hélico. Les filles Steiner, un peu plus loin, formaient un petit groupe aux visages étranges. Le policier alla leur parler, puis retourna dans l'hélico... et remarqua David. Il lui fit signe de sortir, et le garçon obéit, sentant l'effroi monter en lui ; il émergea de la maison en clignant des paupières dans la lumière du soleil, et s'approcha craintivement du policier qui portait le casque, le brassard, et un pistolet à la ceinture.

— Comment t'appelles-tu, mon garçon ? demanda le policier avec un léger accent.

— David Bohlen.

Ses genoux tremblaient.

— Est-ce que ton père ou ta mère se trouve à la maison, David ?

— Non, répondit-il, il n'y a que moi.

— Quand tes parents reviendront, tu leur diras de garder les enfants Steiner jusqu'au retour de Mrs. Steiner. (Le policier mit le moteur de l'hélico en marche et les pales commencèrent à tourner.) Tu le feras, David ? Tu as compris ?

— Oui, monsieur, répondit David en remarquant que le policier portait le brassard bleu signifiant qu'il était Suédois.

Le garçon connaissait tous les insignes que portaient les différentes unités de l'ONU. Il se demanda à quelle vitesse pouvait voler l'hélico de police ; il avait l'air particulièrement rapide, et cela lui aurait plu de pouvoir y monter pour faire un tour : il n'avait plus peur du policier, maintenant, et aurait bien aimé discuter encore un peu avec lui. Mais l'homme s'en allait ; l'hélico quitta le sol et une véritable tempête de sable se mit à tourbillonner autour de David, l'obligeant à se tourner en levant les bras pour se protéger le visage.

Les quatre filles Steiner restaient groupées, sans dire un mot. La plus âgée pleurait ; des larmes coulaient sur ses joues, mais elle demeurait silencieuse. La plus jeune des fillettes, qui n'avait que trois ans, sourit timidement à David.

— Vous voulez m'aider à construire ma digue ? leur cria David. Vous pouvez venir ; le policier m'a dit qu'il était d'accord.

Au bout d'un moment, la cadette des filles Steiner s'avança vers lui, les autres suivirent.

— Qu'est-ce qu'il a fait, votre papa ? demanda David à l'aînée. (Plus âgée que lui : elle avait douze ans.) Le policier a dit que vous pouviez me le dire, ajouta-t-il.

Il n'y eut pas de réponse ; les filles se contentèrent de le dévisager.

— Si vous me le dites, déclara David, je ne le répéterai à personne. Je vous promets de garder le secret.

Chez June Henessy, Silvia Bohlen prenait un bain de soleil dans le

patio entouré d'une treille, sirotant son thé glacé en échangeant quelques propos somnolents, lorsqu'elle entendit la radio, depuis la maison, donner les dernières nouvelles de l'après-midi.

À côté d'elle, June se redressa en déclarant :

— Dis donc, ce ne serait pas ton voisin ?

— Chut ! répondit Silvia, qui écoutait attentivement le présentateur.

Mais il n'y avait rien d'autre que cette brève information : Norbert Steiner, marchand de produits diététiques, s'était suicidé dans le centre du Nouvel Israël en se jetant sur le passage d'un bus. C'était bien le même Steiner, évidemment ; elle avait su tout de suite qu'il s'agissait de leur voisin.

— C'est affreux, dit June en s'asseyant pour fermer les boucles de son corsage de coton moucheté. Je ne l'ai rencontré qu'une ou deux fois, mais...

— C'était effectivement un affreux petit homme, déclara Silvia. Je ne suis pas surprise qu'il ait fait ça.

Mais elle était horrifiée, malgré tout. Elle ne pouvait pas y croire. Elle se releva en disant :

— Avec quatre enfants... il la laisse toute seule pour s'occuper des quatre enfants ! Et ça, ce n'est pas affreux ? Que va-t-il advenir d'eux ? Ils sont déjà si désemparés.

— J'ai entendu dire qu'il faisait du marché noir, déclara June. Tu es au courant ? Peut-être allait-il se faire arrêter ?

— Il vaut mieux que je rentre à la maison pour voir si je peux faire quelque chose pour Mrs. Steiner, répondit Silvia. Je pourrais peut-être garder les enfants quelque temps.

Est-il possible que ce soit de ma faute ? se demanda-t-elle. Aurait-il pu faire cela parce que je leur ai refusé de l'eau ce matin ? C'est possible, car il se trouvait là ; il n'était pas encore parti travailler.

Après tout, c'est peut-être notre faute, pensa-t-elle. La manière dont nous les avons traités – lequel d'entre nous a vraiment été gentil avec eux, les a réellement acceptés ? Mais il faut dire que ce sont d'affreux geignards, qui n'arrêtent pas de demander de l'aide, de supplier, d'emprunter... qui pourrait bien avoir de la considération pour eux ?

Elle entra dans la maison, alla se changer dans la chambre. June Henessy, qui l'avait suivie jusque là, lui demanda tandis qu'elle mettait un pantalon et un T-shirt :

— Oui, tu as raison – nous devons tous nous efforcer d'aider les autres lorsque nous le pouvons. Je me demande si elle restera ou si elle va retourner sur la Terre. Moi, je repartirais... Je suis déjà presque disposée à rentrer sur Terre, de toute façon, la vie est tellement morne ici.

Silvia prit son porte-monnaie et ses cigarettes, dit au revoir à June, et revint chez elle en longeant la rigole. Elle arriva tout essoufflée, juste à temps pour voir l'hélico de police disparaître dans le ciel. Ils sont venus la prévenir, pensa-t-elle. Elle trouva David dans l'arrière-cour, en compagnie des quatre filles Steiner ; les enfants étaient absorbés dans leur jeu.

— Ils ont emmené Mrs. Steiner avec eux ? demanda-t-elle à David.

Le garçon se releva d'un bond et courut vers elle, tout excité.

— Elle est partie avec lui, M'man. Je veille sur les filles.

C'est bien ce que je craignais, se dit Silvia. Les quatre filles restaient assises près de la digue, s'amusant d'une manière nonchalante avec l'eau et la boue, et aucune d'elles ne se donna la peine de relever la tête ou de lui dire bonjour ; elles paraissaient inertes, sans doute à cause du choc qu'elles avaient reçu en apprenant la mort de leur père. Seule la plus petite semblait retrouver un peu d'énergie, mais elle n'avait pas dû comprendre la nouvelle. Le décès du petit homme s'étend déjà pour affecter les autres, pensa Silvia, le froid se répand. Un frisson lui serra le cœur. Et en plus, il ne m'était même pas sympathique, se dit-elle.

Elle frémit à la vue des quatre filles Steiner. Je vais devoir me charger de ces enfants vulgaires et ennuyeux, de ces gamines grassouillettes élevées au pudding ? se demanda-t-elle. Et la réponse jaillit en repoussant toute autre considération : *Mais je ne veux pas !* Elle se sentit prise de panique, car il était évident qu'elle n'avait pas le choix ; en ce moment même, les fillettes jouaient sur son terrain, dans son propre jardin... déjà, elles étaient à sa charge.

Heureusement, la cadette lui demanda :

— Miz Bohlen, on pourrait avoir encore un peu d'eau pour notre digue ?

De l'eau, ils veulent toujours de l'eau, se dit Silvia. De vraies sangsues, qui n'arrêtent pas de nous importuner, comme si cela leur était inné. Elle ignore la fillette et se tourna vers son fils pour lui dire :

— Rentre à la maison – je voudrais te parler.

Ils se dirigèrent tous deux vers la maison, là où les fillettes ne pourraient pas les entendre.

— David, dit-elle, leur père est mort, la radio vient de l'annoncer. C'est pour cela que la police est venue la chercher. Nous allons devoir les aider pendant quelque temps. (Elle tenta de sourire, mais c'était impossible.) Même si nous n'aimons pas les Steiner...

— Je n'ai rien contre eux, M'man, répliqua aussitôt David. Comment est-il mort ? Il a eu une crise cardiaque ? Il s'est fait tuer par des Bleeks sauvages, c'est possible ?

— La manière dont il est mort importe peu ; maintenant, il faut penser à ce que nous pouvons faire pour ces fillettes.

Elle se sentait l'esprit vide et ne pouvait penser à rien. Tout ce qu'elle savait, c'était qu'elle ne voulait pas garder les filles.

— Que pourrions-nous faire ? demanda-t-elle à David.

— Peut-être leur préparer quelque chose à manger. Elles m'ont dit qu'elles n'avaient encore rien pris ; Mrs. Steiner était sur le point de préparer le repas.

Silvia sortit de la maison pour remonter le chemin.

— Je vais faire à manger, les filles, pour toutes celles qui ont faim. Chez vous.

Elle attendit un instant, puis se dirigea vers la maison des Steiner. En se retournant, elle vit que seule la cadette la suivait.

L'aînée des filles déclara d'une voix sanglotante :

— Non, merci.

— Vous feriez mieux de manger, répondit Silvia, mais elle se sentit soulagée. Allez, viens, dit-elle à la cadette. Comment t'appelles-tu ?

— Betty, répondit timidement la petite fille. Je pourrai avoir un sandwich aux œufs ? Et du cacao ?

— Nous verrons ce qu'il y a, dit Silvia.

Plus tard, tandis que l'enfant buvait son cacao et mangeait son sandwich aux œufs, Silvia profita de l'occasion pour explorer la maison des Steiner. Dans la chambre, elle découvrit quelque chose qui attira son attention : la photo d'un petit garçon aux cheveux bouclés, ayant de grands yeux noirs et lumineux ; on dirait une créature désespérée surgie d'un autre monde, songea Silvia, venue d'un endroit magnifique mais effrayant, au-delà du nôtre.

Elle emporta la photo dans la cuisine pour demander à la petite Betty qui était le garçon.

— C'est mon frère Manfred, répondit Betty, la bouche pleine de pain et d'œuf.

Puis la fillette se mit à rire. Quelques mots hésitants furent prononcés entre les gloussements, et Silvia parvint à comprendre que les filles ne devaient parler de leur frère à personne.

— Pourquoi ne vit-il pas avec vous ? demanda Silvia, piquée par la curiosité.

— Il est dans un camp, répondit Betty. Parce qu'il ne peut pas parler.

— Comme c'est triste, déclara Silvia.

Et elle pensa : Dans ce camp du Nouvel Israël, sans aucun doute. Pas étonnant que les filles ne doivent pas en parler ; c'est l'un de ces enfants anormaux dont on entend parler mais qu'on ne voit jamais. Cette pensée l'attrista. Une tragédie cachée dans la famille Steiner ; elle n'aurait jamais songé à cela. Et c'était au Nouvel Israël que Mr. Steiner avait mis fin à ses jours. Il venait certainement de rendre visite à son fils.

Cela n'a donc rien à voir avec nous, conclut-elle en remplaçant la photo dans la chambre. La décision de Mr. Steiner est due à des problèmes personnels. Silvia se sentit soulagée.

C'est bizarre, se dit-elle, lorsqu'on entend parler de suicide, notre réaction immédiate est un sentiment de culpabilité, de responsabilité. Si seulement je n'avais pas fait ceci, ou si j'avais fait cela... J'aurais pu empêcher cette mort. Je suis coupable. Mais ce n'était pas le cas en cette occasion, pas du tout ; elle était complètement étrangère aux Steiner, n'ayant pas la moindre part dans leur vie ; elle s'était simplement imaginé, dans un accès de culpabilité névrotique, qu'elle était liée à eux.

— Tu as déjà vu ton frère ? demanda-t-elle à Betty.

— Je crois que je l'ai vu l'année dernière, répondit Betty d'une voix hésitante. Il jouait à chat, et il y avait plein d'autres garçons plus grands que moi.

Les trois autres filles Steiner entrèrent alors à la queue leu leu dans la cuisine et restèrent debout près de la table. Finalement, l'aînée s'écria :

— Nous avons changé d'avis, nous voudrions bien manger.

— D'accord, répondit Silvia. Vous pouvez m'aider à casser les œufs et à les éplucher. Pourquoi n'allez-vous pas chercher David, il pourrait prendre son repas en même temps ? Ce serait amusant de manger tous ensemble, non ?

Elles acquiescèrent en silence.

En remontant la rue principale de Nouvel Israël, Arnie Kott aperçut un attroupement, un peu plus loin devant lui, et quelques véhicules garés sur le trottoir ; il s'arrêta un instant avant de bifurquer dans la direction de la Boutique des Arts Contemporains, que tenait Anne Esterhazy. Il se passe quelque chose, se dit-il. Un vol ? Une bagarre de rue ?

Cependant, il n'avait pas le temps de s'appesantir sur ce problème. Il poursuivit son chemin et atteignit bientôt le petit magasin moderne que dirigeait son ex-femme ; les mains dans les poches de son pantalon, il entra d'un pas tranquille.

— Il y a quelqu'un ? lança-t-il d'un ton joyeux.

Personne. Elle avait dû sortir pour voir quelle était la cause de cette agitation, se dit Arnie. Quel sens des affaires ! Elle n'avait même pas fermé le magasin à clef.

Un moment plus tard, Anne rentra précipitamment dans la boutique, toute haletante.

— Arnie, s'exclama-t-elle d'une voix surprise en le voyant. Oh, mon Dieu, tu sais ce qui vient de se passer ? Je venais tout juste de lui parler, tout juste, il n'y a pas plus d'une heure. Et maintenant, il est

mort.

Elle était en larmes. Elle se laissa tomber sur une chaise, prit un kleenex, et se moucha.

— C'est vraiment horrible, dit-elle d'une voix enrouée. Et ce n'était pas un accident ; il l'a fait délibérément.

— Oh, voilà donc ce qui s'est passé, dit Arnie en pensant qu'il aurait quand même dû aller jeter un coup d'œil. De qui parles-tu ?

— Tu ne peux pas le connaître. Un de ses enfants se trouve au camp, c'est comme cela que je l'ai rencontré.

Elle se frotta les yeux, resta immobile un moment tandis qu'Arnie se promenait un peu dans la boutique, et demanda finalement :

— Allons, en quoi puis-je t'être utile ? Je suis contente de te voir.

— Mon foutu codeur est en panne, répondit Arnie. Tu sais combien il est difficile d'obtenir un service de réparation correct. Il ne me restait plus qu'à venir en personne. Que dirais-tu de déjeuner avec moi... je ne veux pas rester ici.

Elle se précipita dans la salle de bains... et referma la porte derrière elle.

Peu après, ils remontèrent la rue ensemble en marchant tranquillement sur le trottoir.

— Pourquoi les gens mettent-ils fin à leur vie ? demanda Anne. Je n'arrête pas de me dire que j'aurais pu empêcher cela. Je venais de lui vendre une flûte pour son garçon. Mais il ne l'a pas donnée à son fils : je l'ai vue par terre, à côté de sa valise. C'est peut-être à cause de cela ? À cause de la flûte ? J'avais parlé de la flûte et de...

— Laisse tomber, dit Arnie. Tu n'y es pour rien. Écoute, si un homme veut se suicider, rien ne peut l'en empêcher. Et tu ne peux pas non plus l'entraîner à le faire ; c'est inscrit dans ses gènes, c'est son destin. Il y en a qui se préparent pendant des années au suicide, et puis c'est comme une inspiration soudaine ; d'un seul coup – vlan ! Ils le font effectivement, tu comprends ?

Elle acquiesça de la tête.

— Enfin, ce que je veux dire, c'est que nous aussi, nous avons un gosse au camp, poursuivit Arnie, mais ce n'est pas ça qui nous démoralise. Ce n'est pas la fin du monde, quand même ! La vie continue. Où veux-tu manger ? Tu connais ce restaurant de l'autre côté de la rue, le Renard Rouge ? C'est bien ? J'ai très envie de crevettes grillées, mais bon sang, ça fait presque un an que je n'en ai pas vu. Il va falloir régler ce problème des transports, sinon plus personne ne voudra émigrer sur Mars.

— Pas le Renard Rouge, répondit Anne. Je déteste le patron. Essayons ce restaurant, au coin ; il a ouvert récemment, et je n'y ai encore jamais mangé. Mais j'ai entendu dire que c'était plutôt bon.

Pendant qu'ils étaient assis à une table en attendant les plats qu'ils

avaient commandés, Arnie continua de développer sa théorie.

— En tout cas, quand tu entends parler d'un suicide, tu peux être sûre d'une chose : c'est que le gars sait pertinemment qu'il n'est pas un membre utile de la société. Il fait face à cette réalité, et c'est ce qui déclenche tout, le fait de savoir que l'on n'a d'importance pour personne. S'il y a une chose dont je suis certain, c'est bien ça. C'est dans la nature des choses – les irrécupérables sont éliminés... et de leurs propres mains. C'est pourquoi cela ne m'empêche pas de dormir quand j'entends parler de suicide ; tu serais étonnée de savoir combien de prétendues morts naturelles, sur Mars, sont en réalité des suicides ; il faut dire que l'environnement est rude. Il sépare le bon grain de l'ivraie.

Anne Esterhazy hocha la tête, mais sans paraître réconfortée.

— Alors ce gars... reprit Arnie.

— Steiner, dit Anne.

— Steiner ! (Il la regarda d'un air ébahi.) Norbert Steiner, le trafiquant, celui qui fait du marché noir ? demanda-t-il en haussant le ton.

— Il vendait des produits diététiques.

— C'est bien lui ! (Arnie était abasourdi.) Oh, non, pas Steiner.

Bon Dieu, Steiner lui fournissait toutes ses friandises ; il dépendait complètement de ce type.

Le serveur vint leur apporter les plats.

— C'est affreux, dit Arnie. Alors ça, c'est vraiment affreux. Qu'est-ce que je vais faire ?

À chaque fois qu'il organisait une soirée, ou un gentil petit dîner en tête à tête avec une fille, par exemple, Mary, et surtout Doreen, plus récemment... C'était sacrément trop pour une seule journée, la panne de son codeur, et puis ça, les deux en même temps !

— Tu crois que cela peut avoir un rapport avec le fait qu'il soit allemand ? demanda Anne. Les Allemands ont subi tellement d'épreuves depuis cette maladie provoquée par les médicaments, ces enfants qui sont nés avec des nageoires. J'en ai discuté avec certains d'entre eux, qui disaient ouvertement qu'à leur avis il s'agissait d'une punition que Dieu leur infligeait pour tout ce qu'ils avaient fait durant la période nazie. Et ce n'étaient pas des religieux, mais des hommes d'affaires, l'un est ici, sur Mars, et l'autre est sur Terre.

— Ce foutu crétin de Steiner, proféra Arnie. Quel imbécile !

— Mange, Arnie, dit-elle en dépliant sa serviette. Ta soupe a l'air appétissante.

— Je ne peux plus manger, répondit-il. Et je ne veux pas de ce bouillon.

Il repoussa son bol de soupe.

— Tu es encore un grand bébé, dit Anne. Tu fais toujours tes

caprices.

Sa voix était douce et attendrie.

— Bon sang, s'exclama-t-il, j'ai parfois l'impression de sentir peser le poids de la planète entière sur mes épaules, et tu me traites de bébé !

Il la regarda d'un air stupéfait et indigné.

— Je ne savais pas que Norbert Steiner faisait du marché noir, dit Anne.

— Évidemment, toi et tes comités de dames, ce n'est pas votre problème. Que savez-vous du monde qui vous entoure ? C'est justement pour ça que je suis ici... j'ai lu la dernière annonce que vous avez passée dans le *Times*, et franchement, c'était écœurant. Il faut arrêter de sortir ce genre de conneries ; cela dégoûte les gens intelligents – ce n'est bon que pour les timbrés de ton acabit.

— Je t'en prie, répondit Anne. Mange ; et calme-toi.

— Je vais charger un gars de mon équipe de contrôler vos publications avant qu'elles ne soient distribuées. Un professionnel.

— Vraiment ? demanda-t-elle d'une voix douce.

— Nous avons un sérieux problème – nous ne parvenons plus à attirer ici les gens qualifiés de la Terre, les gens dont nous avons besoin. Nous sommes en train de pourrir... tout le monde le sait. Notre société se désagrège.

Anne déclara en souriant :

— Quelqu'un d'autre prendra la place de Mr. Steiner, il doit bien y avoir d'autres personnes pour faire du marché noir.

— Tu cherches délibérément à mal interpréter ce que je dis, répondit Arnie, pour me rabaisser, me faire passer pour un arriviste, alors qu'en fait je suis un des membres les plus influents de la planète, un de ceux qui détiennent la plus grande responsabilité dans la tentative de colonisation de Mars, et c'est la raison pour laquelle notre mariage s'est soldé par un échec, parce que tu n'arrêtes pas de vouloir me rabaisser, par jalousie et par besoin de rivaliser. Je me demande pourquoi je suis venu ici aujourd'hui... tu es incapable d'accomplir quoi que ce soit d'une façon rationnelle, tu imposes tes problèmes personnels à tout ce que tu fais.

— Tu savais que l'ONU examine un projet de loi préconisant la fermeture du Camp B-G ? demanda calmement Anne.

— Non, répondit Arnie.

— Cela ne te fait rien de penser qu'ils pourraient fermer le Camp B-G ?

— Bon sang, nous confierions Sam à un spécialiste.

— Et les autres enfants qui s'y trouvent ?

— Tu changes de sujet, dit Arnie. Écoute, Anne, tu dois accepter ce que tu appelles la domination masculine et laisser mes gars contrôler

ce que tu écris. En toute franchise, tes articles font plus de mal que de bien... je regrette vraiment de te le dire en face, mais c'est la vérité. Étant donné la manière dont tu agis, une amie comme toi est pire qu'une ennemie. Tu es complètement inconséquente ! Comme la plupart des femmes. Tu es... irresponsable.

La colère l'étouffait. Le visage d'Anne demeurerait impassible ; ce qu'il disait ne produisait aucun effet sur elle.

— Pourrais-tu exercer ton influence pour que le Camp B-G reste ouvert ? demanda-t-elle. Peut-être pourrions-nous conclure un marché. Je veux qu'il reste ouvert.

— La *bonne cause*, dit Arnie d'un ton féroce.

— Oui.

— Tu veux une réponse claire et nette ?

Elle hocha la tête en le regardant calmement.

— Dès le début, j'ai été contrarié quand les Juifs ont ouvert ce camp.

— Gloire à Arnie Kott, franc et honnête, protecteur de l'humanité, répondit Anne.

— Ce camp prouve au monde entier que nous avons des dingues, ici, sur Mars ; que si l'on traverse l'espace pour venir ici, on risque de léser ses organes sexuels et de donner naissance à un monstre qui fera ressembler ces Allemands à nageoires à ton voisin de palier.

— Comme toi et ce monsieur qui tient le Renard Rouge.

— Je suis simplement réaliste et pratique. Nous devons lutter pour notre vie ; il est nécessaire que d'autres gens continuent d'émigrer ici, Anne, sans cela nous sommes fichus. Et tu le sais bien. Sans le Camp B-G, nous pourrions annoncer qu'ici, loin de l'atmosphère terrestre contaminée par les essais des bombes H, il n'y a pas de naissances anormales. C'est ce que je voulais, mais le B-G a mis mon projet à l'eau.

— Pas le B-G. Les naissances elles-mêmes.

— Sans le B-G, répondit Arnie, personne ne pourrait prouver qu'il y a sur Mars des bébés anormaux.

— Si tu pouvais t'en tirer comme ça, tu oserais leur dire ça tout en sachant que ce n'est pas vrai ? Tu leur dirais, sur Terre, qu'ils seraient davantage en sécurité ici...

— Absolument, répondit-il en hochant la tête.

— Mais c'est... immoral.

— Non. Écoute. C'est toi qui es immorale, toi et ces autres dames. En laissant ouvert le Camp B-G, tu...

— Inutile d'en discuter, je n'accepterai jamais cela. Finissons notre repas, ensuite tu pourras rentrer à Lewistown. Je ne peux plus rien entendre.

Ils mangèrent en silence.

Le Dr. Milton Glaub était membre du service psychiatrique du Camp B-G, détaché par la colonie du Syndicat des Pilotes Interplanétaires. De retour du B-G, une fois sa tâche terminée, il resta seul dans son bureau comme il en avait l'habitude. Il tenait à la main une facture concernant les réparations qu'avait dû subir la toiture de sa maison le mois précédent. Il avait longtemps retardé les travaux – qui nécessitaient l'emploi d'une pelleteuse pour empêcher le sable de s'amonceler – mais le contrôleur de l'habitat dans la colonie avait fini par lui envoyer une menace d'expropriation si les réparations n'étaient pas effectuées dans les trente jours. Il avait donc pris contact avec les ouvriers du Service d'Entretien des Couvertures – tout en sachant qu'il ne pourrait pas régler la facture – car il ne voyait pas d'autre solution. Il était complètement fauché. C'était bien le mois le plus difficile qu'il ait eu à passer jusqu'à présent.

Si seulement Jean, sa femme, pouvait dépenser moins. Mais la solution n'était pas là, de toute manière ; le seul moyen de s'en sortir était de trouver davantage de patients. Le SPI lui versait un salaire mensuel, mais il recevait un bonus de cinquante dollars pour chaque patient : ils appelaient cela une prime de stimulation. En vérité, cette prime représentait toute la différence entre les dettes et la solvabilité. En ayant une femme et des enfants, personne ne pouvait vivre avec le salaire attribué aux psychiatres, et le SPI avait la réputation d'être particulièrement radin.

Néanmoins, le Dr. Glaub demeurait dans la colonie du SPI ; c'était une communauté disciplinée, ressemblant à la Terre de bien des façons. Au Nouvel Israël, comme dans les autres colonies nationales, l'ambiance était tendue, voire explosive.

D'ailleurs, le Dr. Glaub avait vécu autrefois dans une autre colonie nationale, celle de la République Arabe Unie, située dans une région très opulente où l'on était parvenu à faire pousser de nombreuses plantes importées de la Terre. Mais l'animosité perpétuelle de la colonie envers les peuplements voisins l'avait d'abord énervé, et il avait fini par trouver cette attitude insupportable. Durant leur travail quotidien, les hommes n'arrêtaient pas de ressasser les torts qu'on leur avait causés. Les personnes les plus aimables explosaient de colère lorsqu'on mentionnait certains sujets. Et la nuit, cette hostilité prenait un aspect encore plus concret ; les colonies nationales vivaient *pour* la nuit. À ce moment, les laboratoires de recherche, qui étaient durant la journée le siège de l'expérimentation et du développement scientifique, étaient ouverts au public et l'on y fabriquait des machines infernales – tout cela était fait dans l'allégresse et l'excitation, avec bien évidemment un sentiment de fierté nationale.

Qu'ils aillent au diable, pensa le Dr. Glaub. Ils gaspillent leur vie ;

ils n'avaient fait que transporter ici les vieilles querelles de la Terre – et le but fondamental de la colonisation avait été oublié. Dans le journal de l'ONU publié ce matin, par exemple, il avait lu un article relatant une bagarre qui s'était déroulée dans les rues de la colonie des électriciens ; le compte rendu du journal laissait entendre que la responsabilité incombait à la colonie italienne voisine, car plusieurs des agresseurs portaient les longues moustaches cirées très à la mode dans cette colonie...

Ses réflexions furent interrompues par un coup frappé à la porte du bureau.

— Oui, dit-il en rangeant la facture du toit dans un tiroir.

— Tu es prêt à recevoir le Compagnon Purdy ? demanda sa femme en ouvrant la porte avec cette manière très professionnelle qu'il lui avait apprise.

— Fais entrer le Compagnon Purdy, répondit le Dr. Glaub. Mais attends quand même quelques minutes pour que je puisse relire son dossier.

— Tu as déjeuné ? demanda Jean.

— Bien sûr. Tout le monde prend un déjeuner.

— Je te trouve pâlot, dit-elle.

C'est embêtant, pensa le Dr. Glaub. Il passa du bureau dans la salle de bains et frotta sur son visage une poudre couleur caramel actuellement à la mode pour se donner meilleure mine. Le cosmétique améliora son teint, mais pas son état d'âme. Cette poudre brunissante était née d'une théorie affirmant que les milieux dirigeants du SPI étaient d'origines espagnole et portoricaine, et pouvaient se sentir intimidés si un subordonné avait une peau plus claire que la leur. Bien entendu, la publicité n'était pas aussi explicite ; les annonces faisaient simplement remarquer aux employés de la colonie que « le climat martien tend à donner à la peau un teint d'une pâleur désagréable ».

Le moment était venu de voir son patient.

— Bonsoir, Compagnon Purdy.

— 'soir, Doc.

— Je vois dans votre dossier que vous êtes boulanger.

— Ouais, c'est ça.

Une pause.

— Pour quelle raison désirez-vous me consulter ?

Tripotant sa casquette en regardant fixement le plancher, le Compagnon Purdy déclara :

— Je n'ai encore jamais été voir de psychiatre.

— Effectivement, je peux lire ici que vous n'êtes jamais allé en voir.

— Il y a cette réception que donne mon beau-frère... je suis pas tellement du genre à aller dans les soirées.

— Êtes-vous obligé de vous y rendre ?

Le Dr. Glaub avait tranquillement posé la pendule sur son bureau ; elle égrenait la demi-heure que devait durer la consultation du Compagnon.

— Ils l'organisent un peu pour moi. Ils veulent, euh, que je prenne mon neveu comme apprenti pour qu'il puisse éventuellement entrer dans le syndicat. (Purdy poursuivait d'une voix traînante.) Et je passe des nuits blanches en me creusant la tête pour essayer de trouver un moyen de m'en sortir – je veux dire, ils sont de ma famille, et je peux difficilement leur dire non comme ça, tout de go. Mais je me sens vraiment pas assez bien pour aller à cette réception. Et c'est pour ça que je suis venu vous trouver.

— Je vois, répondit le Dr. Glaub. Eh bien, vous devriez me donner plus amples renseignements sur cette soirée, où elle doit avoir lieu, et quand, et les noms des invités, pour que je puisse faire du bon boulot quand j'y serai.

Soulagé, Purdy fouilla dans la poche de son manteau pour en tirer un document proprement tapé à la machine.

— Je vous suis très reconnaissant d'y aller à ma place, Doc. Vous autres psychiatres, vous déchargez vraiment les gens d'un gros fardeau ; je ne plaisante pas quand je vous dis que je perds le sommeil à cause de cette histoire.

Avec un respect mêlé de gratitude, le boulanger regardait l'homme assis en face de lui, ce spécialiste des bons usages, pouvant s'avancer sur le chemin étroit et périlleux des relations interpersonnelles si compliquées, qui avaient terrassé tant de membres du syndicat au fil des ans.

— Ne vous tracassez plus pour tout ça, déclara le Dr. Glaub.

Après tout, pensa-t-il, ce n'est pas si grave d'avoir une petite tendance à la schizophrénie. Car c'est de cela que vous souffrez. Je vais vous soulager de la pression sociale, et vous pourrez demeurer dans votre inadaptation chronique, du moins pendant quelques mois. Jusqu'à la prochaine obligation sociale qui accablera vos capacités limitées...

Quand le Compagnon Purdy quitta le bureau, le Dr. Glaub se dit qu'il s'agissait manifestement là d'une forme pratique de psychothérapie qui s'était développée sur Mars. Au lieu de guérir le patient de sa phobie, on se transformait plus ou moins en juriste, pour devenir son avocat, son représentant au...

Jean l'appella :

— Milt, on te demande au téléphone, du Nouvel Israël. De la part de Bosley Touvim.

Oh, mon Dieu, pensa le Dr. Glaub. Touvim était le président du Nouvel Israël ; il devait se passer quelque chose. Le psychiatre saisit

vivement le combiné du téléphone posé sur son bureau.

— Ici le Dr. Glaub.

— Docteur, déclara la voix sombre, sévère et puissante, c'est Touvim à l'appareil. Il y a eu un décès, un de vos patients, d'après ce que j'ai compris. Voudriez-vous revenir ici pour vous occuper de cette affaire ? Permettez-moi de vous donner quelques détails... il s'agit de Norbert Steiner, un Allemand de l'Ouest...

— Ce n'est pas un de mes patients, l'interrompit le Dr. Glaub. Mais je soigne son fils – un jeune garçon autistique du Camp B-G. Vous voulez dire que Steiner est mort ? Mon Dieu, je parlais encore avec lui ce matin – êtes-vous certain qu'il s'agit bien du même Steiner ? Si c'est le cas, je dois avoir un dossier sur lui, sur toute sa famille, en raison de la nature de la maladie dont souffre le garçon. Dans les cas d'autisme infantile, nous pensons qu'il faut comprendre la situation familiale avant d'entreprendre une thérapie. Très bien, j'arrive.

— De toute évidence, déclara Touvim, il s'agit d'un suicide.

— C'est difficile à croire, répondit le Dr. Glaub.

— Je viens de passer une demi-heure à discuter de cela avec le personnel du Camp B-G ; ils m'ont dit que vous aviez eu une longue conversation avec Steiner juste avant qu'il ne quitte le camp. Pour son enquête, notre police voudra savoir si Steiner a donné des signes d'un état dépressif ou maladivement introspectif, et s'il a déclaré quelque chose qui aurait pu vous donner l'occasion de le dissuader d'agir ainsi, ou encore de l'obliger à suivre une thérapie. Je crois comprendre qu'il n'a rien dit qui ait pu vous avertir de ses intentions.

— Absolument rien, répondit le Dr. Glaub.

— Alors, à votre place, je ne me ferais pas de soucis, dit Touvim. Préparez-vous seulement à donner les antécédents cliniques de Steiner... à discuter des raisons éventuelles qui auraient pu le pousser à mettre fin à ses jours. Vous comprenez.

— Merci, Mr. Touvim, répondit faiblement le Dr. Glaub. Je crois possible qu'il ait été déprimé à cause de son fils, mais je lui avais indiqué une nouvelle thérapie ; nous avons beaucoup d'espoir en ce qui concerne l'enfant. Cependant, Steiner s'est montré cynique et buté, il n'a pas réagi comme je l'aurais souhaité. Mais de là à se suicider !

Et si je perdais mon poste au Camp B-G ? se demanda le Dr. Glaub. Ce n'est pas possible. Travailler au camp une fois par semaine lui permettait d'augmenter suffisamment ses revenus pour imaginer – sans l'atteindre encore – une sécurité financière. Du moins, le chèque du B-G offrait un espoir d'y arriver.

Cet idiot de Steiner n'avait-il donc pas songé aux effets que sa mort pouvait avoir sur les autres ? Si, il avait dû y réfléchir ; en fait, il s'était suicidé pour se venger de nous. Pour nous punir... mais de quoi ? D'avoir tenté de guérir son fils ?

Il se rendit compte que l'affaire était très grave. Un suicide, ayant suivi de si peu une entrevue entre un docteur et son patient. Dieu merci, Mr. Touvim m'a prévenu. Mais les journaux vont s'emparer de cette histoire, et cela va profiter à tous ceux qui désirent la fermeture du Camp B-G.

Après avoir réparé l'unité de réfrigération de la ferme laitière McAuliff, Jack Bohlen remonta dans l'hélico, glissa sa boîte à outils sous le siège, et contacta son patron, Mr. Yee.

— Vous devez vous rendre à l'école, Jack, déclara Mr. Yee. Je n'ai toujours personne d'autre pour accomplir ce travail.

— O.K., Mr. Yee.

Il mit le moteur de l'hélico en marche, se résignant à effectuer cette réparation.

— Il y a un message de votre femme, Jack.

— Oh ?

Cela le surprit ; son patron n'aimait pas que les femmes de ses employés téléphonent, et Silvia le savait. Il était peut-être arrivé quelque chose à David.

— Pouvez-vous me donner ce message ? demanda-t-il.

— Mrs. Bohlen a prié notre standardiste de vous informer qu'un de vos voisins, un certain Mr. Steiner, a mis fin à ses jours. Mrs. Bohlen vous précise qu'elle s'occupe des enfants Steiner. Elle a également demandé s'il vous était possible de rentrer chez vous ce soir, et je lui ai répondu que j'en étais désolé, mais que nous ne pouvions pas nous passer de vous en ce moment. Vous devez rester disponible jusqu'à la fin de la semaine, Jack.

Steiner est mort, se dit Jack. Ce pauvre corniaud incapable. Enfin, peut-être cela vaut-il mieux pour lui.

— Merci, Mr. Yee, dit-il dans le micro.

Tandis que l'hélico s'élevait au-dessus du pâturage clairsemé, Jack pensa : Cela va tous nous toucher, nous affecter profondément. C'était un sentiment intense, une très forte intuition. En tout et pour tout, je ne crois pas avoir échangé plus d'une douzaine de mots avec Steiner, et pourtant... il y a dans ce suicide quelque chose d'énorme. La mort elle-même possède une telle autorité. C'est une transformation aussi impressionnante que la vie elle-même, et qu'il nous est bien plus difficile de comprendre.

Il fit virer l'hélico en direction du quartier général de l'ONU sur Mars, vers la grande entité automatique qui remontait le ressort de leurs vies, vers l'organisme artificiel unique que constituait l'École Communale ; un endroit qu'il avait appris à craindre plus que tout autre, au cours de son expérience d'émigrant, si loin de la Terre.

Pour quelle raison était-il effrayé par l'École Communale ? En le cherchant du regard depuis l'hélico, il finit par apercevoir le bâtiment dont la forme évoquait un œuf de canard, qui se détachait en blanc sur la surface floue et sombre de la planète ; on aurait dit qu'il avait été largué ici en toute hâte, car il ne s'accordait pas avec son environnement.

En garant l'appareil sur le terrain pavé, juste devant l'entrée, il se rendit compte que les extrémités de ses doigts étaient devenues pâles et insensibles ; ce symptôme, familier pour lui, était celui d'une forte tension. Néanmoins, cet endroit ne dérangeait pas David, que l'on venait chercher trois fois par semaine pour le conduire ici, avec les autres enfants de son groupe de travail. De toute évidence, il devait s'agir d'un facteur lié à son histoire personnelle ; il connaissait très bien les machines, et c'était peut-être la raison pour laquelle il ne pouvait pas accepter l'illusion de l'école, pour laquelle il était incapable de jouer le jeu. Pour lui, les appareils de l'école n'étaient pas inertes ni vivants ; d'une certaine manière, ils étaient à la fois l'un et l'autre.

Il s'assit bientôt dans la salle d'attente, sa boîte à outils posée à côté de lui.

Il prit sur le présentoir de magazines un exemplaire du *Monde du Moteur*, et ses oreilles exercées décelèrent un cliquetis mécanique. L'école avait relevé sa présence. Elle avait remarqué le magazine qu'il avait choisi, noté combien de temps il était resté assis en lisant, et ce qu'il avait pris ensuite. Elle le mesurait.

Une porte s'ouvrit, et une femme d'âge mûr, portant un costume de tweed, lui dit d'un air souriant :

— Vous devez être le réparateur de Mr. Yee.

— Oui, répondit-il en se levant.

— Je suis bien contente de vous voir. (Elle lui fit signe de la suivre.) Ce professeur nous a causé beaucoup de tracas, mais c'est au niveau de la production.

Elle remonta un couloir d'un pas rapide, et maintint une porte ouverte devant lui tandis qu'il pressait le pas pour la rejoindre.

— Le Portier Coléreux, annonça-t-elle en désignant le Professeur.

Il le reconnut d'après les descriptions qu'en avait fait son fils.

— Il est subitement tombé en panne, lui dit la femme à l'oreille. Vous voyez ? Au beau milieu de son cycle – il venait de descendre la

rue en criant, et s'apprêtait à agiter le poing.

— Le circuit principal ne sait-il pas...

— C'est moi, le circuit principal, déclara la femme en lui faisant un grand sourire, et ses lunettes cerclées de métal étaient éclairées par ses yeux scintillants.

— Bien sûr, répondit-il, dépit.

— Nous pensons que ce pourrait être cela, dit la femme – ou plutôt cette extension ambulante de l'école – en lui tendant une feuille de papier pliée.

En l'ouvrant, il découvrit une suite de schémas représentant des soupapes de réaction auto-régulées.

— C'est une image de l'autorité, n'est-ce pas ? dit-il. Qui enseigne à l'enfant le respect de la propriété. Et très vertueux, comme le sont les Professeurs en général.

— Oui, répondit la femme.

Il remit manuellement à zéro le Portier Coléreux et le rebrancha. Après avoir cliqueté durant quelques instants, celui-ci s'empourpra et leva un bras en criant : « Vous ne devez pas entrer ici, les garçons, vous m'avez compris ! » En regardant trembler d'indignation les joues ornées de favoris, en voyant la bouche s'ouvrir et se fermer, Jack Bohlen put imaginer à quel point cela devait impressionner un enfant. Sa propre réaction fut un certain dégoût. Cependant, cet appareil était l'essence même de la machine éducative réussie ; il effectuait un bon boulot, associé à deux douzaines d'autres appareils placés ici et là dans les couloirs qui constituaient l'école, comme des baraques dans une fête foraine. Jack pouvait apercevoir une autre machine éducative juste au coin du couloir ; plusieurs enfants se tenaient respectueusement devant elle, écoutant son discours.

— ... Et alors j'ai pensé, leur déclarait la machine d'une voix aimable et familière, mince alors, que pouvons-nous tirer d'une expérience comme celle-là, nous autres ? Est-ce que l'un d'entre vous le sait ? Toi, Sally.

Une voix de fillette :

— Euh, eh bien, nous pouvons peut-être nous dire qu'il y a quelque chose de bien dans chaque personne, même si elle agit mal.

— Qu'en penses-tu, Victor ? continua de bourdonner la machine éducative. Écoutons ce que dit Victor Plank.

— Je pense comme Sally, balbutia un garçon. Je dirais que, au fond, la plupart des gens sont vraiment bons, si on se donne la peine de les regarder réellement. C'est exact, Mr. Whitlock ?

Ainsi, Jack écoutait la Machine Éducative Whitlock. Son fils lui en avait souvent parlé ; c'était une de ses préférées. Jack l'écouta en prenant ses outils. La machine-Whitlock était un monsieur âgé aux cheveux blancs qui s'exprimait avec un accent, peut-être celui du

Kansas... Il était fort aimable, et laissait les autres s'exprimer ; il s'agissait d'une machine de type tolérant, n'ayant rien des manières bourruées et autoritaires du Portier Coléreux ; en fait, pour autant que Jack pût en juger, c'était une combinaison de Socrate et de Dwight D. Eisenhower.

— Les moutons sont amusants, déclara la machine-Whitlock. Regardez donc la façon dont ils se comportent quand vous leur lancez un peu de mangeaille par-dessus la barrière, par exemple des épis de maïs. Eh bien, ils peuvent les repérer à un kilomètre de distance. (La machine émit un petit rire.) Ils sont très malins, dès qu'il s'agit de leur intérêt. Et cela peut nous aider à comprendre ce qu'est véritablement l'intelligence ; ce n'est pas d'avoir lu un tas de gros livres, ni de connaître des mots très longs... c'est d'être capable de repérer ce qui nous est profitable. C'est bien utile d'être vraiment malin.

Jack s'agenouilla et se mit à dévisser le dos du Portier Coléreux. Le circuit principal de l'école continua de l'observer.

Cette machine, il le savait, poursuivait sa rengaine selon les instructions d'une bande magnétique, mais son fonctionnement pouvait être modifié à chaque niveau, en fonction du comportement de son assistance. Il ne s'agissait pas d'un système fermé ; elle comparait les réponses des enfants avec ses propres bandes, puis elle les assortissait, les classait, et donnait finalement une réponse. Il n'y avait pas place pour une réponse tout à fait singulière parce que la Machine Éducative ne pouvait reconnaître qu'un nombre limité de catégories. Néanmoins, elle donnait l'impression convaincante d'être vivante, et capable de vivre ; c'était un triomphe de la technique.

Son avantage sur un professeur humain résidait dans sa capacité de s'occuper individuellement de chaque enfant. Une machine éducative pouvait enseigner à un millier d'élèves sans jamais en confondre deux ; ses réponses variaient avec chaque enfant, de sorte qu'elle devenait à chaque fois une entité subtilement différente. Mécanique, bien sûr – mais d'une complexité presque infinie. Les machines éducatives démontraient un état de fait dont Jack Bohlen était bien conscient : il y avait une étonnante profondeur dans ce qu'on appelait « artificiel ».

Malgré tout, les machines éducatives le dégoûtaient. Car l'École Communale tout entière allait dans une direction contraire à ses aspirations : l'école n'était pas là pour informer ni pour éduquer, mais pour modeler les enfants, et d'une manière sévèrement restrictive. Elle était le lien qui les unissait à leur héritage culturel, et elle colportait cette culture tout entière dans la jeunesse. Les élèves y étaient pliés ; le but était la perpétuation de la culture et le moindre trait particulier qui pouvait pousser un enfant dans une autre direction devait être éliminé.

Jack se rendit compte qu'il s'agissait d'un combat entre la psyché composite de l'école et les psychés individuelles des enfants, mais que la première détenait tous les atouts. Un élève qui ne répondait pas d'une manière adéquate était considéré comme autistique – c'est-à-dire orienté selon un facteur subjectif qui prenait la priorité sur sa compréhension de la réalité objective. Et un tel enfant finissait par être renvoyé de l'école ; après cela, il devait aller dans une toute autre sorte d'école, conçue pour le rééduquer : le Camp Ben-Gourion. Il n'était plus possible de l'instruire ; on ne pouvait plus le traiter que comme un *malade*.

L'autisme, se dit Jack en dévissant le dos du Portier Coléreux, est devenu un concept très utile pour les autorités martiennes. Il a remplacé l'ancien terme « psychopathe » qui à son époque avait remplacé « imbécile moral », qui avait lui-même remplacé « fou criminel ». Et au camp B-G, l'enfant avait un professeur humain, ou plutôt un *thérapeute*.

Depuis que son propre fils David était entré à l'École Communale, Jack s'était attendu à apprendre la mauvaise nouvelle, que le garçon ne pouvait pas grimper l'échelle de perfectionnement selon laquelle les machines éducatives classaient leurs élèves. Cependant, David avait très bien réagi à l'enseignement des machines, et avait même obtenu d'excellentes notes. Le garçon aimait la plupart de ses Professeurs et ne tarissait pas d'éloges sur eux lorsqu'il était à la maison. Il s'en sortait parfaitement, même avec les plus sévères d'entre eux, et il devenait maintenant évident qu'il n'avait pas de problèmes – il n'était pas autistique, et ne verrait jamais l'intérieur du Camp B-G. Mais cela n'avait pas soulagé Jack. Comme l'avait fait remarquer Silvia, rien ne pourrait le soulager. Seules, deux possibilités s'offraient, et Jack se méfiait de l'une comme de l'autre. Mais pour quelle raison ? Il n'en savait rien.

Peut-être, avait-il songé une fois, parce que l'état autistique existe bel et bien. Il s'agissait d'une forme infantile de la schizophrénie, qui affectait beaucoup de gens ; la schizophrénie était une maladie majeure qui frappait tôt ou tard presque toutes les familles. Elle caractérisait, tout simplement, une personne qui ne pouvait plus se conformer aux exigences implantées en elle par la société. La réalité que fuyait le schizophrène – ou plutôt, à laquelle il ne s'adaptait jamais – était la réalité de la vie communautaire, de la vie dans une culture donnée ayant des valeurs données ; il ne s'agissait pas de l'existence biologique, ni d'une quelconque forme de vie héréditaire, mais bien de *la vie que l'on inculquait*. Il fallait l'apprendre, petit à petit, auprès de ceux qui vous entouraient, parents et professeurs, représentations de l'autorité en général... auprès de tous ceux avec lesquels on pouvait être en contact durant les années où se formait

l'esprit.

L'École Communale avait donc raison de renvoyer un enfant qui n'apprenait pas. Car ce qu'il apprenait n'était pas simplement les faits ou la base qui lui permettraient d'avoir une profession qui rapporte, ou même utile. C'était bien plus profond que cela. On enseignait à l'enfant que certaines choses dans la culture environnante valaient la peine d'être préservées à n'importe quel prix. Ses valeurs étaient liées à une sorte d'entreprise humaine objective. Et il devenait ainsi lui-même une partie de la tradition qu'on lui transmettait ; il conservait son héritage durant toute sa vie, l'améliorait éventuellement. Il s'en préoccupait. Le véritable autisme, avait finalement pensé Jack, était en dernière analyse une indifférence envers l'effort public ; il s'agissait d'une existence personnelle que l'on poursuivait comme si l'individu était le créateur de toute valeur, plutôt que le simple dépositaire des valeurs héritées. Et Jack Bohlen, quoi qu'il fasse, ne pouvait pas accepter que l'École Communale et ses machines éducatives fussent seuls juges de ce qui avait de la valeur et de ce qui n'en avait pas. Car les valeurs d'une société changeaient continuellement, et l'École Communale constituait une tentative pour les stabiliser, pour les figer à un moment donné – pour les embaumer.

Il pensait depuis longtemps que l'École Communale était névrosée. Elle désirait un monde exempt de toute nouveauté, de toute surprise. Et c'était le monde du névrosé atteint d'obsession compulsive ; il ne s'agissait pas d'un monde sain, loin de là.

Quelques années auparavant, il avait une fois exposé sa théorie à sa femme. Silvia avait été raisonnablement attentive à ses propos, puis elle avait déclaré : « Mais tu ne saisis pas bien le problème, Jack. Essaie de comprendre. Il y a des choses bien pires que la névrose. » Il l'avait écouté, car elle s'exprimait d'une voix grave et ferme. « Nous commençons seulement à les découvrir. Et tu les connais. *Tu es passé par là.* »

Et Jack avait hoché la tête, car il savait de quoi elle parlait. Lui-même avait vécu un intermède psychotique, alors qu'il avait à peine vingt ans. C'était courant. C'était naturel. Et, il devait l'admettre, c'était horrible. À côté de cela, l'École Communale rigide et figée, avec sa névrose compulsive, semblait être un point de référence réconfortant grâce auquel on pouvait remettre le cap sur l'humanité, sur la réalité commune. Cela lui permettait de discerner pourquoi la névrose était un trouble délibérément artificiel, délibérément établi par l'individu souffrant ou par une société en crise. C'était une invention issue de la nécessité.

« Ne critique pas la névrose », lui avait dit Silvia, et il avait compris. La névrose constituait une halte intentionnelle, un lieu de repos figé sur le chemin de la vie. Car au-delà s'étendait...

Tous les schizophrènes savaient ce qui venait ensuite. Et tous les ex-schizophrènes, se dit Jack, se souvenant de son épisode personnel.

De l'autre côté de la pièce, les deux hommes le dévisagèrent curieusement. Qu'avait-il dit ? *Comme patron du FBI, Carrington n'arriverait jamais à la cheville de Herbert Hoover.* « J'en suis absolument certain », ajouta-t-il. « Je suis prêt à parier. » Il sirota sa bière, l'esprit un peu embrumé. Tout était devenu très pesant, son bras, et le verre lui-même ; il lui était pénible de relever les yeux... Il examina le paquet d'allumettes posé sur la petite table basse.

— Il ne s'agit pas de Herbert Hoover, dit Lou Notting. Tu veux parler de J. Edgar...

Mon Dieu ! pensa Jack avec effarement. Oui, bien sûr, il avait dit Herbert Hoover, et cela lui avait paru correct jusqu'à ce que les autres le lui fassent remarquer. Qu'est-ce que j'ai ? se demanda-t-il. J'ai l'impression d'être à moitié endormi. Pourtant, il s'était couché à dix heures la nuit précédente, avait dormi près de douze heures. « Excusez-moi », dit-il. « Bien entendu, je voulais parler de... » Il sentit ses paroles se bousculer. Avec précaution, il prononça : « J. Edgar Hoover. » Mais sa voix lui parut lente et confuse, comme un tourne-disque perdant de sa vitesse. Il lui était maintenant presque impossible de relever la tête ; il était en train de s'endormir là, dans le salon de Notting, et pourtant ses yeux ne se fermaient pas – il se rendit même compte, en essayant, qu'il ne parvenait pas à les fermer. Son attention s'était rivée sur le paquet d'allumettes. Il put lire : fermer le paquet avant d'allumer. Pouvez-vous dessiner ce cheval ? Première leçon de dessin gratuite, sans aucune obligation. Voir notre formule d'inscription au verso. Sans même pouvoir cligner des yeux, il continuait de regarder fixement le paquet pendant que Lou Notting et Fred Clarke discutaient d'idées abstraites comme la restriction des libertés, le progrès de la démocratie... tous les mots lui parvenaient avec une parfaite clarté, et cela ne le dérangeait pas d'écouter la conversation. Mais il n'avait pas la moindre envie d'y participer, bien qu'il sut que tous deux avaient tort. Il les laissa poursuivre leur dialogue ; c'était plus facile. Les choses arrivaient ainsi, tout simplement. Et il les laissait se produire.

— Jack n'a pas l'air d'être avec nous ce soir, disait Clarke.

Jack Bohlen sursauta en se rendant compte que leur attention s'était portée sur lui ; il devait faire ou dire quelque chose, tout de suite.

— Bien sûr que si, répondit-il (et cela lui coûta un terrible effort ; comme de sortir de l'eau). Continuez, je vous écoute.

— Mon Dieu, tu es d'une pâleur cadavérique, dit Notting. Rentre te coucher, je t'en prie.

Phyllis, la femme de Lou, entra dans le salon et déclara :

— Tu n'iras jamais sur Mars dans l'état où tu es maintenant, Jack.

Elle alluma le poste hi-fi ; on entendit un groupe de jazz d'avant-garde, avec un vibraphone et une contrebasse, à moins qu'il ne s'agît d'un instrument électronique. La blonde et mutine Phyllis vint s'asseoir à côté de lui sur le divan et le dévisagea :

— Jack, tu es fâché contre nous ? Tu sais, tu as l'air tellement distant.

— C'est seulement un de ses accès de mauvaise humeur, dit Notting. Il en avait déjà quand nous étions à l'armée, particulièrement le samedi soir. Il restait morose et silencieux, à broyer du noir. Qu'est-ce que tu rumines en ce moment, Jack ?

La question lui sembla bizarre ; il ne ruminait rien, car il avait l'esprit vide. La pochette d'allumettes remplissait toujours l'étendue de sa vision. Cependant, il s'avérait nécessaire de leur préciser ce qu'il ruminait ; ils attendaient tous une réponse, et il inventa obligeamment un sujet. « L'air », déclara-t-il. « Sur Mars. Combien de temps me faudra-t-il pour m'adapter ? Cela varie selon les gens. » Un bâillement, qui ne parvint jamais à s'échapper, s'était logé dans sa poitrine et se diffusait dans ses poumons, dans sa trachée. Cela lui fit ouvrir légèrement la bouche, et il fit un effort pour refermer les mâchoires. « Je crois que je ferais mieux d'y aller », dit-il. « Je vais me pieuter. » Déployant toutes ses forces, il parvint à se lever.

— À neuf heures ? lui lança Fred Clarke.

Un peu plus tard, en rentrant vers son appartement, il se sentit bien en marchant dans les rues fraîches et sombres d'Oakland. Il se demanda ce qui avait bien pu se passer chez Notting. Peut-être était-ce dû à l'air vicié, ou à la ventilation.

Mais quelque chose n'allait pas.

Mars, pensa-t-il. Les ponts étaient coupés ; il avait surtout quitté son travail, vendu sa Plymouth, informé de son départ le fonctionnaire qui lui tenait lieu de logeur. Et il lui avait fallu un an pour obtenir cet appartement ; le bâtiment appartenait à la Coop de la Côte Ouest, à but non lucratif, et il s'agissait d'un énorme édifice en partie souterrain, contenant des milliers de logements, possédant son propre supermarché, des blanchisseries, une crèche, une clinique, et disposant même de son propre psychiatre, installé tout en bas dans le passage commerçant, sous le niveau des rues. Au sommet du toit se trouvait une station de radio FM qui diffusait de la musique classique choisie par les résidents du bloc, et dans le centre du bâtiment étaient aménagés un cinéma et une salle de réunions. C'était le plus récent des énormes ensembles de logements coopératifs – et brusquement, Jack avait tout laissé tomber. Il s'était trouvé un jour dans la librairie du bâtiment, et l'idée lui en était venue pendant qu'il faisait la queue

pour acheter un livre.

Après avoir annoncé son départ, il s'était promené dans les couloirs du passage commerçant de la coop. En arrivant au tableau d'affichage, couvert de petites notes épinglées, il s'arrêta automatiquement pour les lire. Des enfants passèrent à côté de lui en galopant vers le terrain de jeux situé derrière l'immeuble. Une grande affiche imprimée attira son attention.

AIDEZ LE MOUVEMENT COOPÉRATIF À SE DÉVELOPPER DANS LES NOUVELLES RÉGIONS COLONISÉES. L'ÉMIGRATION EST ORGANISÉE PAR LE BUREAU COOPÉRATIF DE SACRAMENTO AFIN DE RÉPONDRE À L'APPEL DES GRANDES ENTREPRISES ET DES GRANDS SYNDICATS QUI EXPLOITENT LES RICHES RÉGIONS MINIÈRES DE MARS. INSCRIVEZ-VOUS DÈS MAINTENANT !

Cela ressemblait à toutes les annonces de la coop, et pourtant... pourquoi pas ? Beaucoup de jeunes gens portaient. Et que lui restait-il sur Terre ? Il avait quitté le logement de sa coop, mais il en était toujours membre ; il lui restait toujours ses actions et son numéro.

Par la suite, après s'être inscrit, alors qu'il se préparait à passer la visite médicale et à recevoir ses vaccins, la chronologie s'était brouillée dans son esprit ; il se souvenait d'avoir pris *d'abord* la décision d'aller sur Mars, et d'avoir ensuite quitté son travail et son appartement. Cette suite d'événements paraissait plus rationnelle, et c'est l'histoire qu'il raconta à ses amis. Seulement, elle n'était pas vraie. Mais quelle était la vérité ? Il avait erré pendant près de deux mois, indécis et désespéré, sans être sûr de rien, sinon que le 14 novembre il partirait pour Mars avec son groupe – deux cents membres de la coopérative – et que dès lors tout serait changé ; la confusion s'évanouirait et il pourrait voir les choses clairement, comme c'était le cas autrefois, durant une période encore vague de son passé. Car il savait une chose : autrefois, il avait été capable de discerner la place des choses dans l'espace et le temps ; et maintenant, pour des raisons qu'il ignorait, l'espace et le temps avaient tellement dérivé qu'il ne pouvait plus se situer dans l'un ni dans l'autre.

Sa vie était sans objet. Durant quatorze mois, il avait été mu par un puissant motif : acquérir un appartement dans l'énorme et récent immeuble de la coopérative, et maintenant qu'il l'avait obtenu il ne restait plus rien. L'avenir avait cessé d'exister. Il écoutait les suites de Bach qu'il avait demandées ; il achetait sa nourriture au supermarché, flânait dans la librairie de la coop... Mais pourquoi donc ? se demandait-il. Qui suis-je ? À son bureau, sa capacité de travail se détériora. Ce fut le premier indice, et d'une certaine façon le plus inquiétant ; en premier lieu, ce fut ce symptôme qui l'effraya.

Tout commença par un étrange incident qu'il ne fut jamais capable d'expliquer entièrement. Apparemment, une partie de cet événement n'avait dû être que pure hallucination. Mais quelle partie ? Cela s'était déroulé comme un rêve, et il avait été saisi un moment par une insurmontable panique, par le désir de courir, de s'enfuir à n'importe quel prix.

Il travaillait à Redwood City, au sud de San Francisco, dans une société qui fabriquait du matériel électronique ; Jack s'occupait d'une machine chargée de maintenir le contrôle de la qualité sur la chaîne de montage. Sa responsabilité consistait à s'assurer que la machine ne s'écartait pas de la marge de tolérance qui lui avait été prescrite sur un unique composant : une batterie à l'hélium liquide, ayant à peine la taille d'une tête d'allumette. Un jour, il fut convoqué à l'improviste dans le bureau du chef du personnel ; il ne savait pas ce qu'on lui voulait, et se sentit plutôt nerveux en prenant l'ascenseur. Plus tard, il se souvint de cela : qu'il était anormalement nerveux.

— Entrez, Mr. Bohlen. (Le chef du personnel l'accueillit dans son bureau ; c'était un bel homme à la chevelure grise et bouclée – peut-être une perruque à la mode.) Cela ne nous prendra pas longtemps. (Il observa Jack de son regard perçant.) Mr. Bohlen, pourquoi n'encaissez-vous pas nos chèques ?

Il y eut un silence.

— Je ne les encaisse pas ? dit Jack.

Son cœur se mit à battre la chamade, fit trembler tout son corps. Il se sentit chancelant, épuisé. Je croyais les avoir encaissés, se dit-il.

— Un costume neuf ne vous serait pas inutile, déclara le chef du personnel, et vous auriez bien besoin d'une coupe de cheveux. Mais bien entendu, c'est votre affaire.

Déconcerté, Jack porta la main à sa tête et palpa son crâne ; avait-il besoin d'une coupe de cheveux ? N'avait-il pas été chez le coiffeur la semaine passée ? Ou peut-être n'y avait-il pas été depuis plus longtemps.

— Merci, dit-il en hochant la tête. D'accord, je vais y aller. Comme vous me l'avez dit.

C'est alors que se produisit l'hallucination, si c'en était bien une. Le chef du personnel lui apparut sous un nouvel aspect : il était mort.

À travers la peau de l'homme, Jack aperçut son squelette, dont les os étaient maintenus par des filaments de cuivre. Les organes, qui s'étaient desséchés, avaient été remplacés par des composants artificiels ; reins, cœur, poumons... tout était constitué de plastique et d'acier, tout fonctionnait à l'unisson, mais sans la moindre vie réelle. La voix de l'homme provenait d'une bande magnétique, à travers un amplificateur et un haut-parleur.

Peut-être cet homme avait-il été réellement vivant dans le passé,

mais ce n'était plus le cas ; centimètre par centimètre, des pièces de rechange avaient été furtivement montées, progressant insidieusement d'un organe à un autre jusqu'à ce que l'ensemble artificiel pût tromper les gens. En fait, le tromper lui-même, Jack Bohlen. Il se trouvait seul dans ce bureau ; il n'y avait pas de chef du personnel. Personne ne lui parlait, et lorsqu'il s'exprimait, personne n'entendait ses paroles ; il se tenait dans une salle entièrement mécanique, sans vie.

Il ne savait pas très bien ce qu'il devait faire ; il s'efforça de ne pas regarder avec trop d'insistance l'automate à forme humaine qui se trouvait devant lui. Il tenta de parler d'une voix calme et naturelle de son travail, et même de ses problèmes personnels. L'automate le sondait, voulait apprendre quelque chose sur Jack. Bien entendu, il ne lui dit que le moins de choses possible. Et durant tout ce temps, les yeux baissés vers le tapis, Jack apercevait quand même ses tuyaux, ses valves, ses mécanismes en fonctionnement ; il ne pouvait pas s'empêcher de les voir.

Tout ce qu'il désirait, c'était partir le plus vite possible. Il se mit à suer ; il était en nage, tout tremblant, et son cœur tambourinait de plus en plus fort.

— Bohlen, demanda l'automate, vous êtes malade ?

— Oui, répondit Jack. Puis-je retourner à mon établi, maintenant ?

Il fit demi-tour et s'avança vivement vers la porte.

— Un instant, dit l'automate derrière lui.

C'est à ce moment que la panique s'empara de lui, et il se mit à courir ; il ouvrit brusquement la porte et s'enfuit dans le hall.

Environ une heure plus tard, il se retrouva à Burlingame, traînant dans une rue qui ne lui était pas familière. Il n'avait aucun souvenir de ce qui avait pu se dérouler entre-temps, et ne savait pas comment il était arrivé là. Ses jambes lui faisaient mal. De toute évidence, il avait beaucoup marché, pendant des kilomètres.

Maintenant, ses idées étaient plus claires. Je suis schizophrène, se dit-il. Je le sais. Tout le monde connaît ces symptômes ; il s'agit d'une surexcitation catatonique à tendance paranoïaque : la Santé Mentale nous l'a inculqué, et même aux enfants des écoles. Je suis maintenant atteint. C'est ce que voulait vérifier le directeur du personnel.

J'ai besoin d'une assistance médicale.

Jack retira le générateur du Portier Coléreux et le posa sur le sol. Le circuit principal de l'école déclara :

— Vous êtes très habile.

— Jack lança un coup d'œil au simulacre de femme âgée qui se tenait à côté de lui. Il se dit en lui-même : Je comprends bien pourquoi cet endroit me dérange. Cela me rappelle mon expérience psychotique d'il y a quelques années. *Aurais-je pu avoir, à ce moment,*

une vision du futur ?

Il n'y avait pas d'écoles de ce genre, à cette époque. Ou du moins, s'il y en avait, il ne les avait pas vues et n'était même pas au courant de leur existence.

— Merci, répondit-il.

Une chose l'avait toujours inquiété depuis cet épisode psychotique avec le chef du personnel de la Corona Corporation : et si cela n'avait pas été une hallucination ? Et si le soi-disant chef du personnel était vraiment tel que Jack avait pu le voir, c'est-à-dire une construction artificielle, comme ces machines éducatives ?

Dans ce cas, *il n'y avait pas de psychose.*

Plutôt qu'une psychose, avait-il pensé bien souvent, cela se situait davantage au niveau de la vision ; un aperçu d'une réalité absolue dont la façade aurait été arrachée. Mais cette idée était si écrasante et radicale qu'elle ne pouvait pas être intégrée à ses conceptions habituelles des choses. Et le trouble mental était dû à cela.

Jack plongea la main dans le réseau électrique dénudé du Portier Coléreux ; ses longs doigts palpèrent adroitement les câblages, jusqu'au moment où ils touchèrent ce que Jack savait être là : un fil coupé.

— Je crois que j'ai trouvé, dit-il au circuit principal de l'école.

Dieu merci, pensa-t-il, il ne s'agit pas de ces vieux circuits imprimés ; si cela avait été le cas, il lui aurait fallu changer tout l'élément. Et la réparation se serait avérée impossible.

— Je crois savoir, déclara le circuit principal, que lorsque les Professeurs ont été conçus, un gros effort a été fait pour faciliter les réparations. Jusqu'à présent, nous avons eu de la chance ; il ne s'est produit aucune interruption prolongée. Néanmoins, je crois que la maintenance préventive est de loin préférable, lorsque c'est possible ; je souhaiterais donc que vous inspectiez un autre Professeur, qui n'a présenté aucun signe d'affaiblissement jusqu'à présent. Mais il est absolument vital pour le bon fonctionnement de toute l'école. (Le circuit principal s'interrompt poliment pendant que Jack s'efforçait de passer la longue panne du fer à souder entre les câblages.) Je voudrais que vous examiniez Papa Gâteau.

— Papa Gâteau, répéta Jack.

Et il songea aigrement : Je me demande s'il n'y a pas quelque part dans ce bâtiment une Tantine Mamie. Les délicieuses fables préparées avec amour par Tantine Mamie pour gaver les petits marmots. Il se sentit écœuré.

— Vous connaissez déjà ce Professeur ?

En fait, Jack ne le connaissait pas du tout ; David n'en avait jamais parlé.

Depuis l'extrémité du couloir, il pouvait entendre les enfants qui

continuaient de discourir sur les choses de la vie avec la machine-Whitlock ; leurs voix parvenaient jusqu'à Jack, maintenant allongé sur le dos, tenant le fer à souder au-dessus de sa tête et fourrageant dans les entrailles électroniques du Portier Coléreux pour maintenir la panne du fer en place.

— Oui, disait la machine-Witlock de sa voix imperturbable et placide, ce raton laveur est un drôle de gars, ce bon vieux Jimmy le Raton. Je l'ai rencontré bien souvent. Et il faut dire que c'est aussi un gaillard costaud, avec de longs bras puissants, et très agiles.

— Une fois, j'ai vu un raton laveur, piailla un enfant d'une voix excitée. Mr. Whitlock, j'en ai vu un, et il n'était pas plus loin que ça !

Tu as vu un raton laveur sur Mars ? pensa Jack.

La machine-Whitlock émit un gloussement.

— Non, Don, tu dois te tromper, je le crains. Il n'y a pas de ratons laveurs par ici. Il faut retourner jusque sur notre bonne vieille Terre pour voir ces drôles de gars. Mais ce que je voudrais vous faire comprendre, les garçons et les filles, c'est cela : vous savez comment Jimmy le Raton obtient sa nourriture, et comment il s'y prend pour l'emmener furtivement dans l'eau et la laver ? Nous nous sommes tous moqués de ce vieux Jimmy quand le morceau de sucre s'est dissout et qu'il ne lui restait plus rien à manger ? Eh bien, les enfants, savez-vous que Jimmy le Raton est venu ici, ici même, dans ce...

— Je pense avoir terminé, dit Jack en retirant le fer à souder. Voulez-vous m'aider à remettre cela ?

— Êtes-vous pressé ? demanda le circuit principal.

— Je n'aime pas ce truc qui parle au bout du couloir, répondit Jack.

Il était si tendu et tremblant qu'il parvenait à peine à accomplir son travail.

Au fond du couloir, une porte se ferma en coulissant ; la voix de la machine-Whitlock s'éteignit aussitôt.

— C'est mieux ainsi ? demanda le circuit principal.

— Merci, répondit Jack.

Mais ses mains tremblaient toujours. Et l'autre le remarqua ; Jack sentait qu'il était l'objet d'un examen minutieux. Il se demanda ce que la machine pouvait bien en tirer.

La chambre dans laquelle se tenait Papa Gâteau représentait un coin de salon agrémenté d'un âtre, d'un divan, d'une table basse, d'une grande fenêtre ornée de rideaux et d'un fauteuil dans lequel était installé Papa Gâteau lui-même, un journal ouvert sur les genoux. Lorsque Jack Bohlen et le circuit principal entrèrent dans la pièce, plusieurs enfants attentifs étaient assis sur le divan ; ils écoutaient les remontrances de la machine éducative et ne semblèrent pas

s'apercevoir que quelqu'un venait d'entrer. Le circuit principal renvoya les enfants et s'apprêta elle aussi à sortir.

— Je ne vois pas très bien ce que vous attendez de moi, dit Jack.

— Effectuez une révision de son cycle. Il me semble qu'il en répète certaines parties, ou qu'il se bloque ; de toute façon, cela prend beaucoup trop de temps. Il devrait revenir à son point de départ au bout de trois heures environ.

Une porte s'ouvrit devant le circuit principal, et la femme artificielle quitta les lieux ; Jack se retrouva seul avec Papa Gâteau, et cela ne l'enchantait guère.

— Salut, Papa Gâteau, dit-il sans enthousiasme.

Il posa sa boîte à outils et se mit en devoir de dévisser la plaque dorsale du Professeur.

Papa Gâteau lui demanda d'une voix chaude et amicale :

— Comment t'appelles-tu, mon jeune ami ?

— Mon nom est Jack Bohlen, répondit le réparateur en démontant la plaque dorsale, qu'il posa près de lui, et je suis aussi un papa gâteau, tout comme toi, Papa Gâteau. Mon fils a dix ans, Papa Gâteau. Alors ne m'appelle pas ton jeune ami, d'accord ?

Il était de nouveau tout tremblant, et en nage.

— Ooh, s'exclama Papa Gâteau. Je comprends !

— Qu'est-ce que tu comprends ? demanda Jack, et il s'aperçut qu'il était presque en train de hurler. Fais donc passer ton foutu cycle, O.K. ? Si ça peut te faciliter la tâche, tu n'as qu'à faire comme si j'étais un petit garçon.

Je veux seulement finir ça et m'en aller, se dit-il en s'efforçant de rester très calme. Il pouvait ressentir les émotions complexes qui se développaient en lui. Trois heures ! songea-t-il sinistrement.

— Mon petit Jackie, déclara Papa Gâteau, il me semble que tu portes un terrible poids sur le cœur aujourd'hui. Est-ce que je me trompe ?

— Aujourd'hui comme tous les autres jours.

Jack alluma sa torche électrique pour éclairer l'intérieur du Professeur. Jusqu'à présent, le mécanisme semblait parcourir correctement son cycle.

— Peut-être pourrais-je t'aider, annonça Papa Gâteau. Cela va souvent mieux lorsqu'on se confie à une personne plus âgée, ayant davantage d'expérience, et qui peut en quelque sorte prêter une oreille attentive à tes soucis, qui est capable en quelque sorte de les partager, de les alléger.

— O.K., approuva Jack en s'asseyant sur le sol. Je vais jouer le jeu ; je suis coincé ici pendant trois heures, de toute manière. Tu veux que je reprenne tout depuis le commencement ? Jusqu'au moment où je travaillais pour la Corona Corporation, sur Terre, et où j'ai eu ce

blocage ?

— Commence par où tu voudras, répondit aimablement Papa Gâteau.

— Sais-tu ce qu'est la schizophrénie, Papa Gâteau ?

— Je crois que j'en ai une assez bonne idée, Jackie, dit Papa Gâteau.

— Eh bien, Papa Gâteau, c'est la maladie la plus mystérieuse de toute la médecine, voilà ce que c'est. Et elle atteint une personne sur six, ce qui fait beaucoup de gens.

— Effectivement, cela fait beaucoup de gens, dit Papa Gâteau.

— Durant une période, déclara Jack en regardant fonctionner les mécanismes, j'ai eu ce qu'on appelle une schizophrenia simplex conditionnelle et polymorphe. Et tu sais, Papa Gâteau, c'était plutôt dur.

— Ça, je veux bien te croire ! dit Papa Gâteau.

— Maintenant, poursuivit Jack, je sais à quoi tu es censé être utile. Je connais ta fonction, Papa Gâteau. Nous sommes très loin de chez nous, de la Terre. À des millions de kilomètres. Nos liens avec la civilisation terrienne sont plutôt minces. Et beaucoup de gens sont complètement terrifiés, Papa Gâteau, parce qu'avec chaque année qui s'écoule ces liens deviennent encore plus ténus. Et cette École Communale a été installée pour proposer un milieu immuable aux enfants qui sont nés ici, pour leur offrir un environnement semblable à celui de la Terre. Cet âtre, par exemple. Nous n'avons pas d'âtres comme ça, sur Mars ; nous nous chauffons grâce à des petits fourneaux atomiques. Cette grande fenêtre, avec tout ce verre – les tempêtes de sable la rendraient opaque. En fait, il n'y a rien dans ce qui t'entoure qui provienne de notre monde actuel. Sais-tu ce qu'est un Bleek, Papa Gâteau ?

— J'avoue que je n'en sais rien, Petit Jackie. Qu'est-ce que c'est, un Bleek ?

— C'est un être appartenant à l'une des races indigènes de Mars. Tu sais au moins que nous sommes sur Mars, n'est-ce pas ?

Papa Gâteau hocha la tête.

— La schizophrénie, continua Jack, est l'un des problèmes les plus graves qu'ait jamais eu à affronter la civilisation humaine. En toute franchise, Papa Gâteau, je suis venu sur Mars à cause de la schizophrénie qui m'a affecté lorsque j'avais vingt-deux ans et que je travaillais pour la Corona Corporation. J'étais complètement déboussolé. Il me fallait absolument quitter l'environnement urbain et complexe pour un environnement plus simple, un milieu primitif ouvert aux pionniers, offrant davantage de liberté. La pression était trop forte pour moi ; je n'avais plus que le choix entre émigrer ou devenir fou. Et cet immeuble coopératif ; tu peux imaginer une chose

qui s'enfonce dans le sol sur plusieurs niveaux, qui s'élance aussi haut qu'un gratte-ciel, et qui contient assez de locataires pour qu'ils puissent avoir leur propre supermarché ? Je devenais dingue en faisant la queue dans la librairie. Et tu sais, Papa Gâteau, tous les autres, tous les gens qui venaient dans la librairie et dans le supermarché – ils habitaient tous dans le même bâtiment que moi. Ce seul immeuble était une véritable société, Papa Gâteau. Et maintenant, il est même petit comparé à certains autres qui ont été construits par la suite. Qu'est-ce que tu dis de tout ça ?

— Mon Dieu, mon Dieu, déplora Papa Gâteau en secouant la tête.

— Et voilà ce que je pense, dit Jack. Je pense que cette École Communale et que les machines éducatives comme toi vont former une autre génération de schizophrènes, et ce seront les descendants de gens comme moi, qui nous adaptons pourtant bien à cette nouvelle planète. Vous allez détraquer le psychisme de ces enfants, car vous les préparez à vivre dans un environnement qu'ils ne trouveront pas. Il n'existe même plus sur la Terre, maintenant ; il a disparu. Demande donc au fameux Professeur Whitlock si l'intelligence ne doit pas être pratique pour être véritable. Je l'ai entendu dire ça, que l'intelligence devait être un outil d'adaptation. Pas vrai, Papa Gâteau ?

— Oui, mon Petit Jackie, c'est bien cela.

— Ce que vous devriez enseigner, dit Jack, c'est comment faire pour que nous...

— Oui, mon Petit Jackie, l'interrompt Papa Gâteau, c'est bien cela.

Pendant qu'il parlait, une dent d'engrenage glissa dans le faisceau de la torche que tenait Jack, et une phase du cycle se répéta.

— Tu es bloqué, annonça Jack. Papa Gâteau, tu as une dent d'engrenage bien usée.

— Oui, mon Petit Jackie, répondit Papa Gâteau, c'est bien cela.

— Tu as raison, dit Jack. C'est bien cela. Tout finit par s'abîmer ; rien ne dure. Le changement est la seule constante de la vie. Pas vrai, Papa Gâteau ?

— Oui, mon Petit Jackie, répéta Papa Gâteau, c'est bien cela.

Jack arrêta la machine éducative en débranchant le générateur, puis commença le démontage de l'arbre de transmission principal avant de retirer l'engrenage défectueux.

— Alors, vous avez trouvé, déclara le circuit principal quand Jack ressortit une demi-heure plus tard, s'essuyant le visage avec sa manche.

— Oui, dit-il.

Il était épuisé. Jetant un coup d'œil sur sa montre, il s'aperçut qu'il n'était que quatre heures ; il lui restait encore une heure de service.

Le circuit principal l'accompagna jusqu'au parking.

— Je suis très satisfaite de la rapidité avec laquelle vous avez répondu à notre requête, déclara la femme artificielle. Je téléphonerai à Mr. Yee pour le remercier.

Il hocha la tête et grimpa dans son hélico, trop fatigué pour prendre la peine de dire au revoir. Il s'envola aussitôt ; l'École Communale de l'ONU, cet œuf de canard, rapetissa très loin derrière lui, tout en bas. Sa présence étouffante se dissipa, et Jack put enfin respirer de nouveau.

Allumant son transmetteur d'une chiquenaude, il annonça :

— Mr. Yee. Ici Jack ; c'est terminé pour l'école. Quel est le programme ?

Après un silence, la voix infatuée de Mr. Yee répondit :

— Jack, nous avons reçu un appel de Mr. Arnie Kott, à Lewistown. Il a demandé à ce que l'on vienne réparer un dictaphone à codage auquel il tient beaucoup. Comme tous les autres membres de l'équipe sont pris pour l'instant, c'est à vous d'y aller.

Arnie Kott possédait le seul clavecin de Mars. Cependant, il était désaccordé, et Arnie ne trouvait personne pour le réparer. Il pouvait se débrouiller comme il voulait, il n'y avait pas d'accordeur de clavecins sur Mars.

Depuis maintenant un mois, il entraînait son Bleek apprivoisé pour accomplir cette tâche ; les Bleeks avaient l'oreille musicale, et celui-ci en particulier semblait comprendre ce qu'Arnie désirait. On avait fourni à Héliogabale une traduction en dialecte bleek d'un manuel d'entretien des instruments à clavier, et Arnie espérait maintenant obtenir un résultat imminent. Mais pour l'instant, il était pratiquement impossible de jouer sur ce clavecin.

De retour à Lewistown après sa rencontre avec Anne Esterhazy, Arnie Kott se sentit d'humeur maussade. La mort de Norbert Steiner, qui lui fournissait des produits du marché noir, constituait un sérieux coup au-dessous de la ceinture, et Arnie savait qu'il devrait prendre une nouvelle mesure pour compenser cette perte ; une mesure probablement rigoureuse, et sans précédent. Il était maintenant trois heures de l'après-midi. Qu'avait-il retiré de son voyage en Nouvel Israël ? Rien qu'une série de mauvaises nouvelles. Comme d'habitude, il était impossible de discuter avec Anne ; elle voulait poursuivre ses campagnes fantaisistes, défendre des causes d'une manière totalement insouciance, et cela lui était parfaitement égal d'être la risée de toute la planète.

— Bon sang, Héliogabale, déclara Arnie d'un ton furieux, tu vas t'arranger pour que ce foutu instrument puisse jouer correctement, ou je te sors de Lewistown à coups de pied. Et tu pourras retourner manger des racines et des scarabées dans le désert avec ceux de ton espèce.

Assis sur le sol à côté du clavecin, le Bleek sursauta, lança un vif coup d'œil en direction d'Arnie Kott, et baissa de nouveau les yeux sur le manuel.

— Il n'y a jamais rien qui marche, ici, grogna Arnie.

La planète Mars tout entière se désagrégeait, pensa-t-il ; il avait existé un état de perfection originel, mais eux et leur propriété étaient déchus de cet état pour n'être plus qu'un tas de morceaux rouillés, de débris inutiles. Il ressentait parfois l'impression de diriger un énorme dépotoir. Puis Arnie se reprit à penser à l'hélico de réparation de la Compagnie Yee sur lequel il était tombé en plein désert, et au petit

impertinent qui le pilotait. Ces salauds d'indépendants, se dit Arnie. Il faudrait bien leur rabattre le caquet. Mais ils étaient conscients de leur valeur. Des gens essentiels à l'économie de la planète ; c'était écrit sur leur visage. Je ne m'incline devant personne, *et cætera*. Les mains dans les poches, fronçant les sourcils, Arnie arpentait la grande pièce principale du pavillon qu'il occupait à Lewistown en plus de son appartement dans la Maison du Syndicat.

C'est à peine croyable, pensa Arnie, ce gars n'a pas hésité à me répliquer en pleine figure. Ce doit être un sacré réparateur pour avoir une telle confiance en lui.

Et Arnie pensa : j'aurai la peau de ce type, même si c'est la dernière chose que je fais. Personne ne peut me parler sur ce ton et s'en tirer à bon compte.

Mais de ces deux pensées sur l'arrogant réparateur de la Compagnie Yee, ce fut la première qui prit lentement le pas dans son esprit, car Arnie était un homme pratique, et il savait que les choses devaient continuer à tourner. Le code de l'honneur devait passer en second. Nous ne gouvernons pas une société médiévale, ici, se dit Arnie. Si ce gars est vraiment doué, il peut me dire ce qu'il veut ; tout ce qui m'intéresse, c'est le résultat.

Ayant ces réflexions en tête, il téléphona au siège de la Compagnie Yee, à Bunchewood Park, et obtint bientôt Mr. Yee lui-même au bout du fil.

— Écoutez, déclara Arnie, j'ai ici un dictaphone en panne, et si vous autres parvenez à le refaire fonctionner, il se pourrait bien que j'utilise vos services sur la base d'un contrat permanent ; vous me suivez ?

Aucun doute à ce sujet ; Mr. Yee le suivait très bien. Il saisissait toute la situation.

— Notre meilleur homme, monsieur. Je vous l'envoie tout de suite. Et je suis certain que nous vous donnerons entière satisfaction, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit.

— Je veux un gars en particulier, répondit Arnie, et il décrivit le réparateur qu'il avait rencontré dans le désert.

— Jeune, les cheveux noirs, élancé, répéta Mr. Yee. Des lunettes et un comportement nerveux. Ce doit être Mr. Jack Bohlen. Notre meilleur homme.

— Je veux vous préciser une chose, dit Arnie. Ce Bohlen m'a parlé sur un ton que je ne permets à personne, mais après y avoir réfléchi, je me suis rendu compte qu'il était dans son droit, et je le lui dirai en face quand je le verrai. (Cependant, Arnie Kott ne parvenait plus à se rappeler la raison précise de son courroux.) Ce Bohlen semble avoir la tête solide, termina-t-il. Pourrait-il passer aujourd'hui ?

Sans la moindre hésitation, Mr. Yee lui promit que son réparateur

viendrait à cinq heures.

— C'est très bien, répondit-il. Et dites-lui bien qu'Arnie ne lui en veut pas. Bien sûr, cela m'a choqué sur le moment ; mais c'est oublié. Dites-lui... (Il réfléchit un instant.) Dites à Bohlen qu'il n'a absolument rien à craindre de ma part.

Puis il raccrocha, et s'adossa à son fauteuil avec le sentiment d'avoir accompli sincèrement une tâche pénible.

La journée n'avait donc pas été totalement perdue, en fin de compte. Et lorsqu'il se trouvait au Nouvel Israël, Anne lui avait également donné une intéressante information. Il avait évoqué les rumeurs qui se répandaient sur les Monts FDR et, comme d'habitude, Anne connaissait quelques histoires confidentielles en provenance de la Terre, propos qui avaient dû s'altérer au fur et à mesure des transmissions orales... mais elles contenaient quand même un fond de vérité. Sur Terre, l'ONU était sur le point de monter un de ses coups périodiques. Elle s'apprêtait à tomber sur les Monts FDR dans quelques semaines et à les proclamer domaine public n'appartenant à personne – ce qui était manifestement la vérité. Mais pourquoi l'ONU voulait-elle une grosse tranche de biens immobiliers ? Sur ce point, les informations d'Anne devenaient confuses. Une rumeur entendue à Genève prétendait que l'ONU avait l'intention de bâtir un immense parc supranational, une sorte de Jardin d'Eden, pour inciter les émigrants à quitter la Terre. Un autre bruit affirmait que les ingénieurs de l'ONU s'apprêtaient à effectuer une attaque de grande envergure afin de régler définitivement le problème du renforcement des sources d'énergie sur Mars ; ils allaient construire une énorme centrale atomique fonctionnant à l'hydrogène, unique en son genre par la taille et la puissance. Le réseau canalisé serait revivifié. Disposant ainsi d'une source d'énergie adaptée à ses besoins, l'industrie lourde pourrait enfin s'installer sur Mars en profitant des terrains gratuits, de la faible pesanteur et des taxes peu élevées.

Mais une autre rumeur soutenait que l'ONU allait fonder une base militaire dans les Monts FDR afin de contrecarrer les projets des États-unis et de l'Union soviétique dans ce domaine.

Quelle que fût la vérité, une chose était évidente : certaines parcelles de terrain de la chaîne FDR auraient très bientôt une grande valeur. En ce moment même, la chaîne tout entière était mise en vente, en différents lots qui allaient d'un demi-acre jusqu'à une centaine de milliers d'acres, et à un prix incroyablement bas. Mais la situation changerait dès que les spéculateurs auraient vent des projets de l'ONU... sans doute étaient-ils déjà sur le point d'agir. Si l'on voulait réclamer un terrain sur Mars, il fallait être sur place ; on ne pouvait rien revendiquer depuis la Terre – la loi était ainsi faite. Si les informations d'Anne étaient correctes, on pouvait donc s'attendre à

voir débarquer les spéculateurs à tout moment. La situation serait semblable à celle de la première année de colonisation, quand les spéculateurs s'activaient dans tous les coins.

S'asseyant devant le clavecin désaccordé, Arnie ouvrit un recueil de sonates de Scarlatti et se mit à marteler un de ses airs favoris, une pièce à mains croisées sur laquelle il travaillait depuis des mois. Il s'agissait d'une musique forte, rythmée, vigoureuse, et il prenait plaisir à frapper les touches, sans tenir compte des sons altérés. Héliogabale s'éloigna un peu plus pour étudier son manuel ; tout ce bruit lui écorchait les oreilles.

— J'ai un disque microsillon de ce morceau, déclara-t-il à Héliogabale tout en continuant de jouer. Mais il est si vieux et si précieux que je n'ose pas le passer.

— Qu'est-ce que c'est, un disque microsillon ? demanda le Bleek.

— Tu ne comprendrais pas, même si je te l'expliquais. Un enregistrement de Glenn Gould. D'il y a quarante ans ; je le tiens de famille. Il appartenait à ma mère. Ce gars-là savait vraiment y faire pour taper des sonates à mains croisées.

Sa propre interprétation le découragea, et il cessa de jouer. Je ne pourrai jamais y arriver, se dit-il, même si cet instrument était en parfait état, comme c'était le cas avant que je ne le fasse venir de la Terre.

Toujours assis sur le banc, mais sans jouer, Arnie rumina de nouveau les affaires en or que pouvaient procurer les Monts FDR. Je pourrais racheter à n'importe quel moment, pensa-t-il, avec les fonds du Syndicat. Mais où ? C'est une grosse chaîne de montagnes ; je ne peux pas l'acheter *tout entière*.

Qui connaît ces montagnes ? se demanda-t-il. Steiner, sans doute, je crois savoir que sa base d'opérations se trouve – ou plutôt se trouvait – quelque part dans cette zone. Et il y a également des prospecteurs qui vont et viennent dans ce coin. Et aussi des Bleeks.

— Hélio, dit-il, tu connais les Monts FDR ?

— Monsieur, je les connais, déclara le Bleek. Je les évite. Ce sont des montagnes froides et désertes, sans vie.

— Est-il vrai, demanda Arnie, que vous autres Bleeks possédez une pierre prophétique et que vous allez la consulter quand vous désirez connaître l'avenir ?

— Oui, monsieur. Les Bleeks sauvages en ont une. Mais cela n'est que vaine superstition. Le rocher s'appelle la Vilaine Bosse.

— Toi-même, tu ne le consultes jamais ?

— Non, monsieur.

— Pourrais-tu trouver ce rocher, si cela s'avérait nécessaire ?

— Oui, monsieur.

— Je te donnerai un dollar, dit Arnie, si tu poses une question à

cette Vilaine Bosse.

— Merci, monsieur, mais je ne peux pas faire ça.

— Et pourquoi pas, Hélios ?

— Si je consultais la pierre d'une manière aussi malhonnête, ce serait proclamer mon ignorance.

— Mon Dieu, répondit Arné, dégoûté. Ce n'est qu'un jeu – tu ne peux pas faire ça ? Pour rire ?

Le Bleek ne dit rien, mais son visage sombre était marqué par la rancœur. Il feignit de poursuivre la lecture du manuel.

— Vous avez été idiots d'abandonner votre religion naturelle, vous autres, déclara Arné. Tu as montré à quel point tu es faible. Je ne l'aurais pas fait. Explique-moi comment trouver la Vilaine Bosse, et je poserai la question moi-même. Je sais foutrement bien que votre religion enseigne qu'il est possible de prédire le futur, et alors, en quoi cela est-il original ? Sur Terre, nous avons des gens doués de perception extra-sensorielle, et certains d'entre eux sont des précognitifs ; ils peuvent lire l'avenir. Bien sûr, nous devons les enfermer avec les autres dingues, parce que c'est un des symptômes de la schizophrénie, si jamais tu peux comprendre ce que je veux dire.

— Oui, monsieur, répondit Héliogabale. Je connais la schizophrénie ; c'est le sauvage qui est en l'homme.

— D'accord, c'est le retour à une manière de penser primitive ; et alors, si tu peux lire l'avenir ! Dans ces camps psychothérapeutiques, sur Terre, il doit y avoir des centaines de précogs...

Une pensée frappa soudain Arné Kott. Peut-être y en a-t-il quelques-uns sur Mars, au Camp B-G.

Alors, au diable cette Vilaine Bosse, se dit Arné. Je passerai au B-G un de ces jours, avant qu'on ne le ferme, pour y chercher un de ces précogs ; je me porterai garant et je le ferai embaucher ici même, à Lewistown.

Il se dirigea vers le téléphone et appela l'intendant du Syndicat, Edward L. Goggins.

— Eddy, déclara-t-il après avoir obtenu l'intendant à l'autre bout du fil, tu vas foncer jusqu'à notre clinique psychiatrique et attraper tous ces docteurs ; je veux savoir à quoi ressemble un précog, je veux dire, quels sont ses symptômes ; et s'ils en connaissent un au Camp B-G que nous pourrions escamoter.

— O.K., Arné. Ça marche.

— Qui est le meilleur psychiatre sur Mars, Eddy ?

— Holà, Arné, il faut que je vérifie. Les Pilotes en ont un bon, Milton Glaub. Je le sais parce que mon beau-frère est un Pilote et qu'il a suivi une analyse chez Glaub l'année dernière, et il l'a représenté d'une manière efficace, bien entendu.

— Je suppose que ce Glaub connaît très bien le B-G.

— Oh, ouais, Arnie ; il y travaille une fois par semaine, ils ont un roulement. Les Juifs payent plutôt bien, ils ont tellement de pognon à dépenser. Le fric leur est envoyé depuis l'Israël terrestre, tu sais.

— Parfait, trouve-moi ce Glaub et dis-lui de me dégoter un schizophrène précog le plus vite possible. Tu peux engager Glaub, mais seulement si tu es obligé de le faire ; vu leurs salaires de misère, la plupart des psychiatres ont envie de toucher une paie régulière. Compris, Eddy ?

— Très bien, Arnie.

L'intendant raccrocha.

— Tu as déjà été psychanalysé, Hélios ? demanda Arnie, qui se sentait maintenant d'humeur joyeuse.

— Non, Monsieur. Toute la psychanalyse n'est qu'une prétentieuse imbécillité.

— Comment ça, Hélios ?

— Le problème dont ils s'occupent toujours est de trouver comment refondre une personne malade. Mais il n'y a pas de comment, Monsieur.

— Je ne comprends pas, Hélios.

— Le but de la vie est inconnu, et c'est pourquoi la vraie façon d'être n'est pas accessible aux créatures vivantes. Qui peut dire si les schizophrènes n'ont pas raison ? Monsieur, ils accomplissent un courageux voyage. Ils se détournent des choses simples, que l'on peut tenir et utiliser ; ils se tournent à l'intérieur, vers la *signification*. Et c'est là que réside le vide-noir-et-sans-fond, l'abîme. Qui sait s'ils pourront en revenir ? Et s'ils y parviennent, qui peut dire comment ils seront alors, après avoir perçu la signification ? Je les admire pour leur courage.

— Moon Dieu ! dit Arnie d'un ton ironique. Espèce de monstre à demi éduqué... Je parie que si la civilisation humaine disparaissait de Mars, tu ne mettrais pas dix secondes avant de retourner parmi les autres sauvages, pour adorer des idoles et tout le reste. Pourquoi prétends-tu vouloir nous ressembler. Pourquoi lis-tu ce manuel ?

— La civilisation humaine ne quittera jamais Mars, Monsieur, répondit Hélogabale ; c'est pourquoi j'étudie ce livre.

— Laisse tomber ce bouquin, ordonna Arnie, tu ferais bien d'accorder ce foutu clavecin si tu ne veux pas te retrouver dans le désert, que la civilisation humaine puisse ou non rester sur Mars.

— Oui, Monsieur, répondit le Bleek domestique.

Depuis qu'il avait perdu sa carte syndicale et ne pouvait plus accomplir légalement son travail, Otto Zite avait vécu dans une poisse continue. S'il possédait une carte, il pourrait être maintenant un réparateur de première classe. Le fait qu'il ait bénéficié autrefois d'une

telle carte et qu'il ait réussi à la perdre demeurait un secret ; Norbert Steiner, son propre patron, n'en savait rien. Pour des raisons qu'il ne comprenait pas lui-même, Otto préférait laisser croire aux autres qu'il avait simplement raté les épreuves d'aptitude. Peut-être était-il plus facile de le considérer comme un raté ; après tout, il était presque impossible de trouver une place dans le domaine de la réparation... et surtout, après l'avoir obtenue, d'être flanqué à la porte...

C'était sa faute. Trois ans plus tôt, c'était un membre du syndicat ayant une bonne situation, en d'autres termes un authentique Compagnon. Un avenir brillant s'offrait à lui ; il était jeune, avait une petite amie, possédait son propre hélico – en location ; quant à la fille, il la partageait avec un autre, bien qu'il ne le sût pas à l'époque – et quel obstacle pouvait-il craindre ? Quel obstacle, sinon sa propre bêtise.

Il avait enfreint une règle du syndicat qui constituait une loi fondamentale. Lui-même la considérait comme une règle stupide, néanmoins... j'exerce ma propre vengeance, disait le Syndicat Extraterrestre des Réparateurs, Section Martienne. Bon sang, comme il détestait ces salauds ; la haine avait changé son existence, et il en était conscient – mais il ne faisait rien contre cela : il souhaitait qu'elle fût changée. Il voulait continuer de les haïr, d'exécrer cette institution monolithique où qu'elle se trouve.

Il avait été renvoyé pour délit de réparation gratuite.

Et le pire était qu'en fait ce n'était pas une réparation gratuite, car il espérait bien en tirer profit. Il s'agissait seulement d'une nouvelle manière de faire payer ses clientes ; et finalement pas tellement nouvelle. En fait, c'était la plus ancienne de toutes, le troc. Mais sa rétribution était telle que le syndicat ne pouvait pas prendre son pourcentage. Il faisait ce commerce avec certaines femmes habitant des régions éloignées, des épouses esseulées dont les maris résidaient en ville cinq jours par semaine, ne rentraient à la maison que pour le week-end. Otto était un beau garçon élancé, à la longue chevelure noire peignée en arrière (du moins, c'est ainsi qu'il se voyait), et il passait d'une femme à une autre. Cependant, un mari trompé avait découvert ce qui s'était passé ; au lieu de tuer Otto, il s'était rendu au Bureau du Personnel du Syndicat pour y déposer une plainte en bonne et due forme : réparations sans rétribution adéquate.

Otto admettait que la rétribution, effectivement, n'avait pas été adéquate.

Et maintenant, il effectuait ce travail pour Norbert Steiner, ce qui signifiait qu'il devait pratiquement vivre dans cette région déserte des Monts FDR, passant de longues semaines ininterrompues à l'écart de la société humaine, de plus en plus seul, de plus en plus aigri. C'était justement son désir de relations intimes qui lui avait valu ses ennuis,

et dans quelle situation se trouvait-il maintenant ! Assis dans l'entrepôt, attendant l'arrivée de la prochaine fusée, il se pencha sur sa vie en se disant que les Bleeks eux-mêmes ne voudraient ni ne pourraient passer leur existence comme lui, dans un tel isolement. Si seulement sa propre affaire de marché noir avait pu réussir ! Tout comme Norb Steiner, il avait eu l'occasion de passer ses journées à parcourir la planète, de contacter un grand nombre de gens. Était-ce sa faute si les produits qu'il avait décidé d'importer étaient tant recherchés, au point d'intéresser les gros bonnets ? Il s'était révélé trop perspicace ; son trafic marchait trop bien.

Il détestait également les gros trafiquants, tout comme il haïssait les grands syndicats. Il abhorrait le gigantisme en soi ; car ce gigantisme avait détruit le système américain de la libre entreprise, avait ruiné le petit commerçant – en vérité, il avait peut-être été lui-même le dernier petit commerçant authentique dans tout le système solaire. Et en cela résidait son véritable crime : il avait essayé de *vivre* à la manière américaine, et ne s'était pas contenté d'en parler.

— Qu'ils aillent se faire foutre ! se dit-il, assis sur un cageot, entouré de bottes, de cartons, d'emballages, de diverses pièces provenant de quelques fusées démontées qu'il retapait tant bien que mal. Dehors, derrière la fenêtre du dépôt... le silence, des collines rocheuses et désolées, quelques malheureux arbustes desséchés, moribonds ; ce triste décor s'étendait à perte de vue.

Et Norb Steiner, où se trouvait-il en ce moment précis ? Sans doute fourré dans un quelconque bar, un restaurant, ou dans le salon coquet d'une femme, en train de bavarder à propos de son boulot, d'offrir des boîtes de saumon fumé, pour obtenir en retour...

— Qu'elles aillent toutes se faire foutre, marmonna Otto en se relevant pour arpenter la pièce. Si c'est cela qu'elles veulent, elles l'auront. Elles sont comme des bêtes.

Ces filles israéliennes. Steiner se trouvait là-bas, avec toute une kibboutzée de ces filles ardentes aux yeux noirs, aux lèvres pleines, avec des gros seins ; ces filles excitantes, bronzées d'avoir travaillé aux champs vêtues seulement d'un short et d'une chemise de coton qui moulaient leurs formes ; sans soutien-gorge, rien que leurs seins bien fermes – en fait, on pouvait réellement voir leurs mamelons tant le tissu trempé se collait à leur corps.

C'est pour cela qu'il n'a pas voulu que je l'accompagne, se dit Otto.

Les seules femmes qu'il ait jamais vues dans les Monts FDR étaient ces femelles bleek, noires, desséchées, rabougries – pas même humaines, du moins pour lui. Il ne se laissait pas embobiner par ces anthropologues qui prétendaient que les Bleeks provenaient de la même souche que l'homo sapiens, et que les deux planètes avaient sans doute été colonisées un million d'années plus tôt par une race

interplanétaire. Des humains, ces crapauds ? Coucher avec une de ces femelles ? Mon Dieu, avant de s'y mettre, il vaudrait encore mieux se la couper.

Un groupe de Bleeks s'approcha juste à ce moment, descendant la surface rocheuse et irrégulière d'une colline du nord, les pieds nus, le pas prudent. Ils viennent ici, remarqua Otto. Comme d'habitude.

Il ouvrit la porte du hangar et les attendit. Quatre mâles, dont deux étaient âgés, une vieille femme, plusieurs gosses décharnés ; ils portaient leurs arcs, leurs mortiers et leurs œufs de paka.

Ils firent halte pour l'observer en silence, puis l'un des mâles déclara :

— Je verse des ondées sur votre précieuse personne.

— Moi de même, répondit Otto en s'appuyant contre le mur du hangar ; il se sentait déprimé, écrasé par le désespoir. Que désirez-vous ?

Le Bleek mâle lui tendit un petit morceau de papier. En le prenant, Otto vit qu'il s'agissait de l'étiquette d'une boîte de soupe de tortue. Le Bleek avait goûté à cette soupe, et conservé l'étiquette pour cette occasion ; ils ne pouvaient pas lui préciser ce qu'ils voulaient, car ils en ignoraient le nom.

— D'accord, dit-il. Combien ?

Il compta sur ses doigts. À cinq, les Bleeks firent un signe de tête. Cinq boîtes.

— Qu'avez-vous en échange ? demanda Otto sans se laisser émouvoir.

L'une des jeunes femmes bleek s'avança en désignant cette partie de son anatomie qui agitait les pensées d'Otto depuis si longtemps.

— Oh ! mon Dieu, s'exclama Otto d'une voix désespérée. Non, partez. Fichez le camp. C'est fini ; je ne veux plus.

Il leur tourna le dos pour rentrer dans le dépôt et claqua la porte avec tant de force que les murs tremblèrent ; il se laissa tomber sur un cageot, la tête entre les mains. « Je deviens dingue », dit-il à haute voix, la mâchoire tendue, la langue tellement gonflée qu'il pouvait à peine parler. Sa poitrine était douloureuse. Ensuite, à sa propre stupéfaction, il se mit à pleurer. Mon Dieu, se dit-il avec effarement, je deviens vraiment dingue ; je suis en train de débloquer. Pourquoi ? Des larmes coulaient sur ses joues. Il n'avait pas pleuré depuis des années. À quoi rime tout ça ? se demanda-t-il. Mais son esprit n'en avait aucune idée ; c'était uniquement son corps qui hurlait, et il ne pouvait que le regarder, comme un spectateur.

Cependant, cela l'apaisa. Il prit un mouchoir pour s'essuyer les yeux, le visage, et jura en voyant ses mains tordues comme des serres, ses doigts crispés.

Par la fenêtre, il s'aperçut que les Bleeks étaient restés devant le

hangar, qu'ils le regardaient peut-être ; c'était difficile à dire. Leurs visages ne trahissaient pas la moindre expression, mais il était certain qu'ils avaient dû le voir, et qu'ils étaient probablement aussi troublés que lui. C'est bien un mystère, pensa-t-il. Je suis d'accord avec vous sur ce point.

Les Bleeks se rassemblèrent pour discuter, puis l'un d'eux se détacha du groupe et se dirigea vers le dépôt. Otto perçut un coup sec contre la porte. Il alla ouvrir, et se trouva face à face avec le jeune Bleek, qui lui tendit quelque chose.

— Alors, ceci, dit le jeune Bleek.

Otto prit l'objet, mais ne vit absolument pas de quoi il pouvait s'agir. Certaines parties étaient en verre et en métal, et portaient des graduations. Puis il comprit qu'il tenait un instrument utilisé pour la topographie. D'un côté était gravé : PROPRIÉTÉ DE L'ONU.

— Je n'en veux pas, déclara-t-il d'un ton irrité en retournant l'objet entre ses doigts. Les Bleeks ont dû le voler, se dit-il. Il le rendit au jeune mâle, qui l'accepta stoïquement et rejoignit son groupe. Otto referma la porte.

Cette fois, ils s'en allèrent ; par la fenêtre, Otto les regarda remonter péniblement la colline. Ils me mettent en boule, se dit-il. Cependant, qu'est-ce qu'une équipe d'inspection topographique de l'ONU pouvait bien faire dans la chaîne des FDR.

Pour se reconforter, il fouilla dans le hangar jusqu'à ce qu'il trouve une boîte de cuisses de grenouilles fumées ; il l'ouvrit et se mit à manger d'un air morose, sans apprécier la friandise, mais il termina quand même la boîte, méthodiquement.

— Ne m'envoyez pas là-bas, Mr. Yee, répondit Jack Bohlen dans le micro. Je suis déjà tombé sur Arnie Kott aujourd'hui, et je l'ai froissé.

Il se sentit gagné par la fatigue. Évidemment, je suis tombé sur Arnie Kott, se dit-il, pour la première fois de ma vie, et bien entendu je l'ai insulté. Et tout aussi évidemment, avec ma chance habituelle, c'est justement ce jour-là qu'Arnie Kott choisit pour faire appel aux services de la Compagnie Yee. Tout cela est bien caractéristique du petit jeu que nous pratiquons avec les forces puissantes et inanimées de la vie.

— Mr. Kott m'a parlé de votre rencontre dans le désert, répondit Mr. Yee. En fait, sa décision de nous appeler est due à cette rencontre.

— Que me dites-vous là ?

Jack était abasourdi.

— J'ignore comment votre entrevue s'est terminée, Jack, mais vous n'avez rien à vous reprocher. Dirigez-vous vers Lewistown. Si vous devez y rester après cinq heures, votre tarif sera majoré de cinquante pour cent. Et Mr. Kott a la réputation d'être généreux ; il désire

tellement voir son dictaphone en état de marche qu'il m'a promis de veiller à ce que l'on vous serve un repas plantureux.

— D'accord, répondit Jack.

C'était trop étonnant pour qu'il y comprenne quelque chose. Après tout, il ignorait la manière dont fonctionnait le cerveau d'Arnie Kott.

Peu après, il posait son hélico sur le toit de la Maison du Syndicat des Travailleurs des Eaux, à Lewistown.

Un commis s'approcha d'une démarche traînante en le regardant d'un air soupçonneux.

— Je suis réparateur de la Compagnie Yee, dit Jack. Je viens à la suite d'un appel d'Arnie Kott.

— Très bien, mon pote, répondit le commis en le conduisant vers l'ascenseur.

Il retrouva Arnie Kott dans un salon bien meublé, de style terrien ; le gros homme chauve était au téléphone, et fit un signe de tête à l'arrivée de Jack. Son geste désignait le bureau, sur lequel était posé un dictaphone-décodeur portable. Jack se dirigea vers l'appareil, retira le couvercle, et le mit en marche. Arnie Kott, pendant ce temps, poursuivit sa conversation téléphonique.

— Évidemment, je sais qu'il s'agit d'une aptitude très délicate. Bien sûr, il y a de bonnes raisons pour que personne n'ait été capable de l'utiliser – et alors, est-ce que je devrais laisser tomber en prétendant que cela n'existe pas, simplement parce que les gens ont été trop idiots pendant cinquante ans pour prendre tout ça au sérieux ? Je veux quand même essayer. (Une longue pause.) D'accord, Docteur. Merci ?

Arnie raccrocha, et demanda à Jack :

— Vous vous êtes déjà rendu au Camp B-G ?

— Non, répondit Jack.

Il était occupé à ouvrir le dictaphone.

D'un pas rapide, Arnie vint se placer près de lui. Tout en travaillant, Jack pouvait sentir le regard pénétrant posé sur lui ; cela le rendait nerveux, mais il ne pouvait rien y faire, sinon s'efforcer d'ignorer l'autre homme et de poursuivre sa tâche. Un peu comme il avait agi avec le circuit principal, se dit-il. Puis il se demanda, comme cela lui arrivait souvent, s'il n'aurait pas une autre crise ; il était vrai que cela s'était passé bien longtemps auparavant, mais une personne très puissante se dressait près de lui, l'observait fixement, et cela lui rappelait un peu l'état dans lequel il s'était trouvé lors de cette ancienne entrevue avec le directeur du personnel de la Corona.

— C'était Glaub au téléphone, dit Arnie Kott. Le psychiatre. Vous avez déjà entendu parler de lui ?

— Non, répondit Jack.

— Mais qu'est-ce que vous faites, dans la vie ? Vous la passez entièrement la tête plongée dans les entrailles des machines ?

Jack releva les yeux, et son regard rencontra celui d'Arnie.

— J'ai une femme et un fils. C'est ça, ma vie. Ce que je fais en ce moment, c'est un moyen d'assurer la subsistance de ma famille.

Il avait parlé d'une voix calme. Arnie n'avait pas l'air froissé ; il avait même le sourire.

— Vous voulez boire quelque chose ? demanda-t-il.

— Du café, si vous en avez.

— J'ai du véritable café de la Terre, répondit Arnie. Vous le prenez noir ?

— Noir.

— Ouais, vous avez bien l'air d'un gars à boire du café noir. Vous croyez que vous pourrez réparer cette machine ici même, ou bien devrez-vous l'emporter ?

— Je peux la réparer ici.

Arnie rayonna de satisfaction.

— C'est épatant ! Je dépends littéralement de cette machine.

— Où est le café ?

Arnie s'éloigna en prenant un air dévoué ; il s'affaira dans une autre pièce et revint bientôt en portant une cafetière en céramique qu'il déposa sur le bureau, près de Jack.

— Écoutez, Bohlen. Quelqu'un va venir ici dans un instant. Une fille. Cela ne vous dérangera pas dans votre travail, n'est-ce pas ?

Jack lui lança un coup d'œil, pensant qu'il s'agissait d'une question sarcastique. Mais de toute évidence, ce n'était pas le cas ; Arnie regardait successivement Jack et la machine partiellement démontée, manifestement intéressé par la manière dont progressait la réparation. Il doit vraiment dépendre de cet appareil, se dit Jack. C'est curieux, cette façon qu'ont les gens de s'agripper à leurs possessions, comme si elles formaient des extensions de leur propre corps, une sorte d'hypocondrie de la machine. On aurait pu croire qu'Arnie Kott n'hésiterait pas à envoyer ce dictaphone à la casse et qu'il serait prêt à casquer pour en acheter un autre.

Un coup fut frappé à la porte, et Arnie se précipita pour aller ouvrir.

— Oh, salut. (Sa voix parvint à Jack.) Entre. Hé, je fais réparer mon machin.

— Arnie, déclara une voix de fille, tu ne pourras jamais faire réparer ton machin.

Arnie eut un rire nerveux.

— Hé, je te présente mon nouveau réparateur, Jack Bohlen. Bohlen, voici Doreen Anderton, la trésorière de notre Syndicat.

— Salut, dit Jack.

Du coin de l'œil – sans arrêter son travail – il put voir qu'il s'agissait d'une rousse ayant la peau particulièrement blanche, et de

grands yeux magnifiques. Tout le monde est inscrit sur la feuille de paie, se dit-il avec aigreur. Quel monde merveilleux. Quel merveilleux syndicat, qui travaille pour toi, Arnie.

— Il est occupé, pas vrai ? déclara la fille.

— Oh ouais, acquiesça Arnie, ces réparateurs sont de véritables fanatiques lorsqu'il s'agit de bien accomplir leur boulot ; enfin, je parle de ces gars de l'extérieur, pas des nôtres – les nôtres ne sont qu'une bande de bousilleurs qui restent assis pour s'amuser entre eux, à nos frais. Ils m'exaspèrent, Dor ; je veux dire, ce Bohlen est un as ; il va remettre mon dictaphone en état de marche d'une minute à l'autre, pas vrai, Jack ?

— Ouais, répondit Jack.

— Vous ne dites pas bonjour, Jack ? demanda la fille.

Il cessa son travail pour tourner son attention vers elle ; il la regarda franchement. L'expression de la fille était calme et intelligente, avec un léger soupçon de moquerie à la fois pénible et agréable.

— Salut, dit Jack.

— J'ai vu votre hélico sur le toit, déclara la fille.

— Laissons-le travailler, dit Arnie d'un ton irrité. Donne-moi ton manteau.

Il se tint derrière elle en l'aidant à retirer son manteau. La fille portait un ensemble de laine noire, manifestement importé de la Terre, et qui devait donc valoir une fortune. Je parie qu'il a fait un sacré trou dans la caisse de retraite du Syndicat, pensa Jack.

En observant la fille, il trouva la justification d'un vieux proverbe. Une femme est jolie lorsque ses yeux, sa chevelure et sa peau sont agréables, mais seul un nez parfait donne à une femme la véritable beauté. Et le nez de cette fille était parfait : fort et droit, il dominait ses autres traits, formait leur base. Il se rendit compte que les femmes méditerranéennes atteignaient le niveau de la beauté bien plus aisément que les Irlandaises ou les Anglaises, par exemple, car génétiquement parlant le nez méditerranéen prenait une part naturellement plus importante dans l'organisation de la physionomie, qu'il soit espagnol ou hébreu, turc ou italien. Sa propre femme Silvia possédait un charmant nez irlandais en trompette ; elle était plutôt jolie, quels que soient les critères. Cependant... c'était bien là que résidait la différence.

Il se dit que Doreen ne devait guère avoir plus de trente ans. Et pourtant, elle possédait une fraîcheur qui donnait un sentiment de permanence. Il avait déjà remarqué un teint aussi clair chez des lycéennes approchant de l'âge nubile ; et il l'apercevait, très rarement, chez des femmes ayant atteint la cinquantaine, et qui possédaient une parfaite chevelure grise et de grands yeux ravissants. Dans vingt ans,

cette fille serait toujours séduisante, et l'avait probablement toujours été ; il ne parvenait pas à l'imaginer d'une autre manière. En investissant dans cette fille, Arnie avait peut-être utilisé intelligemment les fonds qui lui étaient confiés ; elle ne se périmerait pas. Maintenant déjà, il pouvait apercevoir la maturité sur son visage, et c'était une chose rare chez les femmes.

— Nous sortons prendre un verre, lui dit Arnie. Si vous pouvez réparer cette machine à temps pour...

— Elle est déjà réparée.

Il avait découvert la courroie cassée et venait de la remplacer par une autre, prise dans sa trousse.

— Excellent, dit Arnie en souriant comme un enfant heureux. Alors, venez avec nous. Nous allons rencontrer Milton Glaub, le célèbre psychiatre, expliqua-t-il à la fille ; tu as sans doute entendu parler de lui. Il m'a promis de prendre un verre avec moi. Je viens de lui parler au téléphone, et il m'a l'air d'être un gars remarquable. (Il asséna une claque retentissante sur l'épaule de Jack.) Je parie qu'en posant votre hélico sur le toit, vous ne pensiez pas que vous alliez prendre un verre avec l'un des psychanalystes les plus renommés du système solaire, pas vrai ?

Je me demande si je dois y aller, pensa Jack. Mais pourquoi pas ?

— D'accord, Arnie, dit-il.

— Le Docteur Glaub va me dénicher un schizophrène, annonça Arnie ; il m'en faut un, j'ai besoin de ses services professionnels.

Il se mit à rire en clignant des yeux, trouvant ce qu'il venait de dire extrêmement drôle.

— C'est vrai ? demanda Jack. Je suis schizophrène.

Arnie cessa de rire.

— Sans blague. Je n'aurais jamais cru ; je veux dire, vous avez l'air en bonne santé.

Achevant de remonter le dictaphone, Jack répondit :

— Je vais très bien. Je suis guéri.

— Personne ne guérit jamais de la schizophrénie, affirma Doreen.

Elle avait dit cela d'une voix égale, se contentant d'énoncer un fait.

— On peut guérir, répliqua Jack, lorsqu'il s'agit de ce que l'on appelle une schizophrénie situationnelle.

Arnie le dévisagea d'un air très intéressé, et même soupçonneux.

— Vous me faites marcher. Vous essayez seulement de gagner ma confiance.

Jack haussa les épaules, et se sentit rougir. Il ramena toute son attention sur son travail.

— Je ne voulais pas vous blesser, dit Arnie. Vous êtes vraiment schizophrène, sans blague ? Écoutez, Jack, permettez-moi de vous poser une question ; avez-vous la moindre capacité, la moindre

aptitude à lire dans l'avenir ?

Au bout d'une longue pause, Jack répondit :

— Non.

— Vous en êtes certain ? demanda Arnie d'un ton méfiant.

— J'en suis sûr.

Il aurait maintenant souhaité avoir refusé cette invitation à prendre un verre. Il se sentait mis à nu par cet interrogatoire pressant ; Arnie était trop proche, empiétait sur son espace – Jack avait du mal à respirer, et il fit le tour du bureau pour se placer de l'autre côté, pour mettre une distance plus grande entre lui et le plombier.

— Qu'est-ce qu'y a ? demanda vivement Arnie.

— Rien.

Jack poursuivit son travail, sans regarder la fille ni Arnie. Mais tous deux l'observaient, et ses mains étaient tremblantes.

Arnie lui dit alors :

— Jack, laissez-moi vous expliquer comment j'ai pu monter là où je suis. C'est grâce à un talent. C'est parce que je peux juger les gens et dire comment ils sont à l'intérieur, comment ils sont réellement, et pas simplement ce qu'ils disent et ce qu'ils font. Et je ne vous crois pas ; je parie que vous mentez au sujet de votre précognition. Ce n'est pas vrai ? Vous n'avez même pas besoin de répondre.

Se tournant alors vers la fille, Arnie déclara :

— Allons nous rincer le gosier ; j'ai très envie de prendre un verre.

Il fit signe à Jack de le suivre.

Jack déposa ses outils pour lui emboîter le pas, à contrecœur.

Tandis qu'il se rendait à Lewistown en hélico pour prendre un verre avec Arnie Kott, le Docteur Milton Glaub se demanda si sa chance était bien réelle. Je n'arrive pas à y croire, se dit-il, un tel tournant dans ma vie.

Il ne savait pas exactement ce qu'Arnie désirait ; la communication téléphonique avait été tellement inattendue et Arnie avait parlé si vite que le Docteur Glaub s'était retrouvé complètement désorienté, retenant simplement que cela concernait les aspects parapsychologiques de la maladie mentale. Eh bien, il pouvait pratiquement apprendre à Arnie tout ce qu'il y avait à savoir sur ce sujet. Et pourtant, Glaub éprouvait le sentiment qu'il y avait quelque chose de plus profond dans cette demande.

Généralement, lorsqu'une personne posait des questions sur la schizophrénie, il s'agissait d'un symptôme de son propre conflit intérieur dans ce domaine. Néanmoins, il était vrai que très souvent les premiers signes de la croissance insidieuse d'un état schizoïde chez un individu se manifestaient par une incapacité à manger en public. Arnie avait fortement insisté sur son désir de rencontrer Glaub – non pas chez lui ni dans le cabinet du docteur – mais dans un café-restaurant bien connu de Lewistown, le Café des Saules. Cela traduisait-il une formation réactionnelle ? Mystérieusement tendu par ses situations publiques, et particulièrement celles ayant trait à la fonction nutritive, Arnie Kott faisait un effort sur lui-même afin de retrouver un état normal qui commençait à l'abandonner.

Glaub réfléchissait à tout cela en pilotant son hélico, mais au fur et à mesure, ses pensées revinrent se fixer sur ses propres problèmes.

Arnie Kott contrôlait les fonds d'un syndicat extrêmement riche ; c'était une personne de premier plan dans le monde colonial bien qu'il fût presque inconnu sur Terre. Un baron féodal, en quelque sorte. Si Kott me prenait dans son équipe, envisagea Glaub, je pourrais rembourser toutes les dettes que nous avons accumulées, ces affreuses traites à vingt pour cent d'intérêts qui surgissaient en un flot incessant, sans jamais diminuer. Nous pourrions repartir sur de nouvelles bases, sans nous endetter, vivre selon nos moyens... et des moyens considérablement accrus, en plus.

Et puis, le vieil Arnie devait être aussi d'origine suédoise ou danoise, du moins quelque chose comme ça, et Glaub n'aurait plus à foncer son teint avant de recevoir chaque patient. Sans compter

qu'Arnie avait la réputation de ne pas s'embarrasser de cérémonies. Entre eux, ce serait Milt et Arnie. Le Docteur Glaub eut un sourire.

Durant cette première entrevue, il devrait prendre soin de confirmer les idées d'Arnie, il faudrait jouer son jeu en évitant de décevoir ses espérances, même si les idées du vieil Arnie s'avéraient complètement farfelues. Ce serait une terrible erreur de le décourager ! Il ne le fallait pas.

Je comprends ton idée, Arnie, se dit le Dr. Glaub, donnant une consultation imaginaire à distance, tout en rapprochant l'appareil de Lewistown. Oui, il y aurait beaucoup à dire sur cette vision du monde.

Il avait pris en main tant de situations sociales différentes pour ses patients ; il s'était montré en public à leur place, avait représenté ces personnalités schizoïdes et timides, renfermées sur elles-mêmes, qui se recroquevillaient face aux relations interpersonnelles ; cette fois, ce serait manifestement un jeu d'enfant. De plus – au cas où le développement schizoïde d'Arnie s'apprêterait à utiliser les grands moyens – Arnie devrait peut-être faire force sur Glaub, pour assurer sa simple survie.

Chouette, se dit le Dr. Glaub, et il passa en vitesse maximale.

Un fossé rempli d'une eau froide et bleutée entourait le Café des Saules. Des fontaines lançaient des jets d'eau ; des bougainvilliers violets, jaunes et cramoisis s'élevaient très haut, encerclant le bâtiment bas à façade de verre. En descendant l'escalier métallique noir du parking, le Dr. Glaub aperçut le groupe qui l'attendait à l'intérieur : Arnie Kott était assis en compagnie d'une superbe rousse et d'un homme difficile à classer, portant une salopette de réparateur et une chemise de toile.

C'est vraiment une société sans classes, ici, se dit Glaub.

Un pont en forme d'arc-en-ciel lui permit de franchir le fossé. Les portes s'ouvrirent devant lui ; il traversa l'entrée, puis passa dans le bar, s'arrêta pour écouter un instant l'orchestre de jazz qui improvisait mélancoliquement et appela Arnie :

— Salut, Arnie !

— Salut, toubib. (Arnie se leva pour les présentations.) Dor, voici le Docteur Glaub. Doreen Anderton. Et voici mon réparateur, Jack Bohlen, un véritable champion. Jack, je vous présente le meilleur psychiatre contemporain, Milt Glaub.

Ils se saluèrent tous, échangèrent des poignées de main.

— Je suis loin d'être le meilleur, murmura Glaub tandis qu'ils se rasseyaient. Ce sont toujours les Suisses de Berghölzlei, les psychiatres existentiels, qui prédominent dans notre discipline.

Mais il était enchanté de ce que venait de dire Arnie, bien que ce fût inexact. Il se sentit rougir de satisfaction.

— Désolé d'avoir mis si longtemps à venir, mais j'ai dû passer au Nouvel Israël. Bo – je veux dire Bosley Touvim – voulait mon avis sur un sujet médical qu'il considérait comme urgent.

— C'est un sacré gars, ce Bos, dit Arnie. (Il venait d'allumer un cigare, un véritable Optimo Admiral fabriqué sur Terre.) Un ambitieux. Mais revenons à nos moutons. Une seconde, je vous paie un verre.

Il interrogea Glaub du regard, tout en faisant signe à la serveuse.

— Du scotch, si vous en avez, dit Glaub.

— Du Cutty Sark, monsieur, répondit la serveuse.

— Oh, très bien. Sans glaçon, je vous prie.

— Bon, déclara Arnie d'un ton impatient. Maintenant, écoutez, Doc. Est-ce que vous m'avez déniché le nom d'un schizo vraiment parti, oui ou non ?

Il dévisagea Glaub.

— Euh, répondit Glaub, qui se souvint alors de sa récente visite au Nouvel Israël. « Manfred Steiner », annonça-t-il.

— Y a-t-il un lien de parenté avec Norbert Steiner ?

— En fait, il s'agit de son fils. Il est au Camp B-G – je ne crois pas trahir un secret en vous l'apprenant. Un enfant complètement autistique depuis la naissance. Sa mère a une personnalité froide et intellectuelle, à tendance schizoïde, qui fait tout selon les règles. Quant à son père...

— Son père est mort, l'interrompit Arnie.

— Exact. C'est vraiment dommage. C'était un gentil gars, mais dépressif. Il s'est suicidé, vous savez. Une impulsion typique lors d'un moment de déprime. Je m'étonne qu'il ne l'ait pas fait plus tôt.

— Au téléphone, dit Arnie, vous m'avez parlé d'une théorie selon laquelle le schizophrène serait décalé dans le temps.

— Oui, il s'agit d'un écart au niveau du temps intérieur. (Les trois autres écoutaient attentivement le Dr. Glaub, et il s'échauffa en abordant ce sujet qui lui tenait particulièrement à cœur.) Il nous faut encore effectuer une vérification expérimentale définitive, mais cela viendra.

Puis, sans hésitation, sans la moindre honte, il s'appropriä la théorie de Berghölzlei.

Manifestement impressionné, Arnie déclara :

— Très intéressant.

Puis, à l'adresse du réparateur, Jack Bohlen :

— Peut-on construire ces chambres de ralentissement ?

— Sans aucun doute, murmura Jack.

— Et les prothèses sensorielles, dit Glaub. Pour sortir le patient de sa chambre et le mettre en contact avec le monde réel. La vue, l'ouïe...

— On peut les construire, répondit Bohlen.

— Qu'est-ce que vous dites de ça, dit Arnie d'une voix impatiente et enthousiaste. Serait-il possible que le schizophrène se déplace assez vite dans le temps, comparé à nous, pour se trouver dans ce que nous considérons comme le futur ? Cela pourrait-il être la raison de sa précognition ?

Ses yeux clairs pétillaient d'excitation, et Glaub haussa les épaules d'une manière approbative.

Arnie se tourna vers Bohlen et bredouilla :

— Hé, Jack, c'est bien ça ! Bon sang, je devrais être psychiatre. Le ralentir, tu parles ! Moi, je dis qu'il faut l'accélérer. Qu'il reste déphasé dans le temps, si c'est ce qu'il désire. Mais arrangeons-nous pour qu'il puisse nous faire savoir ce qu'il perçoit – d'accord, Bohlen ?

— Oui, mais c'est justement là le hic, dit Glaub. Dans les cas d'autisme en particulier, la capacité de communication interpersonnelle est terriblement altérée.

— Je vois, répondit Arnie, mais sans se décourager. Bon sang, j'en connais suffisamment sur ce sujet pour trouver une solution. Est-ce qu'il n'y avait pas ce gars, dans le temps, ce Carl Jung... n'a-t-il pas réussi à déchiffrer le langage des schizophrènes depuis bien longtemps ?

— Oui, répondit Glaub, il y a quelques décennies, Jung a percé le langage personnel du schizophrène. Mais dans les cas d'autisme infantile, comme celui de Manfred, il n'y a pas le moindre langage, du moins aucun langage parlé. Sans doute des pensées complètement personnelles et intérieures... mais aucun mot.

— Merde ! s'exclama Arnie.

La fille lui lança un regard de réprobation.

— C'est une affaire sérieuse, lui dit Arnie. Il faut que ces malheureux gosses autistiques puissent nous parler pour nous raconter ce qu'ils savent ; n'est-ce pas, Doc ?

— Oui, répondit Glaub.

— Ce gosse est orphelin, maintenant, dit Arnie. Ce Manfred.

— Enfin, il a encore sa mère, répliqua Glaub.

D'un geste vif de la main, Arnie balaya cette réponse.

— Mais ils ne s'intéressent pas assez au gosse pour le garder chez eux ; ils l'ont balancé au Camp B-G. Bon dieu, je vais le faire venir ici. Quant à vous, Jack, vous allez vous mettre là-dessus et me construire une machine pour entrer en contact avec lui... vous voyez de quoi il s'agit ?

Au bout d'un moment, Bohlen répondit :

— Je ne sais pas dire.

Il émit un petit rire.

— Mais si, vous savez quoi dire – allons, ce devrait être facile pour

vous, comme vous l'avez dit, vous êtes vous-même schizophrène.

Intéressé, Glaub dit à Bohlen :

— Est-ce exact ?

Il avait déjà remarqué automatiquement la raideur quasi squelettique du réparateur pendant qu'il sirotait son verre, la tension de ses muscles, sans parler de son comportement asthénique.

— Mais vous paraissez très proche de la guérison complète.

Relevant la tête, Bohlen rencontra le regard du médecin et déclara :

— Je suis tout à fait guéri. Depuis plusieurs années déjà.

Son visage manifestait un certain trouble.

Personne ne guérit totalement, pensa Glaub. Mais il ne le dit pas, au lieu de cela, il déclara :

— Arnie a peut-être raison. Vous pourriez saisir mieux que nous le comportement autistique, car c'est bien cela notre problème majeur ; l'individu autistique ne peut pas se mettre dans notre peau, ni voir le monde à notre façon, et nous ne pouvons pas non plus nous mettre à sa place. Un gouffre nous sépare.

— Vous jetterez un pont sur ce gouffre, Jack ! s'exclama Arnie. (Il assena une claque dans le dos de Bohlen.) C'est votre boulot ; je vous engage.

Le Dr. Glaub fut envahi par un sentiment de jalousie. Il baissa les yeux sur son verre pour dissimuler sa réaction.

Pourtant, la fille s'en rendit compte et lui sourit. Mais Glaub ne lui rendit pas son sourire.

Tout en observant le Dr. Glaub assis en face de lui, Jack Bohlen sentit sa perception se troubler progressivement. Il craignait cela, cette altération de la conscience, qui l'avait assailli de la même manière bien des années auparavant, dans le bureau du directeur du personnel de la Corona Corporation. Cette altération qu'il semblait toujours porter en lui, prête à resurgir.

Il vit le psychiatre dans sa réalité absolue : une chose froide composée de fils métalliques et de boutons, totalement inhumaine, sans la moindre chair. La carapace charnue se décomposa, devint transparente, et Jack Bohlen aperçut les mécanismes installés à l'intérieur. Cependant, il ne laissa rien paraître de son terrible discernement ; il continua de bercer tranquillement son verre, d'écouter la conversation en hochant la tête de temps en temps. Le Dr. Glaub ne s'aperçut de rien, Arnie Kott non plus.

Mais la fille le remarqua. Elle se pencha vers Jack pour lui murmurer à l'oreille :

— Vous ne vous sentez pas bien ?

Il secoua la tête. Non, disait-il, je ne me sens pas bien.

— Sortons, murmura la fille. Moi non plus, je ne peux plus les supporter.

Puis elle annonça à Arnie d'une voix forte :

— Jack et moi, nous allons vous laisser seuls. Allez !

Elle donna une tape sur le bras de Jack et se leva ; il sentit les doigts légers mais fermes, et se redressa également.

— Ne soyez pas trop longs, dit Arnie, puis il reprit sa conversation avec le Dr. Glaub.

— Merci, déclara Jack.

Ils s'éloignèrent entre les tables.

— Avez-vous remarqué son expression jalouse quand Arnie a déclaré qu'il vous engageait ? demanda Doreen.

— Non. Vous parlez de Glaub ? (Mais cela ne le surprenait pas.) Je suis comme ça, dit-il à la fille, comme pour s'excuser. C'est à cause de mes yeux ; peut-être de l'astigmatisme. Occasionné par la tension.

— Vous voulez vous asseoir au bar ? demanda la fille. Ou bien sortir ?

— Sortir, répondit Jack.

Ils s'arrêtèrent sur l'arche du pont arc-en-ciel, au-dessus du fossé. Des poissons glissaient dans l'eau, lumineux et flous ; des êtres à peine réels, plus rares sur Mars que n'importe quelle forme de matière concevable. Ils représentaient sur ce monde un miracle ; Jack et la fille s'en rendirent compte à cet instant, les yeux baissés vers la douve. Et sans avoir besoin de l'exprimer à haute voix, ils surent tous deux qu'ils éprouvaient ce même sentiment.

— C'est un endroit agréable, déclara finalement Doreen.

— Ouais.

Jack n'avait pas envie de parler. Doreen poursuivit :

— Tous les gens connaissent au moins une fois un schizophrène... lorsqu'ils ne sont pas atteints eux-mêmes. Dans mon cas, il s'agissait de mon frère, sur Terre, mon frère cadet.

— Ça va passer, dit Jack. Je vais bien, maintenant.

— Ce n'est pas vrai, répondit Doreen.

— Non, admit-il, que puis-je donc y faire ? Vous l'avez dit vous-même. Quand on est schizophrène, on le reste.

Puis il resta silencieux et se concentra sur les poissons clairs qui filaient dans l'eau.

— Arnie vous apprécie beaucoup, dit la fille. Et quand il affirme qu'il est doué pour estimer la valeur des gens, c'est la vérité. Il peut déjà se rendre compte que ce Glaub meurt d'envie de se vendre à lui pour être engagé ici, à Lewistown. Je crois que la psychiatrie ne paie plus comme autrefois ; ils sont trop nombreux dans ce domaine. Il y en a déjà une vingtaine dans cette seule colonie, et aucun d'eux ne fait vraiment de bonnes affaires. Votre... état ne vous a-t-il pas posé de

problèmes quand vous avez demandé l'autorisation d'émigrer ?

— Je ne veux pas parler de cela, dit-il. Je vous en prie.

— Promenons-nous un peu, déclara la fille.

Ils remontèrent la rue, passèrent devant les boutiques dont la plupart étaient fermées pour la journée.

— Qu'avez-vous vu en regardant Glaub, demanda la fille, lorsque vous étiez à table ?

— Rien, répondit Jack.

— Vous ne voulez pas en parler non plus.

— En effet.

— Vous croyez que si vous me le dites, les choses vont empirer.

— Il ne s'agit pas des choses, mais de moi.

— Peut-être s'agit-il quand même des choses, déclara Doreen. Peut-être y a-t-il du vrai dans votre vision, aussi confuse, aussi déformée soit-elle. Je ne sais pas. J'ai sacrément essayé de comprendre ce que mon frère Clay pouvait voir et entendre. Il était incapable de le dire. Je sais que son univers était complètement différent de celui des autres membres de la famille. Il s'est suicidé, comme Steiner. (Elle venait de s'arrêter devant un kiosque pour jeter un coup d'œil sur un article concernant Norbert Steiner, en première page.) Les psychiatres existentiels déclarent souvent qu'il faut les laisser se suicider ; que c'est la seule issue, pour certains d'entre eux... leur vision devient trop horrible, insupportable.

Jack ne dit rien.

— C'est horrible ? demanda Doreen.

— Non. Seulement... déconcertant. (Il s'efforça de lui expliquer.) Il n'y a pas moyen de relier cette vision à ce que l'on est censé voir et connaître ; et il devient impossible de continuer à se comporter d'une manière habituelle.

— Est-ce que vous ne tentez pas souvent de simuler, et plus ou moins de... vous en accommoder, en jouant la comédie ? Comme un acteur ?

Et comme il ne répondait pas, elle ajouta :

— C'est ce que vous avez essayé de faire là-bas, tout à l'heure.

— J'aimerais beaucoup tromper tout le monde, concéda-t-il. Je donnerais tout ce que j'ai pour pouvoir jouer la comédie, pour tenir un rôle. Mais il s'agit d'une véritable rupture – avant ce moment, il n'y a aucun décalage ; on a tort de prétendre que c'est une déchirure dans l'esprit. Si je voulais rester entier, sans cette déchirure, j'irai m'étendre devant le Dr. Glaub pour lui dire...

Il s'interrompt.

— Lui dire quoi ? demanda la fille.

— Eh bien, continua-t-il en prenant une profonde inspiration, je lui dirais, toubib, je peux vous voir sur le plan de l'éternité, et vous êtes

mort. C'est cela la substance de la vision malade, morbide. Mais je n'en veux pas ; je ne l'ai pas demandée.

La fille passa son bras autour du sien.

— Je n'en ai jamais parlé à personne jusqu'à présent, dit Jack, pas même à Silvia, ma femme, ni à mon fils David. Vous savez, je le surveille ; je l'observe tous les jours afin d'être sûr que les symptômes n'apparaissent pas chez lui. Ce truc peut se transmettre si facilement, comme c'est le cas pour les Steiner. Avant que Glaub le dise, j'ignorais qu'ils avaient un garçon au Camp B-G. Et pourtant, nous sommes voisins depuis des années. Steiner n'y a jamais fait la moindre allusion.

— Nous devons retourner au Café des Saules pour le dîner, annonça Doreen. Cela vous dit ? Je crois que ce serait une bonne idée. Vous savez, vous n'êtes pas obligé d'entrer dans l'équipe d'Arnie ; vous pouvez rester avec Mr. Yee. Vous avez un bel hélico. Vous n'êtes pas obligé d'abandonner tout cela simplement parce qu'Arnie veut vous utiliser ; peut-être pouvez-vous également l'utiliser, lui.

— C'est un défi intéressant, dit Jack en haussant les épaules. Construire un pont qui permettrait d'établir une communication entre un enfant autistique et notre monde. Je crois qu'il y a du vrai dans ce que dit Arnie. Je pourrais être l'intermédiaire – je pourrais accomplir là un boulot utile.

Et Jack se rendit compte que la raison pour laquelle Arnie voulait faire sortir le fils Steiner importait peu. Il avait certainement un excellent motif égoïste, qui lui procurerait un profit financier. Il s'en fichait complètement.

En fait, se dit-il, je pourrais jouer sur les deux tableaux. Mr. Yee peut me louer au Syndicat des Travailleurs des Eaux ; je serais rétribué par Mr. Yee, qui lui-même serait payé par Arnie. Tout le monde serait content, alors pourquoi pas ? Retaper l'esprit défectueux d'un enfant était certainement plus intéressant que rafistoler des réfrigérateurs et des dictaphones ; et si le garçon endure certaines visions que je connais déjà...

Il connaissait la théorie temporelle que Glaub avait présentée comme sienne. Il avait lu un article à ce sujet dans le *Scientific American* ; naturellement, il lisait tout ce qu'il pouvait trouver sur la schizophrénie. Il savait que cette théorie avait été élaborée en Suisse, que Glaub ne l'avait pas inventée. Quelle théorie bizarre, se dit-il. Et pourtant, elle sonne vraie.

— Rentrons au Café des Saules, dit-il.

Il avait très faim, et le repas serait sans aucun doute excellent.

— Vous êtes courageux, Jack Bohlen, déclara Doreen.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

— Parce que vous retournez à l'endroit qui vous a troublé, pour y

retrouver les gens qui ont provoqué en vous cette vision de l'éternité, comme vous dites. À votre place, je m'enfuirais.

— Mais c'est justement là toute la question, dit Jack ; le but de cette vision est de vous faire fuir, de détruire vos relations avec autrui, de vous isoler. Et lorsque cela réussit, votre vie en compagnie d'autres êtres humains est terminée. C'est la raison pour laquelle on dit que le terme schizophrénie ne constitue pas un diagnostic, mais un pronostic ; il n'explique rien de ce que l'on a, mais seulement comment l'on finira.

Et je n'ai pas l'intention de finir comme ça, se dit-il. Comme Manfred Steiner, un enfant muet, dans un hôpital ; je suis bien décidé à conserver mon boulot, ma femme et mon fils, mes amis – il lança un coup d'œil à la fille qui lui tenait le bras. Oui, et même mes aventures sentimentales, s'il s'en présente.

Je suis bien décidé à essayer.

Tout en marchant, il glissa les mains dans ses poches, et toucha une petite chose froide et dure ; surpris, Jack la sortit aussitôt et vit qu'il s'agissait d'un petit objet fripé ressemblant à une racine.

— Mon dieu, qu'est-ce que c'est ? demanda Doreen.

C'était la sorcière des eaux que les Bleeks lui avaient donnée ce matin dans le désert ; il l'avait complètement oubliée.

— Une amulette, répondit Jack à la fille.

— C'est absolument horrible, dit-elle en frissonnant.

— En effet, admit Jack, mais c'est un objet sympathique. Et nous avons un problème, nous autres schizophrènes ; nous captons l'hostilité inconsciente des gens.

— Je sais. Le facteur télépathique. Chez Clay, cela n'a fait qu'empirer jusqu'à... (Elle lui lança un bref regard.) La conclusion paranoïaque.

— C'est cela le pire dans notre condition, cette conscience que nous avons du sadisme et de l'agressivité réprimés mais latents chez ceux qui nous entourent, même les étrangers. Je vous jure que je préférerais ne pas avoir ce don ; nous les captons même dans les restaurants... (Il songea à Glaub.) Dans les bus, au cinéma. Dans la foule.

— Avez-vous la moindre idée de ce qu'Arnie veut tirer du fils Steiner ? demanda Doreen.

— Eh bien, sa théorie sur la précognition...

— Mais qu'est-ce qu'Arnie désire savoir du futur ? Vous n'en avez aucune idée, pas vrai ? Et vous n'avez jamais songé à chercher un moyen de le découvrir.

C'était vrai. Il n'avait même pas ressenti de curiosité à ce sujet.

— Vous êtes satisfait, dit-elle d'une voix lente en le dévisageant, en vous contentant d'accomplir votre tâche technique, en installant les

machines indispensables. Ce n'est pas bien, Jack Bohlen ; ce n'est pas bon signe, pas du tout.

— Oh, dit-il en hochant la tête. Tout cela est très schizophrénique, je pense... se contenter de relations purement techniques.

— Vous poserez la question à Arnie ?

Il se sentit mal à l'aise.

— C'est son affaire, pas la mienne. C'est un boulot intéressant, et j'aime bien Arnie, je le préfère à Mr. Yee. Seulement... je ne suis pas d'un naturel curieux. C'est comme ça, voilà tout.

— Moi, je pense que vous êtes effrayé. Mais je ne vois pas pourquoi – vous êtes courageux, mais tout au fond vous avez terriblement peur.

— Peut-être, dit-il avec tristesse.

Puis ils retournèrent ensemble vers le Café des Saules.

Cette nuit-là, quand tout le monde fut parti – et même Doreen Anderton – Arnie Kott resta seul dans son salon pour savourer son exultation. Quelle journée !

Il avait mis la main sur un bon réparateur, qui avait déjà remis en état son inestimable dictaphone, et qui allait construire un machin électronique pour exploiter les facultés précognitives d'un enfant autistique.

Sans déboursier un sou, il avait soutiré à un psychiatre les informations dont il avait besoin, et avait ensuite réussi à se débarrasser dudit psychiatre.

Tout compte fait, la journée avait donc été exceptionnelle. Il ne restait plus que deux problèmes : son clavecin n'était toujours pas accordé, et... bon sang, qu'y avait-il d'autre ? Cela lui était sorti de l'esprit. Il réfléchit tout en restant assis devant son poste de télé, regardant les combats diffusés par la Belle Amérique, la colonie des États-unis sur Mars.

Et le souvenir lui revint. La mort de Norb Steiner. Il n'avait plus de fournisseur pour ses gâteries.

« Je vais arranger ça », dit Arnie à haute voix. Il éteignit la télé, sortit son dictaphone ; assis devant l'appareil, le micro à la main, il enregistra un message. Il était adressé à Scott Temple, avec lequel il s'était engagé dans d'innombrables affaires importantes ; Temple était cousin d'Ed Rockingham, et c'était un brave gars – grâce à un contrat signé avec l'ONU, il était parvenu à obtenir le contrôle de la plupart des fournitures médicales qui arrivaient sur Mars, et cela revenait à lui donner un fantastique monopole.

Les bobines du dictaphone se mirent à tourner d'une manière encourageante.

— Scott ! déclara Arnie. Comment vas-tu ? Hé, tu connais ce pauvre Norbert Steiner ? Vraiment dommage, je veux dire, qu'il soit

mort et tout ça. Je crois savoir qu'il était mentalement tu-sais-quoi. Comme nous autres, tous autant que nous sommes. (Arnie se mit à rire longuement, d'une voix forte.) Enfin bref, cela nous cause un petit problème – je veux dire, un problème d'approvisionnement. N'est-ce pas ? Alors écoute, mon vieux Scott. Je voudrais en discuter avec toi. Je tiens à être dans le coup. Pigé ? Passe donc ici dans un jour ou deux, pour que nous puissions prendre les mesures qui conviennent. Je crois que nous pouvons laisser tomber la filière utilisée par Steiner ; nous commencerons sur de nouvelles bases, nous construirons notre propre petit terrain, dans un endroit peinard, nous aurons nos propres fusées, et tout ce qui est nécessaire. Il faut continuer d'importer des huîtres fumées, elles doivent arriver ici.

Il arrêta la machine et réfléchit un instant pour voir s'il fallait ajouter quelque chose. Non, il avait tout dit ; entre lui et un gars comme Scott Temple, davantage de précisions seraient superflues ; ils s'entendaient comme larrons en foire.

— Bien, mon vieux Scott, dit-il. J'espère te voir bientôt.

Après avoir retiré la bobine, l'idée lui vint de la repasser pour s'assurer qu'elle avait bien été codée. Mon Dieu, quelle calamité si un malencontreux hasard la faisait sortir en clair !

Mais elle avait été parfaitement codée, et même selon le procédé qu'il préférait : la machine avait transformé les unités sémantiques en une parodie de musique électronique contemporaine évoquant une bagarre de chats. En écoutant les crachements, les grognements, les cris aigus, les sifflements et les bourdonnements, Arnie se mit à rire au point d'en avoir les larmes aux yeux ; il dut aller dans la salle de bains et se passer de l'eau froide sur le visage pour se calmer.

Puis il retourna vers le dictaphone et inscrivit soigneusement sur la boîte dans laquelle se trouvait la bobine :

LE FILS DE L'ESPRIT DU VENT, UNE CANTATE DE KARL WILLIAM DITTERSHAND

Ce compositeur, Karl William Dittershand, était actuellement la coqueluche des intellectuels terriens, et Arnie détestait sa prétendue « musique » électronique ; Arnie lui-même était un puriste : ses goûts s'arrêtaient très nettement à Brahms. Il s'amusa beaucoup de cette ruse – donner le titre d'une cantate de Dittershand à un message codé proposant que lui et Scott importent des denrées en fraude – puis il appela un Compagnon pour lui demander de porter la bobine à la Nova Britannica, la colonie britannique de Mars, située plus au nord.

Cela mettait un terme au travail de la journée, il était vingt heures trente, et Arnie retourna devant sa télé pour assister à la fin des combats. Il s'alluma un autre Optimo Admiral extra-léger, s'allongea

dans le fauteuil, lâcha un pet, se détendit.

J'aimerais que chaque jour soit comme celui-ci, se dit-il. Si c'était le cas, je pourrais être éternel ; de telles journées le rajeunissaient. Il avait l'impression d'avoir à nouveau quarante ans.

M'embarquer dans la contrebande ! pensa-t-il. Et pour des petits trucs, des petites bottes de confiture de mûres sauvages, des tranches de saumon fumé, d'anguille saumurée. Mais cela aussi, c'était vital ; surtout pour lui. Personne ne me supprimera mes petits plaisirs, se dit-il d'un air résolu. Si ce Steiner pensait me gêner en se suicidant...

— Allons, lança-t-il à l'homme de couleur qui prenait une raclette sur l'écran de télé. Lève-toi, le nègre, démolis-le.

Et comme s'il venait de l'entendre, le boxeur noir se redressa péniblement. Arnie Kott se mit à glousser, rayonnant d'une satisfaction profonde, ardente.

Durant les nuits des week-ends où il était de service, Jack Bohlen logeait traditionnellement dans une petite chambre d'hôtel de Bunchewood Park. Assis près de la fenêtre, ce soir-là, il fumait une cigarette en réfléchissant.

Après tant d'années, ce qu'il craignait avait fini par se produire à nouveau ; il devait affronter ce problème. Il ne s'agissait plus d'une attente angoissée, mais de la réalité. Mon Dieu, pensa-t-il tristement, ils ont raison – lorsqu'on est atteint, c'est pour la vie. Son passage à l'École Communale l'avait mis en condition, puis cela s'était abattu sur lui au Café des Saules ; aussi intensément, aussi nettement qu'à l'époque où il travaillait à Redwood City, sur Terre, pour la Corona Corporation.

Et je sais, pensa-t-il, que la mort de Norbert Steiner y est pour quelque chose. La mort dérange tout le monde, nous entraîne à agir curieusement ; elle provoque le développement de certains actes, de certains sentiments, qui s'étend de plus en plus, pour affecter davantage de gens, davantage de choses.

Je ferais mieux d'appeler Silvia, se dit-il, pour voir comment elle s'en sort avec Frau Steiner et les enfants.

Mais il recula devant ce projet. De toute façon, je ne peux l'aider en rien, décida-t-il. Je dois rester disponible en ville vingt-quatre heures sur vingt-quatre, au service du tableau de roulement de Mr. Yee. Et désormais, il dépendait également d'Arnie Kott, à Lewistown.

Néanmoins, il y avait une compensation à tout cela. Une agréable compensation, profonde, subtile, particulièrement stimulante. Dans son portefeuille se trouvait l'adresse et le numéro de téléphone de Doreen Anderton.

Devait-il l'appeler ce soir même ? Quelle chance, pensa-t-il, trouver quelqu'un – une femme, en plus – avec qui je peux parler librement,

qui comprend ma situation, qui désire sincèrement m'écouter, et que tout cela n'effraie pas.

C'était une aide appréciable.

Sa propre femme était la dernière personne au monde à laquelle il pouvait parler de sa schizophrénie ; il avait essayé en de rares occasions, et elle s'était tout bonnement effondrée de terreur. Comme tout le monde, Silvia était horrifiée à l'idée que cela puisse affecter sa vie ; elle-même se protégeait en utilisant les sortilèges de la drogue... comme si le phénobarbital pouvait stopper le plus pénétrant, le plus inquiétant processus psychique connu de l'homme. Dieu seul savait combien Jack avait avalé de pilules durant ces dix dernières années, suffisamment pour construire une route allant de chez lui jusqu'à cet hôtel, et peut-être assez pour une deuxième.

Après y avoir réfléchi un moment, il décida de ne pas appeler Doreen. Mieux valait conserver cette possibilité pour le cas où les choses deviendraient exceptionnellement difficiles. Pour l'instant, il se sentait plutôt serein. À l'avenir, il aurait bien le temps, et bien besoin, de chercher la présence de Doreen Anderton.

Évidemment, il lui faudrait agir avec une très grande prudence ; Doreen était manifestement la maîtresse d'Arnie Kott. Mais elle semblait parfaitement savoir ce qu'elle faisait, et elle connaissait bien Arnie ; elle avait dû en tenir compte lorsqu'elle avait donné à Jack son adresse et son numéro de téléphone ; et aussi lorsqu'elle s'était levée pour quitter le restaurant.

J'ai confiance en elle, pensa-t-il. Et pour une personne atteinte de schizophrénie, cela compte beaucoup.

Continuant de réfléchir à tout cela, Jack Bohlen éteignit sa cigarette, alla chercher son pyjama, et s'apprêta à se coucher.

Il venait de se glisser sous les couvertures lorsque le téléphone sonna dans sa chambre. Il sauta automatiquement du lit pour répondre. Un appel de service, pensa-t-il.

Mais ce n'était pas le cas. Une voix féminine lui demanda doucement à l'oreille :

— Jack ?

— Oui, répondit-il.

— C'est Doreen au bout du fil. Je me demandais simplement... si tu allais bien.

— Très bien, dit-il en s'asseyant au bord du lit.

— Cela te dirait de passer ce soir ? Chez moi ?

Il hésita.

— Ummm, marmonna-t-il.

— Nous pourrions écouter de la musique et discuter. Arnie m'a prêté beaucoup de vieux microsillons stéréophoniques de sa collection, des disques rares... certains grattent horriblement, mais d'autres sont

fantastiques. C'est un sacré collectionneur, tu sais ; il possède la plus grande collection de Bach existante sur Mars. Et tu as vu son clavecin.

C'était donc cela l'instrument qui se trouvait dans le salon d'Arnie.

— Est-ce prudent ? demanda-t-il.

— Oui. Ne t'en fais pas pour Arnie ; il n'est pas possessif, si tu vois ce que je veux dire.

— D'accord, déclara Jack, j'arrive.

Puis il se rendit compte qu'il ne pouvait pas, car il devait rester disponible pour les appels de service. À moins de les faire passer sur le numéro de Doreen.

— Aucun problème, dit-elle lorsque Jack lui eut expliqué la situation. Je vais appeler Arnie pour lui dire.

Stupéfié, il bredouilla :

— Mais...

— Jack, tu te trompes si tu crois qu'il est possible d'agir autrement – Arnie sait très exactement tout ce qui se passe dans la colonie. Laisse-moi faire, chéri. Je l'appelle tout de suite. Tu peux déjà te mettre en route. S'il y a des appels avant ton arrivée, je les noterai, mais je ne crois pas que tu en reçoives ; Arnie ne veut pas que tu te balades à droite et à gauche pour réparer des grille-pain, il a besoin de toi pour ses projets, pour construire cette machine qui permettra de parler avec le fils Steiner.

— D'accord, répondit Jack, j'arrive. Salut.

Il reposa le combiné.

Dix minutes plus tard, il était en chemin, aux commandes de l'hélico clair et luisant de la Compagnie Yee. Il traversait le ciel nocturne de Mars, vers Lewistown, vers la maîtresse d'Arnie Kott.

David Bohlen savait que son grand-père Léo possédait beaucoup d'argent, et qu'il n'hésitait pas à le dépenser. Par exemple, avant même qu'ils quittent le terminus de la ligne spatiale, le vieil homme qui portait un costume empesé avec un gilet et des boutons de manchettes en or (c'était d'ailleurs le costume que le jeune garçon avait cherché à distinguer en haut de la rampe amenant les passagers) s'était arrêté devant le fleuriste pour offrir à la mère de David un bouquet de grandes fleurs bleues importées de la Terre. Il désirait aussi acheter quelque chose pour David mais on ne vendait pas de jouets dans le bâtiment, seulement des bonbons ; et Grand-Père Léo en avait acheté une boîte de deux livres.

Le vieil homme portait sous le bras un carton blanc fermé par une ficelle : il n'avait pas permis aux employés de l'astronef de le mettre avec les autres bagages. Après avoir quitté le terminus, lorsqu'ils furent montés dans l'hélico de Jack, Grand-Père Léo ouvrit enfin son paquet. Il était rempli de produits juifs, du pain, des cornichons, et du corned-beef coupé en tranches fines, emballé dans du plastique. Au total, il y avait trois livres de corned-beef.

— Bon sang ! s'exclama Jack d'un ton réjoui. Et ça vient de New York ! On ne trouve pas ça dans les colonies, Papa.

— Je le sais, Jack, répondit Grand-Père Léo. Un copain juif m'a indiqué où je pouvais me le procurer, et comme j'adore ça, je savais que ça te plairait ; nous avons les mêmes goûts, toi et moi. (Il émit un petit gloussement, satisfait de voir qu'il leur avait fait plaisir.) Je vous ferai un sandwich quand nous serons à la maison. Mais d'abord, allons-y.

L'hélico s'éleva au-dessus du terminus et survola le désert sombre.

— Quel temps avez-vous eu ici ? demanda Grand-Père Léo.

— Pas mal de tempêtes, répondit Jack. Il y a une semaine environ, nous avons presque été enterrés. Il a fallu louer un excavateur pour nous dégager.

— C'est moche, dit Grand-père Léo. Il faudrait faire construire ce mur de béton dont tu parlais dans tes lettres.

— Les travaux de ce genre coûtent une fortune ici, déclara Silvia, ce n'est pas comme sur Terre.

— Je le sais bien, répondit Grand-Père Léo, mais vous devez protéger votre investissement – cette maison a une grande valeur, et le terrain aussi, puisque vous avez de l'eau à proximité ; n'oubliez pas ça.

— Comment pourrions-nous l'oublier ? dit Silvia. Mon Dieu, nous ne pourrions pas survivre sans ce canal.

— A-t-il été élargi cette année ? demanda Grand-Père Léo.

— Toujours la même taille, répondit Jack.

David prit la parole.

— Ils l'ont dragué, Grand-Père Léo. Je les ai regardés ; les gens de l'ONU, avec une grosse machine qui aspirait le sable du fond, et l'eau est beaucoup plus propre. Papa a même fermé le système de filtrage, et maintenant, quand le canalier passe pour ouvrir les vannes vers chez nous, on peut pomper l'eau tellement vite que Papa m'a permis de planter tout un nouveau potager que je peux arroser avec le trop-plein ; j'ai du maïs, des courges et quelques carottes, mais quelque chose a mangé toutes les betteraves. Et du maïs la nuit dernière. Nous avons installé un grillage pour empêcher les petits animaux d'entrer – comment on les appelle, Papa ?

— Des rats des sables, Léo, dit Jack à son père. Dès que le potager de David s'est mis à donner, les rats des sables sont arrivés. Ils sont très longs. (Jack écarta les mains.) Inoffensifs, mais ils peuvent avaler leur propre poids en dix minutes. Les anciens colons nous avaient prévenus, néanmoins il fallait essayer.

— C'est bien de faire pousser vos propres produits, dit Grand-Père Léo. Ouais, tu m'as parlé de ce jardin dans tes lettres, David : je serais content de le voir, dès demain. Ce soir, je suis fatigué ; c'est un long voyage, même avec leurs nouveaux astronefs. Comment dit-on encore ? Aussi rapide que la lumière ; mais ce n'est pas le cas ; il faut encore beaucoup de temps pour décoller et pour atterrir, et cela vous secoue. J'étais assis à côté d'une femme ; elle était terrifiée, elle pensait que nous allions griller tellement il faisait chaud à l'intérieur, même avec l'air conditionné. Je ne sais pas pourquoi ils nous laissent dans une telle chaleur, ils nous prennent pourtant assez cher. Mais il y a quand même une grande amélioration... tu te souviens du vaisseau que vous avez pris lors de votre émigration, il y a quelques années ? Deux mois !

— Léo, dit Jack, tu as pris ton masque à oxygène, j'espère. Le nôtre est trop vieux, maintenant. On ne peut plus compter dessus.

— Ne crains rien, j'ai le mien dans ma valise brune. Ne t'en fais pas pour moi, je peux supporter cette atmosphère – j'ai une nouvelle pilule cardiaque, très améliorée. Tout se perfectionne sur Terre. Bien entendu, c'est surpeuplé. Mais les gens vont être de plus en plus nombreux à émigrer ici – tu peux me croire. Le smog est tellement dense là-bas qu'il en devient presque irrespirable.

David éleva la voix.

— Grand-Père Léo, notre voisin, Mr. Steiner, il s'est suicidé ; son fils Manfred était dans le camp pour enfants anormaux, mais

maintenant il est revenu chez eux, et papa construit une machine pour qu'il puisse nous parler.

— Eh bien, déclara Grand-Père Léo d'une voix douce. (Il sourit à l'enfant.) C'est très intéressant, David. Quel âge à ce garçon ?

— Dix ans, répondit David, mais pour l'instant, il est encore absolument incapable de nous parler. Mais papa va arranger ça avec ses machines ; et tu sais pour qui travaille papa en ce moment ? Pour Mr. Kott, qui dirige le Syndicat des Travailleurs des Eaux et leur colonie ; c'est un homme très important.

— Il me semble avoir entendu parler de lui, dit Grand-Père Léo en faisant un clin d'œil à Jack ; et le garçon le remarqua.

— Papa, demanda Jack à son père, as-tu toujours l'intention d'acheter du terrain dans les Monts FDR ?

— Oh, absolument, répondit Grand-Père Léo. Tu peux y compter, Jack. Bien sûr, j'ai entrepris ce voyage afin de vous retrouver tous, mais je n'aurais pas pu m'éloigner aussi longtemps s'il ne s'était agi également d'un voyage d'affaires.

— J'avais espéré que tu y renoncerais, déclara Jack.

— Allons, Jack, dit Grand-Père Léo, ne t'en fais donc pas ; laisse-moi le soin de décider si j'ai tort ou raison ; cela fait maintenant bien des années que je suis dans les placements fonciers. Écoute. Tu vas me piloter jusqu'à cette chaîne de montagnes pour que je puisse y jeter un coup d'œil moi-même, d'accord ? J'ai de nombreuses cartes, mais je veux quand même les voir de mes propres yeux.

— Vous serez déçu en les voyant, déclara Silvia. C'est tellement désolé là-bas ; il n'y a pas d'eau, et presque rien de vivant.

— N'y pensons plus pour l'instant, répondit Grand-Père Léo en souriant à David. (Il donna un petit coup de coude au garçon.) Cela fait plaisir de voir ici un jeune homme solide et vigoureux, bien loin de l'air pollué que nous avons sur Terre.

— Vous savez, Mars a aussi des inconvénients, dit Silvia. Essayez de vivre quelque temps avec de l'eau croupie, ou même sans eau, et vous verrez.

— Je sais, répondit Grand-Père Léo d'une voix grave. Il vous faut du cran pour vivre ici. Mais l'environnement est sain ; ne l'oubliez pas.

Plus bas clignotaient maintenant les lumières de Bunchewood Park. Jack fit pivoter l'hélico en direction du nord, vers leur maison.

Tout en pilotant l'hélico de la Compagnie Yee, Jack Bohlen observait son père ; il s'émerveillait de voir qu'il avait si peu vieilli, que Léo paraissait très robuste et énergique, pour un homme qui serait bientôt octogénaire. Et il continuait de travailler à temps complet, plus à l'aise que jamais dans la spéculation foncière.

Cependant, même si ce n'était pas visible, Jack était sûr que le long voyage depuis la Terre avait fatigué Léo bien plus qu'il ne voulait

l'admettre. De toute manière, ils étaient presque arrivés, maintenant. Le gyrocompas indiquait le point 7.08054 ; quelques minutes encore, à peine.

Lorsque l'appareil fut garé sur le toit de la maison, ils descendirent et Léo exécuta aussitôt sa promesse ; il se mit à l'œuvre dans la cuisine et prépara joyeusement pour chacun un sandwich de corned-beef kascher avec du pain juif. Ils ne tardèrent pas à se retrouver tous assis dans le salon, en train de manger. Tout le monde était tranquille et détendu.

— Vous n'imaginez pas à quel point ce genre de nourriture nous manque, déclara enfin Silvia. Et même au marché noir...

Elle s'interrompit en regardant Jack.

— On peut quelquefois dénicher des friandises au marché noir, dit Jack, mais c'est devenu très difficile ces derniers temps. Personnellement, nous n'y arrivons pas. Il ne s'agit pas d'une question de morale : ces produits sont beaucoup trop chers, tout simplement.

Ils continuèrent de discuter durant un moment, parlèrent du voyage de Léo, de la situation sur Terre. À dix heures et demie, David fut envoyé au lit ; un peu plus tard, vers onze heures, Silvia s'excusa pour aller se coucher à son tour. Léo et Jack restèrent assis dans le salon, tout seuls.

— Pourrions-nous sortir jeter un coup d'œil au potager du garçon ? demanda Léo. Tu as une puissante lampe électrique ?

Jack prit sa lampe de détresse, et passa devant pour les éclairer. Ils sortirent dans l'air froid de la nuit.

Ils restèrent debout devant la petite pièce de maïs, et Léo demanda à voix basse :

— Comment vous entendez-vous en ce moment, Silvia et toi ?

— Très bien, répondit Jack, légèrement surpris par la question.

— Il me semble qu'il y a une certaine froideur entre vous, dit Léo. Ce serait affreux si vous vous sépariez. Tu as une femme formidable, Jack ; comme elle... tu n'en trouverais pas une sur un million.

— Je m'en rends compte, dit Jack, très mal à l'aise.

— Sur Terre, quand tu étais jeune, déclara Léo, tu draguais beaucoup. Mais je sais que tu t'es rangé, maintenant.

— En effet, répondit Jack. Et je crois que tu te fais des idées.

— Tu parais très renfermé, Jack, dit son père. J'espère que ton vieux problème ne te tourmente pas à nouveau ; tu vois ce que je veux dire. Je veux parler de...

— Je sais très bien de quoi tu veux parler.

Léo poursuivit impitoyablement :

— Quand j'étais enfant, il n'y avait pas tous ces troubles mentaux qui sévissent actuellement. C'est un signe des temps ; il y a trop de gens, une surpopulation écrasante. Je me souviens de ta première

crise ; et bien avant cela, disons lorsque tu avais dix-sept ans, et par la suite, tu étais très froid envers les autres gens, ils ne t'intéressaient pas. Tu étais également très maussade. Tu me sembles à nouveau comme cela en ce moment.

Jack regarda son père. Voilà l'ennui lorsque des parents vous rendent visite ; ils ne peuvent jamais résister à la tentation de reprendre leur ancien rôle de je-sais-tout, de mandarin. Pour Léo, Jack n'était pas un adulte marié, père de famille ; il s'agissait simplement de son fils Jack.

— Écoute, Léo, dit Jack. Il y a très peu de gens ici ; la colonisation est encore très dispersée sur cette planète. Et bien entendu, les gens d'ici ont moins l'esprit grégaire ; ils doivent agir d'une manière plus personnelle que sur Terre où justement, comme tu l'as dit, la vie n'est qu'une cohue perpétuelle.

Léo hocha la tête.

— Mmm. Mais cela devrait te rendre plus heureux de voir d'autres êtres humains.

— Si tu parles de toi, cela me fait très plaisir de te voir.

— Bien sûr, Jack, dit Léo. Je le sais. Peut-être suis-je tout bonnement fatigué. Mais tu ne parles pas beaucoup ; tu m'as l'air préoccupé.

— C'est mon travail, répondit Jack. Ce Manfred, ce garçon autistique... Je n'arrête pas d'y penser.

Mais comme autrefois, avec un véritable instinct paternel, son père pouvait aisément se rendre compte qu'il ne s'agissait que d'un prétexte.

— Allons, mon garçon, déclara Léo. Tu as de gros tracas, mais je sais comment cela se passe pour toi ; ton travail dépend de tes mains, et je parle de ton esprit, c'est ton esprit qui est renfermé. Peux-tu suivre une psychothérapie sur Mars ? Ne me dis pas non, je le sais mieux que toi.

— Je ne te dirais pas non, répondit Jack, mais je peux te dire que ce ne sont pas tes oignons.

Près de lui, dans l'ombre, son père sembla se recroqueviller, se calmer.

— D'accord, mon garçon, murmura-t-il. Pardon de m'être mêlé de ça.

Un silence gênant s'installa entre eux.

— Bon sang, dit Jack, nous n'allons pas nous disputer, Papa. Rentrons prendre un verre ou quelque chose avant d'aller nous coucher. Silvia t'a préparé un bon lit douillet dans l'autre chambre ; je suis sûr que tu dormiras bien.

— Silvia est très attentive aux besoins des autres, déclara Léo, avec une pointe d'accusation à l'adresse de son fils. Puis il reprit d'une voix

plus douce : Jack, je me fais toujours du souci pour toi. Peut-être suis-je trop vieux jeu pour comprendre toute cette histoire de... maladie mentale. De nos jours, tout le monde paraît en souffrir ; c'est une chose courante, comme jadis la grippe et la polio, ou quand nous étions gosses et que presque tout le monde attrapait la rougeole. Il y a cela, maintenant. Une fois, j'ai entendu à la télé que cela touchait une personne sur trois. Schizo... je ne sais quoi. Ce que je veux dire, Jack, c'est... lorsqu'on a tant de raisons de vivre, pourquoi tourner le dos à la vie, comme le font tous ces schizos. Cela n'a pas de sens. Ici, tu as une planète entière à conquérir. Demain, par exemple, j'irai avec toi jusqu'aux Monts FDR et tu pourras tout me montrer ; je connais tous les détails de la procédure légale ; je vais faire des achats. Écoute : tu vas en acheter aussi, tu m'entends ? Je t'avancerai l'argent.

Il adressa à Jack un sourire confiant qui dévoila sa denture d'acier.

— Cela ne me tente pas, dit Jack. Mais je te remercie.

— Je choisirai le terrain pour toi, proposa Léo.

— Non. Cela ne m'intéresse vraiment pas.

— Tu... ton travail actuel te plaît, Jack ? Cette machine que tu construis pour communiquer avec ce petit garçon muet ? Cela me paraît être une occupation estimable ; je suis fier de le savoir. David est un chic garçon, et on peut dire qu'il est fier de son père.

— Je le sais, dit Jack.

— David ne présente aucun signe de cette maladie des schizos, n'est-ce pas ?

— Non, répondit Jack.

— J'ignore d'où te viennent ces troubles, dit Léo, certainement pas de moi... J'aime les gens.

— Moi aussi, déclara Jack.

Il se demanda comment son père réagirait s'il découvrait sa liaison avec Doreen. Léo serait probablement très affligé ; il était né en 1924, il y avait si longtemps ! Sa génération était particulièrement prude. Le monde était différent à cette époque. C'était incroyable de voir comment son père s'était adapté au monde actuel ; un véritable miracle. Né durant la période d'expansion qui avait suivi la Première Guerre mondiale, Léo se trouvait maintenant ici, à la lisière du désert martien... mais il ne comprendrait quand même pas sa liaison avec Doreen, ne pourrait pas saisir à quel point il était vital pour lui de maintenir ce genre de relations intimes ; de les maintenir à tout prix... ou presque.

— Comment s'appelle-t-elle ? demanda Léo.

— Co... comment ? bredouilla Jack.

— J'ai quelque don de télépathie, déclara Léo d'une voix blanche. Pas vrai ?

— Effectivement, répondit Jack au bout d'un instant.

— Silvia le sait ?

— Non.

— J'en étais sûr, parce que tu ne m'as pas regardé en face.

— Tu dis des conneries, lança Jack d'un ton furieux.

— Est-elle également mariée ? Cette femme que tu fréquentes, a-t-elle aussi des enfants ?

S'efforçant de parler d'une voix égale, Jack déclara :

— Pourquoi ne te sers-tu pas de ton talent télépathique pour le savoir ?

— Ce que je veux, c'est que Silvia n'en souffre pas, dit Léo.

— Elle n'en souffrira pas.

— C'est triste de venir de si loin pour apprendre une chose pareille, dit Léo. Enfin... (Il soupira.) Il y a mon travail, de toute façon. Demain, nous nous mettrons en route de bon matin, tous les deux.

— Ne juge pas trop sévèrement, Papa, dit Jack.

— D'accord, consentit Léo. C'est le monde moderne, je sais. Tu penses qu'en ayant des aventures tu pourras rester en forme, n'est-ce pas ? Après tout, pourquoi pas. Peut-être est-ce un moyen de rester sain d'esprit. Je ne veux pas dire par là que tu n'es pas sensé...

— Seulement un peu dérangé, déclara sèchement Jack, d'un ton amer.

Mon Dieu, pensa-t-il, mon propre père. Quelle affreuse épreuve ! Quelle tragédie lamentable !

— Je sais que tu t'en sortiras très bien, dit Léo. Je vois maintenant que tu fais des efforts pour cela ; pour toi, il ne s'agit pas simplement de draguer. Je m'en rends compte au son de ta voix – tu as des problèmes. Ce sont toujours les mêmes, mais on s'use en vieillissant, et cela devient de plus en plus dur – pas vrai ? Ouais, je comprends bien. C'est une planète de solitude. C'est un miracle que vous autres émigrants ne soyez pas tous devenus complètement dingues. Je comprends à quel point tu peux apprécier l'amour, où que tu puisses le trouver. Il te faut quelque chose, un but, comme pour moi cette affaire de terrains ; peut-être le trouveras-tu en construisant ta machine pour ce pauvre gosse muet. J'aimerais bien le rencontrer.

— Tu pourras le voir, répondit Jack. Peut-être demain.

Ils restèrent encore là un moment, puis retournèrent dans la maison.

— Silvia prend toujours de la drogue ? demanda Léo.

— De la drogue ! s'exclama Jack en riant. C'est du phénobarbital. Oui, elle en prend.

— Une si gentille fille, dit Léo. Quel dommage qu'elle soit tellement nerveuse, qu'elle se fasse tant de soucis. Et en plus, d'après ce que tu m'as dit, elle aide votre voisine, cette malheureuse veuve.

Parvenu dans le salon, Léo s'assit dans le fauteuil de Jack, croisa les jambes et se pencha en arrière en soupirant, s'installant confortablement afin de pouvoir continuer à parler... vraisemblablement, il avait encore beaucoup de choses à évoquer, sur une foule de sujets, et il avait bien l'intention de les dire.

Silvia était allongée sur le lit, presque endormie, l'esprit engourdi par les cent milligrammes de phénobarbital qu'elle avait pris avant d'aller se coucher, comme à l'accoutumée. Elle avait vaguement entendu murmurer dans la cour les voix de son mari et de son beau-père ; pendant un instant, leur ton était devenu plus vif et Silvia s'était redressée, inquiète.

Est-ce qu'ils vont se disputer ? se demanda-t-elle. Mon Dieu, j'espère que non ; je ne voudrais pas que le séjour de Léo puisse être une gêne. De toute façon, leurs voix s'étaient apaisées, et Silvia s'était étendue à nouveau.

C'est un vieil homme charmant, pensa-t-elle. Il ressemble beaucoup à Jack, mais il est simplement un peu plus obstiné, à sa manière.

Ces derniers temps, depuis qu'il travaillait pour Arnie Kott, son mari avait changé. Sans aucun doute à cause de l'effrayant boulot qu'on lui avait donné ; le fils Steiner, ce garçon muet, autistique, la dérangeait beaucoup, et dès le début elle avait déploré sa présence. La vie était déjà bien assez compliquée. Le garçon galopait sans arrêt dans la maison, ou à l'extérieur, courait sur la pointe des pieds, le regard toujours agité comme s'il voyait des objets invisibles, ou entendait des sons inaudibles pour les autres. Si seulement on pouvait aller à rebrousse-temps afin de ressusciter Norbert Steiner d'une manière ou d'une autre ! Si seulement...

Le temps d'un éclair, son esprit drogué aperçut le petit homme médiocre partir de bon matin en portant ses valises remplies de marchandises ; le vendeur qui part en tournée, pour proposer ses yoghourts et ses sirops.

Est-il encore vivant quelque part ? Peut-être Manfred le voyait-il, lui qui était perdu dans un temps altéré – selon Jack. Quelle surprise les attend donc lorsqu'ils entreront en contact avec le garçon et s'apercevront qu'ils ont ranimé ce pauvre petit fantôme... mais leur théorie est probablement vraie, et c'est de l'avenir qu'il s'agit, cet enfant voit le futur. Ils obtiendront ce qu'ils désirent. Mais pourquoi, Jack ? Que veux-tu en faire, Jack ? Il y a une affinité entre toi et cet enfant malade. C'est ça ? Oh... Ses pensées cédèrent la place aux ténèbres.

Et ensuite ? T'occuperas-tu à nouveau de moi ?

Il n'y a pas d'affinité entre un être sain et un être malade. Tu es différent ; et cela m'accable. Léo le sait ; je le sais. Et toi ? Cela te

préoccupe ?

Elle s'endormit.

Très haut dans le ciel, des oiseaux carnassiers volaient en cercles. Leurs excréments souillaient le sol, au pied du bâtiment dans lequel se découpaient des fenêtres. Il se mit à ramasser quelques petits tas. Ils se tordaient et gonflaient comme de la pâte, et il sut qu'il y avait des créatures vivantes à l'intérieur ; il les transporta avec précaution dans le couloir vide du bâtiment. L'un d'eux était ouvert, portant une déchirure dans son enveloppe ressemblant à une chevelure tressée ; il devint trop gros pour pouvoir être porté, et il le vit alors dans le mur. Il était posé dans un compartiment, la déchirure était si large qu'il pouvait apercevoir la créature au-dedans.

C'était rongeasse ! Un ver enroulé, formé d'anneaux humides et blancs comme des os, un ver visqueux, issu d'un corps humain. Si seulement les oiseaux qui volaient si haut pouvaient le découvrir et le dévorer, tout simplement. Il descendit l'escalier en courant, mais les marches se dérochèrent sous ses pas. Il manquait des planches. Son regard plongea dans la brèche, dans une cavité froide et sombre, et le sol était couvert de bois tellement pourri qu'il formait une couche de poudre humide, rongée par la moisissure gluante.

Des bras se levèrent, le projetèrent vers les oiseaux tournoyants ; il flotta en l'air, et tomba en même temps. Ils lui dévorèrent la tête. Puis il se trouva sur un pont surplombant la mer. On voyait des requins dans l'eau, leurs ailerons fins et tranchants. Il en attrapa un au bout de sa ligne, et la bête jaillit hors de l'eau, la gueule ouverte, pour l'avaler. Il recula mais le pont s'effondra ; l'eau lui arrivait à la taille.

Il tombait maintenant une pluie de rongeasse ; tout était rongeasse où qu'il regarde. Un groupe de ceux qui ne l'aimaient pas apparut à l'extrémité du pont en portant un anneau composé de dents de requins. Il était empereur. Ils le couronnèrent et il s'efforça de les remercier. Mais ils baissèrent l'anneau autour de son cou et se mirent à l'étrangler. Ils serrèrent en tournant et les dents de requin lui coupèrent la tête. Une fois de plus, il se retrouva assis dans la cave sombre et humide, entouré de moisissure poudreuse, écoutant le clapotis omniprésent de la marée. Un monde où régnait la rongeasse, et il n'avait pas de voix ; les dents de requin lui avaient arraché la voix.

Je suis Manfred, dit-il.

— Je te le dis, déclara Arnie Kott à la fille allongée près de lui dans le grand lit, tu seras vraiment contente quand nous entrerons en contact avec lui – je veux dire, nous aurons un gros avantage à ce moment : nous aurons le futur, et où est-ce que les choses se passent,

sinon dans le futur ?

Doreen Anderton murmura en bougeant légèrement.

— Ne t'endors pas, dit Arnie en se penchant pour allumer une autre cigarette. Écoute, tu sais quoi ? Un très gros spéculateur immobilier de la Terre est arrivé aujourd'hui ; nous avons un gars du syndicat à l'astroport, et il l'a reconnu bien que le spéculateur en question ait été enregistré sous un nom d'emprunt, naturellement. Nous avons vérifié auprès du transporteur, et l'homme a filé aussitôt en semant notre gars. J'avais bien dit qu'ils viendraient ! Écoute, quand le petit Steiner parlera, cela va faire du chambard. Tu ne crois pas ?

Il secoua la fille endormie.

— Si tu ne te réveilles pas, dit Arnie, je te fous hors du lit, et tu pourras rentrer à pied jusqu'à ton appartement.

Doreen grommela, se retourna, puis se redressa. Dans la chambre principale d'Arnie Kott, la faible lumière lui donnait une pâleur diaphane ; tout en bâillant, elle écarta une mèche de cheveux qui lui tombait sur les yeux. Une des bretelles de sa chemise de nuit glissa sur son bras, et Arnie regarda d'un air appréciateur son sein gauche, haut et ferme, et un petit bijou de mamelon serti en plein centre.

Bon sang, j'ai une sacrée nana, se dit Arnie. Elle est vraiment chouette. Et elle a fait un boulot fantastique en empêchant Bohlen de tout plaquer, comme le font généralement ces schizophrènes hébéphréniques – je veux dire, il est presque impossible de les maintenir à la tâche, ils sont tellement instables, tellement irresponsables. Ce Bohlen ; c'est un crétin savant, un crétin qui sait assembler des choses, et nous devons soigner sa bêtise, nous devons faire des concessions. On ne peut pas forcer un gars comme ça ; lui-même ne force pas les choses. Arnie prit la couverture et la repoussa pour découvrir Doreen ; il sourit en regardant ses jambes nues, sourit en la voyant tirer sa chemise de nuit sur ses genoux.

— Comment peux-tu être fatiguée ? lui demanda-t-il. Tu n'as fait que rester allongée. Ce n'est pas vrai ? C'est tellement dur de rester allongée ?

Elle le regarda, les yeux mi-clos.

— Je ne veux plus, dit-elle.

— Quoi ? s'exclama-t-il. Tu plaisantes ? On vient de commencer. Retire cette chemise de nuit.

Il saisit l'ourlet du vêtement et, d'un geste vif, découvrit de nouveau Doreen ; il glissa un bras sous la fille, la souleva, et lui retira prestement sa chemise de nuit, qu'il déposa ensuite sur la chaise placée près du lit.

— Je vais dormir, déclara Doreen en fermant les yeux. Si tu n'y vois pas d'inconvénients.

— Pourquoi en verrais-je ? répondit Arnie. Tu es toujours là, pas vrai ? Endormie ou éveillée – tu es là en chair et en os, et plutôt en chair.

— Ouille ! protesta-t-elle.

— Désolé. (Il l'embrassa sur la bouche.) Je ne voulais pas te faire mal.

Doreen laissa retomber sa tête sur le lit ; elle allait vraiment dormir. Arnie en fut un peu offusqué. Mais après tout... elle ne participait jamais beaucoup, de toute façon.

— Remets-moi ma chemise de nuit quand tu auras fini, murmura Doreen.

— Ouais, mais j'ai pas encore fini.

J'en ai bien pour une heure, pensa Arnie. Peut-être même deux. Ça me plaît aussi de cette manière. Une femme endormie ne parle pas. C'est ça qui gâche tout, quand elles commencent à parler. Ou quand elles poussent tous ces gémissements. Il n'avait jamais pu supporter ces gémissements.

Je voudrais tant voir les résultats du projet de Bohlen, pensa-t-il. Je brûle d'impatience ; je sais que nous entendrons des choses absolument fantastiques lorsque la communication sera établie. C'est l'esprit complètement fermé de ce gosse ; quand je pense à tous les trésors qu'il contient. Il doit y avoir un monde féérique, là-dedans, un monde de beauté, de pureté, de véritable innocence.

Dans son demi-sommeil, Doreen se mit à gémir.

Jack Bohlen déposa une grosse graine verte dans la main de son père. Léo l'examina, et la lui rendit.

— Qu'est-ce que tu as vu ? demanda Jack.

— J'ai vu ça, la graine.

— S'est-il passé quelque chose ?

Léo réfléchit, mais ne parvint pas à voir ce qui aurait bien pu se passer, et répondit finalement :

— Non.

Assis près du projecteur, Jack déclara :

— Maintenant, regarde.

Il appuya sur l'interrupteur pour plonger la pièce dans l'obscurité, puis le projecteur se mit en marche et une image apparut sur l'écran. Il s'agissait d'une graine enfouie dans la terre. Et tandis que Léo regardait, elle s'ouvrit. Deux tubercules en sortirent pour explorer les alentours ; l'un d'eux se mit à monter, l'autre se divisa en fines radicelles pour tâtonner à la surface du sol. Pendant ce temps, la graine pivota dans la terre. Des prolongements énormes se déployèrent du tubercule montant, et Léo poussa une exclamation.

— Dis donc, Jack, déclara-t-il. Vous avez de drôles de graines sur Mars ; regarde comme elle se développe. Bon sang, elle grandit à une vitesse folle.

— Ce n'est qu'un haricot de Lima tout à fait ordinaire, répondit Jack, le même que celui que je viens de te montrer. Mais ce film est accéléré, cinq jours ont été comprimés en quelques secondes. Nous pouvons donc voir les mouvements qui agitent la graine en train de germer ; normalement, cela se déroule trop lentement pour que nous puissions discerner la moindre progression.

— Tu sais, Jack, dit Léo, c'est vraiment extraordinaire. Alors pour ce gosse, le temps se déroule comme pour cette graine. Je comprends. Les choses que nous pouvons voir bouger doivent tourbillonner tellement vite autour de lui qu'elles en sont pratiquement invisibles, et par contre, je parie qu'il peut observer des mouvements aussi lents que celui de cette graine ; je parie qu'il peut aller s'asseoir dans le jardin et regarder pousser les plantes, et pour lui cinq jours ne doivent pas durer plus longtemps que, disons, cinq minutes pour nous.

— Du moins, c'est la théorie, répondit Jack.

Puis il se mit à expliquer à Léo comment fonctionnait la chambre. Il émailla son discours de nombreux termes techniques que Léo ne

comprenait pas, et ce dernier fut un peu irrité de voir que Jack poursuivait implacablement ses explications. Il était déjà onze heures du matin, et Jack ne manifestait pas la moindre intention de l'emmener faire un tour au-dessus des Monts FDR ; il paraissait complètement absorbé par son sujet.

À un certain moment, Léo murmura :

— Très intéressant.

— Nous prenons une bande magnétique enregistrée à trente-huit centimètres par seconde, et nous la faisons défiler pour Manfred à la vitesse de neuf centimètres et demi par seconde. Il ne s'agit que d'un simple mot, comme « arbre ». Et en même temps nous projetons l'image d'un arbre, immobile, avec le mot écrit dessous, que nous lui laissons voir pendant quinze à vingt minutes. Ensuite, ce que dit Manfred est enregistré à neuf centimètres et demi par seconde, et pour pouvoir l'entendre nous le repassons en accéléré à trente-huit.

— Écoute, Jack, déclara Léo, il serait temps d'aller faire ce tour en hélico.

— Bon dieu, dit Jack, mais je te parle de mon boulot. (Il eut un geste énervé.) Je pensais que tu voulais le rencontrer – il sera là d'un instant à l'autre. Sa mère l'envoie...

Léo l'interrompt :

— Écoute, mon garçon, j'ai traversé des millions de kilomètres pour examiner ce terrain. Alors, est-ce que nous y allons, oui ou non ?

— Nous attendrons l'arrivée du garçon, répondit Jack, nous l'emmènerons avec nous.

— D'accord, dit Léo.

Il désirait éviter les frictions ; et il était prêt à consentir à des compromis, du moins tant que cela serait humainement possible.

— Mon Dieu, tu te trouves pour la première fois de ta vie à la surface d'une autre planète. Je pensais que tu aurais voulu te promener, regarder un peu le canal, la rigole d'irrigation. (Jack tendit la main vers la droite.) Tu n'y as même pas jeté un simple coup d'œil, alors que les gens veulent voir ces canaux depuis des siècles – on a même douté de leur existence.

Vexé, Léo hocha la tête d'un air soumis.

— Alors, montre-les moi.

Il quitta l'atelier derrière Jack, sortit dans la lumière terne et rougeâtre du soleil martien.

— Il fait frais, remarqua Léo en reniflant l'air. Dis donc, c'est vraiment facile de se promener ici ; la nuit dernière, j'ai remarqué que j'avais l'impression de ne peser que vingt-cinq ou trente kilos. Ce doit être parce que Mars est si petit – pas vrai ? C'est sûrement bon pour les gens qui ont des problèmes cardiaques, dommage que l'air soit si ténu. Hier soir, je me suis dit que c'était le corned-beef qui m'avait...

— Léo, déclara son fils, tais-toi et regarde, veux-tu.

Léo observa le paysage. Il vit un désert plat, de petites montagnes dans le lointain. Il vit une rigole profonde remplie d'une eau brune et presque inerte, et près de la rigole un peu de végétation verte ressemblant à de la mousse. C'était tout, à part la maison de Jack et celle des Steiner un peu plus loin. Il regarda le jardin, mais il l'avait déjà vu la nuit précédente.

— Alors ? demanda Jack.

— C'est très impressionnant, Jack, répondit Léo avec obligeance. C'est un endroit très bien ; une agréable résidence moderne. Quelques plantations supplémentaires, divers aménagements, et ce sera parfait.

Jack lui lança un sourire de biais, et déclara :

— C'est un rêve qui dure depuis un million d'années ; se trouver ici pour voir tout ça.

— Je le sais, mon garçon, et je suis extrêmement fier de ce que vous avez accompli, toi et ta charmante femme. (Léo hocha la tête d'un air solennel.) Nous pouvons nous mettre en route, maintenant ? Tu pourrais peut-être aller jusqu'à l'autre maison pour ramener ce garçon, à moins que David ne s'y soit déjà rendu ? Il est peut-être parti le chercher ; je ne le vois pas dans les environs.

— David est à l'école. On est passé le prendre pendant que tu dormais.

— Cela ne me dérange pas d'aller chercher ce garçon, dit Léo, ce Manfred, je crois ; si tu es d'accord.

— Allons-y, répondit Jack. Je t'accompagne.

Ils longèrent une petite rigole, traversèrent un terrain sablonneux où poussaient quelques plantes clairsemées ressemblant à des fougères, et arrivèrent devant l'autre maison. Léo entendit des voix de petites filles à l'intérieur. Sans hésiter, il gravit les marches qui menaient à la véranda, et actionna la sonnette.

Derrière la porte qui s'ouvrit apparut une grande femme blonde aux yeux douloureux et fatigués.

— Bonjour, dit Léo, je suis le père de Jack Bohlen ; je suppose que vous êtes la maîtresse de maison. Voilà, nous voudrions emmener votre garçon faire un tour, et vous le ramener sain et sauf.

Le regard de la grande femme blonde se porta derrière lui car Jack venait d'arriver sur la véranda ; sans un mot, elle retourna dans la maison. Puis elle revint accompagné d'un jeune garçon. Voilà donc le petit skizo, pensa Léo. Il a l'air mignon, on parierait un million d'années qu'il est normal.

— Nous allons faire un tour, jeune homme, lui dit Léo. Qu'est-ce que tu en penses ?

Puis il se rappela ce que Jack avait dit sur le déroulement du temps pour ce garçon, et répéta très lentement sa phrase en traînant

sur chaque mot.

Le garçon se précipita en bas des escaliers et se mit à courir vers le canal ; il se déplaçait à une vitesse hallucinante, et disparut bientôt derrière la maison des Bohlen.

— Mrs. Steiner, dit Jack, permettez-moi de vous présenter mon père.

La grande femme blonde tendit vaguement la main ; Léo se rendit compte qu'elle avait l'air dans les nuages, mais il lui serra la main.

— Très heureux de faire votre connaissance, déclara-t-il poliment. Et je suis désolé d'avoir appris le décès de votre mari ; c'est une chose affreuse, qui vous frappe comme ça, sans prévenir. J'ai connu un gars à Détroit, un de mes meilleurs amis, qui a fait un jour la même chose ; il a dit au revoir en sortant du magasin, et personne ne l'a plus jamais revu.

— Comment allez-vous, Mr. Bohlen, dit Mrs. Steiner.

— Nous allons emmener Manfred en promenade, lui dit Jack. Nous devrions rentrer en fin d'après-midi.

Tandis que Léo et son fils repartaient, la femme resta au même endroit, sur la véranda, les regardant s'éloigner.

— Elle a l'air assez bizarre, elle aussi, murmura Léo.

Jack ne répondit pas.

Ils retrouvèrent le garçon, tout seul dans le petit jardin de David ; peu après, ils étaient tous les trois dans l'hélico de la Compagnie Yee et survolaient le désert en direction du nord, vers les montagnes qui se découpaient à l'horizon. Léo déplia une grande carte qu'il avait emportée, et sur laquelle il se mit à faire des marques.

— Je pense que nous pouvons parler librement, dit-il à Jack en désignant le garçonnet de la tête. Il ne va pas... (Il hésita.) Tu vois ce que je veux dire.

— S'il nous comprend, répondit Jack d'un ton sec, ce sera...

— D'accord d'accord, dit Léo, je voulais simplement m'en assurer.

Il prit soin de ne pas inscrire sur la carte l'emplacement où, selon ses sources, devait s'installer l'ONU. Mais il indiqua leur trajet en notant les indications données par le gyrocompas du tableau de bord de l'hélico.

— Quelles rumeurs as-tu appris, mon garçon ? demanda-t-il à son fils. Concernant l'intérêt que l'ONU porte aux Monts FDR ?

— Quelque chose à propos d'un parc ou d'une centrale, répondit Jack.

— Tu veux savoir exactement de quoi il s'agit ?

— Bien sûr.

Léo se mit à fouiller dans la poche intérieure de son manteau et en tira une enveloppe. Il en sortit une photographie qu'il tendit à Jack.

— Cela te rappelle quelque chose ?

Jack regarda la photo et vit qu'elle représentait un bâtiment long et mince. Il l'examina longuement.

— L'ONU s'apprête à en construire, dit Léo. Des résidences à logements multiples. Ils vont en construire une floppée, sur des kilomètres et des kilomètres, avec des centres commerciaux complets – supermarchés, quincailleries, drugstores, blanchisseries, salons de thé. Entièrement bâtis par un équipement asservi, des robots de construction qui programment eux-mêmes leurs instructions.

Jack fit alors remarquer :

— Cela ressemble à la coop dans laquelle je vivais il y a quelques années, au moment de ma dépression.

— Exactement. Le mouvement coopératif participera au projet avec l'ONU. Ces Monts FDR étaient jadis fertiles, comme chacun sait ; il y avait beaucoup d'eau ici. Les services hydrauliques de l'ONU croient pouvoir remonter d'énormes quantités d'eau à partir de la nappe souterraine. Dans ces montagnes, la nappe aquifère est plus proche de la surface que partout ailleurs sur Mars ; les ingénieurs de l'ONU pensent qu'à l'origine l'alimentation en eau du réseau canalisé provenait de là.

— La coop ici, sur Mars, dit Jack d'une voix étrange.

— Ce seront de beaux bâtiments modernes, déclara Léo. Il s'agit d'un projet plutôt ambitieux. L'ONU amènera gratuitement les gens sur Mars, assurera leur transport jusqu'à leur nouvelle résidence, et le prix d'achat d'un logement sera peu élevé. Comme tu dois t'en douter, cela prendra une bonne partie de ces montagnes, et j'ai entendu dire qu'ils espéraient achever leur projet d'ici une dizaine ou une quinzaine d'années.

Jack ne répondit rien.

— Une émigration de masse, dit Léo. C'est à coup sûr ce qui se produira.

— Je le crois aussi, déclara Jack.

— Les fonds affectés sont incroyables, expliqua Léo. La coop seule investit près de mille milliards de dollars. Elle a d'énormes réserves de caisse, tu sais ; c'est l'un des groupes les plus riches de la Terre – son actif est plus important que celui du groupe d'assurances, ou de n'importe lequel des grands systèmes bancaires. Avec leur participation à ce projet, un échec s'avère absolument impossible. L'ONU négocie avec eux depuis six ans pour conclure cette affaire.

Jack déclara finalement :

— Quel changement cela produira sur Mars ! Le simple fait que les Monts FDR soient fertilisés... rien que ça.

— Et fortement peuplés, lui rappela Léo.

— C'est difficile à croire, dit Jack.

— Ouais, je sais, mon garçon, mais il n'y a pas le moindre doute ;

dans quelques semaines, la nouvelle sera rendue publique. Je l'ai apprise il y a un mois. J'ai cherché quelques actionnaires de ma connaissance qui puissent avancer un capital à risque... et je les représente, Jack. Tout seul, je n'ai pas les moyens.

— Tu veux dire, déclara Jack, que ton projet est de venir ici avant que l'ONU ne s'approprie le terrain. Tu vas l'acheter pour une bouchée de pain et le revendre très cher à l'ONU.

— Nous achèterons de grandes étendues, dit Léo, que nous diviserons aussitôt. Nous le partagerons en lots de – disons – trente mètres sur vingt-cinq. Les titres de propriétés seront aux mains d'un nombre assez important d'individus : les femmes, les cousins, les employés, les amis des membres de mon groupe.

— De ton syndicat, dit Jack.

— Oui, c'est bien cela, répondit Léo d'un air content. Un syndicat.

Au bout d'un moment, Jack demanda d'une voix rauque :

— Et tu n'as pas l'impression qu'il y a quelque chose de mal dans une telle entreprise ?

— De mal ? Dans quel sens ? Je ne te suis pas, fiston.

— Mon dieu, dit Jack. C'est évident.

— Pas pour moi. Explique-toi.

— Tu fais du tort à la population terrestre tout entière – ce sont eux qui devront avancer l'argent. Tu augmentes le coût de ce projet pour faire de gros profits.

— Mais, Jack, c'est cela la spéculation immobilière. (Léo semblait déconcerté.) De quoi s'agirait-il, selon toi ? On fait ça depuis des siècles ; on achète un terrain bon marché quand personne n'en veut parce que l'on croit pour une raison ou une autre qu'un jour il vaudra beaucoup plus. Et on ne peut se fonder que sur ses propres présomptions. On ne peut s'appuyer que là-dessus lorsqu'on met son plan à exécution. Quand ils apprendront la nouvelle, tous les spéculateurs immobiliers voudront acheter ; en fait, c'est déjà ce qu'ils font en ce moment. Je les ai à peine devancé de quelques jours. Ils sont coincés par votre loi qui oblige les acheteurs à se trouver sur Mars ; ils ne sont pas préparés à entreprendre le voyage au pied levé. Et ils ont laissé passer leur chance. Car d'ici ce soir j'espère bien avoir versé un premier acompte pour l'achat des terrains qui nous intéressent. (Il indiqua la zone qui s'étendait devant eux.) C'est par là. J'ai emmené toutes sortes de cartes ; je n'aurai aucun problème pour localiser l'endroit. Il est situé dans une grande région de caftons, appelée Henry Wallace. Pour satisfaire à la loi, je dois poser le pied sur le terrain que je souhaite acheter et placer dans un lieu exposé un repère fixe parfaitement identifiable. J'ai apporté un de ces repères, un jalon d'acier réglementaire qui porte mon nom. Nous nous poserons dans la zone Henry Wallace, et tu pourras m'aider à placer le

jalon. C'est une simple formalité qui ne prendra que quelques minutes.

Il fit un sourire à son fils.

Tout en regardant son père, Jack pensa : *Il est fou*. Mais Léo lui souriait calmement, et Jack se rendit compte que son père n'était pas fou, qu'il avait entièrement raison : les spéculateurs immobiliers agissaient ainsi, c'était leur façon à eux d'accomplir leur travail ; la coop et l'ONU s'apprêtaient effectivement à lancer un projet colossal. Un homme d'affaires aussi perspicace et expérimenté que son père ne pouvait pas se tromper. Léo Bohlen, et ceux qui le suivaient dans cette entreprise, ne s'engageaient pas sur de simples rumeurs. Ils connaissaient des gens très haut placés. Il y avait eu des fuites, à la coop, à l'ONU – ou même venant des deux organismes – et Léo utilisait tous les moyens dont il disposait pour profiter de la situation.

— C'est... la nouvelle la plus extraordinaire, que j'aie jamais entendue, dit Jack. Du moins pour ce qui est du développement de Mars.

Il avait encore du mal à y croire.

— Avec bien du retard, déclara Léo. Cela aurait dû être fait dès le début. Mais ils attendaient des investissements de capitaux privés ; ils espéraient que d'autres s'en chargeraient.

— Cela changera la vie de tous les habitants de Mars, dit Jack.

Cela modifierait l'équilibre des pouvoirs, et entraînerait l'avènement d'une classe dirigeante complètement différente : lorsque la coop serait installée, associée à l'ONU, Arnie Kott et Bosley Touvim – c'est-à-dire les colonies syndicales ou nationales – ne seraient plus que du menu fretin.

Pauvre Arnie, pensa-t-il. Il n'y survivra pas. Il sera dépassé par le temps, le progrès, la civilisation ; Arnie et ses bains de vapeur qui gaspillent de l'eau, le ridicule symbole de sa splendeur.

— Maintenant, écoute bien, Jack, déclara son père, n'ébruie pas cette information, car elle est confidentielle. Nous ne voulons pas nous faire duper par la compagnie des actes – c'est l'organisme qui enregistre les titres. Je veux dire, quand nous aurons versé l'acompte les autres spéculateurs – surtout les spéculateurs locaux – seront mis au courant et feront pression sur la compagnie des actes, et nous risquerions...

— Je vois, dit Jack.

La compagnie des actes pourrait antidater le versement d'un spéculateur local et lui donner ainsi une apparente priorité sur Léo. Dans un tel jeu, de nombreuses supercheries doivent être possibles, se dit Jack ; pas étonnant que Léo soit aussi prudent.

— Nous avons fait une enquête sur la compagnie des actes, et elle a l'air honnête. Mais on ne sait jamais ; l'enjeu est tellement important.

Soudain, Manfred Steiner poussa un grognement rauque.

Surpris, Jack et Léo regardèrent le garçon. Ils avaient complètement oublié sa présence ; l'enfant se tenait à l'arrière de la cabine et regardait en bas, le visage pressé contre la vitre. Il indiquait fébrilement quelque chose.

Jack aperçut beaucoup plus bas un groupe de Bleeks avançant sur un sentier de montagne.

— Tu as raison, dit Jack au jeune garçon, il y a des gens là en bas ; ils sont certainement en train de chasser.

Il se rendit compte que Manfred n'avait sans doute jamais vu de Bleek. Comment réagirait-il en se trouvant brusquement devant eux, se demanda-t-il. Il serait facile de provoquer une telle rencontre ; il suffirait de poser l'hélico sur le chemin qu'emprunte ce groupe de Bleeks.

— Qui sont-ils ? demanda Léo en regardant vers le sol. Des Martiens ?

— C'est bien cela, répondit Jack.

— Ça alors ! s'exclama Léo en riant. Voilà donc les Martiens... ils ressemblent davantage à des Noirs aborigènes, comme les Boschimans africains.

— Ils en sont très proches, admit Jack.

Manfred était maintenant très excité ; le regard brillant et il courait d'une fenêtre à l'autre, pour regarder vers le sol en marmonnant.

Qu'arriverait-il si Manfred vivait parmi une famille de Bleeks durant quelque temps ? se demanda Jack. Ils se déplacent plus lentement que nous ; leurs existences sont moins complexes, moins agitées. Peut-être leur sens du temps est-il voisin de celui de Manfred... pour les Bleeks, nous autres Terriens pouvons ressembler à des maniaques qui foncent à une vitesse extraordinaire et dépensent une énergie fantastique en pure perte.

Mais placer Manfred chez les Bleeks ne lui permettrait pas de réintégrer sa propre société. En réalité, se dit Jack, cela pourrait tellement l'éloigner de nous qu'il n'y aurait plus la moindre chance de communiquer avec lui.

Et après réflexion, il décida de ne pas atterrir.

— Est-ce que ces gars-là travaillent ? demanda Léo. Ces Martiens ?

— Certains ont été domestiqués, comme on dit, répondit Jack. Mais la plupart d'entre eux continuent de mener l'existence qui est la leur depuis toujours ; ils chassent et cueillent des fruits. Ils n'ont pas encore atteint le stade de l'agriculture.

Une fois dans la région Henry Wallace, Jack posa l'hélico et descendit sur le sol sec et rocailleux, en compagnie de son père et de

Manfred. Ce dernier reçut des crayons et du papier pour s'amuser tandis que les deux hommes se mettaient à la recherche d'un endroit satisfaisant pour planter le jalon.

Ils trouvèrent un plateau peu élevé, qui convenait, et ce fut surtout Jack qui se chargea d'installer le repère ; son père se promenait ici et là pour examiner les plantes et les formations rocheuses d'un air impatient et visiblement irrité. Il ne paraissait pas se plaire dans cette région inhabitée – cependant, il n'en parla pas ; il nota poliment la présence d'un terrain fossilifère que Jack lui fit remarquer.

Ils prirent des photographies du repère et de la zone environnante puis, leur travail accompli, retournèrent vers l'hélico. Manfred était assis sur le sol, très occupé à crayonner. Jack constata que l'état désolé du paysage ne semblait pas déranger l'enfant. Celui-ci, enfermé dans son monde intérieur, dessinait en ignorant les deux hommes ; il relevait les yeux de temps en temps, mais pas pour les regarder. Son regard était vide.

Qu'est-ce qu'il dessine ? se demanda Jack, et il vint se placer derrière le garçon.

Manfred, qui relevait parfois la tête pour fixer ses yeux éteints sur le paysage environnant, avait griffonné de grands bâtiments plats.

— Regarde ça, papa, dit Jack en faisant un effort pour conserver une voix calme et ferme.

Debout derrière le garçon, les deux hommes le regardèrent dessiner, regardèrent les bâtiments qui devenaient de plus en plus distincts sur le papier.

Eh bien, il n'y a pas d'erreur possible, pensa Jack. Manfred dessine les constructions qui s'élèveront ici. Il reproduit le paysage à venir, et non celui que nous pouvons observer.

— Je me demande s'il a vu la photo que je t'ai montrée, dit Léo. Celle qui représentait les maquettes.

— Peut-être, répondit Jack.

Ce serait une explication ; le garçon avait compris leur conversation, avait regardé les papiers, et son inspiration provenait de là. Mais la photo montrait les bâtiments vus du dessus ; et la perspective était différente sur la feuille. L'enfant avait crayonné les immeubles tels qu'ils pourraient apparaître à un observateur situé au niveau du sol. Tels qu'ils pourraient apparaître, réalisa Jack, à une personne assise juste à l'endroit où nous nous trouvons.

— Je ne serais pas surpris qu'il y ait du vrai dans cette théorie sur le temps, dit Léo. (Il jeta un coup d'œil à sa montre.) À propos de temps, je crois que...

— Oui, nous allons rentrer, acquiesça Jack d'un ton pensif.

Il avait remarqué autre chose dans le dessin du garçon. Il se demanda si son père l'avait vu. Les constructions, les énormes

bâtiments coopératifs esquissés par l'enfant, se développaient devant leurs yeux d'une manière inquiétante. Et tandis qu'ils observaient, quelques touches finales assombrirent le visage de Léo ; il poussa un grognement et regarda son fils.

Il s'agissait de vieux bâtiments, qui croulaient sous le poids des ans. De grandes lézardes s'élevaient de leurs fondations. Les fenêtres étaient brisées. Et des plantes ressemblant à de hautes herbes raides poussaient tout autour. C'était un paysage de ruine et de désespoir, évoquant une lourdeur apathique, intemporelle, écrasante.

— Jack, s'exclama Léo, il dessine des taudis !

C'était bien cela, des taudis qui se délabraient. Des constructions ayant tenu pendant des années, peut-être même des décennies ; des édifices ayant dépassé leur âge d'or depuis bien longtemps et qui s'écroulaient maintenant dans leur déclin, victimes de la vieillesse et d'un abandon partiel.

Désignant une crevasse béante qu'il venait de dessiner, Manfred déclara : « Rongeasse. » Sa main suivit les herbes, les fenêtres brisées. Puis il répéta : « Rongeasse », et regarda les deux hommes en souriant d'une manière effrayante.

— Qu'est-ce que cela veut dire, Manfred ? demanda Jack.

Il n'obtint pas de réponse. Le garçon continua de dessiner.

Et petit à petit, devant leurs yeux, les bâtiments vieillirent, vieillirent de plus en plus, se désagrégeant davantage à chaque passage du crayon.

— Allons-nous-en, dit Léo d'une voix rauque.

Jack prit les crayons et le papier de Manfred, puis releva l'enfant. Ils entrèrent tous les trois dans l'hélico.

— Regarde, Jack, déclara Léo qui examinait attentivement le dessin. Ce qu'il a écrit au-dessus de l'entrée du bâtiment.

En lettres tremblotantes et entortillées, Manfred avait inscrit :

AM-WEB

— Ce doit être le nom de l'édifice, dit Léo.

— En effet, répondit Jack en reconnaissant le mot.

C'était une contraction d'un slogan de la coop : « Aile Menschen werden Brüder. »

— Tous les hommes sont frères, dit-il dans un souffle. C'est la devise qui figure sur les documents de la coop.

Il s'en souvenait parfaitement.

Reprenant ses crayons, Manfred poursuivit son œuvre. Et sous le regard des deux hommes, le garçon se mit à dessiner quelque chose en haut de la feuille. Des oiseaux noirs, remarqua Jack. D'énormes oiseaux sombres ressemblant à des vautours.

À l'intérieur d'un bâtiment, derrière une fenêtre brisée, Manfred dessina un visage rond dans lequel il plaça un nez, des yeux, ainsi qu'un bouche tordue et désespérée. Une personne qui regardait silencieusement à l'extérieur avec un air de détresse, comme si elle était emprisonnée dans l'édifice.

— Eh bien ! dit Léo. C'est intéressant. (Il avait une expression sévère et scandalisée.) Alors, pourquoi donc a-t-il dessiné cela ? Je ne crois pas que ce soit une attitude saine ou positive ; pourquoi ne peut-il pas dessiner l'environnement tel qu'il sera, neuf et impeccable, avec des enfants qui jouent, des animaux domestiques, des gens heureux ?

— Il reproduit peut-être ce qu'il voit, répondit Jack.

— Eh bien, s'il voit cela, il est malade, déclara Léo. Pourtant, il pourrait voir tellement de choses réjouissantes et merveilleuses ; pourquoi veut-il observer cela ?

— Il n'a peut-être pas le choix, dit Jack.

Rongeasse, pensa-t-il. Je me demande... Rongeasse pourrait-il signifier le temps ? La force qui pour ce gosse représente le pourrissement, le délabrement, la destruction, et finalement la mort ? La force qui s'exerce partout, sur tout ce qui se trouve dans l'univers.

Est-ce qu'il ne voit que cela ?

Dans ce cas, pas étonnant qu'il soit autistique ; pas étonnant qu'il soit incapable de communiquer avec nous. Une vision aussi partielle de l'univers – ce n'est même pas une vision totale du temps. Car le temps donne également l'existence à de nouvelles choses ; c'est aussi le processus de maturation, de croissance. Mais bien sûr, Manfred ne perçoit pas le temps sous cet aspect.

Est-il malade parce qu'il voit cela ? Ou l'observe-t-il à cause de sa maladie ? Il s'agit peut-être d'une question dénuée de sens, ou du moins à laquelle on ne peut répondre. Telle est la vision que Manfred a de la réalité, et selon nous il est terriblement malade ; contrairement à nous, il ne perçoit pas le reste de la réalité. Il n'en voit qu'une affreuse partie ; il la regarde sous son aspect le plus repoussant.

Jack pensa : *Et les gens considèrent la maladie mentale comme un moyen d'évasion !* Il haussa les épaules. Ce n'était pas une fuite ; c'était un rétrécissement, une contraction de la vie en une tombe humide, froide et pourrie ; un endroit, enfin, où rien n'arrivait, où rien ne pouvait venir ; un lieu de mort absolue.

Ce malheureux gosse, pensa-t-il. Comment parvient-il à survivre, jour après jour, en devant affronter une telle réalité ?

L'air sombre, Jack reprit le pilotage de l'hélico. Léo regardait par la fenêtre, contemplant le désert qui s'étendait sous eux. Le visage marqué par la frayeur et la tension, Manfred continua son dessin.

Ils rongeaient, rongeaient. Il mit les mains sur ses oreilles, mais le

produit s'insinuait dans son nez. Puis il vit l'endroit. C'était là qu'il s'épuisait, là qu'on le sacrifiait, et des amas de rongeasse lui arrivaient jusqu'à la taille ; la rongeasse remplissait l'air environnant.

— Comment vous appelez-vous ?

— Steiner, Manfred Steiner.

— Quel âge ?

— Quatre-vingt-trois ans.

— Vous êtes vacciné contre la petite vérole ?

— Oui.

— Des maladies vénériennes ?

— Eh bien, une petite chaude-pisse, c'est tout.

— Conduisez cet homme au centre d'hygiène.

— Monsieur, mes dents. Elles sont dans le sachet, avec mes yeux.

— Vos yeux, oh oui. Donnez à cet homme ses yeux et ses dents avant de l'emmener au centre d'hygiène. Et vos oreilles, Steiner ?

— Je les ai, monsieur. Merci, monsieur.

Ils prirent de la gaze et lui attachèrent les mains aux bords du lit car il tentait d'arracher le cathéter. Il resta là, face à la fenêtre, regardant à travers la vitre sale et fêlée.

À l'extérieur, un insecte aux longues pattes examinait les tas. Il grignota, puis fut écrasé par quelque chose qui s'éloigna en l'abandonnant là, écrabouillé, ses dents mortes plongées dans la nourriture qu'il convoitait. Finalement, les dents mortes se redressèrent, sortirent de sa bouche et s'éloignèrent en rampant dans diverses directions.

Il était étendu là depuis cent vingt-trois ans lorsque son foie artificiel tomba en panne. Il s'évanouit, et mourut. À cette époque, on lui avait amputé les deux bras, et les deux jambes jusqu'au pelvis, car ces membres avaient pourri.

Il ne s'en servait pas, de toute façon. Sans bras, il ne cherchait plus à retirer le cathéter, et ils en étaient contents.

Cela fait longtemps que je me trouve à l'AM-WEB, dit-il.

Peut-être pourriez-vous m'apporter une radio pour que je puisse écouter le Club Matinal de l'Ami Fred ; j'aime bien les airs qu'ils passent, il y a beaucoup de vieux tubes.

Quelque chose à l'extérieur me donne le rhume des foins. Ce doit être ces plantes à fleurs jaunes, pourquoi les laisse-t-on tellement pousser ?

Un jour, j'ai assisté à une partie de base-ball.

Il resta sur le sol pendant deux jours, comme une grosse flaque, puis la patronne le découvrit et téléphona pour qu'un camion l'amène ici. Il ronfla durant tout le trajet, et cela finit par le réveiller. Lorsqu'ils tentèrent de lui faire boire du jus de pamplemousse, il ne pouvait plus bouger qu'un seul bras, l'autre ne fonctionna plus jamais. Il aurait

aimé pouvoir encore fabriquer des ceintures de cuir, c'était amusant et ça prenait beaucoup de temps. Il en vendait parfois aux gens qui passaient durant le week-end.

— Sais-tu qui je suis, Manfred ?

— Non.

— Je m'appelle Arnie Kott. Ne pourrais-tu pas rire ou sourire de temps en temps, Manfred ? Tu n'aimes pas courir ça et là, t'amuser ?

Tout en parlant, Mr. Kott rongea du regard.

— Bien sûr que non, Arnie, mais ce n'est pas ce qui nous intéresse pour le moment, de toute manière.

— Qu'est-ce que tu vois, Manfred ? Décris-nous ce que tu vois. Tous ces gens, ils habiteront là, c'est ça ? C'est bien cela, Manfred ? Tu vois des tas de gens qui habitent là ?

Il mit les mains devant son visage, et le rongement cessa.

— Je ne comprends pas pourquoi ce gosse ne rit jamais.

Ronge, ronge.

Sous la peau de Mr. Kott, il y avait des ossements humides et luisants. Mr. Kott était un sac d'ossements, sales et néanmoins luisants-humides. Sa tête était un crâne contenant des billets qu'il mâchonnait ; au-dedans, les billets devenaient des objets pourris que quelque chose mangeait pour les faire mourir.

Il pouvait voir tout ce qui se passait à l'intérieur de Mr. Kott, cette vie grouillante de rongeasse. Et en même temps, l'extérieur déclarait :

— J'adore Mozart. Je vais mettre cet enregistrement.

Sur la boîte était écrit : « Symphonie N°40 en soi mineur, K. 550 ». Mr. Kott tripota les boutons de l'amplificateur.

— C'est Bruno Walter qui dirige, déclara Mr. Kott à ses invités. Un grand événement de l'âge d'or du disque.

Les haut-parleurs émirent un horrible vacarme constitué de grincements et de cris stridents, comme des convulsions de cadavres. Mr. Kott éteignit le magnétophone.

— Désolé, marmonna-t-il.

Il s'agissait d'un vieux message codé, de Rockingham, de Scott Temple ou d'Anne ; ou de quelqu'un d'autre ; Mr. Kott, lui, le savait. Il savait que cela se trouvait accidentellement parmi ses étagères de musique.

Doreen Anderton déclara en sirotant son verre :

— Quel choc. Aie pitié de nous, Arnie. Ton sens de l'humour...

— C'est un accident, répondit Arnie Kott d'une voix furieuse.

Il fouilla parmi les étagères, cherchant une autre bande. Ah, laissons tomber, pensa-t-il.

— Écoutez, Jack, dit-il en se retournant. Je suis désolé de vous avoir fait venir ici pendant la visite de votre père, mais le temps me manque ; montrez-moi où vous en êtes arrivé avec le fils Steiner, d'accord ?

L'attente et l'inquiétude le faisaient bégayer. Il regarda Jack d'un air interrogateur.

Mais Jack Bohlen ne l'avait pas entendu ; il disait quelque chose à Doreen, assise à côté de lui sur le divan.

— Il n'y a plus rien à boire, déclara Jack en reposant son verre vide.

— Bon Dieu, dit Arnie, je dois savoir où vous en êtes, Jack. Vous ne pouvez rien me préciser ? Vous allez rester assis là tous les deux à murmurer en vous pelotant ? Je ne me sens pas bien.

Il se rendit d'un pas chancelant dans la cuisine, où se trouvait Héliogabale. Le Bleek était assis sur un tabouret élevé, comme un cancre puni, et lisait un magazine.

— Prépare-moi un verre d'eau chaude avec du bicarbonate de soude, lui dit Arnie.

— Oui, Monsieur. (Héliogabale referma son magazine et descendit du tabouret.) J'ai entendu malgré moi. Pourquoi ne les renvoyez-vous pas ? Ils ne valent rien, rien du tout, Monsieur.

Il prit le paquet de bicarbonate dans le placard situé au-dessus de l'évier ; il en retira une cuillerée.

— On se fiche de ton opinion, dit Arnie.

Doreen entra dans la cuisine, l'air fatigué, les traits tirés.

— Arnie, je crois que je vais rentrer chez moi. Franchement, je ne peux pas supporter Manfred très longtemps ; il bouge sans arrêt, il ne reste jamais tranquille. Je ne le supporte pas. (Elle se haussa vers Arnie et l'embrassa sur l'oreille.) Bonsoir, chéri.

— J'ai lu quelque chose à propos d'un gosse qui croyait être une machine, déclara Arnie. Il disait qu'il devait être branché pour pouvoir fonctionner. Je veux dire, il faut pouvoir supporter ces dingues. Ne t'en vas pas. Reste pour moi. Manfred est beaucoup plus calme quand il y a une femme dans les environs, je ne sais pas pourquoi. J'ai le sentiment que Bohlen n'est arrivé à rien ; je vais aller le lui dire en face.

Son Bleek domestique lui plaça un verre d'eau chaude et de bicarbonate dans la main droite.

— Merci.

Arnie but avec un air de soulagement.

— Jack Bohlen a effectué un excellent travail dans des conditions difficiles. Je ne veux pas que l'on dise du mal de lui. (Elle tituba légèrement, avec un sourire.) Je suis un peu soûle.

— Qui ne l'est pas ? demanda Arnie. (Il passa le bras autour de la taille de Doreen et l'étreignit.) J'ai tellement bu que j'en suis malade. Okay, ce gosse me met en boule, moi aussi. Tu sais, j'ai fait passer une vieille bande codée ; je dois être cinglé. (Il posa son verre et se mit à déboutonner le haut du corsage de la jeune femme.) Ne regarde pas, Hélio. Lis ton bouquin.

Le Bleek détourna les yeux. Serrant Doreen contre lui, Arnie défit les autres boutons du corsage et s'attaqua à la jupe.

— Je sais qu'ils ont de l'avance sur moi, ces salauds de Terriens qui arrivent en troupeaux. Mon indicateur de l'astroport ne parvient même plus à les compter ; il en vient d'heure en heure. Allons nous coucher.

Il embrassa Doreen au creux de l'épaule, puis descendit de plus en plus bas. Poussant des deux mains, elle força Arnie à redresser la tête.

Dans le salon, le réparateur arrogant qu'il avait emprunté à Mr. Yee tripotait le magnétophone, s'efforçant maladroitement de mettre une nouvelle bande. Il avait renversé son verre vide.

Que se passerait-il s'ils arrivaient avant moi ? se demanda Arnie Kott en enlaçant Doreen ; ils chancelaient tous les deux dans la cuisine tandis qu'Héliogabale lisait à l'écart. Et si je ne pouvais rien acheter du tout ? Autant mourir. Il courba Doreen en arrière, mais pensait tout le temps : Il doit y avoir de la place pour moi. J'adore cette planète.

Un air de musique se fit entendre vaguement ; Jack Bohlen était parvenu à mettre le magnétophone en marche.

Doreen le pinça sauvagement, et il la lâcha ; il quitta la cuisine et revint dans le salon, puis baissa le volume, et déclara :

— Remettons-nous au boulot, Jack.

— D'accord, répondit Jack Bohlen.

Derrière lui, Doreen sortit de la cuisine en boutonnant son corsage et fit un grand détour pour éviter Manfred ; le garçon avait étalé un papier d'emballage sur lequel il fixait des coupures de magazines avec de la colle à papier. Il y avait des taches blanches sur le petit tapis où il était allongé.

S'approchant du garçon, Arnie se pencha vers lui et dit :

— Sais-tu qui je suis, Manfred ?

L'enfant ne répondit pas, rien ne laissait croire qu'il avait seulement entendu la question.

— Je m'appelle Arnie Kott, déclara Arnie. Ne pourrais-tu pas rire ou sourire de temps en temps, Manfred ? Tu n'aimes, pas courir ça et là, t'amuser ?

Il se sentait désolé pour ce garçon, désolé et malheureux.

Jack Bohlen lui dit d'une voix pâteuse et chevrotante :

— Bien sûr que non, Arnie, mais ce n'est pas ce qui nous intéresse pour le moment, de toute manière.

Son regard était trouble ; il tenait son verre d'une main tremblante.

Mais Arnie poursuivit :

— Qu'est-ce que tu vois, Manfred ? Décris-nous ce que tu vois.

Il attendit, mais n'obtint que le silence pour toute réponse. Le garçon était absorbé par son collage : une bande verte irrégulière, d'où s'élevait perpendiculairement une autre bande grise et large, menaçante.

— Qu'est-ce que ça représente ? demanda Arnie.

— C'est un endroit, répondit Jack. Un bâtiment. Je l'ai apporté.

Il sortit, puis revint en portant une enveloppe en papier bulle de laquelle il tira un grand dessin d'enfant au crayon, tout froissé ; il le tendit à Arnie pour que celui-ci l'examine :

— Voilà, dit Jack. C'est ça. Vous vouliez que j'établisse la communication avec lui ; eh bien, je l'ai établie.

Il eut quelque difficulté à prononcer les deux mots les plus longs ; sa langue lui semblait bloquée.

Cependant, Arnie se moquait de l'état d'ébriété de son réparateur. Il avait l'habitude de voir ses invités s'enivrer ; les liqueurs fortes étaient rares sur Mars, et lorsque les gens avaient l'occasion d'en boire, comme c'était le cas chez Arnie, ils réagissaient généralement comme Jack Bohlen. Ce qui l'intéressait, c'était le travail qu'il avait confié à Jack. Arnie observa le dessin.

— C'est tout ? demanda-t-il à Jack. Quoi d'autre ?

— Rien d'autre.

— Et cette pièce qui ralentit les choses ?

— Rien du tout, répondit Jack.

— Ce gosse peut lire l'avenir ?

— Absolument, dit Jack. Cela ne fait aucun doute. Ce dessin même en est la preuve, à moins qu'il ne nous ait entendu parler.

Il se tourna vers Doreen et demanda d'une voix lente et éraillée :

— Tu crois qu'il nous a entendus ? Non, tu n'étais pas là. C'était mon père. Je ne pense pas qu'il nous ait entendus. Écoutez, Arnie. Je ne devrais pas vous montrer ça, mais tant pis. C'est trop tard, maintenant. C'est un dessin que personne n'est censé voir ; ce sera comme ça dans un siècle, quand le bâtiment tombera en ruine.

— Mais bon Dieu, de quoi s'agit-il ? demanda Arnie. Je ne comprends rien au dessin idiot de ce gosse ; expliquez-moi.

— C'est l'AM-WEB, dit Jack. Un énorme centre résidentiel. On peut loger des milliers de gens là-dedans. Le plus grand de Mars. Seulement, d'après ce dessin, il est complètement délabré.

Il y eut un silence. Arnie était déconcerté.

— Cela ne vous intéresse peut-être pas, dit Jack.

— Bien sûr que si, répondit brutalement Arnie.

Il se tourna vers Doreen qui se tenait dans un coin de la pièce, l'air songeur.

— Tu y comprends quelque chose ?

— Non, chéri, répondit-elle.

— Jack, déclara Arnie. Je vous ai fait venir ici pour entendre un rapport. Et tout ce que j'obtiens, c'est ce dessin confus. Où se trouve ce grand centre résidentiel ?

— Dans les monts FDR, répondit Jack.

Arnie sentit son poulx ralentir, puis reprendre son rythme avec difficulté.

— Oh, ouais, je vois, dit-il. Je comprends.

Jack poursuivit en souriant :

— C'est ce que je pensais. Cela vous intéresse. Vous savez, Arnie, vous vous dites que je suis schizophrène, et Doreen le pense également, ainsi que mon père... mais je me sens *quand même*

concerné par vos intentions. Je peux vous procurer des tas d'informations sur le projet de l'ONU dans les Monts FDR. Que voulez-vous savoir d'autre ? Ce n'est pas une centrale, ni un parc. C'est en rapport avec la Coop. Il s'agit d'un très grand ensemble, avec pâtisseries et supermarchés, en plein cœur de la vallée Henry Wallace.

— C'est le gosse qui vous a indiqué tout ça ?

— Non, répondit Jack. C'est mon père.

Ils se dévisagèrent un long moment.

— Votre père est un spéculateur ? demanda Arnie.

— Oui, dit Jack.

— Il est arrivé de la Terre l'autre jour ?

— Oui.

— Seigneur, s'exclama Arnie en regardant Doreen. Mon Dieu, c'est le père de ce type. Et il a déjà acheté les terrains ?

— Oui, dit Jack.

— Il reste quelque chose ?

Jack secoua la tête.

— Oh, bon sang ! s'écria Arnie. Et je l'ai engagé. Je n'ai jamais eu autant la poisse.

— Je n'étais pas au courant jusqu'à maintenant, Arnie, dit Jack. Je comprends seulement ce que vous vouliez découvrir.

— Ouais, c'est vrai, répondit Arnie ; puis il s'adressa à Doreen : Je ne lui en avais jamais parlé, il n'y est pour rien.

Il prit machinalement le dessin du garçon.

— Et ça ressemblera donc à ça.

— À la longue, dit Jack. Pas au début.

Arnie se pencha vers Manfred :

— Tu possédais l'information, mais nous l'avons obtenue trop tard.

— Trop tard, répéta Jack. (Il paraissait comprendre la situation ; il avait l'air embarrassé.) Je suis désolé, Arnie. Vraiment désolé. Vous auriez dû m'en parler.

— Je ne vous reproche rien, répondit Arnie. Nous restons amis, Bohlen. Ce n'est qu'un mauvais coup du sort. Vous êtes resté parfaitement loyal envers moi ; je m'en rends compte. Bon sang, c'est vraiment dommage. Votre père a vraiment fait enregistrer ses titres ? Enfin, c'est comme ça !

— Il représente un groupe d'actionnaires, déclara Jack d'une voix rauque.

— Naturellement. Avec un capital illimité. Que pouvais-je faire, de toute façon. Je ne peux pas entrer en compétition. Je suis tout seul.

Arnie se tourna vers Manfred :

— Tous ces gens... (Il désigna le dessin.) Ils habiteront là, c'est ça ? C'est bien cela, Manfred ? Tu vois des tas de gens qui habitent là ?

Il élevait la voix, ne parvenant plus à se contrôler.

— Je t'en prie, Arnie, dit Doreen. Calme-toi ; je vois bien à quel point tu es contrarié, mais tu ne devrais pas l'être.

Relevant la tête, Arnie lui dit à voix basse :

— Je ne comprends pas pourquoi ce gosse ne rit jamais.

Le garçon déclara brusquement :

— Ronge, ronge.

— Ouais, proféra Arnie d'un ton amer. C'est ça. C'est un renseignement de tout premier ordre, mon gars. Ronge, ronge.

Il s'adressa à Jack :

— Vous avez établi une excellente communication, à ce que je vois.

Jack ne répondit pas. Il affichait maintenant une mine lugubre et inquiète.

— Je me rends compte qu'il va falloir encore bien du temps avant de pouvoir extraire ce gosse de son cocon et discuter avec lui, annonça Arnie. Pas vrai ? Dommage de ne pas continuer. Je laisse tomber.

— Il n'y a aucune raison de poursuivre l'expérience, déclara Jack d'une voix lente.

— Exact, répondit Arnie. C'est fini. Votre boulot est terminé.

— Mais, commença Doreen, tu pourrais quand même l'employer pour...

— Oh, bien sûr, dit Arnie, j'ai quand même besoin d'un réparateur talentueux, pour des trucs comme le dictaphone ; j'ai un millier de machins qui se détraquent tous les jours. Je parlais seulement de ce travail précis. Renvoyez le gosse au Camp B-G. L'AM-WEB. Ouais, les bâtiments de la Coop portent des noms bizarres dans ce genre. Et la Coop vient s'installer sur Mars ! C'est une très grosse organisation, cette Coop. Ils mettront le prix pour obtenir leur terrain ; ils ont du pognon. Vous pouvez dire de ma part à votre père que c'est un homme d'affaires sacrément habile.

— Nous pouvons nous serrer la main, Arnie ? demanda Jack.

— Bien sûr, Jack.

Arnie lui tendit le bras et les deux hommes échangèrent une longue poignée de main en se regardant dans les yeux.

— Je souhaite vous voir souvent, Jack. Ce n'est pas fini entre nous ; ça ne fait que commencer. Il lâcha la main de Jack Bohlen et retourna dans la cuisine où il demeura seul, pour réfléchir.

Doreen ne tarda pas à le rejoindre.

— Cela a été une très mauvaise nouvelle pour toi, pas vrai ? demanda-t-elle en passant un bras autour de ses épaules.

— Oui, très mauvaise, répondit Arnie. La pire depuis bien longtemps. Mais je m'en remettrai ; je n'ai pas peur de la Coop. Lewistown et les Travailleurs des Eaux étaient ici les premiers, et ils y resteront encore longtemps. Si j'avais démarré plus tôt le projet du

gosse Steiner, les choses auraient évolué différemment, et je n'en veux vraiment pas à Jack.

Mais au plus profond de lui, il pensait : Vous avez agi contre moi, Jack. Tout le temps. Vous étiez de connivence avec votre père, et depuis le début ; dès le jour où je vous ai engagé.

Il revint au salon. Jack se tenait devant le magnétophone, silencieux et morose, tripotant les boutons.

— Ne vous tracassez pas, lui dit Arnie.

— Merci, Arnie, répondit Jack. (Il semblait déprimé.) J'ai l'impression de vous avoir laissé tomber.

— Pas moi, lui certifia Arnie. Vous ne m'avez pas laissé tomber, Jack. Car personne ne me laisse tomber.

Assis sur le sol, Manfred Steiner continuait son collage, ignorant tout le monde.

En ramenant son père à la maison tandis que les Monts FDR s'éloignaient derrière l'appareil, Jack pensa : Dois-je montrer le dessin du garçon à Arnie ? Dois-je l'emmener à Lewistown pour le lui faire voir ? C'est si peu de chose... cela ne ressemble vraiment pas au résultat que j'aurais déjà dû obtenir.

Il savait cependant qu'il devrait rencontrer Arnie le soir même, de toute façon.

— C'est complètement désolé par ici, déclara son père en montrant le désert qui s'étendait plus bas. C'est incroyable que vous autres Martiens ayez pu effectuer un tel travail d'aménagement du sol ; vous pouvez tous en être fiers.

Mais son attention se portait en fait sur ses cartes. Il ne disait cela que par simple politesse ; pour la forme.

Jack brancha son émetteur radio pour appeler Arnie, à Lewistown.

— Excuse-moi, papa ; je dois parler au patron.

La radio émit une suite de bruits qui attirèrent momentanément l'attention de Manfred ; le garçon, jusqu'alors plongé dans son dessin, redressa la tête.

— Je t'emmènerai, dit Jack à l'enfant.

Il obtint bientôt la communication avec Arnie.

— Salut, Jack. (La voix d'Arnie retentit dans la cabine.) J'ai essayé de vous avoir. Est-ce que vous pourriez...

— Je viendrai vous voir ce soir, dit Jack.

— Pas avant ? Ça ne va pas, cet après-midi ?

— Je crains de ne pas pouvoir passer avant ce soir, répondit Jack. Il y a... (Il hésita.) Je n'aurai rien à vous montrer avant ce soir.

Si j'en ai l'occasion, pensa-t-il, je lui parlerai du projet entre l'ONU et la Coop ; je lui dirai tout. J'attendrai que papa ait fait enregistrer ses titres, et cela ne tirera pas à conséquence.

— Alors, à ce soir, accepta Arnie. Je vous attendrai avec impatience, Jack. Je serai sur des charbons ardents. Je sais que vous m'apporterez quelque chose ; je vous porte toute ma confiance.

Jack le remercia, lui dit au revoir, et raccrocha.

— Ton patron a l'air d'un type bien, déclara son père lorsque la communication fut coupée. Et il doit avoir beaucoup de respect pour toi. Je suppose qu'un homme ayant tes capacités doit avoir une valeur inestimable pour son organisation.

Jack ne dit rien. Il se sentait déjà coupable.

— Fais-moi un dessin pour me montrer comment cela se passera ce soir, entre moi et Mr. Kott, dit-il à Manfred. (Il prit le papier sur lequel dessinait le garçon et lui tendit une feuille blanche.) Tu veux bien, Manfred ? Tu peux voir jusqu'à ce soir. Toi, moi, Mr. Kott, et sa maison.

L'enfant saisit un crayon bleu et se mit à dessiner. Jack l'observa tout en pilotant l'hélico.

Manfred crayonnait avec application. Au début, Jack ne vit pas de quoi il s'agissait. Puis il comprit ce que la scène évoquait. Deux hommes. L'un d'eux mordait l'œil de l'autre.

Manfred fut pris d'un long rire nerveux et très aigu, puis il serra brusquement le dessin contre lui.

Jack sentit le froid s'installer dans son corps et reporta son attention sur les cadrans placés devant lui. Il était en sueur, la sueur moite de l'angoisse. Ce sera comme ça ? se demanda-t-il intérieurement. Une bagarre entre Arnie et moi ? Et tu en seras le témoin, peut-être... ou du moins tu en entendras parler un jour ou l'autre.

— Jack, disait Léo, tu veux bien m'emmener jusqu'à la compagnie des actes ? Et me déposer là-bas ? Je veux que mes droits soient enregistrés. Pourrions-nous y aller tout de suite au lieu de rentrer à la maison ? Je dois t'avouer que je me sens mal à l'aise. Il doit y avoir des spéculateurs locaux à l'affût, et je ne peux pas me montrer trop prudent.

— Je te le répètes une fois de plus, dit Jack, ce que tu fais est immoral.

— Laisse-moi agir comme je l'entends, répondit son père. C'est ma façon à moi de traiter les affaires, et je n'ai pas l'intention d'en changer.

— Tu es un profiteur, déclara Jack.

— Je ne tiens pas à discuter avec toi, dit son père. Tu n'as rien à y voir. Si tu ne veux pas m'aider, bien que j'aie traversé des millions de kilomètres depuis la Terre, je peux très bien me débrouiller pour prendre un transport public.

Sa voix restait douce, mais il était devenu tout rouge.

— Je t'y emmène, dit Jack.

— Je ne supporte pas que l'on me fasse la morale, déclara son père.

Jack ne répondit pas. Il fit virer l'hélico vers le sud, en direction des bâtiments de l'ONU, à Pax Grove.

Continuant son dessin au crayon bleu, Manfred fit s'écrouler et mourir l'un des deux hommes – celui qui avait été mordu à l'œil. Jack vit tout cela ; il vit la silhouette étendue, immobile. Est-ce moi ? se demanda-t-il. Ou bien Arnie ?

Un jour – bientôt peut-être – je le saurai.

Sous la peau de Mr. Kott, il y avait des ossements humides et luisants. Mr. Kott était un sac d'ossements, sales et néanmoins luisants-humides. Sa tête était un crâne contenant des billets qu'il mâchonnait ; au-dedans, les billets devenaient des objets pourris que quelque chose mangeait pour les faire mourir.

Jack Bohlen était également un sac mort, grouillant de rongearse. Joliment peint, d'odeur agréable, l'extérieur qui trompait presque tout le monde se pencha vers Miss Anderton, et il le vit ; il vit que cela désirait terriblement la jeune femme. La forme humide et poisseuse se glissa près d'elle et les mots sautèrent de sa bouche comme des insectes morts.

— J'adore Mozart, disait Mr. Kott. Je vais mettre cet enregistrement.

Il tripota les boutons de l'amplificateur.

— C'est Bruno Walter qui dirige. Un grand événement de l'âge d'or du disque.

Les haut-parleurs émirent un horrible vacarme constitué de grincements et de cris stridents, comme des convulsions de cadavres. Il éteignit le magnétophone.

— Désolé, marmonna Arnie Kott.

Jack Bohlen tressaillit en entendant ce bruit, et respira le corps de la femme assise près de lui ; il aperçut les minuscules gouttes de sueur sur sa lèvre supérieure, où une légère trace de rouge donnait l'impression d'une coupure. Il voulait mordre ces lèvres, faire apparaître du sang à cet endroit. Ses pouces voulaient s'enfoncer sous les aisselles de la jeune femme, tourner vers le haut pour pétrir ses seins, et il penserait alors qu'ils lui appartiennent et qu'il peut en faire ce qu'il veut. Il les avait déjà fait remuer ; c'était drôle.

— Quel choc, dit-elle. Aie pitié de nous, Arnie. Ton sens de l'humour...

— C'est un accident, répondit Arnie.

Il fouilla parmi les étagères, cherchant une autre bande.

Jack Bohlen tendit la main pour toucher les genoux de la femme. Il

n'y avait pas de sous-vêtements plus haut, sous sa jupe. Il lui caressa les jambes, qu'elle releva en se tournant pour presser ses genoux contre lui ; elle était assise comme un animal, accroupie, en attente. Je ne peux plus tenir, pensa Jack, je veux partir d'ici pour être seul avec toi. Bon sang, comme je voudrais te caresser, et pas à travers ces vêtements. Ses doigts se fermèrent autour de sa cheville nue et elle jappa de douleur, en lui souriant.

— Écoutez, Jack, dit Arnie Kott en se tournant vers lui. Je suis désolé...

Sa phrase fut interrompue. Jack n'entendit pas le reste. La femme assise à ses côtés lui disait quelque chose. Dépêchons-nous, déclarait-elle. Je ne peux plus tenir. Son souffle s'échappait de sa bouche en sifflements courts et rapides ; elle le regardait fixement, le visage tout près du sien, les yeux écarquillés ; comme empalée. Aucun d'eux n'entendait Arnie. Maintenant, la pièce était silencieuse.

Avait-il manqué ce qu'avait dit Arnie ? Jack se redressa et prit son verre, mais il était vide.

— Il n'y a plus rien à boire, déclara-t-il en le reposant sur la table basse.

— Bon Dieu, dit Arnie, je dois savoir où vous en êtes, Jack. Vous ne pouvez rien me préciser ?

Tout en parlant, il s'éloigna, quitta le salon pour passer dans la cuisine ; sa voix faiblit. Près de Jack, la femme l'observait toujours, la bouche ouverte, comme s'il la serrait fortement contre lui, comme si elle pouvait à peine respirer. Il nous faut sortir d'ici, nous retrouver seuls, pensa Jack. Mais en regardant autour de lui, il s'aperçut qu'ils étaient seuls ; Arnie était sorti et ne pouvait plus les voir. Il se trouvait dans la cuisine et discutait avec son Bleek domestique. Jack était donc seul avec elle.

— Pas ici, déclara Doreen.

Mais son corps se trémoussa, ne résista pas à l'homme quand il l'étreignit par la taille ; cela ne la dérangeait pas d'être écrasée ainsi, car c'était également ce qu'elle désirait. Elle ne parvenait pas non plus à se maîtriser.

— Oui, dit-elle. Mais dépêchons-nous. (Ses ongles s'enfoncèrent dans les épaules de l'homme et elle ferma les yeux, gémissante, frémissante.) Sur le côté, dit-elle, pour déboutonner ma jupe.

En se penchant vers elle, il vit s'évanouir sa beauté langoureuse, presque pourrissante. Des crevasses jaunâtres s'élargirent sur ses dents, qui s'effritèrent et disparurent dans ses gencives ; à leur tour, celles-ci devinrent verdâtres et sèches comme du cuir ; Doreen se mit à tousser et lui cracha au visage un grand nuage de poussière. Il se rendit alors compte que le Rongeur s'était emparé d'elle avant lui. Il la lâcha. Lorsqu'elle se recula, ses os produisirent des petits bruits secs en

se brisant.

Les yeux de Doreen se mirent à fondre, s'opacifièrent ; derrière l'un d'eux ses cils devinrent les pattes poilues et agitées d'un insecte velu coincé là, cherchant à sortir. Son minuscule œil rouge, gros comme une tête d'épingle, passa furtivement au bord de l'œil aveugle de Doreen, puis disparut ; ensuite, l'insecte se tortilla, faisant gonfler l'œil mort de la femme ; durant un instant, la bestiole apparut derrière le cristallin de Doreen, regarda ça et là et aperçut Jack mais sans pouvoir comprendre qui il était, ni ce qu'il était ; l'insecte n'était pas capable d'utiliser parfaitement le mécanisme pourri derrière lequel il vivait.

Les nichons de Doreen se dégonflèrent en sifflant comme des vesses-de-loup trop mûres ; de l'intérieur desséché des tétons crevassés, un nuage de spores s'éleva vers le visage de Jack, et il sentit l'odeur de moisissure et de vieillesse du Rongeur, qui s'était installé depuis bien longtemps dans ce corps et qui cherchait maintenant à s'en extraire.

La bouche morte se tordit : du plus profond de ce tuyau qui formait la gorge, une voix murmura : « Tu n'as pas été assez rapide ». Puis la tête s'écroula complètement, laissant émerger l'extrémité blanche et pointue du cou, comme un tuteur.

Jack la relâcha, et Doreen s'affala en un petit tas d'écailles sèches, presque transparentes, ressemblant à la peau d'un serpent venant de muer ; cela ne pesait presque rien, Jack les épousseta de la main. Au même instant, il fut surpris d'entendre la voix de Doreen dans la cuisine.

— Arnie, je crois que je vais rentrer chez moi. Franchement, je ne peux pas supporter Manfred très longtemps ; il bouge sans arrêt, il ne reste jamais tranquille.

Jack tourna la tête et aperçut Doreen à l'autre bout de la pièce, tout près d'Arnie. Elle l'embrassa sur l'oreille.

— Bonsoir, chéri, dit-elle.

— J'ai lu quelque chose à propos d'un gosse qui croyait être une machine, déclara Arnie.

Puis la porte de la cuisine se referma ; Jack ne pouvait plus les entendre, ni les voir.

Il se frotta le front en se disant : je suis vraiment souûl. *Mais qu'est-ce que j'ai donc ?* C'est mon cerveau qui se fend... il cligna les yeux en s'efforçant de reprendre ses esprits. Assis sur le tapis, pas très loin du divan, Manfred Steiner souriait en découpant une photo de magazine avec des ciseaux à bouts ronds ; le bruit du papier froissé dérangerait Jack et il lui fut bien plus difficile de concentrer son attention un instant détournée.

Il entendit des halètements derrière la porte de la cuisine, puis des grognements lourds et prolongés. Qu'est-ce qu'ils font ? se demanda-t-

il. Tous les trois ensemble, Doreen, Arnie et le Bleek domestique... les grognements se calmèrent un peu, et cessèrent complètement. Il n'y eut plus le moindre bruit.

J'aimerais être à la maison, pensa Jack, pris d'un trouble profond et désespéré. Je dois sortir d'ici, mais comment ? Il se sentit faible, affreusement malade, et demeura sur le divan, incapable de se lever, de bouger, ou même de penser.

Tout au fond de lui, une voix déclara : Ronge ronge ronge, je suis ronge ronge ronge ronge.

Assez, lui dit-il.

Mais cela répondit : Ronge, ronge, ronge, ronge.

Depuis les murs, de la poussière tomba sur lui. La pièce se lézarda de vieillesse, s'effrita, pourrit autour de lui. Ronge, ronge, ronge, radota la pièce. Le Rongeur est ici pour te ronger, te ronger, te transformer en rongeasse.

Jack se leva en chancelant, mais parvint à marcher, pas à pas, vers l'amplificateur et le magnétophone d'Arnie. Il prit une bande, ouvrit le coffret. Après quelques faibles efforts maladroits, il réussit à poser la bobine sur l'axe du plateau.

La porte de la cuisine s'entrouvrit : un œil le regarda mais il ne parvint pas à savoir de qui il s'agissait.

Je dois sortir d'ici, se dit Jack Bohlen. Ou résister ; je dois supprimer cela, le rejeter si je ne veux pas être englouti.

Cela me dévore.

Il tourna nerveusement le bouton du volume et fut assourdi par le vacarme de la musique qui déferla dans la pièce, se répandit sur les murs, les meubles, vint frapper la porte entrebâillée de la cuisine, attaquant tout ce qui se trouvait à portée.

La porte de la cuisine s'effondra, les gonds brisés ; elle s'écroula sur le sol et quelque chose jaillit de la pièce, une chose que le rugissement musical forçait enfin à l'action. Cela se précipita vers lui, vers le bouton du volume. Le bruit s'apaisa.

Mais Jack se sentit mieux. Une fois encore, Dieu merci, il se sentait sain d'esprit.

Jack Bohlen déposa son père près du bureau d'enregistrement puis repartit en compagnie de Manfred vers Lewistown et l'appartement de Doreen Anderton.

Elle ouvrit la porte, l'aperçut, et demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a, Jack ?

Elle maintint la porte ouverte ; Jack et Manfred entrèrent dans l'appartement.

— Cela se passera très mal, ce soir, lui dit-il.

— Tu en es sûr ? (Elle vint s'asseoir en face de lui.) Tu dois

absolument y aller ? Oui, sans doute. Mais tu te trompes peut-être.

— Manfred me l'a déjà annoncé, dit-il. Il a déjà vu toute la scène.

— Ne crains rien, déclara doucement Doreen.

— Mais j'ai quand même peur, répondit-il.

— Et pourquoi cela se passera-t-il si mal ?

— Je ne sais pas. Manfred n'a pas pu me l'expliquer.

— Mais... (Elle montra l'enfant.) Tu as établi le contact avec lui ; c'est merveilleux. C'est ce que désire Arnie.

— J'espère que tu seras là, dit Jack.

— Oui, je serai là. Mais... je ne pourrai pas faire grand-chose. Mon opinion a-t-elle la moindre importance ? Car je peux t'assurer qu'Arnie sera enchanté ; je crois que tu te tracasses inutilement.

— Ce soir, dit Jack, tout sera fini entre Arnie et moi. Je le sais, mais j'ignore pourquoi. (Il fut pris de nausée.) J'ai presque l'impression que Manfred ne se contente pas de voir l'avenir, que d'une certaine manière *il le contrôle* ; il peut le rendre particulièrement épouvantable parce que cela lui semble naturel, parce que c'est ainsi qu'il considère la réalité. C'est comme si le fait de nous trouver près de lui nous entraînait dans sa réalité. Cela commence à nous absorber, à remplacer notre propre vision des choses, on dirait qu'en fait les événements auxquels nous sommes habitués, auxquels nous nous attendons, *ne se produisent pas*. Pour moi, ce n'est pas normal de me sentir ainsi ; je n'ai jamais éprouvé un tel sentiment à l'égard du futur.

Il se tut, et demeura silencieux.

— Tu es resté trop longtemps près de lui, déclara Doreen. Il y a en toi des tendances... (Elle hésita.) Des tendances à l'instabilité, Jack. Qui sont proches des siennes ; tu étais censé l'amener à notre monde, lui faire partager la réalité de notre société... au contraire, n'est-ce pas lui qui t'a attiré dans sa propre réalité ? Je ne crois pas à la précognition ; je pense qu'il s'agit d'une illusion depuis le début. Ce serait mieux pour toi de laisser tomber, de quitter ce garçon... (Elle jeta un regard à Manfred, qui s'était avancé à la fenêtre afin de regarder dans la rue.) Si tu n'as plus rien à faire avec lui.

— C'est trop tard, répondit Jack.

— Tu n'es pas psychothérapeute, ni docteur, dit Doreen. C'est le rôle de Milton Glaub de se trouver chaque jour en contact avec des personnes autistiques et schizophrènes, mais toi... tu es un réparateur qui s'est trouvé plongé là-dedans à cause d'une folle impulsion d'Arnie ; tu étais simplement dans la même pièce que lui, en train de réparer son dictaphone, et tu t'es trouvé mêlé à tout ça. Tu ne devrais pas rester aussi passif, Jack. Tu laisses guider ta vie par le hasard, et bon sang... est-ce que tu ne reconnais pas cette passivité ?

Au bout d'un moment, il répondit :

— Je crois que si.

— Dis-le.

— Il y a chez l'individu schizophrène une tendance à la passivité, déclara-t-il. Je le sais.

— Prends des décisions ; ne poursuis pas cette affaire. Appelle Arnie et dis-lui tout simplement que tu n'es pas compétent pour t'occuper de Manfred. Qu'il faudrait le ramener au Camp B-G, où Milton Glaub pourra se charger de lui. On peut construire cette chambre de ralentissement, là-bas ; ils allaient le faire, pas vrai ?

— Ils n'y arriveront jamais. Ils veulent importer l'équipement depuis la Terre ; tu sais ce que cela signifie.

— Et tu n'y arriveras jamais non plus, répliqua Doreen, parce que tu deviendras dingue bien avant de réussir. Moi aussi, je peux voir le futur ; et tu sais ce que je vois ? Je te vois subir une crise bien plus sérieuse que toutes les précédentes ; je vois... ton total effondrement psychologique, Jack, si tu persistes à travailler sur ce projet. Tu éprouves déjà une vive angoisse schizophrénique, une véritable *panique* – n'est-ce pas ? N'est-ce pas ?

Il acquiesça de la tête.

— J'ai constaté cela chez mon frère, poursuivit Doreen. La panique du schizophrène, et quand tu la vois s'installer chez une personne, tu ne l'oublies jamais plus. L'effondrement de la réalité qui l'entoure... de sa perception du temps et de l'espace, des causes et des effets... et n'est-ce pas ce qui t'arrive ? Tu parles comme si cette réunion avec Arnie ne pouvait pas être modifiée, quoi que tu fasses – et c'est de ta part une importante régression de tes responsabilités d'adulte, de ta maturité ; cela ne te ressemble pas du tout.

Doreen respirait profondément, sa poitrine se soulevait et retombait douloureusement, elle continua :

— J'appellerai Arnie pour lui dire que tu abandonnes, qu'il lui faut trouver quelqu'un d'autre pour mener à bien ce projet. Et je lui dirai que tu n'as pas accompli le moindre progrès, que ni lui ni toi n'avez de raison de poursuivre. J'ai déjà observé ce genre de lubies chez Arnie ; il les rumine pendant quelques jours, ou quelques semaines, puis il oublie. Il pourra oublier celle-ci.

— Pas celle-ci, répondit Jack.

— Essaie, au moins, dit-elle.

— Non, je dois y aller cette nuit pour lui faire mon rapport. Je lui ai promis de venir ; je lui dois bien cela.

— Tu n'es qu'un imbécile, déclara Doreen.

— Je sais, dit Jack. Mais pas pour la raison que tu crois. Je suis un imbécile d'avoir accepté un boulot sans en considérer les conséquences. Je... (Il s'interrompt.) Peut-être as-tu raison. Je ne suis pas compétent pour m'occuper de Manfred. C'est ça, point final.

— Mais tu t'entêtes malgré tout. Que dois-tu montrer à Arnie ce

soir ? Montre-le-moi, maintenant.

Jack prit une enveloppe en papier bulle, y plongea la main et en ressortit le dessin de Manfred représentant les bâtiments délabrés. Doreen l'examina pendant un long moment. Puis elle le lui rendit.

— C'est un dessin horrible et malsain, déclara-t-elle d'une voix presque inaudible. Je sais ce que c'est. Il s'agit du Monde de la Tombe, n'est-ce pas ? Voilà ce qu'il a griffonné. Le monde après la mort. C'est ce qu'il voit, et à travers lui ce que tu commences à voir. Tu veux présenter cela à Arnie ? Tu n'as plus aucun sens de la réalité ; tu t'imagines qu'Arnie désire voir une telle horreur ? Brûle-le.

— Ce n'est pas si moche, répondit Jack, profondément troublé par la réaction de Doreen.

— Si, c'est affreux, dit-elle. Et le fait que tu n'en sois pas frappé est déjà un signe inquiétant. Tu l'as quand même remarqué, au début ?

Il le reconnut en hochant la tête.

— Alors, tu sais que j'ai raison, dit-elle.

— Je dois continuer, déclara Jack. Je te verrai ce soir, chez Arnie.

Il alla jusqu'à la fenêtre et donna une petite tape sur l'épaule de Manfred.

— Il faut partir, maintenant. Nous reverrons cette dame plus tard, avec Mr. Kott.

— Au revoir, Jack, dit Doreen en l'accompagnant jusqu'à la porte. (Ses grands yeux sombres exprimaient un profond désespoir.) Je ne peux rien faire pour t'en empêcher ; je m'en aperçois. Tu as changé. Tu es bien moins... vivant maintenant qu'il y a seulement quelques jours... est-ce que tu le sais ?

— Non, répondit-il. Je ne m'en suis pas rendu compte.

Mais il ne fut pas surpris par ces paroles ; car il le sentait, dans ses membres lourds, dans le martèlement de son cœur. Il se pencha vers elle pour embrasser ses lèvres pleines et parfumées.

— À ce soir.

Elle resta dans l'encadrement de la porte et le regarda s'éloigner avec le garçon.

Comme il lui restait encore du temps avant la soirée, Jack Bohlen décida de passer prendre son fils à l'École Communale. Là-bas, dans cet endroit qu'il redoutait plus que tout autre, il découvrirait si Doreen avait raison ; il y apprendrait si son humeur et son aptitude à distinguer la réalité des projections de son inconscient avaient été altérées ou non. Pour lui, l'École Communale était un endroit crucial. En dirigeant l'hélico de la Compagnie Yee vers l'établissement scolaire, il sentait au fond de lui qu'il serait capable de supporter une seconde visite.

De plus, il était vivement curieux de voir qu'elle serait la réaction de Manfred envers l'école et ses simulacres, les machines éducatives.

Un pressentiment puissant lui donnait à penser depuis quelque temps que Manfred, confronté aux Professeurs, réagirait d'une manière significative, peut-être semblable à la sienne, peut-être complètement opposée. De toute façon, l'enfant aurait une réaction ; Jack en était absolument sûr.

Puis il songea avec résignation : N'est-il pas trop tard ? Mon travail n'est-il pas terminé ? Arnie a-t-il annulé ce projet parce que je n'ai obtenu aucun résultat ?

Me suis-je déjà rendu chez lui ce soir ? Quelle heure est-il ?

Effaré, il se dit : J'ai perdu la notion du temps.

— Nous allons à l'École Communale, murmura-t-il à Manfred. Cela te plaît ? Tu verras l'école où travaille David.

Les yeux du garçon scintillèrent de désir. Oui, semblait-il dire. Ça me plaît. Allons-y.

— O.K., répondit Jack.

Il avait bien du mal à diriger l'hélico ; il éprouvait l'impression de se trouver au fond d'une immense mer stagnante, s'efforçant simplement de respirer, presque incapable de bouger. Mais pourquoi ?

Il n'en savait rien. Il poursuivit son chemin, du mieux qu'il pouvait.

Sous la peau de Mr. Kott, il y avait des ossements humides et luisants. Mr. Kott était un sac d'ossements, sales et néanmoins luisants-humides. Sa tête était un crâne contenant des billets qu'il mâchonnait ; au-dedans, les billets devenaient des objets pourris que quelque chose mangeait pour les faire mourir. Jack Bohlen était également un sac mort, grouillant de rongeasse. Joliment peint, d'odeur agréable, l'extérieur qui trompait presque tout le monde se pencha vers Miss Anderton, et il le vit ; il vit que cela désirait terriblement la jeune femme. La forme humide et poisseuse se glissa de plus en plus près d'elle ; les mots sautèrent de sa bouche comme des insectes morts et tombèrent sur elle. Les insectes-paroles morts s'enfuirent dans les plis de ses vêtements, et quelques-uns se glissèrent sous sa peau pour pénétrer dans le corps de Doreen.

— J'adore Mozart, dit Mr. Kott. Je vais mettre cet enregistrement.

Les vêtements de Doreen la démangeaient, ils étaient couverts de cheveux, de poussière, et des crottes des mots insectes. Elle se gratta ; ses vêtements partirent en lambeaux. Doreen y planta ses dents et se mit à mâcher les morceaux de tissu.

Tout en tripotant les boutons de l'amplificateur, Mr. Kott déclara :

— C'est Bruno Walter qui dirige. Un grand événement de l'âge d'or du disque.

Un horrible vacarme constitué de grincements et de cris stridents jaillit de quelque part et se répandit dans la pièce ; Doreen se rendit bientôt compte que ce bruit provenait d'elle-même ; elle était très agitée à l'intérieur, toutes les choses-cadavres qui se trouvaient en elle se mettaient à grouiller, à ramper péniblement, cherchaient à atteindre la lumière de la pièce. Mon Dieu, comment pourrait-elle les arrêter. Ces choses émergèrent de ses pores et détalèrent, se laissèrent tomber des fibres de tissu gluant, sautèrent sur le sol pour disparaître entre les lattes du plancher.

— Désolé, marmonna Arnie Kott.

— Quel choc, dit-elle. Aie pitié de nous, Arnie. (Elle se leva du divan et repoussa l'objet noir et puant qui s'accrochait à elle.) Ton sens de l'humour...

Il fit demi-tour et la vit retirer son dernier vêtement. Il avait reposé la bobine, et s'avancait maintenant vers Doreen, les bras tendus.

— Fais-le, dit-elle.

Ils furent bientôt étendus tous les deux sur le sol ; s'aidant des

pieds, il ôta ses propres vêtements ; ses orteils agrippèrent le tissu, le déchirèrent pour s'en débarrasser. S'étreignant l'un l'autre, ils roulèrent dans les ténèbres, sous le poêle, et restèrent là en suant, le cœur battant, haletant dans la poussière, la chaleur, la moiteur de leurs propres corps.

— Encore, dit Doreen en lui enfonçant les genoux dans les côtes pour lui faire mal.

— C'est un accident, répondit-il en écrasant la jeune femme sur le plancher ; son souffle frappait le visage de Doreen.

Des yeux apparurent derrière le bord du poêle ; quelque chose les observa étendus dans l'ombre – quelque chose les regarda. Cela venait de reposer sa colle, ses ciseaux et ses magazines, avait abandonné tout cela pour épier la scène, et se réjouir en savourant chaque battement de leur cœur.

— Va-t'en, lui souffla Doreen.

Mais la chose resta.

— Encore, réclama alors la jeune femme.

Et la chose se moqua d'elle. Se mit à rire très fort tandis que Doreen et le poids qui l'écrasait recommençaient leurs mouvements. Ils ne pouvaient pas s'arrêter.

Ronge-moi encore, dit Doreen. Ronge-moi, ronge-moi, ronge-moi, mets-moi ta rongeasse, mon Rongeur, dans ma rongeasse. Ronge, ronge, j'aime ronger ! N'arrête pas. Ronge, ronge ronge ronge, *ronge !*

Quand Jack Bohlen fit descendre l'hélico de la Compagnie Yee vers l'aire d'atterrissage de l'École Communale, juste en dessous, il jeta un coup d'œil à Manfred et se demanda à quoi pouvait songer le garçon. Drapé dans ses pensées, Manfred Steiner regardait au-dehors, l'air vague ; son visage se tordait en une grimace qui dégoûta Jack et lui fit détourner la tête.

Jack se demanda pourquoi il devait s'occuper de ce gosse. Doreen avait raison ; il n'était pas assez qualifié ; et ses propres tendances à la schizophrénie et à l'instabilité étaient ravivées par la présence du garçon. Cependant, il ne voyait pas comment s'en sortir ; en fait, il était déjà trop tard, comme si le temps s'était écroulé pour l'abandonner là durant l'éternité, pris dans une sorte de symbiose avec cette créature muette et infortunée qui ne cessait de fouiller son propre univers pour l'inspecter à jamais.

Sur un certain plan, il avait assimilé la perception de Manfred, sa vision du monde, et cela entraînait visiblement la disparition de sa propre perception.

Ce soir, se dit-il. Je dois tenir jusqu'à ce soir ; il me faut résister jusqu'à mon entretien avec Arnie Kott. Ensuite je pourrai larguer tout ça et retourner dans mon espace, dans le monde qui est le mien ; je

n'aurai plus jamais à revoir Manfred Steiner.

Arnie, pour l'amour du ciel, sauve-moi, pensa-t-il.

— Nous y sommes, déclara Jack lorsque l'hélico se posa avec une petite secousse sur le toit de l'école. Il arrêta le moteur.

Manfred s'avança aussitôt vers la porte, impatient de sortir.

Tu veux donc visiter cet endroit, se dit Jack. Je me demande bien pourquoi. Il se leva et déverrouilla la porte de l'hélico ; Manfred sauta immédiatement sur le toit du bâtiment et se précipita vers l'escalier, comme s'il connaissait le chemin par cœur.

Le garçon disparut à l'instant où Jack descendait de l'appareil. Il avait dévalé tout seul la rampe d'accès et s'était engouffré dans le bâtiment.

Doreen Anderton et Arnie Kott, pensa Jack. Les deux personnes qui ont le plus d'importance pour moi, les amis avec lesquels mes contacts sont les plus profonds, ainsi que mes rapports avec la vie elle-même. Et pourtant, c'était bien là que l'enfant avait réussi à s'infiltrer ; il était parvenu à défaire mes relations justement là où elles étaient les plus fortes.

Que me reste-t-il ? se demanda Jack. Maintenant que je suis isolé à ce niveau, tout le reste – mon fils, ma femme, mon père et Mr. Yee – tout le reste suivra automatiquement, en douceur.

Je vois ce qui m'attend si je continue à céder pas à pas devant ce garçon complètement psychotique. Je comprends maintenant ce qu'est la psychose : c'est l'aliénation complète de la perception des objets du monde extérieur, particulièrement les objets qui ont une importance : c'est-à-dire les gens chaleureux qui l'habitent. Et par quoi sont-ils remplacés ? Par une affreuse préoccupation – le flux et le reflux incessants de notre propre être. Les changements qui émanent de l'intérieur, et n'affectent que cela. Il s'agit d'une véritable coupure entre les deux univers, intérieur et extérieur, si bien qu'aucun d'eux n'interfère plus avec l'autre. Ils continuent d'exister tous les deux, mais séparément.

C'est l'interruption du temps. La fin de toute expérience, de toute nouveauté. Lorsqu'une personne devient psychotique, rien ne pourra plus jamais lui arriver.

Et je me trouve à la lisière de cette situation, comprit-il. Peut-être ai-je toujours été là ; c'était en moi depuis le début, implicitement. Mais ce gosse m'a fait parcourir bien du chemin. Ou plutôt, j'ai parcouru bien du chemin à cause de lui.

Un moi coagulé, immense et figé, qui efface tout le reste, occupe l'espace tout entier. Et le changement le plus minime est alors examiné avec la plus grande attention. C'est l'état dans lequel se trouve actuellement Manfred ; dans lequel il se trouve depuis le début. L'étape ultime de l'évolution schizophrénique.

— Attends, Manfred ! cria-t-il.

Jack s'avança derrière le garçon, à pas lents ; il descendit la rampe d'accès et pénétra dans l'École Communale.

Assise dans la cuisine de June Henessy en sirotant son café, Silvia Bohlen discutait de ses récents problèmes.

— Ce qu'ils ont de plus affreux, déclara-t-elle en parlant d'Erna Steiner et de ses enfants, c'est qu'ils sont vulgaires, il faut bien le dire. On ne devrait pas parler ainsi, mais j'ai été obligée de les voir si souvent qu'il m'est impossible de passer là-dessus ; j'ai dû supporter cela jour après jour.

Vêtue d'un short blanc et d'un petit soutien-gorge, June Henessy trottnait à pas feutrés dans la maison en arrosant ses plantes intérieures avec une cruche de verre.

— Ce garçon est vraiment bizarre. C'est le pire de tous, n'est-ce pas ?

— Et il est chez nous toute la journée, répondit Silvia en haussant les épaules. Jack travaille avec lui, tu sais, il s'efforce de lui faire réintégrer l'humanité. Moi, je pense qu'on devrait tout bonnement éliminer les dingues et les tarés de ce genre. À long terme, c'est terriblement négatif de les laisser en vie ; c'est une pitié mensongère envers eux, et envers nous-mêmes. Il faudra soigner ce garçon pendant le restant de sa vie ; il ne sortira jamais de l'asile.

June revint dans la cuisine en portant la cruche vide.

— Je vais te dire ce qu'a fait Tony l'autre jour, déclara-t-elle. (Tony était son amant actuel ; depuis six mois, elle avait une liaison avec lui et elle tenait les autres femmes au courant, particulièrement Silvia.) Nous avons déjeuné ensemble à Genève II dans un restaurant français qu'il connaît ; nous avons mangé des escargots – tu sais, ce plat typique. Ils te les servent dans des coquilles et il faut les sortir avec d'horribles fourchettes dont les dents mesurent bien trente centimètres. Bien entendu, ce sont des produits du marché noir ; tu le savais ? Qu'il y a des restaurants qui servent exclusivement des produits de contrebande ? Je l'ignorais avant que Tony ne m'y emmène. Je ne peux pas te donner le nom du restaurant, bien sûr.

— Des escargots, déclara Silvia avec dégoût en songeant à tous les mets délicieux qu'elle aurait elle-même commandés si elle avait eu un amant pour l'emmener au restaurant.

Comment est-ce lorsqu'on a une liaison ? Difficile, mais cela en valait sûrement la peine, si seulement elle pouvait le cacher à son mari. Le problème, évidemment, c'était David. Et maintenant, Jack travaillait la plupart du temps à la maison, et son beau-père était chez eux en ce moment. Et avec une voisine comme Erna Steiner, elle ne pourrait jamais recevoir son amant à la maison ; la grosse et grasse

Hausfrau [1] s'en apercevrait, comprendrait tout, et foncerait sans doute aussitôt prévenir Jack, avec un sens du devoir bien prussien. Néanmoins, le risque ne faisait-il pas partie du jeu ? N'ajoutait-il pas une certaine... saveur ?

— Que ferait ton mari s'il apprenait la chose ? demanda-t-elle à June. Il te découperait en morceaux ? C'est ce que ferait Jack, en tout cas.

— Mike a entretenu lui-même plusieurs liaisons depuis que nous sommes mariés, répondit June. Il serait fâché et me flanquerait peut-être un œil au beurre noir avant de partir une semaine avec une de ses petites amies en me laissant les gosses, bien entendu. Mais il s'en remettrait.

Au fond d'elle-même, Silvia se demanda si Jack avait jamais eu de liaison. Cela ne lui semblait pas vraisemblable. Elle se demanda comment elle réagirait si c'était pourtant le cas et si elle l'apprenait... cela mettrait-il un terme à leur mariage ? Oui, se dit-elle. J'irais aussitôt trouver un avocat. Mais est-ce bien certain ? On ne peut jamais prédire...

— Comment vous entendez-vous avec ton beau-père ? demanda June.

— Oh, pas mal du tout. Aujourd'hui, Jack et lui sont partis quelque part avec le fils Steiner, pour affaires. En fait, je ne vois pas beaucoup Léo ; il est surtout venu pour son travail... June, combien as-tu eu de liaisons ?

— Six, répondit June Henessy.

— Mon Dieu, s'exclama Silvia. Et moi, pas une seule.

— Certaines femmes ne sont pas faites pour cela.

Silvia ressentit cette déclaration comme une insulte bien personnelle, pour ne pas dire franchement anatomique.

— Que veux-tu dire ?

— Qu'elles ne sont pas psychologiquement constituées pour cela, expliqua June d'un ton désinvolte. Il faut un certain type de femmes capables de créer une illusion complexe, et de la soutenir, jour après jour. Toi, tu es différente. Ton esprit est simple et direct ; tu n'as pas de penchant pour la supercherie. De plus, ton époux est charmant.

Elle accentua la force de son jugement par un haussement de sourcils.

— Jack était dehors toute la semaine, déclara Silvia. J'aurais pu prendre un amant. Maintenant, ce serait beaucoup plus difficile.

Elle avait vivement souhaité s'occuper d'une manière créatrice, utile ou passionnante durant ses longs après-midi de solitude ; elle s'ennuyait à mourir en restant assise dans la cuisine, chez telle ou telle autre voisine, passant le temps à boire du café. Pas étonnant que tant de femmes aient des liaisons. C'était cela ou la folie.

— Si tu limites ton expérience affective à ton mari, déclara June Henessy, tu n'as pas de point de comparaison pour appuyer ton jugement, tu es plus ou moins limitée à ce qu'il peut t'offrir, mais si tu couches avec d'autres hommes tu pourras mieux discerner les carences de ton époux, et cela t'aidera beaucoup à le regarder d'une façon objective. Et tu peux insister pour qu'il modifie ce qui doit être changé en lui. De ton côté, tu peux constater quelles sont tes imperfections ; en compagnie de ces autres hommes, tu peux apprendre à t'améliorer afin de mieux satisfaire ton mari. Je ne vois pas qui est perdant dans tout cela.

Exprimé ainsi, cela paraissait être une idée bien tonifiante pour toutes les personnes concernées. Même le mari en profitait.

Sirotant son café tout en y réfléchissant, Silvia regarda par la fenêtre et s'étonna de voir atterrir un hélico.

— Qui est-ce ? demanda-t-elle à June.

— Mais je n'en sais rien, répondit June en jetant un coup d'œil au-dehors.

L'hélico roula un peu et vint s'arrêter près de la maison ; la porte de l'appareil s'ouvrit sur un homme brun fort élégant qui portait une chemise en nylon de couleur vive, une cravate, un pantalon et des mocassins de style européen. Il descendit, suivi par un Bleek tenant deux lourdes valises.

Silvia Bohlen sentit son cœur palpiter en observant cet homme brun qui s'avavançait à grands pas vers la maison, précédant le Bleek aux valises. C'était ainsi qu'elle imaginait Tony, l'amant de June.

— Eh bien, s'exclama June. Je me demande qui cela peut être. Un représentant ?

Quelques coups secs retentirent contre la porte d'entrée et June s'y dirigea pour ouvrir au visiteur. Silvia reposa sa tasse et suivit son amie. Celle-ci s'arrêta devant la porte.

— Je me sens plutôt... dévêtue, dit-elle en posant nerveusement les mains sur son short. Occupe-toi de lui pendant que je file me changer dans ma chambre. Je ne m'attendais pas à l'arrivée d'un inconnu ; tu sais, il faut être prudentes, nous sommes très isolées ici, et nos maris sont loin...

Ses cheveux flottèrent sur ses épaules quand elle se précipita dans sa chambre.

Silvia ouvrit la porte.

— Bonjour, déclara le charmant visiteur en arborant un sourire qui révéla sa parfaite dentition méditerranéenne. (Il s'exprimait avec un léger accent.) Êtes-vous la maîtresse de maison ?

— Je crois, répondit Silvia.

Elle se sentait timide, mal à l'aise ; elle baissa les yeux sur sa silhouette en se demandant si elle était assez pudiquement vêtue pour

parler avec cet homme sur le seuil de la maison.

— Je voudrais vous présenter un très bel ensemble de produits diététiques, que vous connaissez peut-être, dit l'homme.

Ses yeux restaient fixés sur le visage de Silvia, mais elle avait pourtant la nette impression qu'il parvenait en même temps à détailler le reste de son corps. Sa gêne augmenta, mais elle ne se sentit pas irritée ; l'homme possédait de charmantes manières, à la fois réservées et cependant très directes.

— Des produits diététiques, murmura-t-elle. Eh bien, je...

L'homme fit un signe de tête et le Bleek s'avança pour poser une valise, qu'il ouvrit devant elle. Des corbeilles, des bouteilles, des paquets... Silvia était très intéressée.

— Du beurre de cacahuète non homogénéisé, déclara le représentant. Ainsi que des friandises diététiques sans calories, pour conserver votre charmante ligne. Du germe de blé. De la levure. De la vitamine E ; c'est la vitamine de la *vitalité*... mais bien entendu, elle n'est pas nécessaire à une jeune femme comme vous.

Sa voix poursuivait son ronronnement tandis qu'il désignait les articles, l'un après l'autre ; Silvia se retrouva penchée près de lui, si près que leurs épaules se touchèrent. Elle s'écarta vivement, prise d'une subite appréhension.

Maintenant vêtue d'une jupe et d'un chandail, June fit une brève apparition sur le seuil ; elle y resta un instant, puis rentra dans la chambre et referma la porte. L'homme ne la remarqua pas.

— Il y a également, disait-il, beaucoup d'articles gastronomiques qui pourraient intéresser Mademoiselle – ceci, par exemple.

Il lui tendit un bocal. Silvia en eut le souffle coupé : c'était du caviar.

— Mon Dieu ! s'exclama-t-elle, fascinée. Où avez-vous trouvé ça ?

— C'est cher, mais cela vaut son prix. (Les yeux noirs de l'homme sondèrent ceux de Silvia.) Vous ne croyez pas ? Un souvenir de la Terre, la douce lumière des chandelles, une danse au son de l'orchestre... le souvenir d'une idylle dans un tourbillon d'endroits enchanteurs pour l'œil et pour l'oreille.

Il lui sourit longuement, franchement.

Marché noir, comprit Silvia.

Son poulx lui martela la gorge lorsqu'elle déclara :

— Écoutez, ce n'est pas ma maison. J'habite plus loin, à deux kilomètres environ, au bord du canal. (Elle lui indiqua la direction.) Je... Cela m'intéresse beaucoup.

Le sourire de l'homme la brûlait littéralement.

— Vous n'êtes encore jamais passé par ici, n'est-ce pas ? balbutia-t-elle d'une voix rapide. Je ne vous ai jamais vu. Quel est votre nom ? Celui de votre entreprise.

— Je m'appelle Otto Zitte. (Il lui tendit une carte, qu'elle regarda à peine ; son regard ne parvenait pas à quitter le visage de l'homme.) Je suis établi depuis longtemps, mais je viens de me réorganiser complètement – en raison d'une circonstance imprévue – et je suis désormais en mesure de contacter directement de nouveaux clients. Comme vous-même.

— Vous passerez ?

— Oui, un peu plus tard dans l'après-midi... nous pourrions examiner à loisir un éblouissant assortiment de gourmandises importées pour lesquelles je détiens l'exclusivité de la distribution. Bon après-midi.

Il se redressa en souplesse.

June Henessy venait de réapparaître.

— Bonjour, dit-elle d'une voix basse, prudente et intéressée.

— Ma carte.

Otto Zitte lui tendit le petit carré de papier blanc estampé. Les deux femmes possédaient maintenant la carte, et chacune lisait attentivement la sienne.

Affichant toujours son brillant sourire insinuant et astucieux, Otto Zitte fit signe à son Bleek domestique d'ouvrir la seconde valise.

Assis dans son bureau du Camp Ben-Gourion, le Docteur Milton Glaub entendit une voix de femme dans le couloir ; une voix rauque et autoritaire, mais incontestablement féminine. Il dressa l'oreille, entendit l'infirmière s'adresser à la femme, et sut qu'il s'agissait d'Anne Esterhazy, venue rendre visite à son fils Sam.

Le Dr. Glaub ouvrit son fichier, chercha la lettre *E*, puis étala bientôt sur son bureau le dossier *Esterhazy, Samuel*.

C'était intéressant. Le jeune garçon était né en dehors du mariage, un peu plus d'un an après le divorce de Mrs. Esterhazy et d'Arnie Kott. Et il était inscrit au Camp B-G sous son nom à elle. Néanmoins, il était visiblement la progéniture d'Arnie Kott ; le dossier contenait un grand nombre d'informations sur Arnie, car depuis le début, les médecins chargés des examens avaient considéré sa parenté comme un fait établi.

De toute évidence, bien que leur union soit rompue depuis fort longtemps, Arnie et Anne Esterhazy continuaient de se voir, et même suffisamment pour avoir un enfant. Leurs rapports ne se limitaient donc pas aux relations d'affaires.

Pendant un moment, le Dr. Glaub rumina les utilisations éventuelles qu'il pourrait tirer de ces informations. Arnie avait-il des ennemis ? Il n'en connaissait aucun ; tout le monde aimait Arnie – du moins tout le monde à part le Dr. Milton Glaub. Bien sûr, car le Dr. Glaub était la seule personne sur Mars ayant pâti des actions d'Arnie

Kott ; et c'était là une performance qui ne le rendait pas plus heureux pour autant.

Ce type m'a traité d'une manière particulièrement cavalière et inhumaine, se dit-il pour la millionième fois. Mais qu'y faire ? Il pouvait toujours envoyer la facture à Arnie... espérer obtenir un petit quelque chose pour les services rendus. Cependant, cela ne servirait pas à grand-chose. Il désirait – il *méritait* – bien davantage. Le Dr. Glaub réexamina le dossier. Un personnage bien curieux, ce Samuel Esterhazy ; il ne connaissait aucun cas identique. Le garçon semblait constituer un exemple de régression vers une espèce préhumaine, ou une quelconque variante n'ayant pas subsisté : plus ou moins amphibie. Glaub songea à la théorie avancée par un certain nombre d'anthropologues, selon laquelle l'homme descendrait d'une race de singes aquatiques vivant dans des eaux peu profondes et près des côtes.

Il remarqua que le Q.I. de Sam atteignait à peine 73. Dommage.

... Surtout, pensa-t-il brusquement, parce que l'on pourrait sans le moindre doute considérer Sam comme attardé mental plutôt que comme anormal. Le Camp B-G n'était pas un établissement destiné aux simples attardés ; Susan Haynes, la directrice, avait renvoyé chez leurs parents plusieurs enfants « pseudo-autistiques » qui n'étaient, en fin de compte, que d'ordinaires crétins. Le problème du diagnostic avait bien entendu gêné leur dépistage. Dans le cas du fils Esterhazy, il y avait également les signes physiques.

Pas de doute, décida le Dr. Glaub. Je peux m'appuyer là-dessus et renvoyer le garçon Esterhazy chez lui. L'École Communale pourrait sans problème lui donner un enseignement adéquat, s'abaisser à son niveau. Il n'est « anormal » que sur le plan physique, et notre rôle ici n'est pas de soigner les handicapés physiques.

Mais quelles sont mes raisons ? se demanda-t-il.

Je fais peut-être cela pour me venger de la manière cruelle dont Arnie Kott m'a traité.

Non, songea-t-il, cela ne paraît pas vraisemblable ; psychologiquement, je ne suis pas du genre à chercher une revanche – cela serait plutôt le cas du type anal, ou peut-être oral. Et Glaub s'était classé depuis longtemps comme appartenant au type génital, recherchant la satisfaction des pulsions génitales parvenues à maturité.

D'un autre côté, c'était bien son altercation avec Arnie Kott qui l'avait poussé à examiner le dossier du garçon Esterhazy... il y avait donc une relation de cause à effet ; minime, mais réelle.

En parcourant le dossier, il fut de nouveau frappé par les curieux rapports que le dossier laissait supposer. Ainsi, tous deux poursuivaient des relations sexuelles alors que leur mariage était

annulé depuis des années. Pourquoi donc avaient-ils divorcé ? Peut-être y avait-il eu entre eux un sérieux conflit de pouvoir ; Anne Esterhazy était visiblement le genre de femme autoritaire possédant de forts caractères masculins, ce que Jung appelait la femme possédée par l'animus. Pour avoir des rapports fructueux avec une telle personne, il fallait jouer un rôle défini ; il fallait saisir une position d'autorité dès le départ, et ne jamais l'abandonner ; tenir la place du mâle ancestral, sous peine d'être rapidement vaincu.

Le Dr. Glaub repoussa le dossier, puis remonta lentement le couloir jusqu'à la salle de récréation. Il repéra Mrs. Esterhazy ; elle jouait au *beanbag* avec son fils. Glaub s'approcha et les observa jusqu'au moment où la femme s'interrompt en remarquant sa présence.

— Bonjour, Dr. Glaub, dit-elle d'un ton joyeux.

— Bonjour, Mrs. Esterhazy. Hum, pourriez-vous venir dans mon bureau lorsque votre visite sera terminée ?

Ce fut un plaisir de voir l'expression satisfaite de la femme brusquement assombrie par l'inquiétude.

— Bien sûr, Dr. Glaub.

Vingt minutes plus tard, elle était assise en face de lui, dans son bureau.

— Mrs. Esterhazy, quand votre fils est venu pour la première fois au Camp B-G, il existait un doute profond sur la nature de son problème. Nous avons cru pendant un certain temps que cela relevait d'un trouble mental, peut-être une névrose traumatique ou...

La femme l'interrompt d'une voix ferme :

— Docteur, vous allez me dire que Sam ne peut plus rester ici parce qu'il n'a pas d'autre problème qu'une difficulté à apprendre ; c'est exact ?

— Il y a également un handicap physique, répondit Glaub.

— Mais ce n'est pas votre domaine.

Il acquiesça d'un geste résigné.

— Quand dois-je le ramener à la maison ?

Anne Esterhazy était maintenant très pâle, tremblante ; ses mains se crispaient sur son sac.

— Oh, trois ou quatre jours. Une semaine.

Tout en se mordillant une phalange, Mrs. Esterhazy regardait fixement le tapis du bureau. Un moment s'écoula. Puis elle déclara d'une voix chevrotante :

— Docteur, comme vous le savez peut-être, je lutte activement depuis quelque temps contre un projet de loi déposé devant l'ONU, et qui entraînerait la fermeture du Camp B-G. (Son ton s'affermi.) Si je me vois obligée de reprendre Sam, je retirerai mon soutien dans cette affaire, et vous pouvez être certain que la loi sera votée. Et j'informerai Susan Haynes des raisons de mon retrait.

Une onde de choc glaciale traversa lentement l'esprit du Dr. Milton Glaub. Il ne savait plus que répondre.

— Vous me comprenez, Docteur ? demanda Mrs. Esterhazy.

Il parvint à hocher la tête.

Mrs. Esterhazy se releva en déclarant :

— Il y a longtemps que je m'occupe de politique, Docteur. Arnie Kott me considère comme une simple dame patronnesse, comme un amateur, mais ce n'est pas le cas. Politiquement, je sais très bien me débrouiller dans certains domaines, croyez-moi.

— Oui, répondit le Dr. Glaub. Je m'en aperçois.

Il se leva automatiquement pour l'accompagner jusqu'à la porte de son bureau.

— Je vous prie de ne plus jamais évoquer ce sujet, à propos de Sam, demanda la femme en ouvrant la porte. C'est trop pénible. Il m'est plus facile de le considérer comme anormal. (Elle le regarda droit dans les yeux.) Je suis absolument incapable de me dire qu'il est attardé.

Elle fit demi-tour et quitta vivement la pièce.

Cela n'a pas trop bien marché, pensa le Dr. Glaub en refermant la porte d'une main tremblante. Visiblement, cette femme est une sadique – de fortes pulsions agressives liées à un profond sentiment d'hostilité.

Il s'assit derrière son bureau, alluma une cigarette, et se mit à fumer d'un air déprimé en s'efforçant de retrouver son calme.

Quand Jack Bohlen parvint au bas de l'escalier, il n'aperçut pas la moindre trace de Manfred. Plusieurs enfants passèrent près de lui en trotinant, probablement pour rejoindre leurs Professeurs. Jack se mit à parcourir les couloirs en se demandant où avait bien pu se rendre le garçon. Et pourquoi si vite ? C'était embêtant.

Devant lui, un groupe d'enfants était réuni autour d'un Professeur, un grand monsieur aux cheveux blancs, aux sourcils épais, en qui Jack reconnut Mark Twain. Cependant, Manfred ne se trouvait pas parmi eux.

Alors que Jack s'apprêtait à passer devant le simulacre de Mark Twain, ce dernier interrompit le monologue qu'il dispensait aux enfants, tira plusieurs fois sur son cigare, et lança derrière Jack :

— Puis-je vous être utile, mon ami ?

Jack s'arrêta pour lui répondre :

— Je cherche un petit garçon que j'ai amené avec moi.

— Je connais tous ces jeunes gens, répondit la Machine Éducative Mark Twain. Comment s'appelle-t-il ?

— Manfred Steiner.

Il décrivit le garçon au Professeur, qui l'écouta d'un air attentif.

— Hmm, fit la machine lorsque Jack eut achevé sa description. (Le simulacre continua de fumer pendant un moment, puis baissa de nouveau son cigare.) Je crois que vous trouverez ce jeune homme par là, en discussion avec l'empereur romain Tibère. Du moins, c'est ce dont j'ai été informé par les autorités auxquelles a été confié cette organisation ; je veux parler du circuit principal, monsieur.

Tibère. Il n'avait pas imaginé que de tels personnages puissent être représentés ici, à l'École Communale : les individus abjects et déments de l'histoire. En voyant son expression, la machine-Mark Twain comprit manifestement ses pensées.

— Ici, à l'école, déclara Mark Twain, en tant qu'exemples à ne pas suivre mais à éviter avec le zèle le plus scrupuleux, vous pourrez vous apercevoir au cours de vos pérégrinations à travers ces salles, monsieur, que bien des coquins, des pirates et des vauriens sont exposés afin de raconter d'une voix douloureuse et lamentable leur édifiante histoire pour mieux instruire la jeunesse.

Tirant à nouveau sur son cigare, la machine-Mark Twain lui fit un clin d'œil. Déconcerté, Jack s'éloigna précipitamment.

Il s'arrêta près de la machine-Emmanuel Kant et demanda son chemin. Plusieurs élèves, des adolescents, s'écartèrent pour lui laisser la place.

— La machine-Tibère, lui fut-il répondu avec un fort accent, vous la trouverez dans cette direction. Le simulacre tendit le doigt d'une manière très autoritaire ; il n'éprouvait pas le moindre doute, et Jack se précipita dans le couloir indiqué.

Un instant plus tard, il s'avavançait vers la silhouette mince et frêle de l'empereur romain à la chevelure grisonnante. Celui-ci paraissait songeur lorsque Jack s'approcha, mais avant qu'il ne puisse parler, la machine tourna la tête dans sa direction.

— Le garçon que vous cherchez a poursuivi son chemin. C'était bien lui, n'est-ce pas ? Un jeune homme extrêmement séduisant.

Puis le simulacre demeura silencieux, comme s'il se parlait à lui-même. Jack savait qu'en réalité il se reconnectait avec le circuit principal de l'école qui utilisait maintenant toutes les machines éducatives pour tenter de localiser Manfred.

— Il ne parle à personne en ce moment précis, annonça bientôt la machine-Tibère.

Jack se remit en route. Un personnage féminin aveugle, entre deux âges, sourit à son passage ; Jack ignorait de qui il s'agissait, et aucun enfant ne discutait avec la machine. Mais elle déclara brusquement :

— Le garçon que vous cherchez se trouve avec Philippe Deux d'Espagne.

Elle désigna un couloir à sa droite, puis ajouta sur un ton curieux :

— Nous vous prions de vous dépêcher ; nous vous serions

reconnaissants de l'emmener de l'école le plus vite possible. Merci beaucoup.

Elle replongea dans son mutisme. Jack s'enfonça vivement dans le couloir qu'elle avait indiqué.

Il tourna presque aussitôt et se retrouva devant Philippe Deux, barbu et ascétique. Manfred n'était pas là, mais une certaine trace intangible de son essence paraissait encore flotter à cet endroit.

— Il vient tout juste de partir, cher monsieur, lui dit la machine éducative. (Sa voix révéla le même ton bizarrement pressant qu'avait exprimé le personnage féminin, quelques instants auparavant.) Veuillez vous dépêcher de l'emmener, nous vous en serions reconnaissants.

Sans attendre davantage, Jack plongea dans le couloir ; une crainte glaciale s'empara de lui tandis qu'il courait.

— ... très reconnaissants, dit un personnage assis vêtu d'une tunique blanche, quand Jack passa devant lui. Puis il croisa un homme grisonnant, portant une redingote, qui répéta la litanie inquiète de l'école : « ... le plus vite possible. »

Il tourna au coin. Manfred était là.

Le garçon était assis par terre, tout seul ; appuyé contre le mur, la tête penchée, il semblait absorbé dans ses pensées.

Jack se baissa pour lui demander :

— Pourquoi t'es-tu sauvé ?

Manfred ne répondit pas. Jack le toucha, mais l'enfant n'eut aucune réaction.

— Tu vas bien ? demanda Jack.

D'un seul coup, le garçon remua, se releva devant Jack et se mit à l'observer.

— Qu'y a-t-il ? s'enquit Jack.

Il n'obtint pas de réponse. Mais le visage de l'enfant était assombri, déformé par une émotion trouble qui ne trouvait pas d'issue ; son regard fixait Jack mais ne semblait pas le voir. Complètement plongé en lui-même, incapable d'émerger dans le monde extérieur.

— Que s'est-il passé ? demanda Jack.

Mais il savait qu'il ne l'apprendrait jamais ; la créature qui se trouvait devant lui n'avait aucun moyen de s'exprimer. Il n'y avait que le silence, l'absence totale de communication entre eux deux, un gouffre qui ne pouvait être comblé.

Alors, le garçon détourna les yeux et s'affala sur le sol.

— Reste ici, lui dit Jack. Je vais leur demander d'aller chercher David.

Il s'éloigna prudemment du garçon, mais Manfred ne bougea pas. Dès qu'il aperçut une machine éducative, Jack lui demanda :

— Pourriez-vous m'amener David Bohlen, s'il vous plaît ; je suis

son père. Je vais l'emmenner à la maison.

Il s'agissait de la Machine Éducative Thomas Edison, un homme âgé qui sursauta en relevant la tête et porta la main à son oreille. Jack réitéra sa requête.

La machine hocha la tête et répondit :

— Ronge, ronge.

Jack la regarda d'un air ébahi. Puis il se retourna vers Manfred. Le garçon était affalé par terre, le dos appuyé contre le mur.

La Machine Éducative Thomas Edison ouvrit de nouveau la bouche pour déclarer :

— Ronge, ronge.

Le simulacre ne prononça rien de plus ; il se tut et demeura silencieux.

Est-ce moi ? se demanda Jack. Suis-je en train de subir une crise définitive ? Ou bien...

Il ne pouvait pas croire à l'autre explication ; ce n'était vraiment pas possible.

Au fond du couloir, une autre machine éducative s'adressait à un groupe d'enfants ; sa voix lointaine avait un écho métallique. Jack tendit l'oreille.

— Ronge, ronge, disait la machine aux enfants.

Jack ferma les yeux. Durant un instant de parfaite lucidité il comprit que sa psyché, ses perceptions, ne l'avaient pas trompé ; ce qu'il entendait, ce qu'il voyait, tout cela était bien réel.

La présence de Manfred Steiner avait envahi l'École Communale, avait pénétré au plus profond de sa structure.

Toujours assis dans son bureau du Camp B-G, le Dr. Glaub ruminait sa rencontre avec Anne Esterhazy lorsqu'il reçut un appel d'urgence en provenance du circuit principal de l'École Communale des Nations Unies.

— Docteur, déclara la voix terne, je suis désolé de vous déranger, mais nous avons besoin de votre aide. Un citoyen erre actuellement dans nos locaux, et il se trouve manifestement dans un état de confusion mentale. Nous vous serions reconnaissants de venir le chercher.

— Certainement, murmura le Dr. Glaub. J'arrive tout de suite.

Peu après, il décolla du Nouvel Israël aux commandes de son hélico et traversa le désert en direction de l'École Communale.

Dès son arrivée, le circuit principal l'accueillit et le guida à vive allure à travers le bâtiment, jusqu'au moment où ils atteignirent un cul-de-sac.

— Nous avons pensé qu'il valait mieux maintenir les enfants à l'écart, expliqua le circuit principal en faisant coulisser un mur pour dévoiler le couloir.

De l'autre côté, l'air hébété, se trouvait un homme que le Dr. Glaub connaissait. Malgré lui, le docteur éprouva aussitôt un sentiment de satisfaction. Ainsi, Jack Bohlen subissait une nouvelle crise de schizophrénie. Bohlen avait le regard vague ; il était visiblement dans un état de stupeur catatonique, alternant sans doute avec des moments d'excitation – et il paraissait épuisé. Il se trouvait en compagnie d'une autre personne, que le Dr. Glaub reconnut. Manfred Steiner était allongé sur le sol, penché en avant, semblant lui aussi plongé dans un état de profonde introversion.

Votre association ne vous a pas réussi, ni à l'un ni à l'autre, songea le Dr. Glaub.

Avec l'aide du circuit principal, il parvint à faire monter Bohlen et le fils Steiner dans son hélico, puis décolla en direction du Nouvel Israël et du Camp B-G.

Le dos courbé, les mains crispées, Bohlen déclara :

— Laissez-moi vous dire ce qui s'est produit.

— Je vous en prie, répondit le Dr. Glaub, qui eut enfin le sentiment de contrôler la situation.

— Je suis venu chercher mon fils à l'école, dit Jack Bohlen d'une voix hachée. J'ai amené Manfred. (Il se tourna sur son siège pour

regarder le fils Steiner, qui n'était pas sorti de sa catalepsie ; le garçon était roulé en boule sur le plancher de l'hélico, immobile comme une statue.) Manfred m'a échappé. Et puis... la communication s'est rompue entre l'école et moi. Je ne pouvais plus entendre que...

Il s'interrompt.

— *Folie à deux*, murmura Glaub.

— C'était *lui* que j'entendais, et non plus l'école, expliqua Bohlen. Les Professeurs prononçaient ses propres paroles.

Il se tut à nouveau.

— Manfred possède une forte personnalité, dit le Dr. Glaub. Il est très pénible de rester longtemps près de lui. Je pense qu'il serait mieux pour vous d'abandonner ce projet, dans votre propre intérêt. Je crois que vous prenez un très gros risque.

— Je dois rencontrer Arnie ce soir, murmura Bohlen d'une voix sèche.

— Et vous-même ? Qu'allez-vous devenir ?

Bohlen ne répondit pas.

— Je peux encore vous soigner à ce stade de votre problème, dit le Dr. Glaub. Plus tard... je ne sais pas si ce sera possible.

— Là-dedans, dans cette foutue école, dit Bohlen, je me suis trouvé complètement déboussolé ; je ne savais plus quoi faire. J'ai continué de marcher, en cherchant quelqu'un à qui parler. Quelqu'un qui n'était pas... comme lui.

D'un geste, il désigna le jeune garçon.

— Le schizophrène éprouve d'énormes difficultés à établir des rapports avec l'école, expliqua Glaub. Très souvent, comme dans votre cas, les relations que le schizophrène entretient avec les autres gens passent par leur inconscient. Bien entendu, les machines éducatives n'ont pas de personnalités cachées ; tout en elles est superficiel. Et comme le schizophrène ignore habituellement la surface pour regarder ce qui se trouve derrière... il ne rencontre que le vide. Il est tout bonnement incapable de les comprendre.

— Je ne comprenais rien de ce qu'elles disaient, déclara Bohlen. Il n'y avait que... ce discours insensé que prononce habituellement Manfred. Son langage personnel.

— Vous avez de la chance d'avoir pu vous en sortir, dit le Dr. Glaub.

— Je le sais.

— Et qu'allez-vous faire maintenant, Bohlen ? Prendre du repos pour vous rétablir ? Ou poursuivre ce dangereux contact avec un enfant tellement instable qu'il...

— Je n'ai pas le choix, dit Jack Bohlen.

— C'est exact. Vous n'avez pas le choix ; vous devez laisser tomber.

— Mais j'ai appris quelque chose, poursuivit Bohlen. Je me suis rendu compte des risques énormes que je courais dans cette affaire. Je sais maintenant à quoi cela ressemblerait d'être complètement coupé du monde, d'être totalement isolé, comme Manfred. Et je ferai n'importe quoi pour éviter cela. Mais je n'ai pas l'intention d'abandonner pour l'instant.

Les mains tremblantes, il prit dans sa poche une cigarette et l'alluma.

— Le pronostic n'est pas très bon pour vous, dit Glaub.

Jack Bohlen hocha la tête.

— Vos difficultés se sont atténuées, sans doute parce que vous avez été extrait de l'environnement de cette école. Puis-je vous parler carrément ? Il n'est pas possible de prédire combien de temps vous pourrez tenir ; encore dix minutes, peut-être, ou une heure – ou même jusqu'à ce soir ; ensuite, il se pourrait que vous subissiez une rechute encore plus grave. Les nuits sont particulièrement pénibles, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit Bohlen.

— Il m'est possible de faire deux choses pour vous. Je peux ramener Manfred au Camp B-G, et je peux également vous représenter chez Arnie ce soir, en agissant comme votre psychiatre officiel. Je fais cela tout le temps ; c'est mon boulot. Versez-moi une avance et je vous dépose chez vous.

— Après cette nuit, peut-être, dit Bohlen. Vous pourriez me représenter plus tard, si cela s'aggrave. Mais j'irai chez Arnie Kott ce soir, et j'emmènerai Manfred.

Le Dr. Glaub haussa les épaules. Il est sourd à toute suggestion, pensa-t-il. Un des signes de l'autisme. On ne pouvait plus persuader Jack Bohlen ; il avait déjà bien trop décroché pour entendre ou comprendre quoi que ce soit. Pour lui, le langage était devenu un rituel vain, sans signification.

— Mon fils David, déclara soudain Bohlen. Je dois retourner le chercher à l'école. Et mon hélico de la Compagnie Yee ; il est aussi resté là-bas.

Son regard s'était maintenant éclairé, comme s'il émergeait de son état précédent.

— N'y retournez pas, lui conseilla le Dr. Glaub.

— Ramenez-moi.

— Alors, ne descendez pas dans l'école ; restez sur l'aire d'atterrissage. Je les enverrai chercher votre fils – vous pourrez attendre son arrivée dans votre hélico. Ce sera sans doute mieux pour vous. Je discuterai avec le circuit principal à votre place.

Le Dr. Glaub ressentit un élan de sympathie pour cet homme et pour son obstination à mener les choses à sa manière.

— Merci, dit Bohlen. Je vous en serai reconnaissant.
Il sourit au docteur, et Glaub lui retourna son sourire.

— Où est donc Jack Bohlen ? demanda Arnie Kott d'une voix plaintive.

Il était six heures du soir ; Arnie était assis dans son salon, tout seul, en buvant un Old Fashioned [2] légèrement trop doux préparé par Hélio.

En ce moment, son Bleek domestique se trouvait dans la cuisine et confectionnait un dîner entièrement composé de produits du marché noir, provenant tous de la nouvelle contrebande organisée par Arnie. Arnie se sentit bien en réfléchissant au fait qu'il pouvait désormais obtenir ses gourmandises à bas prix. Quelle amélioration sur l'ancien système, lorsque Norbert Steiner encaissait tous les bénéfices ! Arnie sirota son verre en attendant l'arrivée de ses invités. Dans le coin de la pièce, une musique douce et pourtant pénétrante émergeait des haut-parleurs ; elle envahissait la pièce pour bercer le Compagnon Kott.

Il se trouvait encore dans cet état de somnolence lorsque la sonnerie du téléphone le réveilla en sursaut.

— Arnie, c'est Scott à l'appareil.

— Oh ? répondit Arnie, mécontent. (Il préférait communiquer grâce à son astucieux système de code.) Écoute, j'organise ici un rendez-vous d'affaires très important ce soir, et si tu n'as rien de...

— Mais c'est important, déclara Scott. Il y a quelqu'un qui marche sur nos plates-bandes.

— Quoi ? demanda Arnie d'une voix perplexe. (Puis il comprit ce que Scott Temple voulait dire.) Tu parles des produits de luxe ?

— Oui, répondit Scott. Et il est déjà complètement installé. Il a son terrain, ses navettes, sa distribution – il a dû reprendre l'affaire de Stein...

— N'en dit pas plus, l'interrompt Arnie. Viens ici tout de suite.

— J'arrive.

Le téléphone cliqueta, Scott avait raccroché.

Qu'est-ce que vous dites de ça, songea Arnie. Je viens à peine de mettre mon affaire au point, et voilà qu'un couillon y met son grain de sel. Et en plus, je ne voulais même pas m'occuper de cette histoire de contrebande... pourquoi ce gars n'est-il pas venu me dire qu'il voulait reprendre l'affaire de Steiner ? Mais il est trop tard, maintenant ; je suis dedans, et personne ne pourra m'obliger à laisser tomber.

Une demi-heure plus tard, Scott apparut sur le seuil, l'air très nerveux ; il arpenta le salon d'Arnie Kott en grignotant des hors-d'œuvre et en parlant d'une voix rapide.

— C'est un vrai professionnel, ce type ; il doit être dans le métier depuis quelque temps – il a déjà sillonné tout Mars, rencontré presque

tout le monde, visité même les maisons isolées situées dans ces foutues zones limitrophes, et vu les femmes qui vivent là-bas et qui n'achètent, et encore, qu'un seul bocal en tout et pour tout ; il a retourné ciel et terre. Il n'y aura plus de place pour nous, et nous commençons à peine à mettre cette opération en branle. Regardons les choses en face, ce type nous bat à plates coutures.

— Je vois, dit Arnie en frottant la partie chauve de son crâne.

— Nous devons faire quelque chose, Arnie.

— Sais-tu où se trouve sa base d'opérations ?

— Non, mais elle est certainement dans les Monts FDR ; c'est là qu'était situé le terrain de Norb Steiner. Nous commencerons par là.

Scott inscrivit une note dans son carnet.

— Trouve son terrain, dit Arnie, et préviens-moi. J'y enverrai un appareil de la police de Lewistown.

— Alors il saura qui est contre lui.

— En effet. Je veux lui faire savoir que c'est à Arnie Kott qu'il se frotte, et pas à un concurrent ordinaire. J'ordonnerai à l'appareil de police de lâcher une bombe A tactique ou un autre petit engin de démolition sur son terrain. Et ce crétin verra que son culot nous a vraiment contrariés. Car c'est bien de ça qu'il s'agit : ce type vient se mesurer à moi, alors que je ne voulais même pas m'occuper de ce genre d'affaires ! C'est déjà assez difficile sans qu'il vienne compliquer les choses.

Dans son carnet, Scott prit tout cela en notes : *sans qu'il vienne compliquer les choses, etc.*

— Tu localises l'endroit, dit Arnie pour conclure, et je veillerai à ce que l'on prenne soin de lui. Je ne veux pas que la police le détruise, seulement son installation ; nous ne devons pas nous créer d'ennuis avec l'ONU. Je suis sûr que tout se passera très bien. C'est un gars isolé, tu crois ? Ce ne serait pas une grosse organisation terrestre ?

— D'après mes informations, ce gars est un solitaire.

— Très bien.

Arnie renvoya Scott, et dès que la porte se fut refermée il se retrouva de nouveau tout seul dans son salon tandis que son Bleek domestique bricolait dans la cuisine.

— Comment va la bouillabaisse ? lui lança Arnie.

— Parfaitement, bien, Monsieur, répondit Héliogabale. Puis-je vous demander qui viendra manger tout cela ce soir ?

Il s'affairait près de la cuisinière, entouré par toutes sortes de poissons, sans compter les herbes et les épices.

— Il y aura Jack Bohlen, Doreen Anderton et un enfant autistique avec lequel travaille Jack, et que nous a recommandé le Dr. Glaub... C'est le fils de Norb Steiner.

— Tous de classes inférieures, murmura Héliogabale.

Et alors, toi aussi, se dit Arnie.

— Contente-toi de bien préparer le repas, déclara-t-il d'une voix irritée.

Il ferma la porte de la cuisine et retourna dans le salon. Salaud de nègre, c'est toi qui m'as fourré dans toute cette histoire, pensa-t-il ; c'est toi et ta pierre à prédictions qui m'avez donné cette idée. Et il vaudrait mieux que ça marche, parce que j'ai tout misé là-dessus. Et en plus...

Le carillon de la porte couvrit la musique des haut-parleurs.

Arnie alla ouvrir et se trouva face à face avec Doreen juchée sur des talons hauts, une fourrure autour des épaules ; elle lui fit un grand sourire en pénétrant dans le salon.

— Salut. Qu'est-ce qui sent si bon ?

— C'est une sorte de poisson.

Arnie lui ôta son manteau, qui dévoila les épaules nues de Doreen, lisses et bronzées, portant quelques taches de rousseur.

— Non, dit-il aussitôt, ce n'est pas ce genre de soirées ; c'est une réunion d'affaires. Va mettre un corsage décent. (Il la conduisit dans la chambre.) Ce sera pour la prochaine fois.

Il resta dans l'encadrement de la porte pour la regarder se changer tout en pensant : J'ai vraiment une nana superbe. Et tandis qu'elle déposait soigneusement sa robe décolletée sur le lit, Arnie pensa : C'est moi qui lui ai acheté ça. Il se souvint du mannequin qui la portait dans le magasin. Mais cela convenait bien mieux à Doreen ; et sa chevelure d'un roux flamboyant plongeait dans son dos comme une cascade de feu.

— Arnie, dit-elle. (Elle se tourna vers lui en boutonnant son corsage.) Ne bouscule pas Jack Bohlen ce soir.

— Allons bon, protesta-t-il, qu'est-ce que tu veux dire ? Tout ce que je désire de Jack, ce sont des résultats ; je lui ai laissé suffisamment de temps – le délai est écoulé !

— Ne le bouscule pas, Arnie, répéta Doreen. Ou je ne te le pardonnerai jamais.

Il alla en grommelant jusqu'au buffet du salon et se servit à boire.

— Qu'est-ce que tu prendras ? J'ai une bouteille de whisky irlandais ; dix ans d'âge ; il est très bon.

— Alors je prendrai ça, répondit Doreen en sortant de la chambre.

Elle s'assit dans le divan et lissa sa jupe sur ses genoux croisés.

— N'importe quel vêtement te va à merveille, dit Arnie.

— Merci.

— Écoute, ce que tu fais avec Bohlen a bien entendu reçu mon consentement, comme tu le sais. Mais tout cela n'est que superficiel ; exact ? Tout au fond, tu te réserves pour moi.

— Que veux-tu dire par « tout au fond » ? demanda Doreen d'un

air narquois.

Elle le dévisagea jusqu'à ce qu'il éclatât de rire.

— Fais attention, dit-elle. Bien sûr, Arnie, je suis à toi. Tout ce qui se trouve à Lewistown est à toi, de fond en comble. À chaque fois que je fais couler un peu d'eau dans la cuisine, je pense à toi.

— Pourquoi ?

— Parce que tu es le dieu totem de l'eau gaspillée. (Doreen lui sourit.) C'est une petite plaisanterie, rien de plus ; je pensais à tes bains de vapeur avec toute cette eau perdue.

— Ouais, dit Arnie. Tu te souviens de la fois où nous nous y sommes rendus très tard dans la nuit, tous les deux ; je l'ai ouvert avec ma clef et nous sommes entrés comme des petits polissons... on s'est glissé à l'intérieur, et on a laissé les robinets d'eau chaude ouverts jusqu'à ce que la salle entière soit remplie de vapeur. Ensuite on s'est déshabillé – on avait dû boire pas mal – et on s'est mis à courir tout nu dans la vapeur en se cachant l'un de l'autre... (Arnie se mit à sourire.) Et puis je t'ai attrapée, juste là où se trouve le banc sur lequel la masseuse te tabasse pour t'aplatir les fesses. Et on peut dire qu'on s'est bien amusé sur ce banc.

— C'était de premier ordre, déclara Doreen en se remémorant la scène.

— Cette nuit-là, j'avais l'impression d'avoir à nouveau dix-neuf ans, dit Arnie. Je suis plutôt jeune, pour un type âgé – je veux dire, j'ai de beaux restes, si tu vois de quoi je parle. (Il arpenta la pièce.) Pour l'amour du ciel, quand donc ce Bohlen va-t-il arriver ?

Le téléphone se mit à sonner.

— Monsieur, cria Héliogabale depuis la cuisine. Je ne peux pas répondre ; je dois vous demander de le faire.

Arnie regarda Doreen :

— Si c'est Bohlen qui appelle pour dire qu'il ne peut pas venir...

Arnie se passa vivement un doigt devant la gorge, puis décrocha le combiné du téléphone.

— Arnie, dit une voix d'homme. Désolé de vous déranger ; c'est le Dr. Glaub.

— Salut, toubib, répondit Arnie avec soulagement. (Il se tourna vers Doreen.) Ce n'est pas Bohlen.

— Arnie, dit le Dr. Glaub, je sais que vous attendez Jack Bohlen ce soir – il n'est pas encore là, n'est-ce pas ?

— Non.

Glaub hésita, puis déclara :

— Arnie, j'ai passé une partie de la journée avec Jack, et bien que...

— Qu'est-ce qui se passe, il a eu une crise de schizophrénie ? (Avec une vive intuition, Arnie comprit que c'était le cas ; voilà la raison

pour laquelle le docteur appelait.) D'accord, il est très tendu, il est pressé par le temps ; je vous l'accorde. Mais c'est notre lot à tous. Vous serez déçu si vous pensez que je vais l'excuser comme un gosse malade qui ne peut pas aller en classe. S'il ne peut pas me présenter de résultats concrets ce soir, je m'arrangerai pour qu'il ne puisse même plus réparer un grille-pain sur Mars jusqu'à la fin de ses jours.

Le Dr. Glaub resta silencieux un instant, puis déclara :

— Ce sont des gens comme vous qui produisent des schizophrènes avec vos exigences cruelles et impérieuses.

— Et alors ? J'obéis à des critères ; et il doit s'y plier ; c'est tout. Ce sont des critères très élevés, je le sais.

— Ses critères aussi sont élevés.

— Pas autant que les miens, répondit Arnie. Bon, vous avez autre chose à ajouter, toubib ?

— Non, dit Glaub. Sauf que... (Sa voix tremblait.) Rien d'autre. Merci de m'avoir écouté.

— Merci d'avoir appelé. (Arnie raccrocha.) Quel prodige de couardise ; il est bien trop peureux pour dire ce qu'il pense. (Arnie s'éloigna du téléphone, l'air dégoûté.) Il craint même de défendre ce en quoi il croit ; c'est vraiment un type méprisable. Pourquoi a-t-il appelé s'il n'a pas de cran ?

— Je suis vraiment étonnée qu'il l'ait fait, dit Doreen. Qu'il ait pris de tels risques. Qu'a-t-il dit à propos de Jack ?

Son regard était assombri par l'inquiétude ; elle se leva, s'approcha d'Arnie, et posa la main sur son bras pour qu'il cesse de tourner dans la pièce.

— Dis-le-moi.

— Oh, il a seulement indiqué qu'il avait passé un moment avec Bohlen aujourd'hui ; je suppose que Bohlen a dû avoir une sorte de crise ; sa maladie, tu sais bien.

— Il va venir quand même ?

— Bon sang, je n'en sais rien. Pourquoi tout est-il si compliqué ? Des docteurs qui téléphonent, et toi qui te frottes contre moi comme un chien battu ou je ne sais quoi. (Avec un mélange d'irritation et de dégoût, il retira la main de Doreen et repoussa la jeune femme.) Et ce crétin de nègre dans la cuisine : mon Dieu ! Il mijote un philtre magique là-dedans ? Cela fait des heures qu'il y est !

D'une voix faible mais calme, Doreen annonça :

— Écoute-moi bien, Arnie. Si tu es trop dur avec Jack, si tu le blesses, je ne coucherai plus jamais avec toi, je te le promets.

— Tout le monde veut le protéger, pas étonnant qu'il soit malade.

— C'est un type bien.

— Il vaudrait mieux qu'il soit aussi un bon technicien ; il a intérêt à mettre à plat l'esprit de ce gamin pour que je puisse le lire aussi

facilement qu'une carte routière.

Ils se dévisagèrent un instant.

Doreen secoua la tête, fit demi-tour et se servit à boire ; puis elle s'éloigna en tournant le dos à Arnie.

— Très bien. Tu sais quoi faire. Tu peux ramasser une douzaine de filles qui se débrouillent aussi bien que moi dans un lit ; que suis-je, moi, pour le grand Arnie Kott ?

Elle avait parlé d'un ton morose et acerbe. Arnie s'avança derrière elle d'une manière embarrassée.

— Allons, Dor, tu es unique, je te le jure, tu es fantastique, et ton dos soyeux est superbe, la robe que tu portais en entrant t'allait à ravir. (Il lui caressa la nuque.) Une femme éblouissante, même d'après les canons de la beauté terrestre.

Le carillon de la porte retentit à cet instant.

— C'est lui, dit Arnie en se dirigeant aussitôt vers l'entrée.

Il ouvrit la porte devant Jack Bohlen, qui paraissait fatigué.

Le garçon qui l'accompagnait dansait sans arrêt sur la pointe des pieds, sautillait derrière Jack, à droite, à gauche ; son regard brillant balayait tout ce qui l'entourait, mais ne fixait jamais rien de précis. L'enfant se glissa presque aussitôt derrière Arnie et se faufila dans le salon, hors de vue.

Déconcerté, Arnie s'adressa à Jack Bohlen :

— Entrez.

— Merci, Arnie, répondit Jack en pénétrant dans la pièce.

Arnie referma la porte, et les deux hommes regardèrent autour d'eux pour savoir où était passé Manfred.

— Il a filé dans la cuisine, dit Doreen.

Et bien entendu, lorsque Arnie ouvrit la porte de la cuisine, il aperçut l'enfant qui observait Héliogabale d'un air fasciné.

— Qu'y a-t-il ? demanda Arnie à Manfred. Tu n'as encore jamais vu de Bleek ?

Le garçon ne répondit pas.

— Qu'est-ce que tu prépares comme dessert, Hélios ? interrogea Arnie.

— Du flan, répondit Héliogabale. C'est un plat philippin, il s'agit d'une crème renversée nappée d'une sauce au caramel. J'ai tiré la recette du livre de cuisine de Mrs. Rombauer.

— Manfred, dit Arnie, je te présente Héliogabale.

Debout à l'entrée de la cuisine, Doreen et Jack observaient également la scène. Arnie remarqua que le garçon paraissait profondément troublé par le Bleek. Comme sous l'influence d'un charme, son regard suivait le moindre mouvement d'Héliogabale. Avec une grande application, ce dernier versa le flan dans une série de moules qu'il plaça ensuite dans le congélateur du frigo.

— Bonjour, dit Manfred d'une voix presque timide.

— Hé ! s'exclama Arnie. Il vient de prononcer une véritable parole.

— Je dois vous demander à tous de quitter la cuisine, répliqua Hélió d'un ton irrité. Votre présence me gêne et je ne peux pas travailler.

Il les dévisagea d'un air agacé jusqu'à ce qu'ils sortent de la cuisine, un par un. La porte pivota derrière eux et se referma, dissimulant Hélió et son travail.

— Il est plutôt bizarre, s'excusa Arnie. Mais c'est un excellent cuisinier.

Jack s'adressa à Doreen :

— C'est la première fois que j'entends Manfred parler ainsi.

Jack semblait impressionné ; il alla se placer devant la fenêtre, tout seul, ignorant les autres.

Arnie le rejoignit pour lui demander :

— Qu'est-ce que vous voulez boire ?

— Du bourbon, avec de l'eau.

— Je vais vous le préparer moi-même, dit Arnie. Je ne peux pas importuner Hélió avec ce genre de basses besognes.

Il se mit à rire de sa plaisanterie, mais Jack ne l'imita pas.

Ils restèrent assis tous les trois un moment, leur verre à la main. On avait donné des magazines à Manfred et le garçon s'allongea sur le tapis, oubliant à nouveau la présence des adultes.

— Attendez de déguster ce repas ! annonça Arnie.

— Cela sent très bon, dit Doreen.

— Rien que des produits du marché noir.

Doreen et Jack, installés tous les deux sur le divan, hochèrent la tête.

— C'est un grand soir ! assura Arnie.

Ils acquiescèrent de nouveau.

Arnie leva son verre pour porter un toast :

— À la communication. Sans laquelle rien n'existerait.

— À la communication, Arnie, répondit Jack d'un ton maussade.

Mais il avait déjà terminé son whisky ; il regarda son verre vide d'un air embarrassé.

— Je vous en sers un autre, proposa Arnie en lui prenant son verre.

Debout près du buffet, tandis qu'il préparait un rafraîchissement pour Jack, Arnie s'aperçut que Manfred s'était lassé des magazines ; le garçon s'était relevé pour errer dans la pièce. Il aimerait peut-être faire des collages, se dit Arnie. Il rendit son verre à Jack et se dirigea vers la cuisine.

— Hélió, va chercher de la colle et des ciseaux pour le gosse, et du papier pour qu'il puisse fixer ses trucs dessus.

Hélio avait terminé le flan ; son travail était manifestement achevé car il s'était assis pour lire un exemplaire de *Life*. Il se leva à contrecœur pour aller chercher les ciseaux, la colle et le papier.

— Drôle de gosse, pas vrai ? dit Arnie à Hélio lorsque le Bleek revint. Quelle est ton opinion sur lui, la même que la mienne ?

— Les enfants sont tous pareils, répondit Hélio.

Il sortit, laissant son patron tout seul dans la cuisine. Arnie alla retrouver ses invités au salon.

— Nous allons bientôt manger, annonça-t-il. Tout le monde a goûté les hors-d'œuvre au bleu danois ? Quelqu'un désire-t-il autre chose ?

Le téléphone se mit à sonner. Doreen, qui se trouvait à côté, saisit le combiné pour répondre, puis elle le tendit à Arnie.

— C'est pour toi. Un homme.

Il s'agissait encore du Dr. Glaub.

— Mr. Kott, déclara le Dr. Glaub d'une voix légère et affectée, mon intégrité m'oblige à protéger mes patients. Nous pouvons être deux à jouer le jeu de l'intimidation. Comme vous le savez, votre fils naturel Sam Esterhazy se trouve au Camp B-G, où je suis de service.

Arnie émit un grognement.

— Si vous n'agissez pas d'une manière loyale envers Jack Bohlen, poursuivit Glaub, si vous lui faites subir vos méthodes autoritaires, cruelles, inhumaines et agressives, je me verrai contraint de riposter en renvoyant Sam Esterhazy du Camp B-G, en arguant du fait qu'il est attardé mental. M'avez-vous bien compris ?

— Oh, bon sang, tout ce que vous voudrez, grommela Arnie. Nous en discuterons demain. Allez vous coucher, maintenant. Prenez un cachet. Mais fichez-moi la paix.

Il raccrocha d'un geste furieux.

La bande du magnétophone était arrivée en bout de course ; la musique s'était tue depuis longtemps. Arnie se dirigea à grandes enjambées vers sa discothèque et s'empara d'une bobine au hasard. Ce docteur, pensa-t-il. Je m'occuperai de lui, mais pas tout de suite. Je n'ai pas le temps pour l'instant. Il n'a pas l'air bien net ; il doit avoir une araignée au plafond.

Il examina la boîte, et lut :

W. A. Mozart, Symphonie N° 40 en sol mineur, K. 550

— J'adore Mozart, confia-t-il à Doreen, à Jack Bohlen et au fils Steiner. Je vais mettre cet enregistrement.

Il sortit la bobine de sa boîte et la plaça sur le magnétophone ; puis il tripota les boutons de l'amplificateur jusqu'au moment où se fit entendre le sifflement de l'amorce passant devant la tête de lecture.

— C'est Bruno Walter qui dirige, déclara-t-il à ses invités. Un grand événement de l'âge d'or du disque.

Les haut-parleurs é mirent un horrible vacarme constitué de grincements et de cris stridents. Ces bruits, on dirait les convulsions des morts, se dit Arnie avec horreur. Il se précipita pour éteindre le magnétophone.

Assis sur le tapis, Manfred Steiner découpait des photos de magazines à l'aide des ciseaux, puis les collait pour obtenir des images différentes. Il redressa la tête en entendant le bruit. Le garçon vit Mr. Kott foncer pour éteindre le magnétophone. Comme Mr. Kott devient flou, remarqua Manfred. Il était difficile de le suivre quand il se déplaçait aussi rapidement ; d'une certaine manière, on aurait dit qu'il réussissait à disparaître d'un côté de la pièce pour réapparaître à un autre endroit. L'enfant sentit la peur monter en lui.

Le bruit l'effrayait également. Il regarda vers le divan, où se trouvait Mr. Bohlen, pour voir si ce dernier était contrarié comme lui. Mais Mr. Bohlen resta assis près de Doreen Anderton, tellement serré contre elle que l'enfant recula d'inquiétude. Comment deux personnes pouvaient-elles se tenir aussi près l'une de l'autre ? Pour Manfred, c'était comme si leurs deux individualités s'étaient confondues, et il fut terrifié à l'idée d'un tel mélange. Il fit semblant de ne pas les voir ; il passa près d'eux et se dirigea vers la sécurité du mur bien net.

La voix de Mr. Kott frappa le garçon, une voix dure et hachée qu'il ne put comprendre. Doreen Anderton se mit alors à parler, puis Jack Bohlen ; maintenant, ils parlaient tous d'une manière confuse, et Manfred porta les mains à ses oreilles. D'un seul coup, sans le moindre avertissement, Mr. Kott traversa la pièce comme une flèche et disparut complètement.

Où était-il passé ? Le garçon regarda de tous les côtés, mais sans parvenir à l'apercevoir. Il se mit à trembler en se demandant ce qui allait arriver. Et il fut stupéfié de voir que Mr. Kott venait de réapparaître dans la pièce où se trouvait la nourriture ; il discutait avec le personnage sombre.

Avec une élégance bien rythmée, le personnage sombre descendit du tabouret élevé, puis traversa la pièce, pas à pas, pour aller chercher un verre dans le placard. Ébahi par les mouvements de cet homme, Manfred l'observa directement ; à cet instant, l'autre se retourna pour regarder le garçon.

— Tu dois mourir, lui annonça l'homme sombre d'une voix lointaine. Puis tu renaîtras. Comprends-tu, mon enfant ? Tu ne peux rien obtenir actuellement, car quelque chose n'a pas marché, et tu es incapable de voir, d'entendre et de sentir. Personne ne peut t'aider. Comprends-tu, mon enfant ?

— Oui, répondit Manfred.

Le personnage sombre glissa vers l'évier, versa de la poudre et de l'eau dans le verre, puis le tendit à Mr. Kott, qui le but entièrement sans cesser de bavarder. L'homme sombre était très beau. Pourquoi ne pourrais-je pas être comme ça ? songea Manfred. Personne d'autre ne lui ressemblait.

Sa vision, son contact avec ce personnage d'ombre, fut brusquement interrompue. Doreen Anderton était passée entre eux en se précipitant dans la cuisine pour se mettre à jacasser d'une voix très aiguë. Manfred porta de nouveau les mains à ses oreilles, mais sans réussir à faire cesser le bruit.

Manfred se tourna vers l'avenir, vers la fuite. Il échappa au bruit, aux événements durs et confus.

Devant lui s'étirait un chemin de montagne. Au-dessus de lui, le ciel était lourd et rouge ; puis il aperçut des taches : des centaines de taches gigantesques, qui grossissaient encore en s'approchant. Des choses en tombèrent, des hommes aux pensées contre-nature. Ils touchèrent le sol, et se mirent à courir en cercles. Ils dessinèrent des lignes, puis de grandes choses ressemblant à des limaces commencèrent à atterrir, des choses n'émettant pas la moindre pensée ; et elles se mirent à creuser la terre.

Il vit un trou aussi large qu'un monde ; la terre disparut et devint noire, vide, puis plus rien... Les hommes sautèrent un par un dans le trou, et disparurent jusqu'au dernier. Il se retrouva tout seul avec le trou-monde silencieux.

Il se pencha au bord. Tout au fond, dans le néant, une créature entortillée se déroula, comme libérée. Elle se dressa en ondulant, s'élargit, renferma un espace carré, puis se colora.

Je suis en toi, pensa Manfred. Une fois de plus.

Une voix déclara :

— Il est ici, à l'AM-WEB, depuis plus longtemps que n'importe qui. Il se trouvait déjà là quand nous sommes arrivés. Il est très âgé.

— Ça lui plaît ?

— Qui peut le dire ? Il est incapable de marcher ou de se nourrir. Les fichiers ont été perdus dans l'incendie. Il a peut-être deux cents ans. Ils l'ont amputé des deux jambes, et bien entendu la plupart de ses organes internes ont été retirés dès son entrée ici. Il se plaint surtout du rhume des foin.

Non, pensa Manfred. Je ne peux pas le supporter ; mon nez me brûle. Je ne peux plus respirer. Est-ce là le début de la vie que m'avait promise le personnage d'ombre ? Un nouveau départ, où je serai différent, où quelqu'un pourrait m'aider ?

Aidez-moi, je vous en prie, implora-t-il. J'ai besoin de quelqu'un, n'importe qui. Je ne peux pas attendre ici pour l'éternité ; ce doit être pour bientôt, ou jamais. Si cela ne se produit pas je grandirai, je

deviendrai le trou-monde, et il engloutira tout.

Sous l'AM-WEB, le trou attendait de devenir tous ceux qui marchaient au-dessus, ou qui avaient jamais marché au-dessus ; il attendait de devenir toute créature et toute chose. Et seul Manfred Steiner l'en empêchait.

En reposant son verre vide, Jack Bohlen sentit son corps se désagréger.

— Il n'y a plus rien à boire, parvint-il à signaler à la fille assise près de lui.

Doreen lui chuchota d'une voix rapide :

— Jack, tu dois te souvenir que tu as des amis. Je suis ton amie, et le Dr. Glaub a téléphoné... c'est ton ami, lui aussi. (Elle le dévisagea avec inquiétude.) Ça ira ?

— Bon Dieu, beugla Arnie. Je dois savoir où vous en êtes, Jack. Vous ne pouvez rien me préciser ? (Il les observa d'un air jaloux ; Doreen s'écarta imperceptiblement de Jack.) Vous allez rester assis là tous les deux à murmurer en vous pelotant ? Je ne me sens pas bien.

Puis il les quitta pour se rendre dans la cuisine.

Doreen se pencha vers Jack et ses lèvres touchèrent presque les siennes.

— Je t'aime, murmura-t-elle.

Il tenta de lui sourire. Mais son visage s'était pétrifié ; ses muscles ne réagissaient pas. « Merci », répondit-il en souhaitant lui faire comprendre tout ce que cela représentait pour lui. Il l'embrassa sur la bouche. Les lèvres de Doreen étaient chaudes, douces et tendres ; elles lui offraient tout leur amour, sans aucune réserve.

Les yeux en larmes, Doreen déclara :

— Je te sens glisser de plus en plus en toi-même.

— Non, prétendit-il. Je vais très bien.

Mais ce n'était pas vrai ; et Jack le savait.

— Ronge, ronge, répliqua la fille.

Jack ferma les yeux. Je ne peux pas y échapper, songea-t-il. Cela s'est emparé totalement de moi.

Quand il rouvrit les yeux, il s'aperçut que Doreen avait quitté le divan pour se rendre à la cuisine. Des voix parvinrent jusqu'à lui, les voix de Doreen et d'Arnie.

— Ronge ronge ronge.

— Ronge.

Jack se tourna vers le garçon assis sur le tapis, découpant ses magazines.

— Tu peux m'entendre ? interrogea-t-il. Tu peux me comprendre ?

Manfred dressa la tête en souriant.

— Parle-moi, implora Jack. Aide-moi.

Il n'y eut pas de réponse.

Jack se leva et se dirigea péniblement vers le magnétophone ; il se mit à examiner l'appareil, tournant le dos au reste de la pièce. Serais-je encore vivant si j'avais écouté le Dr. Glaub ? se demanda-t-il. Si je n'étais pas venu ici ? En lui permettant de me représenter ? Certainement pas. Comme les crises précédentes : cela se serait produit de toute manière. L'évolution doit se dérouler inexorablement ; et doit se poursuivre jusqu'à sa conclusion.

La chose suivante dont il prit conscience fut de se tenir sur un trottoir vide et sombre. La pièce et les gens qui l'entouraient avaient disparu ; il se retrouvait seul.

De chaque côté, des bâtiments gris, des surfaces verticales. Était-ce l'AM-WEB ? Il regarda autour de lui, désespéré. Ici et là, des lumières ; Jack se trouvait dans une ville, et reconnut bientôt Lewistown. Il se mit à marcher.

— Attends ! cria une voix.

Une voix de femme.

Une femme quitta précipitamment l'entrée d'un bâtiment ; elle portait un manteau de fourrure et ses talons hauts résonnaient en frappant le trottoir. Jack s'arrêta.

— Cela ne s'est pas trop mal passé, finalement, déclara-t-elle d'une voix haletante en rejoignant Jack. C'est terminé, Dieu merci ; tu étais si tendu... je l'ai senti toute la soirée. Arnie est terriblement abattu par ces informations que tu lui as données sur la coop ; ils sont tellement riches et puissants qu'il se sent tout petit à côté d'eux.

La fille lui prit le bras et ils marchèrent ensemble, sans but précis.

— Et il a dit qu'il te garderait comme réparateur attitré, affirma-t-elle. Je t'assure qu'il l'a dit, et qu'il tiendra parole. Mais il est quand même en rogne, Jack. Profondément contrarié. Je le sais ; je m'en suis bien rendu compte.

Il essaya de se souvenir, mais n'y parvint pas.

— Dis quelque chose, supplia Doreen.

Au bout d'un moment, il déclara :

— Ce... serait dur de l'avoir pour ennemi.

— Je crains que ça ne soit le cas. (Elle leva son regard vers lui.) Nous allons chez moi ? Ou bien veux-tu t'arrêter quelque part pour prendre un verre ?

— Contentons-nous de marcher, répondit Jack Bohlen.

— Tu m'aimes toujours ?

— Bien sûr, affirma-t-il.

— Tu as peur d'Arnie ? Il se peut qu'il essaye de se venger sur toi, parce que... il ne comprend pas pour ton père ; il croit que vous avez dû plus ou moins... (Doreen secoua la tête.) Il va vouloir s'en prendre à toi, Jack ; il t'en veut. Il est tellement primaire !

— Oui, déclara Jack.

— Mais *dis* quelque chose ! réclama Doreen. Tu as l'air d'un morceau de bois, on dirait que tu n'es pas vivant. Cela n'a pas été si pénible que ça, non ? Tu semblais te ressaisir.

Jack articula difficilement :

— Je... ne crains pas ce qu'il fera.

— Tu quitterais ta femme pour moi, Jack ? Tu as dis que tu m'aimais. Nous pourrions peut-être retourner sur Terre, je ne sais pas.

Ils continuèrent de marcher ensemble, au hasard.

Pour Otto Zitte, la vie semblait s'épanouir à nouveau ; depuis la mort de Norb Steiner, il parcourait Mars comme au bon vieux temps, il assurait ses livraisons, ses ventes, rencontrait directement les gens et bavardait avec eux.

Et par-dessus tout, il avait déjà fait la connaissance de plusieurs jolies femmes, des ménagères solitaires, abandonnées chez elles durant des jours, en plein désert, dans l'attente d'un compagnon... pour ainsi dire.

Pour l'instant, il n'avait pas encore eu le temps de se rendre chez Mrs. Silvia Bohlen. Mais il savait très exactement où elle habitait ; il avait noté l'endroit sur sa carte.

Et il avait l'intention d'y passer aujourd'hui.

À cette occasion, il revêtit son plus beau costume : un complet anglais droit en peau d'ange grise, qu'il n'avait pas porté depuis des années. Ses chaussures, malheureusement, étaient de fabrication locale, ainsi que sa chemise. Mais la cravate : ah ! Elle venait juste d'arriver de New York ; le dernier cri, de couleurs vives et gaies, l'extrémité formant une fourche extravagante. Il la tint devant lui pour l'admirer. Puis la noua autour de son cou et la contempla de nouveau.

Ses longs cheveux noirs lançaient des reflets luisants. Il se sentait joyeux, confiant. Avec une femme comme Silvia, c'est une journée qui s'annonce bien pour moi, se dit-il en enfilant son manteau de laine ; il saisit ses valises et quitta le dépôt – maintenant aménagé en logement très confortable – pour rejoindre l'hélico.

L'appareil fit une grande courbe en s'élevant dans le ciel, puis tourna vers l'est. Les lugubres Monts FDR s'écrasèrent derrière lui ; Otto Zitte traversa le désert, et aperçut enfin le Canal George Washington grâce auquel il s'orienta. Il le suivit un moment pour approcher du système secondaire auquel il était relié, et ne tarda pas à survoler le croisement des canaux William Butler Yeats et Hérodoté, près duquel habitaient les Bohlen.

Elles sont toutes les deux séduisantes, rumina-t-il, June Henessy et Silvia Bohlen, mais Silvia me plaît davantage ; elle a cette sensualité rêveuse que possèdent toujours les femmes profondément émotives. June est trop sémiillante et effrontée ; du genre qui n'arrête pas de parler, un peu je-sais-tout. Et je veux une femme qui sache bien écouter.

Il se rappela les ennuis dans lesquels il s'était fourré autrefois. Je

me demande comment est son mari, se dit-il. Il faut que je me renseigne. Beaucoup de ces hommes prennent la vie de pionnier au sérieux, surtout ceux qui habitent loin des villes ; ils possèdent des armes chez eux et sont toujours sur le qui-vive.

Cependant, c'était un risque à courir, et il en valait la peine.

En cas de besoin, Otto Zitte avait également une arme, un petit pistolet, calibre 22, qu'il conservait dans le double fond d'une de ses valises. Il s'y trouvait en ce moment, et bien chargé.

Personne ne me créera de complications, se dit-il. S'ils cherchent les ennuis... ils ne tarderont pas à les trouver.

Réjoui par cette pensée, il fit plonger l'hélico pour scruter le terrain qui s'étendait sous lui – aucun hélico n'était garé chez les Bohlen, et il se prépara à atterrir.

Sa prudence naturelle lui fit poser l'hélico à plus d'un kilomètre de la maison des Bohlen, près de l'embouchure d'un canal de service. De là, il continua à pied, supportant bien volontiers le poids des valises ; il n'avait pas le choix. Il y avait d'autres maisons entre lui et la résidence des Bohlen, mais il ne s'arrêta pas pour frapper à la moindre porte ; il longea directement le canal, sans faire halte une seule fois.

En approchant de chez les Bohlen, Otto ralentit le pas pour reprendre haleine. Il examina soigneusement les bâtiments proches... un vacarme de jeunes enfants lui parvint de la maison voisine. Là, il y a des gens chez eux. Et il approcha de la résidence des Bohlen par le côté opposé, d'une démarche silencieuse, en suivant un chemin qui le cachait complètement de la maison dans laquelle il avait entendu les voix des enfants.

Il arriva enfin, monta sur le perron et sonna.

Quelqu'un regarda derrière les rideaux rouges de la fenêtre du salon. Otto conserva un sourire correct et très formel, qui pourrait convenir à toute éventualité.

La porte d'entrée s'ouvrit, découvrant Silvia Bohlen ; les cheveux artistement coiffés, du rouge aux lèvres, elle était vêtue d'un chandail en jersey, d'un pantalon serré rose Capri, et portait des sandales. Les ongles de ses orteils étaient peints en rouge vif ; il le remarqua du coin de l'œil. Elle s'était manifestement préparée dans l'espoir de recevoir sa visite. Toutefois, elle afficha bien évidemment une attitude aimable et détachée ; elle le regarda avec un silence distant, la main posée sur la clenche de la porte.

— Mrs. Bohlen.

Il salua Silvia de sa voix la plus intime, s'inclina, et poursuivit :

— Après avoir traversé des kilomètres de terres arides et désertiques, je trouve une juste récompense en ayant finalement la possibilité de vous voir à nouveau. Pourriez-vous être intéressée par une de nos spécialités, la soupe de queue de kangourou ? C'est un

mets remarquable et délicieux, et qui restait absolument introuvable sur Mars jusqu'à présent. Je suis venu directement vous l'apporter, car j'ai constaté que vous étiez qualifiée pour juger des produits délicats, et pour distinguer ce qui en vaut la peine sans considérer le prix.

Et tout en débitant son discours bien préparé, il se rapprocha doucement de la porte ouverte avec ses valises.

— Euh, entrez, proposa Silvia d'une voix légèrement sèche et hésitante.

Elle ouvrit largement la porte ; Otto pénétra aussitôt dans la pièce et déposa ses valises sur le sol, près de la table basse.

Il aperçut l'arc et le carquois de flèches d'un garçonnet.

— Votre jeune fils est à la maison ? demanda-t-il.

— Non, répondit Silvia en faisant quelques pas nerveux dans la pièce, les bras croisés. Il est à l'école aujourd'hui. (Elle s'efforça de sourire.) Et mon beau-père est allé en ville ; il ne rentrera que très tard dans la soirée.

Eh bien, pensa Otto ; je vois !

— Asseyez-vous, je vous en prie, proposa-t-il. Pour que je puisse mieux vous présenter mes produits, si vous le voulez bien.

D'un geste, il avança une chaise, et Silvia s'assit sur le bord, les bras toujours croisés, les lèvres serrées. Otto remarqua combien elle était tendue. C'était bon signe, car cela signifiait qu'elle était pleinement consciente de la situation : la visite d'Otto, l'absence de son fils, le fait qu'elle ait soigneusement refermé la porte d'entrée ; il nota également que les rideaux du salon étaient tirés.

— Voulez-vous prendre un café ? demanda brusquement Silvia.

Elle bondit de sa chaise et fonça dans la cuisine. Un instant plus tard, elle réapparut en portant un plateau sur lequel étaient posés une cafetière, du sucre, de la crème et deux tasses en porcelaine.

— Merci beaucoup, roucoula-t-il.

Durant la courte absence de Silvia, il avait tiré une autre chaise près de la sienne.

Ils burent leur café.

— Cela ne vous fait pas peur de rester toute seule ici la plupart du temps ? interrogea-t-il. Dans cette région désolée ?

Elle lui lança un coup d'œil oblique.

— Eh bien, je pense que je m'y suis faite.

— De quelle région de la Terre êtes-vous originaire ?

— De St. Louis.

— C'est très différent, ici. Une vie nouvelle, plus libre. Où l'on peut se défaire de ses chaînes pour être soi-même ; vous ne croyez pas ? Les us et coutumes surannés du Vieux Monde qu'il vaut mieux laisser à sa propre poussière. Ici... (Son regard balaya le salon et son ameublement banal ; il avait déjà pu voir des centaines de fois ce bric-

à-brac, ces mêmes chaises, ces mêmes tapis, dans des maisons identiques.) Ici, nous pouvons ressentir le choc d'une vie extraordinaire, Mrs. Bohlen, la vive émotion que procure la bonne fortune, et qui ne frappe qu'une seule fois les braves gens – une seule fois – dans toute leur existence.

— Qu'avez-vous d'autre, à part la soupe de queue de kangourou ?

— Eh bien, répondit-il en masquant sa désapprobation, des œufs de caille ; très bons. Du véritable beurre de vache. De la crème aigre. Des huîtres fumées. Tenez... apportez-moi de simples biscuits salés, et je vous fournis le beurre et le caviar – c'est un cadeau.

Il lui fit un sourire, qui fut récompensé par le sourire radieux et spontané que Silvia lui adressa en retour ; ses yeux pétillaient de plaisir anticipé, et elle se releva prestement pour sautiller vers la cuisine comme une petite fille.

Ils se retrouvèrent bientôt assis l'un près de l'autre, penchés vers la table en étalant les petits œufs noirs et juteux sur les gâteaux secs.

— Il n'y a rien de tel que le vrai caviar, affirma Silvia en soupirant. De toute ma vie, je n'en ai mangé qu'une seule fois, dans un restaurant de San Francisco.

— Regardez donc ce que j'ai encore. (Il sortit une bouteille d'une de ses valises.) Du vert de Hongrie, provenant des caves de Buena Vista, en Californie ; les plus anciennes caves de cet état !

Ils sirotèrent le vin dans des flûtes. (Car il avait également apporté les verres.) Silvia s'adossa contre le divan, les yeux mi-clos.

— Mon Dieu ! On dirait un conte de fées. Je ne peux pas y croire.

— Mais il faut y croire.

Otto reposa son verre et se pencha vers elle. Silvia respirait lentement, régulièrement, comme endormie ; mais son regard était fixé sur lui. Elle savait pertinemment ce qui se passait. Et elle ne bougea pas lorsqu'il se rapprocha davantage ; elle ne chercha pas à se dérober.

Tout en étreignant la jeune femme, Otto estima que la nourriture et le vin lui avaient coûté – au prix de détail – près de cent dollars-ONU. Mais cela en valait largement la peine, du moins pour lui.

Sa vieille rengaine qui se répétait. Une fois encore, ce n'était pas une rémunération syndicale. C'était bien plus que cela, songea Otto un peu plus tard, lorsqu'ils eurent quitté le salon pour passer dans la chambre ; les stores baissés plongeaient la pièce dans une pénombre tranquille, silencieuse et troublante, qui convenait fort bien selon lui à ce genre d'événements.

— Rien de tel ne m'est jamais arrivé, murmura Silvia. (Sa voix semblait venir de très loin, débordant de plaisir, de consentement.) Je suis soûle ? C'est ça ? Oh, mon Dieu !

Puis elle demeura silencieuse un long moment.

— Aurais-je perdu la tête ? chuchota-t-elle plus tard. Je dois être folle. Je n'arrive pas à y croire, je sais que ce n'est pas réel. Alors quelle importance ? Comment cela pourrait-il être mal, puisqu'il s'agit d'un rêve ?

Ensuite, elle se tut complètement.

Elle représentait exactement le genre de femmes qu'il aimait : le genre de femmes qui ne parlaient pas beaucoup.

Qu'est-ce que la folie ? se demanda Jack Bohlen. Pour lui, c'était d'avoir perdu Manfred Steiner quelque part, et de ne plus se rappeler ni quand, ni comment. Il ne gardait presque aucun souvenir de la nuit précédente, passée chez Arnie Kott ; petit à petit, d'après ce que lui avait raconté Doreen, il était parvenu à reconstituer ce qui était arrivé. La folie – devoir construire une image de sa propre vie en demandant des renseignements aux autres.

Mais cette faille dans sa mémoire était le symptôme d'un trouble plus profond. Cela prouvait que son psychisme avait accompli un brusque saut dans le futur. Et cela s'était produit après une période pendant laquelle il avait revécu plusieurs fois d'une manière inconsciente, cet instant qui maintenant lui échappait.

Il se rendit compte qu'à plusieurs reprises il s'était trouvé dans le salon d'Arnie Kott, subissant cette soirée avant même qu'elle n'ait lieu ; ensuite, lorsqu'elle se déroula effectivement, il l'avait déjà dépassée. Il était maintenant harassé par une profonde perturbation de la perception temporelle, qui selon le Dr. Glaub constituait le fondement de la schizophrénie.

La soirée chez Arnie avait bien eu lieu, et il l'avait vécu... mais avec un décalage.

Quoi qu'il en fût, il n'y avait aucun moyen de la rectifier. Car elle appartenait désormais au passé. Et un dérèglement de la perception du passé ne constituait pas un symptôme de la schizophrénie, mais plutôt de la conduite compulsive d'une névrose obsessionnelle. Son problème – en tant que schizophrène – résidait entièrement dans le futur.

Et son avenir, tel qu'il le voyait maintenant, était surtout occupé par Arnie Kott et son instinctif besoin de vengeance.

Quelles chances avons-nous en face d'Arnie ? se demanda-t-il.

Pratiquement aucune.

Il quitta la fenêtre du salon et se dirigea lentement vers la chambre de Doreen ; il regarda la jeune femme qui dormait encore, allongée sur les draps froissés du grand lit double.

Et tandis qu'il l'observait, Doreen se réveilla, l'aperçut, et lui sourit.

— J'ai fait un rêve étrange, dit-elle. Je dirigeais la Messe en si mineur de Bach ; c'était pendant le Kyrie, un passage en quatre/

quatre. Mais quand je suis arrivée au milieu du morceau, quelqu'un est monté sur l'estrade et m'a pris mon bâton en prétendant que cela ne se jouait pas en quatre/quatre. (Elle fronça les sourcils.) Mais c'est pourtant comme ça. Je me demande bien pourquoi je dirigeais ce morceau ? En plus, je n'aime pas la Messe en si mineur de Bach. Arnie en possède un enregistrement ; il le passe sans arrêt, et très tard dans la soirée.

Jack pensa aux rêves qu'il avait eu récemment, des formes vagues qui glissaient, et disparaissaient en voletant ; il y avait aussi un bâtiment élevé, avec de nombreuses pièces, survolé sans cesse par des faucons ou des vautours qui tournoyaient dans le ciel. Et puis une chose effrayante dans un placard... il ne l'avait pas vu, avait seulement senti sa présence.

— Les rêves se rapportent généralement au futur, déclara Doreen. Ils sont liés aux potentialités d'une personne. Arnie veut créer un orchestre symphonique à Lewistown ; il en a parlé avec Bosley Touvim, au Nouvel Israël. C'est peut-être moi qui le dirigerai ; ce pourrait être la signification de mon rêve.

Elle se glissa au bord du lit et se releva ; svelte, belle et nue.

— Doreen, demanda Jack d'une voix calme. Je ne me souviens pas de la nuit dernière. Qu'est devenu Manfred ?

— Il est resté avec Arnie. Comme il doit maintenant retourner au Camp B-G, Arnie a dit qu'il l'y emmènerait. Il va tout le temps au Nouvel Israël voir son propre fils, Sam Esterhazy. Il t'a même précisé qu'il devait s'y rendre aujourd'hui.

Après une pause, elle demanda :

— Jack... tu avais déjà souffert d'amnésie auparavant ?

— Non, répondit-il.

— C'est certainement dû au choc provoqué par ta brouille avec Arnie ; les disputes avec lui sont particulièrement pénibles, j'ai pu m'en rendre compte.

— C'est peut-être ça.

— Que dirais-tu d'un bon petit déjeuner ? (Elle alla chercher de nouveaux vêtements dans sa penderie ; un corsage et des dessous.) Je vais faire frire des œufs au jambon – un délicieux jambon danois en conserve.

Elle hésita un instant, et poursuivit :

— Il s'agit encore de produits de contrebande importés par Arnie. Mais ils sont vraiment bons.

— Ça me convient, affirma Jack.

— Quand nous nous sommes couchés la nuit dernière, je suis restée éveillée pendant des heures en me demandant ce qu'Arnie allait faire. Je veux dire, ce qu'il allait *nous* faire. Je crois que ce sera au niveau de ton boulot, Jack ; je pense qu'il va faire pression sur Mr. Yee

pour qu'il te renvoie. Il faut t'y attendre. Nous devons nous y préparer tous les deux. Quant à moi, bien sûr, il va me plaquer ; c'est évident. Mais ça m'est égal – je t'ai, maintenant.

— Oui, c'est bien ça, tu m'as, répliqua-t-il – comme par réflexe.

— La vengeance d'Arnie Kott, proclama Doreen en se débarbouillant dans la salle de bains. Mais ce n'est pas si terrible, il est tellement humain. Je préfère Arnie à Manfred ; je ne supporte vraiment pas ce gosse. C'était un cauchemar, la nuit dernière – je sentais tout le temps d'horribles vrilles froides et molles qui gigotaient dans la pièce et dans mon esprit... des manifestations obscènes et malveillantes qui ne semblaient pas se trouver en moi, ni hors de moi... mais tout près. Et je sais de qui elles émanaient. (Elle sortit de la salle de bains.) Elles venaient du gosse. C'était ses propres pensées.

Doreen fit frire le jambon et mit du café à chauffer ; Jack prépara la table et ils s'installèrent tous les deux pour manger. Ça sentait bon, et Jack fut ragaillardé par le petit déjeuner – le voir, le humer, le goûter – et par la présence de la fille assise en face de lui, avec sa longue chevelure rousse, soyeuse et touffue, nouée par un ruban de couleur gaie.

— Ton fils ressemble à Manfred ? demanda-t-elle.

— Oh, bon sang, non !

— Est-ce qu'il tient de toi ou bien...

— Silvia, répondit-il. Il tient de sa mère.

— Elle est jolie, n'est-ce pas ?

— Je pense que oui.

— Tu sais, Jack, cette nuit, pendant que je réfléchissais dans le lit... je me suis dit, peut-être qu'Arnie ne renverra pas Manfred au Camp B-G. Que pourrait-il tirer d'un tel personnage ? Arnie a de l'imagination. Maintenant que son projet de terrain dans les Monts FDR est à l'eau... il trouvera peut-être un autre moyen d'utiliser la précognition de Manfred. J'ai même pensé... tu vas rire. Il pourra peut-être communiquer avec Manfred grâce à Héliogabale, son Bleek domestique.

Puis Doreen se tut et mangea en silence, les yeux baissés vers son assiette.

— Il se pourrait bien que tu aies raison, déclara Jack.

Les paroles de Doreen le mettaient mal à l'aise. Cela sonnait tellement juste, paraissait si plausible.

— Tu n'as jamais parlé avec Hélio, dit-elle. C'est l'être le plus cynique, le plus amer, que j'ai jamais rencontré. Il est même sardonique avec Arnie ; et il déteste tout le monde. Je t'assure, il est vraiment tordu.

— C'est moi qui ai demandé à Arnie de garder Manfred ? Ou bien c'était une idée à lui ?

— C'est Arnie qui l'a proposé. Au début, tu ne voulais pas. Mais tu étais devenu tellement... inerte et renfermé. Il était tard et nous avions tous beaucoup bu – tu te souviens au moins de ça ?

Il hocha la tête.

— Arnie avait servi du Jack Daniels Label Noir. J'ai bien dû en avaler un demi-litre à moi toute seule. (Doreen secoua tristement la tête.) Sur Mars, personne n'a un bar aussi fourni que celui d'Arnie ; ça me manquera.

— Je ne peux pas faire grand-chose à ce niveau, dit Jack.

— Je sais. Ça ne fait rien. Je ne m'attends pas à ce que tu le fasses ; en fait, je n'attends absolument rien. Tout s'est passé si vite hier soir ; nous étions tous les trois en train de travailler – et puis, d'un seul coup, il a paru évident que nous étions dans des camps opposés, que nous ne serions plus jamais ensemble, du moins en tant qu'amis. C'est dommage.

Elle leva la main pour se frotter les yeux. Une larme coula sur sa joue.

— Bon sang ! Je suis en train de pleurer, dit-elle d'un ton irrité.

— Si nous pouvions retourner en arrière et revivre la nuit précédente...

— Je ne la modifierais pas, répliqua Doreen. Je ne regrette rien du tout. Et tu ne devrais pas non plus.

— Merci, dit Jack. (Il lui prit la main.) Avec toi, je ferai de mon mieux. Comme on dit : je ne suis pas grand-chose, mais je n'ai que moi.

Doreen sourit ; un instant plus tard, elle se remit à manger.

Installée derrière le comptoir principal de sa boutique, Anne Esterhazy emballait un paquet à poster. Elle écrivait l'adresse sur l'étiquette lorsqu'un homme fit irruption dans le magasin ; elle releva la tête vers lui : un homme grand et mince qui portait des lunettes trop larges. Le mécontentement la gagna quand elle reconnut le Dr. Glaub.

— Mrs. Esterhazy, déclara-t-il. Je voudrais vous parler, si vous le permettez. Je regrette notre altercation ; j'ai agi d'une manière régressive, oralement avide, et je vous prie de m'en excuser.

— Que désirez-vous, Docteur ? demanda-t-elle avec froideur. Je suis très occupée.

Il baissa la voix pour débiter d'un ton rapide et monocorde :

— Mrs. Esterhazy, c'est à propos d'Arnie Kott et d'un projet qu'il entreprend avec un garçon anormal qu'il a retiré du camp. J'aimerais que vous fassiez usage de votre influence sur Mr. Kott et du grand zèle que vous portez aux causes humanitaires pour éviter de graves tourments à un individu innocent, un schizophrène introverti que sa

spécialité professionnelle a amené à participer aux machinations de Mr. Kott. Car cet homme...

— Attendez ! l'interrompt-elle. Je n'arrive pas à vous suivre.

Elle le pria de la suivre dans l'arrière boutique, où aucun client éventuel ne pourrait les entendre.

Le Dr. Glaub poursuivit encore plus rapidement :

— Le désir de vengeance de Kott pourrait provoquer chez cet homme, Jack Bohlen, une psychose permanente, et je vous conjure, Mrs. Esterhazy...

Le Dr. Glaub continua sa longue supplique.

Oh, mon Dieu, pensa-t-elle. Quelqu'un veut encore me faire soutenir une nouvelle cause – n'en ai-je pas déjà suffisamment ?

Mais elle écouta ; elle n'avait pas le choix. C'était dans sa nature.

Le Dr. Glaub marmotta longuement ; à mesure qu'il parlait, elle parvint à se faire une idée de la situation qu'il s'efforçait de décrire. Il était clair qu'il avait une dent contre Arnie. Cependant... il y avait autre chose. Le Dr. Glaub exprimait un curieux mélange d'idéalisme et de jalousie puérile ; un personnage bizarre, songea Anne Esterhazy tout en lui prêtant l'oreille.

À un certain moment, elle confirma :

— Oui, c'est bien dans les manières d'Arnie.

— J'ai pensé m'adresser à la police, radota le Dr. Glaub. Ou bien aux autorités de l'ONU, et puis j'ai songé à vous et c'est pourquoi je suis ici.

Il la dévisagea d'un air interrogateur, hypocrite mais déterminé.

À dix heures, ce matin-là, Arnie Kott pénétrait dans le bureau principal de la Compagnie Yee, installée à Bunchewood Park. Un Chinois élané – l'air intelligent, approchant de la quarantaine – s'avança vers lui pour lui demander ce qu'il désirait.

— Je suis Mr. Yee.

Ils échangèrent une poignée de main.

— C'est à propos de Bohlen, le gars que je vous loue.

— Oh, oui. C'est un réparateur de premier plan, n'est-ce pas ? Oui, naturellement.

Mr. Yee le regarda d'un air habile et circonspect.

— Il me plaît tellement que je désire vous racheter son contrat, dit Arnie. (Il sortit son carnet de chèques.) Donnez-moi un prix.

— Oh, nous devons garder Mr. Bohlen, protesta Mr. Yee en levant les bras. Non, monsieur, nous ne pouvons que le louer, mais absolument pas nous en défaire.

— Dites-moi le prix.

C'est un petit malin, ce maigrichon, songea Arnie.

— Nous défaire de Mr. Bohlen... nous ne trouverions personne

pour le remplacer !

Arnie attendit.

Mr. Yee réfléchit un instant, puis déclara :

— Je pense que je pourrais quand même examiner nos dossiers. Mais cela prendrait des heures pour déterminer la valeur, même *approximative*, de Mr. Bohlen.

Arnie attendit, le carnet de chèques à la main.

Après avoir acheté à la Compagnie Yee le contrat de travail de Jack Bohlen, Arnie Kott prit l'hélico pour rentrer à Lewistown. Il trouva Hélió et Manfred ensemble, dans le salon ; à haute voix, Hélió lisait un livre au garçon.

— Qu'est-ce que c'est que ce charabia ? demanda Arnie.

Baissant son livre, Hélió répondit :

— Cet enfant a un défaut d'élocution que je pense vaincre.

— Tu parles ! s'exclama Arnie. Tu n'y arriveras jamais.

Il ôta son manteau et le tendit au Bleek. Hélió eut un instant d'hésitation, puis reposa son livre à contrecœur et prit le manteau, qu'il alla ranger dans la penderie de l'entrée.

Manfred semblait observer Arnie du coin de l'œil.

— Comment ça va, gamin, demanda Arnie d'un ton amical. (Il donna une petite tape dans le dos de l'enfant.) Écoute, tu veux retourner dans la maison de fous, dans le méchant Camp B-G ? Ou bien veux-tu rester avec moi ? Je te donne dix minutes pour te décider.

Et Arnie songea : tu vas rester avec moi, quoi que tu décides. Espèce de remarquable petit cinglé qui n'arrêtes pas de danser sur la pointe des pieds sans jamais parler ni remarquer personne. Avec ton merveilleux don de lire l'avenir. Je sais que tu le caches au fond de ton extraordinaire cerveau. La nuit dernière a prouvé qu'il n'y avait aucun doute là-dessus.

Hélió revint en annonçant :

— Il veut rester avec vous, Monsieur.

— Évidemment, répondit Arnie d'un air satisfait.

— Ses pensées sont pour moi aussi claires que du plastique, affirma Hélió, et il peut aisément lire les miennes. Nous sommes tous les deux prisonniers dans un pays hostile, Monsieur.

En entendant ces paroles, Arnie fut pris d'un long rire bruyant.

— La vérité amuse toujours l'ignorant, déclara Hélió.

— D'accord, admit Arnie. Je suis ignorant. J'ai seulement trouvé drôle que tu apprécies ce gosse à l'esprit tordu, c'est tout. Je ne voulais pas te froisser. Alors, comme ça, vous avez quelque chose en commun, tous les deux ? Cela ne m'étonne pas. (D'un geste large, il ramassa le livre que lisait Hélió.) Pascal : *Les Lettres Provinciales*. Bon

sang de bon sang, quel est l'intérêt de lire ça ? Il y en a un ?

— Les rythmes, répondit patiemment Hélios. La grande prose possède une cadence qui attire et retient l'esprit vagabond du garçon.

— Et pourquoi vagabonde-t-il ?

— Par crainte.

— La crainte de quoi ?

— De la mort, expliqua Hélios.

Maintenant sérieux, Arnie déclara :

— Oh. Eh bien ! Sa propre mort ? Ou seulement la mort en général ?

— Ce garçon fait l'expérience de sa propre vieillesse dans plusieurs dizaines d'années, allongé dans un état lamentable, à l'intérieur d'un hospice pour personnes âgées qui sera construit sur Mars, un endroit délabré qu'il déteste par-dessus tout. Et dans cet endroit à venir, il passe des années de solitude grabataire, des années vides – il ne s'agit plus d'une personne mais d'un objet que l'on maintient en vie pour satisfaire des lois stupides. Lorsqu'il tente de fixer les yeux dans le présent, il est presque aussitôt capturé par cette terrible vision de lui-même.

— Parle-moi un peu de cet asile de vieillards, demanda Arnie.

— Il sera construit bientôt, répondit Hélios. Pas dans ce but, mais comme un grand dortoir pour les émigrants.

— Ouais, dit Arnie en reconnaissant la description. Dans les Monts FDR.

— Les gens arrivent, prédit Hélios, s'installent pour vivre ici, et chassent les Bleeks sauvages de leur dernier refuge. En retour, les Bleeks lancent une malédiction sur cette terre, aussi stérile qu'elle soit. Les colons terriens échouent dans leur entreprise ; année après année, leurs constructions se délabrent. Et ils retournent sur la Terre plus vite qu'ils ne sont venus. Et finalement, un autre usage est trouvé au bâtiment, qui devient un asile pour les vieillards, pour les pauvres, les séniles et les infirmes.

— Pourquoi ne parle-t-il pas ? Explique-moi ça.

— Pour échapper à cette vision terrifiante, il se réfugie dans des jours meilleurs, à l'intérieur du corps de sa mère, là où il n'y a personne d'autre que lui, où il n'y a ni changement, ni temps, ni souffrance. La vie utérine. Il se blottit là, dans le seul bonheur qu'il ait jamais connu, Monsieur. Et il refuse de quitter cet endroit de douceur.

— Je vois, dit Arnie, qui ne croyait qu'à demi les paroles du Bleek.

— Sa souffrance est comme la nôtre, comme celle de tous les gens. Mais pour lui elle est pire, car il possède cette préconnaissance qui nous fait défaut. Et c'est une terrible connaissance. Pas étonnant qu'il soit devenu... tout noir à l'intérieur.

— Ouais, aussi noir que toi, déclara Arnie, et pas à l'extérieur,

mais bien comme tu l'as dit – à l'intérieur. Comment peux-tu le supporter ?

— Je supporte tout, répondit le Bleek.

— Tu sais ce que je crois ? demanda Arnie. Je crois qu'il ne se contente pas de voir dans le temps, mais qu'il peut le contrôler.

Les yeux du Bleek se ternirent. Il haussa les épaules.

— Ce n'est pas vrai ? insista Arnie. Écoute, Héliogabale, espèce de sale nègre ; ce gosse s'est littéralement amusé avec la soirée passée. Je le sais. Il l'a vue à l'avance et a tenté de la modifier. Il a peut-être voulu qu'elle ne se produise pas ? En tout cas, il a essayé d'arrêter le temps.

— Peut-être, dit simplement Hélio.

— C'est un sacré talent. Il pourrait être capable de retourner dans le passé comme il en a envie, et d'altérer le présent. Continue de travailler avec lui, continue dans cette voie. Dis donc, est-ce que Doreen Anderton est passée ou a téléphoné ce matin ? Je voudrais lui parler.

— Non.

— Tu me prends pour un cinglé ? D'imaginer tout ça à propos de ce gosse et de ses éventuelles capacités ?

— Vous êtes guidé par la colère, Monsieur, répondit le Bleek. Et dans sa passion, un homme guidé par la colère peut trébucher sur la vérité.

— Quelle merde ! répliqua Arnie d'un air dégoûté. Tu ne peux pas simplement répondre oui ou non ? Tu es obligé de radoter comme ça ?

— Monsieur, je vais vous dire quelque chose au sujet de Mr. Bohlen, auquel vous voulez nuire. C'est quelqu'un de très vénérable...

— Vulnérable, corrigea Arnie.

— Merci. Il est fragile, et facilement blessé. Ce serait facile pour vous de le démolir. Cependant, il possède un charme, que lui a donné quelqu'un qui l'aime, ou peut-être plusieurs personnes qui l'aiment. C'est un charme bleek, la sorcière des eaux, et cela pourrait le protéger efficacement.

Arnie resta silencieux un moment, puis déclara :

— Nous verrons bien.

— Oui, dit Hélio. (Sur un ton qu'Arnie ne lui avait jamais entendu prendre auparavant.) Nous devons attendre, et nous verrons bien quelle force réside encore dans ces anciens talismans.

— Tu es la preuve vivante que toute cette pacotille ne vaut pas un clou. Le fait que tu sois ici, à attendre mes ordres, me servir à manger, balayer mon plancher ou accrocher mon manteau, au lieu d'errer dans le désert martien comme tu le faisais quand je t'ai trouvé. Tu étais comme une bête mourante, qui suppliait pour avoir de l'eau.

— Hmm, murmura le Bleek. C'est possible.

— Et tu ferais bien de t'en souvenir, avertit Arnie.

Et il songea : ou tu pourrais te retrouver de nouveau là-bas, avec tes œufs de paka et tes flèches, à trébucher sur les pierres en marchant sans but ; sans aucun but. Je te fais une grande faveur en te laissant vivre ici comme un humain.

Au début de l'après-midi, Arnie Kott reçut un message de Scott Temple. Il plaça la bobine sur l'axe de son décodeur, et put bientôt écouter la bande.

— Nous avons pu localiser le terrain de cet individu, Arnie, c'était bien dans les Monts FDR. Il n'y était pas, mais une fusée autoguidée venait d'atterrir ; en fait, c'est grâce à ça que nous l'avons trouvé tout de suite – nous avons suivi la trace de la fusée. Bref, le gars possédait tout un grand entrepôt rempli de produits de luxe ; nous avons pris toutes les bonnes choses, et elles sont maintenant dans notre hangar. Ensuite, nous avons lâché un projectile de type A qui a détruit le terrain, l'entrepôt, et toute l'installation.

Excellente chose, pensa Arnie.

— Et puis, comme tu l'avais dit, nous avons laissé un message pour qu'il sache à qui il se frottait. Nous avons placé un petit écriteau sur les restes de la tour de contrôle, avec l'inscription : *Arnie Kott n'aime pas vos prétentions*. Qu'est-ce que tu en dis, Arnie ?

— J'en dis que c'est parfait, répondit Arnie à haute voix, bien que l'expression semblât un peu... quel était le mot ? Rebattue.

Le message se poursuivit :

— Et il le découvrira en rentrant. J'ai pensé aussi – mais c'est mon idée, tu peux la corriger – j'ai pensé que nous devrions retourner y faire un tour dans la semaine, pour nous assurer qu'il n'est pas en train de reconstruire. Certains de ces indépendants sont plutôt cinglés, comme ces types qui voulaient à tout prix installer leur propre réseau téléphonique, l'année dernière. Néanmoins, je crois que l'affaire est réglée. À propos, il utilisait le vieil équipement de Norb Steiner ; nous avons trouvé des papiers portant le nom de Steiner. Tu avais bien raison. C'est une bonne chose d'avoir écrasé ce gars dès maintenant, parce qu'il aurait pu nous causer des ennuis.

Le message était terminé. Arnie plaça la bobine sur son dictaphone et s'assit près du micro pour répondre :

— Scott, tu as fait du bon boulot. Merci. J'espère que nous n'entendrons plus parler de ce gars, et je t'approuve d'avoir confisqué sa marchandise ; nous pourrons l'utiliser entièrement. Passe à la maison un de ces soirs, pour prendre un verre.

Puis il arrêta le mécanisme et rembobina la bande.

De la cuisine lui parvint un bruit assourdi mais insistant : Héliogabale faisait encore de la lecture à Manfred Steiner. Arnie fut

irrité d'entendre cela, et sa rancœur envers le Bleek éclata brusquement. Pourquoi m'as-tu laissé m'embarrasser de Jack Bohlen alors que tu pouvais lire l'esprit du gosse ? interrogea-t-il. Pourquoi n'as-tu pas parlé à temps ?

Il ressentit une haine profonde pour Héliogabale. Tu m'as trahi, toi aussi, songea-t-il. Comme tous les autres, Anne, Jack et Doreen ; tous les autres.

Il ouvrit la porte de la cuisine et se mit à hurler :

— Alors, tu obtiens des résultats, oui ou non ?

— Monsieur, cela demande du temps et de l'effort, répondit Héliogabale en baissant son livre.

— Du temps ! s'exclama Arnie. Bon sang, c'est là tout le problème. Renvoie-le dans le passé, disons deux ans avant, et fais-lui acheter la vallée Henry Wallace en mon nom – tu peux faire ça ?

Il n'obtint pas de réponse. Pour Héliogabale, la question était trop absurde et il ne se donnait même pas la peine d'y réfléchir. Arnie se mit à rougir, puis claqua la porte de la cuisine et revint dans le salon à grandes enjambées.

Alors, qu'il me renvoie, moi, dans le passé, se dit Arnie. Cette faculté de voyager dans le temps doit bien valoir quelque chose ; pourquoi ne puis-je pas obtenir le genre de résultats que je souhaite ? Et les gens, mais qu'est-ce qu'ils ont tous ?

Ils ne me font attendre que pour m'agacer, pensa Arnie.

Et je n'attendrai plus très longtemps, décida-t-il.

À une heure de l'après-midi, il n'y avait encore eu aucun appel de la Compagnie Yee. Attendant près du téléphone dans l'appartement de Doreen Anderton, Jack Bohlen se rendit compte que quelque chose clochait.

À une heure et demie, il appela Mr. Yee.

— Je pensais que Mr. Kott vous mettrait au courant, Jack, déclara Mr. Yee à sa manière prosaïque. Vous n'êtes plus mon employé, Jack, mais le sien. Nous vous remercions pour votre excellent travail.

— Kott a acheté mon contrat ? demanda Jack, démoralisé par cette nouvelle.

— C'est bien cela, Jack.

Jack raccrocha.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? interrogea Doreen en le regardant avec des yeux ronds.

— Je suis au service d'Arnie.

— Et que va-t-il faire ?

— Je ne sais pas. Je crois que je ferais mieux de lui passer un coup de fil si je veux le savoir. Apparemment, il n'a pas l'intention de m'appeler.

Il s'amuse avec moi, pensa Jack. Ses jeux sadiques... cela lui plaît, peut-être.

— Il est inutile de lui téléphoner, assura Doreen. Il ne dit jamais rien par téléphone. Nous allons devoir passer chez lui. Je veux y aller aussi ; laisse-moi venir, je t'en prie.

— D'accord, répondit Jack en allant chercher son manteau dans l'armoire. Allons-y.

À deux heures de l'après-midi, Otto Zitte jeta un coup d'œil par la porte du jardin pour s'assurer que personne ne pouvait le voir. En le regardant faire, Silvia Bohlen se rendit compte qu'il pouvait partir sans danger.

Qu'est-ce que j'ai fait ? se demanda-t-elle ; debout au milieu de la chambre, elle reboutonnait maladroitement son corsage. Comment pourrais-je garder cela secret ? Même si Mrs. Steiner ne le voit pas, il en parlera sûrement à June Henessy, et elle ira le raconter à tout le monde jusqu'au bout du canal Yeats ; elle adore les potins. Je suis certaine que Jack l'apprendra. Et Léo aurait pu rentrer plus tôt que prévu...

Mais il était trop tard maintenant. C'était fait. Otto refermait ses valises et s'apprêtait à partir.

Je voudrais être morte, se dit-elle.

— Au revoir, Silvia, lança rapidement Otto en se dirigeant vers la porte d'entrée. Je te téléphonerai.

Silvia ne répondit pas ; elle paraissait occupée à enfiler ses chaussures.

— Tu ne me dis pas au revoir ? demanda-t-il en s'arrêtant à la porte de la chambre.

Elle lui lança un bref regard.

— Non, répondit-elle. Et pars d'ici, maintenant. Ne reviens plus jamais... Franchement, tu me fais horreur.

Il haussa les épaules.

— Pourquoi ?

— Parce que tu es un type affreux, répondit-elle avec une logique parfaite. Je n'avais encore jamais eu affaire à quelqu'un comme toi. J'ai dû perdre la tête ; c'est sûrement la solitude.

Il parut vraiment blessé par ses paroles. Il devint tout rouge et resta près de la porte de la chambre en s'agitant.

— C'était autant ton idée que la mienne, finit-il par déclarer en regardant Silvia d'un air courroucé.

— Va-t'en, répliqua-t-elle en lui tournant le dos.

La porte d'entrée s'ouvrit enfin, puis se referma. Il était parti.

Jamais plus, se dit Silvia. Elle se rendit dans la salle de bains, ouvrit l'armoire à pharmacie et sortit le flacon de phénobarbital ; elle remplit nerveusement un verre d'eau, prit un cachet de 150 milligrammes, et l'avalala en toussotant.

Dans un éclair de conscience, elle se rendit compte qu'elle n'aurait pas dû se montrer si dure avec lui. Je n'ai pas été chic ; ce n'était pas réellement sa faute, mais la mienne. Pourquoi m'en prendre à lui si j'ai mal agi ? S'il n'avait pas été là, il y aurait eu quelqu'un d'autre, tôt ou tard.

Elle se demanda : *Est-ce qu'il reviendra un jour ?* Ou bien l'ai-je repoussé pour toujours ? Elle se sentait déjà seule, malheureuse, à nouveau désemparée, comme si son destin était de dériver à jamais dans un néant de désespoir.

En fait, il était très bien, songea-t-elle. Gentil et prévenant. J'aurais pu trouver bien pire.

Elle alla dans la cuisine, s'installa près de la table et prit le téléphone pour composer le numéro de June Henessy.

La voix de June lui répondit bientôt à l'oreille :

— Allô ?

— Devine ce qui m'arrive, dit Silvia.

— Raconte-moi.

— Attends, je prends une cigarette.

Silvia Bohlen alluma une cigarette, rapprocha un cendrier, déplaça sa chaise pour se mettre à l'aise ; puis elle raconta tout à June, avec une multitude de détails, plus quelques petites inventions essentielles aux moments opportuns.

À sa grande surprise, elle s'aperçut qu'il était aussi agréable de raconter la chose que de l'accomplir.

Peut-être même un peu plus.

Survolant le désert pour regagner sa base dans les Monts FDR, Otto Zitte se congratula en repensant à son entrevue avec Mrs. Bohlen ; il était d'excellente humeur, malgré les remords et les accusations de Silvia juste avant son départ ; mais c'était une réaction plutôt naturelle.

Il fallait s'y attendre, songea-t-il.

Cela s'était déjà produit auparavant ; évidemment, cela l'embarrassait toujours, mais il s'agissait d'une curieuse petite manie bien typique de l'esprit féminin : il arrivait toujours un moment où elles voulaient esquiver la réalité, et elles lançaient alors des reproches dans toutes les directions, vers tout ce qui se trouvait à portée.

Cela ne le dérangeait pas trop ; rien ne pourrait lui faire oublier le souvenir de l'agréable moment qu'ils avaient passé ensemble.

Et maintenant ? Retour au terrain pour déjeuner, se reposer, se raser, prendre une douche et changer de vêtements... Il lui resterait encore assez de temps pour entreprendre une véritable tournée de vente, en ne songeant plus cette fois-ci qu'à ses affaires.

Il apercevait déjà les monts déchiquetés : il serait bientôt de

retour.

Il crut distinguer, droit devant, un inquiétant panache de fumée grise qui s'élevait des montagnes.

Pris de frayeur, il fit accélérer l'hélico. Aucun doute ; la fumée montait de son terrain, ou bien tout près. Ils m'ont découvert ! s'exclama-t-il dans un sanglot. L'ONU... ils ont tout démoli et ils m'attendent. Mais il continua malgré tout ; il devait en être sûr.

Plus bas s'étendaient les débris de sa base. Des décombres fumants, éparpillés. Il tournoya sans but au-dessus des ruines ; il était en larmes et sanglotait ouvertement. Cependant, il n'y avait aucune trace de l'ONU, ni soldats, ni véhicules militaires.

Une fusée aurait-elle explosée à l'atterrissage ?

Otto se dépêcha de poser l'hélico ; il courut à pied sur le sol encore chaud, vers les débris de ce qui avait été son entrepôt.

En atteignant la tour de signalisation, il vit qu'on y avait cloué un carré de carton :

ARNIE KOTT N'AIME PAS VOS PRÉTENTIONS

Il le relut plusieurs fois, cherchant à comprendre. Arnie Kott – il s'apprêtait justement à l'appeler – Arnie avait été le meilleur client de Norb. Qu'est-ce que cela signifiait ? Arnie avait-il déjà eu à se plaindre d'un service défectueux de sa part ? Sinon, comment aurait-il pu le contrarier ? Cela n'avait pas de sens – qu'avait-il fait à Arnie Kott pour mériter ça ?

Pourquoi ? demanda Otto. Qu'est-ce que je vous ai fait ? Pourquoi m'avez-vous écrasé ?

Il se fraya un chemin vers l'entrepôt, avec l'espoir absurde de parvenir à sauver une partie du stock, de trouver quelque chose parmi les débris...

Mais il n'y avait pas de débris. On avait emporté son stock ; il ne restait pas une botte, pas un bocal, ni une seule caisse, ni même un sachet. La poubelle de l'entrepôt, oui, mais c'était tout. Alors ils ont... ceux qui ont lâché la bombe – ils sont d'abord entrés ici pour voler la marchandise.

Vous avez détruit mon installation, Arnie Kott, et vous avez pillé ma marchandise, déclara Otto, qui tournait en rond, serrant et desserrant les poings, lançant vers le ciel des regards de colère frénétiques.

Mais il ne comprenait toujours pas pourquoi.

Il doit y avoir une raison, se dit-il. Et je la découvrirai ; Arnie Kott, espèce de salaud, je ne m'accorderai pas de repos avant de savoir. Et quand j'aurai trouvé la raison, j'irai te trouver pour te rendre la monnaie de ta pièce.

Il se moucha, renifla, revint à pas lents vers son hélico, s'assit à l'intérieur de l'appareil et regarda droit devant lui pendant un très long moment.

Finalement, il ouvrit une de ses valises pour prendre le pistolet calibre 22 ; il resta là, l'arme posée sur les genoux, en songeant à Arnie Kott.

Héliogabale vint trouver Arnie Kott.

— Excusez-moi de vous déranger, Monsieur. Mais si vous êtes prêt, je vais vous expliquer ce qu'il faut faire.

Enchanté, Arnie s'arrêta derrière son bureau.

— Vas-y !

Hélio déclara d'un air arrogant et attristé :

— Vous devez emmener Manfred dans le désert, que vous traverserez à pied jusqu'aux Monts Franklin Delano Roosevelt. Là, votre pèlerinage prendra fin lorsque vous aurez conduit le garçon jusqu'à la Vilaine Bosse, le Rocher Sacré des Bleeks. C'est là-bas que se trouve la réponse à votre question, mais il faut d'abord emmener le garçon jusqu'à la Vilaine Bosse.

Agitant un doigt en direction du Bleek domestique, Arnie lui reprocha d'un ton malicieux :

— Et tu m'avais dit qu'il s'agissait d'un attrape-nigaud.

Depuis le début, il avait le sentiment qu'il y avait du vrai dans les croyances des Bleeks. Hélio avait essayé de le rouler.

— Une fois dans le sanctuaire du rocher, vous devrez communier. Votre psyché collective sera reçue par l'esprit qui anime la Vilaine Bosse ; alors, peut-être, s'il est miséricordieux, vous accordera-t-il ce que vous désirez. En fait, vous dépendrez des talents du garçon. Le rocher tout seul est impuissant. Cependant, voilà ce qu'il y a : le temps est plus faible à l'endroit où est située la Vilaine Bosse. C'est grâce à cela que les Bleeks ont régné durant des siècles.

— Je vois, dit Arnie. Une sorte de brèche dans le temps. Et c'est par là que vous autres Bleeks pouvez lire le futur. Eh bien, c'est le passé qui m'intéresse actuellement, et puis franchement, toute cette histoire me paraît louche. Mais je vais tenter l'expérience. Tu m'as raconté tant de blagues différentes à propos de ce rocher...

— Ce que j'ai dit auparavant n'est que la vérité, lui assura Hélio. Toute seule, la Vilaine Bosse n'aurait rien pu faire pour vous.

Il ne broncha pas ; son regard soutint celui d'Arnie.

— Tu penses que Manfred va coopérer ?

— Je lui ai parlé du rocher ; il est tout excité à l'idée de le voir. Je lui ai dit qu'à cet endroit on pouvait se réfugier dans le passé. Et cette possibilité le séduit beaucoup. Cependant... (Hélio fit une pause.) Vous devrez récompenser le garçon pour son effort. Vous pouvez lui

offrir une chose qui n'a pas de prix... Vous pouvez bannir à jamais de sa vie le spectre de l'AM-WEB, Monsieur. Promettez-lui de le renvoyer sur Terre. Peu importe ce qu'il adviendra de lui là-bas, il ne verra plus jamais l'intérieur de cette abominable construction. Si vous faites cela pour lui, il mettra tous ses pouvoirs mentaux à votre service.

— Ça me paraît correct, déclara Arnie.

— Et vous tiendrez parole.

— Oh, allons, évidemment ! promit Arnie. Je vais tout de suite prendre des dispositions auprès de l'ONU – c'est compliqué mais j'ai des avocats qui peuvent régler ce genre de problèmes sans même se donner la peine d'essayer.

— Très bien, répondit Hélió en hochant la tête. Ce serait dégoûtant de laisser tomber le garçon. Si vous pouviez éprouver pendant un seul instant la terrible angoisse que lui donne sa vie future dans cet endroit...

— Ouais, ça semble affreux, reconnut Arnie.

— Ce serait bien dommage pour vous de devoir endurer cela un jour, insista Hélió en le dévisageant.

— Où se trouve Manfred en ce moment ?

— Il se promène dans les rues de Lewistown, répondit Hélió. Il observe ce qui l'entoure.

— Mince ! Est-ce que c'est prudent ?

— Je pense. Il est très intéressé par les gens, les magasins, l'activité ; tout cela est nouveau pour lui.

— Tu as vraiment bien aidé ce gosse, dit Arnie.

Le carillon de la porte résonna et Hélió alla répondre. Lorsqu'il releva la tête, Arnie aperçut Jack Bohlen et Doreen Anderton ; tous deux affichaient une mine renfrognée, paraissaient très tendus.

— Oh, salut, dit Arnie d'un air préoccupé. Entrez donc ; j'allais justement vous appeler, Jack. Écoutez, j'ai du travail pour vous.

— Pourquoi avez-vous acheté mon contrat à Mr. Yee, demanda Jack Bohlen.

— Parce que j'ai besoin de vous, répondit Arnie. Je vais tout de suite vous expliquer pourquoi. Je pars en pèlerinage avec Manfred, et j'ai besoin de quelqu'un pour nous survoler afin que nous ne risquions pas de nous perdre ni de mourir de soif. Nous devons traverser le désert à pied jusqu'aux Monts FDR ; c'est bien ça, Hélió ?

— Oui, Monsieur, confirma le Bleek.

— Je veux me mettre en route dès maintenant, annonça Arnie. Je pense que cela devrait faire cinq jours de marche. Nous emmènerons un émetteur-récepteur portatif pour vous indiquer si nous avons besoin de quelque chose, d'eau ou de nourriture. De nuit, vous poserez l'hélico et installerez une tente pour que nous puissions y dormir. Et n'oubliez pas de prendre des médicaments à bord, au cas où l'un de

nous deux serait mordu par un animal du désert ; j'ai entendu dire que ça pullulait de serpents et de rats martiens dans le coin. (Il regarda sa montre.) Il est trois heures ; j'aimerais partir vers quatre heures, et marcher environ cinq heures dès aujourd'hui.

— Quel est le but de ce... pèlerinage ? demanda alors Doreen.

— J'ai des affaires à régler là-bas, répondit Arnie. Chez les Bleeks du désert. Des affaires personnelles. Tu veux venir aussi dans l'hélico ? Si oui, tu ferais mieux de mettre autre chose, peut-être des bottes et un pantalon solide, parce qu'il est toujours possible que vous soyez obligés d'atterrir. Passer cinq jours à tourner en hélico, c'est plutôt long. Et surtout, n'oubliez pas l'eau.

Doreen et Jack se regardèrent.

— Je suis sérieux, affirma Arnie. Alors, ne perdons pas de temps. D'accord ?

— Pour autant que je sache, dit Jack à Doreen. Je n'ai pas le choix. Je dois faire ce qu'il me dit.

— C'est la pure vérité, mon gars, confirma Arnie. Alors, mettez-vous à rassembler l'équipement dont nous aurons besoin. Un réchaud portatif pour cuisiner, une lampe portative, une armoire de toilette portative, de la nourriture, du savon et des serviettes, une arme quelconque. Vous savez ce qu'il faut ; vous habitez à la lisière du désert.

Jack hocha lentement la tête.

— Pour quelles affaires dois-tu y aller ? demanda Doreen. Et pourquoi es-tu obligé de marcher ? Si tu dois te rendre là-bas, pourquoi ne pas prendre un hélico, comme d'habitude ?

— Je dois simplement marcher, répondit Arnie d'une voix irritée. C'est comme ça ; ce n'est pas une idée à moi. (Il se tourna vers Hélios.) Je peux rentrer en hélico, n'est-ce pas ?

— Oui, Monsieur, dit Hélios. Vous pouvez revenir comme vous en avez envie.

— Heureusement que je suis en excellente forme physique, déclara Arnie, sinon, cette randonnée serait hors de question. J'espère que Manfred pourra tenir le coup.

— Il est très solide, Monsieur, affirma Hélios.

— Vous emmenez le garçon, murmura Jack.

— Effectivement, dit Arnie. Des objections ?

Jack Bohlen ne répondit pas, mais il prit un air plus renfrogné que jamais. Puis il protesta brusquement :

— Vous ne pouvez pas faire marcher le garçon pendant cinq jours dans le désert – ça va le tuer.

— Pourquoi ne peux-tu pas prendre un véhicule de surface ? demanda Doreen. Un petit tracteur, comme les tacots utilisés par la poste de l'ONU pour distribuer le courrier. Cela prendrait quand

même du temps ; ce serait quand même un pèlerinage.

— Qu'est-ce que tu en dis ? interrogea Arnie en se tournant vers Hélios.

Après avoir réfléchi un moment, le Bleek répondit :

— Je suppose que le petit véhicule auquel vous faites allusion pourrait convenir.

— Parfait, dit Arnie en prenant une décision sur-le-champ. Je vais téléphoner à des gars que je connais pour qu'ils me dénichent une de ces voitures de la poste. C'est une bonne idée que tu m'as donnée là, Doreen ; je t'en remercie. Bien entendu, vous nous survolerez quand même pour vous assurer que nous ne sommes pas en panne.

Jack et Doreen acquiescèrent tous les deux.

— Quand j'arriverai là-bas, là où je vais, déclara Arnie, vous comprendrez peut-être quelles étaient mes intentions.

En fait, vous allez sacrément comprendre, pensa-t-il ; c'est moi qui vous le garantis.

— Tout ça est très curieux, dit Doreen.

Elle se rapprocha de Jack Bohlen et lui prit le bras.

— Ce n'est pas ma faute, répliqua Arnie. Tu n'as qu'à t'en prendre à Hélios. (Il se mit à sourire.)

— C'est vrai, dit Hélios. C'était mon idée.

Mais Jack et Doreen avaient toujours l'air maussade. Arnie interrogea Jack :

— Vous avez déjà parlé à votre papa aujourd'hui ?

— Oui. Très brièvement, au téléphone.

— Ses titres sont établis maintenant, tous enregistrés ? Pas de problèmes ?

— Il m'a dit que tout s'était bien passé. Il se prépare à retourner sur Terre.

— C'est fait de main de maître, déclara Arnie. J'admire cette efficacité. Il arrive ici sur Mars, il pose son jalon pour établir ses droits, va les faire enregistrer à la compagnie des actes, et il rentre chez lui. Pas mal.

— Qu'est-ce que vous mijotez, Arnie ? demanda Jack d'une voix calme.

Arnie haussa les épaules.

— Je dois accomplir un saint pèlerinage avec Manfred, c'est tout.

Néanmoins, il souriait toujours ; il ne pouvait pas s'en empêcher. Il ne parvenait plus à s'arrêter, et ne se donnait pas la peine d'essayer.

L'utilisation d'un tacot des postes de l'ONU pour aller de Lewistown à la Vilaine Bosse permit de réduire le pèlerinage envisagé de cinq jours à une huitaine d'heures ; c'était du moins ce qu'avait calculé Arnie. Il ne reste plus qu'à partir, se dit-il en arpentant son

salon.

Au-dehors, Hélió était assis avec Manfred dans le véhicule garé au bord du trottoir. Arníe pouvait les voir par la fenêtre, bien plus bas. Il prit son pistolet dans le tiroir du bureau, le sangla à l'intérieur de son manteau, puis ferma le meuble à clef avant de se précipiter dans l'entrée.

Un instant plus tard, il atteignait le trottoir et s'avancait vers la voiture.

— On y va, annonça-t-il à Manfred.

Hélió sauta du véhicule et Arníe s'installa derrière les commandes. Il emballa le petit moteur à turbine, qui fit un bruit de bourdon enfermé dans une bouteille.

— Ça tourne bien, déclara-t-il d'un ton ravi. Au revoir, Hélió. Si tout se passe comme prévu, il y aura une récompense pour toi — souviens-t'en.

— Je n'attends aucune récompense, répondit Hélió. Je n'accomplis que mon devoir envers vous, Monsieur ; je ferais de même pour n'importe qui.

Arníe lâcha le frein à main et démarra ; le tacot s'ébranla vers le centre de Lewistown, dans la circulation de fin d'après-midi. Ils étaient en route. Jack et Doreen devaient sans aucun doute les survoler ; Arníe ne se donna pas la peine de chercher l'appareil, certain qu'il se trouvait au-dessus d'eux. Il agita le bras pour faire signe à Hélió, puis un énorme tractobus vint se placer derrière la voiture, occupant tout l'espace ; le Bleek n'était plus visible.

— Qu'est-ce que tu en dis, Manfred ? questionna Arníe en dirigeant le véhicule vers la sortie de Lewistown et le désert environnant. C'est quelque chose, pas vrai ? Il fait presque du quatre-vingts à l'heure, et ce n'est pas rien.

Le garçon ne répondit pas, mais son corps était tremblant d'excitation.

— Voilà bien les dingues, dit Arníe en réponse à sa propre question.

Ils avaient presque quitté Lewistown quand Arníe se rendit compte qu'une voiture venait de remonter près de la leur et roulait à la même vitesse. Il aperçut deux personnes à l'intérieur, un homme et une femme ; il pensa d'abord qu'il s'agissait de Jack et Doreen, mais découvrit bien vite que la femme était son ex-épouse Anne Esterhazy, et l'homme, le Dr. Milton Glaub.

Arníe se demanda : Bon dieu, mais qu'est-ce qu'ils veulent ? Ils ne voient pas que je suis occupé, que je ne veux être dérangé sous aucun prétexte ?

— Kott, cria le Dr. Glaub, rangez-vous sur le trottoir pour que nous puissions discuter ! C'est indispensable !

— Pas question, dit Arnie en accélérant. (Il glissa la main gauche vers son pistolet.) Je n'ai rien à dire, et qu'est-ce que vous avez combiné tous les deux ?

Il n'aimait pas du tout la manière dont les choses se présentaient. Voilà qu'ils sont de mèche, maintenant, se dit-il. J'aurais dû m'y attendre. D'un geste vif, il alluma l'émetteur récepteur portatif pour appeler son intendant, Eddy Goggins, à la Maison du Syndicat.

— Arnie à l'appareil. Mon gyrocompas est au point 8.45702, juste à la lisière de la ville. Viens ici tout de suite – il y a des gens dont il faut s'occuper. Dépêche-toi, ils gagnent du terrain sur moi.

En fait, à aucun moment il n'avait pu les semer ; il leur était facile de se maintenir à la hauteur du petit tacot, ou même de le dépasser.

— J'arrive, Arnie, répondit Eddy Goggins. Et j'envoie quelques gars à plein tube ; ne t'en fais pas.

Maintenant, la voiture les doublait et se rabattait vers le trottoir. À contrecœur, Arnie ralentit et s'arrêta. La voiture se plaça de façon à les empêcher de s'enfuir, puis Glaub en sortit d'un bond et trotta comme un crabe vers le tacot en agitant les bras.

— Voilà qui met fin à votre carrière tyrannique et brutale ! hurla-t-il à l'adresse d'Arnie.

C'est pas vrai ! se dit Arnie. Et juste maintenant !

— Que voulez-vous ? demanda-t-il. Grouillez-vous parce que j'ai du travail.

— Laissez Jack Bohlen tranquille, haleta le Dr. Glaub. Je le représente et il a besoin de repos et de calme. Vous devrez vous adresser à moi.

Anne Esterhazy sortit de l'auto ; elle approcha du tacot et dévisagea Arnie :

— Telle que je comprends la situation... commença-t-elle.

— Tu ne comprends rien du tout, l'interrompit Arnie d'une voix cinglante. Ne m'embête pas ou je m'occuperai de vous deux.

Un hélico portant la marque du Syndicat des Travailleurs des Eaux apparut au-dessus d'eux et se mit à descendre ; Arnie pensa qu'il s'agissait de Jack et Doreen. Derrière lui, un autre appareil arrivait à toute vitesse ; c'était sans aucun doute Eddy et les Compagnons. Les deux hélicos se préparèrent à atterrir tout près de là.

— Arnie, avertit Anne Esterhazy, je sais que tu vas avoir des ennuis si tu n'abandonnes pas ce que tu projettes actuellement.

— Moi, des ennuis ? répliqua-t-il à la fois incrédule et amusé.

— Je le sens. S'il te plaît, Arnie. Quelles que soient tes intentions – réfléchis bien. Il y a tant de bonnes choses dans le monde ; crois-tu devoir absolument te venger ?

— Retourne au Nouvel Israël t'occuper de ton foutu magasin.

Il fit ronfler le moteur du véhicule.

— Ce garçon, poursuivit Anne. C'est Manfred Steiner, n'est-ce pas ? Laisse Milton le ramener au Camp B-G ; cela vaudra mieux pour tout le monde ; et pour lui, et pour toi.

Un des hélicos s'était posé. Trois ou quatre hommes du STE en descendirent ; ils remontèrent la rue en courant, et le Dr. Glaub, en les apercevant, tira doucement la manche d'Anne avec un air contrit.

— Je les vois. (Elle garda son calme.) Je t'en prie, Arnie. Nous avons œuvré ensemble si souvent, toi et moi, nous avons réalisé tant de choses utiles... Je te le dis, pour moi, pour Sam – si tu poursuis ton entreprise, je sais que nous ne serons plus jamais ensemble. Tu ne t'en rends pas compte ? Ton projet est-il si important, que tu puisses renoncer à tant de choses ?

Arnie ne répondit pas.

Eddy Goggins arriva près du tacot, tout essoufflé. Les autres hommes du syndicat entourèrent Anne Esterhazy et le Dr. Glaub. L'autre hélico avait maintenant atterri, et Jack Bohlen en descendit.

— Demande-lui, dit Arnie. Il vient de son plein gré ; c'est un adulte, il sait ce qu'il fait. Demande-lui s'il n'est pas volontaire pour m'accompagner dans ce pèlerinage.

À l'instant où Glaub et Anne Esterhazy se tournaient vers Jack, Arnie fit reculer le tacot ; il enclencha aussitôt la marche avant et fonda pour contourner l'automobile arrêtée. Une bagarre éclata lorsque Glaub tenta de remonter dans la voiture ; deux Compagnons le saisirent et ils commencèrent à se battre. Arnie lança le tacot droit devant lui ; l'automobile et les gens qui l'entouraient disparurent, loin derrière.

— On y va ! lança-t-il à Manfred.

Devant eux, la rue se réduisit à une vague bande de sable nivelée, quittant la ville pour s'enfoncer dans le désert en direction des montagnes lointaines. Le tacot cahotait presque à sa vitesse maximum, et Arnie souriait. À côté de lui, le visage de l'enfant rayonnait d'enthousiasme.

Personne ne peut m'arrêter, se dit Arnie.

Le bruit de la querelle s'était évanoui ; il n'entendait plus maintenant que le bourdonnement de la petite turbine. Il s'adossa au siège.

Prépare-toi, la Vilaine Bosse, pensa-t-il. Puis il songea à l'amulette de Jack Bohlen, la sorcière des eaux ; Hélio lui avait dit qu'il la portait, et Arnie fronça les sourcils. Mais cela ne fut que momentanément. Il ne ralentit pas.

Tout excité, Manfred se mit à déclamer :

— Ronge, ronge !

— Qu'est-ce que ça veut dire, ronge ronge ? demanda Arnie.

Il n'obtint pas de réponse, et ils continuèrent de foncer tous les

deux dans le véhicule des postes de l'ONU, en direction des Monts FDR, droit devant.

Quand nous y serons, je découvrirai peut-être ce que ça signifie, pensa Arnie. J'aimerais bien le savoir. Pour une raison quelconque, les bruits qu'émettait le garçon, ses paroles insensées, le rendaient nerveux plus que tout autre chose. Brusquement, il souhaita qu'Hélio se fût trompé.

— Ronge ronge ! cria Manfred.

Ils poursuivirent leur chemin à toute allure.

La Vilaine Bosse, une projection asymétrique de verre volcanique et de grès noir, dressait devant eux son énorme silhouette lugubre dans la clarté du petit matin. Ils avaient passé la nuit dans le désert, sous une tente ; l'hélico était garé tout près, mais Jack Bohlen et Doreen Anderton ne leur avaient pas adressé la parole ; à l'aube, l'appareil avait décollé pour se mettre à tourner dans le ciel. Arnie et Manfred Steiner avaient pris un solide petit déjeuner, puis rangé leurs affaires afin de poursuivre leur voyage.

Et maintenant, leur voyage, leur pèlerinage à la roche sacrée des Bleeks, était bien terminé.

En voyant se rapprocher ainsi la Vilaine Bosse, Arnie pensa : Voilà l'endroit qui mettra un terme aux souffrances de tous. Il laissa Manfred prendre les commandes et consulta la carte qu'Hélio avait dessinée. Elle indiquait le chemin qui traversait les montagnes et menait au rocher. Il y avait, selon les dires d'Hélio, une salle creusée dans la paroi nord de la roche ; on pouvait généralement y trouver un prêtre bleek. À moins qu'il ne soit quelque part en train de cuver sa cuite, se dit Arnie. Il avait entendu parler des prêtres bleeks, la plupart du temps, il s'agissait de vieux ivrognes. Même les Bleeks les méprisaient.

Il gara le véhicule à l'ombre, au pied des premières collines, et arrêta le moteur.

— Maintenant, nous allons marcher, dit-il à Manfred. Nous emmènerons toutes les affaires que nous pourrions porter, de la nourriture et de l'eau, naturellement, et l'émetteur ; si nous avons besoin de cuire quelque chose, je pense que nous pourrions revenir chercher le réchaud. Cela ne devrait plus faire que quelques kilomètres.

Le garçon sauta du tacot pour aider Arnie à décharger l'équipement ; peu après, ils escaladaient péniblement le chemin rocailleux s'enfonçant dans les Monts FDR.

L'air inquiet, recroquevillé, Manfred regardait autour de lui en frissonnant. Arnie supposa que l'enfant pensait une fois de plus à l'AM-WEB. La vallée Henry Wallace était à peine à cent cinquante kilomètres de là. À cette distance, l'enfant pouvait très bien avoir perçu des émanations du futur bâtiment. En fait, il les sentait presque lui-même.

À moins qu'il ne sente la proximité du rocher des Bleeks ?

Cela ne lui plaisait pas. Pourquoi donc en avoir fait un lieu saint ? se demanda-t-il. Cet endroit aride exhalait quelque chose de... vicieux. Mais cette région avait peut-être été fertile autrefois, dans un lointain passé. On pouvait remarquer des traces de campements bleek tout le long du chemin. Peut-être les Martiens étaient-ils originaires de ce lieu ; ce pays avait manifestement une apparence d'érosion, de vétusté. Arnie songea : comme si un million de créatures gris-noir avaient usé tout cela au fil des âges. Et qu'en restait-il maintenant ? Les derniers vestiges d'une race mourante. Une relique pour ceux qui ne pourraient plus rester bien longtemps dans les parages.

Arnie fit une pause, essoufflé par l'effort que lui imposait la lourde charge. Derrière lui, Manfred peinait également pour escalader la pente escarpée ; le garçon jetait toujours des regards anxieux autour de lui.

— Ne t'en fais pas, dit Arnie sur un ton encourageant. Tu n'as rien à craindre par ici.

Le talent de l'enfant s'alliait-il déjà à celui du rocher ? Le roc lui-même était-il également inquiet ? En serait-il capable ?

Le sentier se nivela, s'élargit. Et tout était plongé dans l'ombre ; le froid et l'humidité recouvraient tout ; Arnie et Manfred paraissaient marcher à l'intérieur d'une tombe immense. À la surface des roches poussait une végétation maigre, nocive, qui répandait une impression de mort, comme si quelque chose l'avait empoisonnée durant sa croissance. Devant eux, sur le chemin, gisait un oiseau mort, un cadavre pourri qui pouvait se trouver là depuis des semaines ; difficile à dire. Il avait l'air momifié.

Cet endroit ne me plaît vraiment pas, se dit Arnie.

Manfred s'arrêta près de l'oiseau et se pencha pour déclarer :

— Rongearse.

— Ouais, murmura Arnie. Allez, viens !

Presque aussitôt, ils arrivèrent au pied du rocher.

Le vent faisait frémir les feuilles, les arbustes qui paraissaient réduits à leurs simples éléments : nus, dégarnis, comme des os plantés dans le sol. Le vent sortait d'une crevasse dans la paroi de la Vilaine Bosse ; d'après l'odeur, songea Arnie, on dirait qu'un animal habite là-dedans. Peut-être le prêtre lui-même ; sans grande surprise, il aperçut tout près de là une bouteille vide qu'on avait jetée sur le sol, et d'autres détritrus accrochés dans les buissons épineux.

— Il y a quelqu'un ? cria Arnie.

Au bout d'un long moment, un vieux Bleek émergea de la salle creusée dans le roc. Il était tout gris, comme enrobé de toiles d'araignées. Le vent semblait le pousser car il s'avança en marchant de biais et s'appuya un instant contre la paroi de la grotte avant de se diriger à nouveau vers les deux arrivants. Ses yeux étaient bordés de

rouge.

— Vieil ivrogne, dit Arnie à voix basse.

Puis il lut un papier qu'Hélio lui avait donné pour saluer le vieillard en langue bleek.

La bouche édentée du prêtre marmonna une réponse machinale.

— Tiens !

Arnie lui tendit une cartouche de cigarettes. Marmonnant de nouveau, le prêtre se glissa en avant pour saisir le paquet entre ses griffes ; il fourra les cigarettes sous son vêtement gris.

— Ça te plaît, hein ? dit Arnie. Je m'en doutais.

Reprenant la feuille de papier, il expliqua en langue bleek la raison de sa visite et ce qu'il attendait de la part du prêtre. Il voulait que le Bleek les laisse seuls dans la pièce durant près d'une heure, lui et Manfred, pour qu'ils puissent appeler l'esprit du rocher.

Le prêtre se remit à bredouiller quelque chose, recula en tirillant les pans de sa tunique, puis il fit demi-tour et s'éloigna en traînant les pieds. Il disparut au bout d'un petit sentier sans avoir jeté un dernier regard vers Arnie et Manfred.

Arnie retourna le papier pour lire les instructions d'Hélio.

1. Entrer dans la salle.

Prenant Manfred par le bras, Arnie le conduisit pas à pas jusqu'à l'intérieur de la crevasse obscure ; il alluma sa lampe et entraîna le garçon jusqu'au moment où la grotte s'élargit. Ça sent toujours mauvais, pensa-t-il, on dirait que c'est resté fermé pendant des siècles. Comme une vieille boîte remplie de chiffons pourris ; une odeur végétale plutôt qu'animale.

Et maintenant ? Il consulta de nouveau les indications d'Hélio.

2. Allumer le feu.

Un cercle irrégulier de grosses pierres entourait une petite fosse noircie dans laquelle se trouvaient des fragments de bois et d'autres choses ressemblant à des os... On dirait que le vieux soûlard prépare ses repas ici.

Arnie avait du petit bois dans son sac ; il déposa ses affaires sur le sol de la caverne ; ses doigts gourds s'acharnèrent un moment sur les courroies, puis il sortit les brindilles. « Ne te perds pas, gamin », dit-il à Manfred, puis il songea : Je me demande si nous sortirons jamais d'ici.

Cependant, tous les deux se sentirent beaucoup mieux dès que le feu eut pris. La grotte se réchauffa, mais resta humide ; l'odeur de moisissure persista, et sembla même devenir plus forte, comme si le feu l'attirait.

Il fut déconcerté par l'instruction suivante ; cela ne paraissait pas adapté à la situation, mais il s'y conforma néanmoins.

3. Allumer la radio portative sur 574 kc.

Arnie sortit le petit transistor japonais et l'alluma. À 574 kc, l'appareil n'émettait que des parasites. Il eut pourtant l'impression que cela provoquait une réaction de la pierre environnante ; le rocher parut se modifier, devenir plus *animé*, comme si le bruit de la radio l'avait éveillé, lui avait signalé leur présence. L'instruction suivante était tout aussi gênante.

4. Prendre le Nembutal (le garçon n'en prend pas).

Arnie porta le bidon d'eau à sa bouche et avala le Nembutal en se demandant s'il était destiné à brouiller ses facultés pour le rendre crédule. Ou bien à calmer son angoisse ?

Il ne restait qu'une seule instruction.

5. Jeter le paquet dans le feu.

Dans le sac d'Arnie, Hélió avait mis un petit paquet ; une page du *New York Times*, froissée en boulette, contenant quelques herbes. S'agenouillant près du feu, Arnie ouvrit soigneusement le paquet et versa dans les flammes les herbes noires et sèches. Une odeur nauséabonde s'éleva tandis que le feu s'éteignait. De grosses volutes de fumées envahirent la grotte ; il entendit Manfred tousser. Bon sang, pensa Arnie, ça va nous asphyxier si nous restons ici.

Mais la fumée s'évanouit presque aussitôt. La caverne paraissait maintenant sombre, vide, et bien plus grande qu'avant, comme si la roche elle-même avait reculé. Arnie eut brusquement l'impression qu'il allait tomber ; il lui sembla qu'il ne se tenait plus vraiment debout, et il se rendit compte qu'il avait perdu le sens de l'équilibre. Il ne restait rien à quoi se raccrocher.

— Manfred, dit-il, maintenant, écoute-moi. Grâce à moi, tu n'as plus aucune raison de craindre l'AM-WEB, comme Hélió te l'a expliqué. Tu as bien compris ? Parfait. Maintenant, recule d'environ trois semaines dans le passé. Tu peux faire ça ? Mets-y toutes tes forces, essaie aussi fort que tu peux.

Le garçon l'observait dans la pénombre, les yeux écarquillés de terreur.

— Avant que je ne connaisse Jack Bohlen, poursuivit Arnie. Avant que je ne le rencontre dans le désert, le jour où les Bleeks mouraient de soif. Tu as saisi ?

Il s'avança vers l'enfant...

Et tomba en avant.

C'est le Nembutal, pensa-t-il. Je ferais mieux de me relever si je ne veux pas m'évanouir complètement. Il se redressa péniblement, cherchant quelque chose pour s'agripper. Une lumière fulgurante l'aveugla ; il tendit les mains devant lui... et se retrouva dans l'eau. De l'eau chaude coulait sur lui, arrosait son visage ; Arnie crachota, toussa, et vit autour de lui des nuages de vapeur, sentit le carrelage familial sous ses pieds.

Il était dans son bain de vapeur.

Des voix d'hommes qui discutaient. Et puis la voix d'Eddy :

— C'est vrai, Arnie.

Des silhouettes se dessinèrent alors autour de lui, d'autres hommes prenant leur douche.

Son ulcère du duodénum se mit à lui brûler le ventre, près de l'aine, et il se rendit compte qu'il était affamé. Il sortit de la douche et s'avança d'une démarche embarrassée sur les carreaux humides et chauds pour aller chercher l'employé qui lui apporterait sa grande serviette en éponge.

J'ai déjà vécu cela, pensa-t-il. J'ai accompli tous ces gestes, prononcé tout ce que je vais dire ; c'est troublant. Comment appelle-t-on ça ? Il y a un mot...

Je ferais mieux de prendre un petit déjeuner. Son estomac gargouillait et son ulcère se fit plus douloureux.

— Hé, Tom, lança-t-il à l'employé. Sèche-moi en vitesse et aide-moi à m'habiller pour que je puisse aller manger ; mon ulcère me tue.

Il n'avait encore jamais eu aussi mal.

— D'accord, Arnie, répondit l'employé qui s'avança vers lui en lui tendant la grande serviette blanche.

L'employé l'aida ensuite à s'habiller, à enfiler son pantalon de flanelle gris, son T-shirt, ses bottes de cuir souple, et le coiffa de sa casquette de marin ; puis le Compagnon Arnie Kott quitta le bain de vapeur et traversa le couloir de la Maison du Syndicat pour se rendre jusqu'à sa salle à manger où Héliogabale lui avait servi son petit déjeuner.

Il se trouva enfin attablé devant un monceau de petits pains accompagnés de bacon, d'un vrai café de la Terre, d'un verre de jus d'orange – des oranges du Nouvel Israël – et de l'édition dominicale du *New York Times* de la semaine précédente.

Il tremblait de consternation en tendant la main pour prendre le verre de jus d'orange glacé ; le gobelet, lisse et glissant au toucher, faillit lui échapper à mi-chemin des lèvres... Arnie songea : il faut que je fasse attention, je dois ralentir, me calmer. *C'est vraiment ça ; je suis revenu exactement là où je me trouvais il y a quelques semaines. Grâce à Manfred et au rocher des Bleeks.* Terrible ! pensa-t-il, et son esprit en

bouillonnait à l'avance. C'est quelque chose ! Il but son jus d'orange, sirotant chaque gorgée avec délice jusqu'à ce que son verre fût vide.

J'ai obtenu ce que je désirais, se dit-il.

Maintenant, je dois faire attention ; il y a des choses que je ne veux évidemment pas modifier. Je dois prendre bien garde à ne pas foutre en l'air mon opération de contrebande en cédant à mes instincts et en intervenant pour éviter le suicide de Norb Steiner. Évidemment, c'est bien triste pour lui, mais je n'ai pas l'intention d'abandonner cette entreprise ; donc, ça, ça reste comme c'est. Comme ça sera, corrigea-t-il.

Il y a surtout deux choses à faire. D'abord, m'assurer de pouvoir obtenir une concession légale dans les Monts FDR tout autour de la zone Henry Wallace, et que cette concession sera antérieure de plusieurs semaines à celle du père Bohlen. Bien fait pour le vieux spéculateur, qui doit venir de la Terre. Quand il arrivera ici, dans quelques semaines, il s'apercevra que le terrain a déjà été acheté. Tout ce voyage, aller-retour, pour rien. Il en aura peut-être une crise cardiaque. Arnie gloussa en songeant à cela. Quel dommage !

Ensuite... Jack Bohlen lui-même.

Je vais m'occuper de lui, se dit-il ; un gars que je n'ai pas encore rencontré, qui ne me connaît pas, bien que je le connaisse.

Pour Jack Bohlen, maintenant, c'est moi le destin.

— Bonjour, Mr. Kott.

Contrarié de devoir interrompre ses réflexions, Arnie releva la tête et s'aperçut qu'une fille était entrée dans la pièce et se tenait devant son bureau, attendant ses ordres. Il ne la reconnut pas. Il comprit qu'il devait s'agir d'une fille du secrétariat, venue prendre les dictées du matin.

— Appelez-moi Arnie, grommela-t-il. Tout le monde m'appelle Arnie. Comment se fait-il que vous ne le sachiez pas, vous êtes nouvelle ici ?

Il se dit que la fille n'était pas très jolie, et se replongea dans la lecture du journal. Mais d'un autre côté, elle était bien roulée. Et cette robe en soie noire qui la moulait : elle ne porte pas grand-chose là-dessous, songea-t-il en l'observant par-dessus son journal. Célibataire ; il ne remarqua pas d'alliance.

— Approchez, dit-il. Vous avez peur de moi parce que je suis le très célèbre Arnie Kott, qui dirige toute la contrée ?

La fille avança vers lui avec un mouvement affecté qui le surprit ; elle paraissait glisser vers le bureau. Puis elle déclara d'une voix rauque et suggestive :

— Non, Arnie, je n'ai pas peur de vous.

Son regard effronté ne semblait pas innocent ; bien au contraire, Arnie fut troublé par son air de connivence. Il eut l'impression qu'elle

connaissait tous ses caprices, tous ses désirs, et particulièrement ceux qui la concernaient directement.

— Il y a longtemps que vous travaillez ici ? demanda-t-il.

— Non, Arnie.

Elle se rapprocha davantage et s'appuya contre le bord du bureau ; sa jambe – Arnie n'en crut pas ses yeux – vint lentement se presser contre la sienne.

La jambe de la fille se mit à onduler régulièrement contre celle d'Arnie, dans un mouvement simple, rythmé, méthodique ; il se recula en protestant faiblement :

— Hé !

— Qu'y a-t-il, Arnie ? demanda la fille ; puis elle sourit.

Il n'avait encore jamais vu un tel sourire auparavant : froid et suggestif à la fois ; sans aucune chaleur, comme estampé par une machine, construit par l'assemblage des lèvres, des dents, de la langue... et pourtant, Arnie fut submergé par la sensualité qui en émanait. Ce sourire était une brûlure fiévreuse qui le pétrifia dans son fauteuil, incapable de détourner les yeux. C'est surtout la langue, pensa-t-il. Elle vibrait. Il remarqua que l'extrémité en était pointue, comme destinée à couper ; une langue qui pouvait blesser, qui aimait déchirer quelque chose de vivant pour le torturer, lui faire crier grâce. C'était cela qu'elle appréciait le plus : écouter les supplications. Et les dents aussi, blanches et tranchantes... faites pour arracher.

Il frissonna.

— Je vous embête, Arnie ? murmura la fille.

Petit à petit, elle s'était glissée le long du bureau et maintenant – il ne comprenait pas comment elle avait pu y arriver – son corps se pressait presque entièrement contre le sien. Mon Dieu, pensa-t-il, elle est... c'est impossible.

— Écoutez, dit-il. (Il voulut déglutir, mais sa gorge était sèche ; il parvenait à peine à articuler les mots.) Sortez d'ici et laissez-moi lire en paix.

Il saisit son journal et le glissa entre lui et la fille.

— Allez ! ordonna-t-il d'un ton agacé.

Elle se recula légèrement.

— Qu'y a-t-il, Arnie ?

Sa voix ronronnait ; comme un frottement de roues métalliques, un son automatique émanant de la fille ; comme un enregistrement, pensa-t-il.

Arnie ne répondit pas ; agrippant son journal, il se mit à lire.

Lorsqu'il releva les yeux, la fille avait disparu. Il était tout seul.

Je ne me souviens pas de ça, se dit-il. Un tremblement intérieur lui secoua le ventre. Quelle sorte de créature était-ce ? Je ne comprends pas... qu'est-ce qui vient de se passer ?

Il se mit automatiquement à lire un article au sujet d'un vaisseau perdu dans l'espace, un astronef marchand japonais transportant une cargaison de bicyclettes. Cela l'amusa, bien que trois cents personnes aient péri dans le désastre ; c'était vraiment trop drôle, imaginer ces milliers de petits vélos japonais flottant dans l'espace comme de quelconques débris, orbitant à jamais autour du soleil... Et pourtant, ils n'auraient pas été inutiles sur Mars, qui ne possédait pratiquement pas de sources d'énergie... on pouvait y pédaler gratuitement pendant des centaines de kilomètres, grâce à la faible gravité de la planète.

Poursuivant la lecture du journal, il tomba sur un article concernant une réception donnée à la Maison-Blanche en l'honneur de... il cligna les yeux. Les mots semblaient se bousculer ; il pouvait à peine les lire. Une quelconque erreur d'impression ? Qu'est-ce que cela disait ? Il rapprocha le journal...

Cela disait : Ronge ronge. L'article perdait toute signification, il n'y avait plus qu'une suite de ronge-ronge les uns derrière les autres. Bon sang ! Il regarda le journal d'un air de dégoût, et son estomac réagit ; son ulcère du duodénum devint plus douloureux que jamais. Maintenant, Arnie était à la fois tendu et affamé, la pire des combinaisons possibles pour une personne souffrant d'un ulcère ; surtout au moment du repas. Au diable ces foutus ronge-ronge, se dit-il. C'est ce que radote le gosse ! Tout l'article est fichu en l'air.

Feuilletant le journal, il s'aperçut que presque tous les articles devenaient incompréhensibles et se brouillaient au bout d'une ligne ou deux. De plus en plus irrité, Arnie jeta violemment le journal. Ça ne vaut plus rien du tout, se dit-il.

Puis il se rendit compte que c'était le langage schizophrénique. Un langage personnel. Je n'aime pas ça du tout ! S'il veut parler comme ça, parfait, mais ces mots n'ont rien à faire ici ! Il n'a absolument pas le droit de les insérer dans mon univers. Et il songea : Bien entendu, c'est lui qui m'a ramené ici, et il croit peut-être que cela lui en donne le droit. Le garçon croit peut-être qu'il s'agit de son univers à lui.

Et cette pensée lui déplut profondément ; Arnie aurait souhaité n'y avoir jamais songé.

Il se leva du bureau et se dirigea vers la fenêtre pour regarder les rues de Lewistown en contrebas. Des gens qui se pressaient ; comme ils marchaient vite. Et les voitures également ; pourquoi rouler à une telle vitesse ? Leur mouvement saccadé produisait une impression désagréable ; elles paraissaient presque se tamponner, s'entrechoquer comme des boules de billard ; des objets brutaux, dangereux... Il remarqua que l'architecture des bâtiments semblait hérissée d'arêtes vives. Et pourtant, il ne parvint pas à déterminer la nature du changement – car il s'agissait bien d'un changement, cela ne faisait aucun doute. En fait, c'était la scène familière qu'il pouvait observer

chaque jour. Néanmoins...

Tout se déplaçait aussi vite auparavant ? Vraiment ? Non, c'était une modification plus profonde. Il y avait partout comme une sorte d'*hostilité* ; les choses ne se contentaient pas de s'entrechoquer – elles se frappaient délibérément.

Une autre constatation lui coupa le souffle. Les gens qui se pressaient dans les rues n'avaient pratiquement pas de visages, mais seulement des fragments, des traits incomplets... des visages inachevés.

Oh là là, ça ne va pas du tout, se dit Arnie. Il se sentit alors pris d'une angoisse profonde, intense. Qu'est-ce qui se passe ? Quel tour me joue-t-on ?

Déconcerté, il revint s'asseoir à son bureau. Il saisit la tasse et but son café en s'efforçant d'oublier ce qui se passait à l'extérieur, de reprendre ses habituelles activités matinales.

Le café avait un goût amer, âcre, étrange ; Arnie reposa aussitôt la tasse. Je suppose que le gosse imagine sans arrêt qu'on l'empoisonne, songea-t-il, désespéré. C'est bien ça ? Je vais être obligé de manger une nourriture atroce à cause de ses fantasmes ? Mon Dieu, c'est affreux !

La meilleure chose à faire, décida-t-il, c'est d'accomplir ma tâche le plus vite possible et de revenir dans le présent.

Arnie déverrouilla le tiroir du bas, sortit le petit dictaphone à piles et le mit en marche. Il déclara dans le micro :

— Scott, j'ai une information très importante à te transmettre. Et j'insiste pour que tu agisses immédiatement. Je veux acheter du terrain dans les Monts FDR parce que l'ONU s'apprête à y installer un gigantesque centre résidentiel, en particulier dans la région de la Vallée Henry Wallace. Tu vas transférer une partie des fonds du Syndicat – en mon nom, bien sûr – et m'obtenir une concession sur toute cette zone, parce que d'ici deux semaines les spéculateurs de la...

Il s'interrompt, car l'appareil venait de s'arrêter dans un gémissement. Il lui donna une petite tape, et les bobines se remirent à tourner lentement durant quelques secondes avant de s'immobiliser à nouveau en silence.

Je croyais qu'il était réparé, se dit Arnie avec colère. Ce Jack Bohlen ne l'avait-il pas arrangé ? Puis il se souvint qu'il était de retour dans le passé, avant l'intervention de Bohlen ; et bien sûr l'appareil ne marchait pas.

Je vais devoir dicter le message à cette créature-secrétaire, songea-t-il. Il s'apprêtait à pousser le bouton pour l'appeler, mais se ravisa. Comment pourrais-je de nouveau laisser entrer ça ? se demanda-t-il. Mais il n'avait pas le choix. Il pressa le bouton.

La porte s'ouvrit et la secrétaire entra.

— Je savais que vous m'appelleriez, déclara-t-elle.

Elle s'avança vers lui d'une démarche rapide et maniérée.

— Écoutez, répondit-il d'un ton autoritaire. Ne vous approchez pas de moi, je ne supporte pas qu'on s'approche trop près.

Mais tout en parlant il reconnut la nature de ses craintes ; c'était la peur fondamentale qu'éprouvait le schizophrène lorsque les gens étaient trop proches, lorsqu'ils empiétaient sur son territoire. On appelait ça l'angoisse de la proximité ; parce que le schizophrène ressentait de l'hostilité chez tous ceux qui l'entouraient. Voilà ce que j'ai, se dit-il. Mais bien qu'il en fût conscient, il ne pouvait pas supporter que la fille s'avance vers lui ; il se leva brusquement et recula vers la fenêtre.

— Comme vous voudrez, Arnie, déclara la fille d'une voix insatiable.

Et malgré cela elle se glissa de nouveau vers lui, presque au point de le toucher. Arnie entendit sa respiration, sentit l'odeur aigre de son corps, son haleine forte et déplaisante... Il suffoqua, incapable de remplir ses poumons.

— Je vais vous dicter quelque chose, dit-il en s'éloignant d'elle, s'efforçant de maintenir une certaine distance entre eux. Un message adressé à Scott Temple, qui devra être rédigé en code pour qu'on ne puisse pas le lire. (« On », pensa-t-il. Depuis toujours, c'était son appréhension ; il ne pouvait pas mettre cette crainte au compte du garçon.) J'ai une information très importante. Tu dois agir immédiatement ; ça peut rapporter gros, c'est un tuyau de premier ordre. L'ONU s'apprête à acheter un immense terrain dans les Monts FDR...

Arnie continua de dicter ; mais une crainte l'assaillit tandis qu'il parlait, une peur obsessionnelle qui augmentait à chaque instant. Et si elle n'écrivait qu'une suite de ronge-ronge ? Je dois vérifier, se dit-il ; je dois m'approcher d'elle pour contrôler ce qu'elle note. Mais il se contracta en songeant à ce que cela impliquait ; la proximité.

— Dites, mademoiselle, déclara-t-il en interrompant son message. Donnez-moi votre bloc-notes ; je voudrais voir ce que vous écrivez.

— Arnie répondit-elle de sa voix rauque et traînante, vous n'y comprendrez rien du tout.

— Co... Comment ? bredouilla-t-il, effrayé.

— C'est en sténo.

Elle lui adressa un sourire froid, d'un air qui lui parut visiblement malveillant.

— Très bien, dit-il avec résignation.

Il acheva de dicter le message, puis ordonna à la fille de le faire passer en code et de l'envoyer aussitôt à Scott.

— Et à part ça ? demanda-t-elle.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous savez bien, Arnie.

Le ton avec lequel elle avait dit cela provoqua chez Arnie un frisson de désarroi mêlé à un dégoût purement physique.

— Rien d'autre, répliqua-t-il. Filez, maintenant ; et ne revenez plus.

Il la suivit et claqua la porte derrière elle.

Je crois que je ferais mieux de contacter directement Scott, décida-t-il ; je ne peux pas faire confiance à cette fille. Il s'assit derrière son bureau, saisit le combiné du téléphone et composa le numéro.

Cela sonnait bien chez Scott, mais en vain ; personne ne répondait. Pourquoi ? se demanda-t-il. M'aurait-il laissé tomber ? Il est contre moi, maintenant ? Il s'est mis avec eux ? Et brusquement, une voix annonça : « Scott Temple à l'appareil. » Arnie se rendit compte que quelques secondes à peine s'étaient écoulées, le temps de trois ou quatre sonneries ; toutes ses pensées à propos de trahison et de malchance n'avaient duré qu'un instant.

— C'est Arnie.

— Salut, Arnie. Qu'est-ce qu'il y a ? À ta voix, je sens que tu mijotes quelque chose. Mets-moi au courant.

Ma perception du temps est altérée, comprit Arnie. J'ai eu l'impression que ça sonnait pendant une demi-heure, mais ce n'était pas le cas.

— Arnie, disait Scott. Parle plus fort. Arnie, tu es toujours là ?

Ce sont les troubles de la schizophrénie. C'est une profonde détérioration de la perception temporelle. Je la subis maintenant parce que le gosse en est atteint.

— Bon Dieu ! cria Scott, furieux.

Arnie s'arracha péniblement à ses réflexions pour expliquer :

— Euh, Scott. Écoute. J'ai un renseignement exclusif ; nous devons agir tout de suite, tu comprends ?

D'une manière détaillée, il révéla à Scott le projet de l'ONU dans les Monts FDR.

— Alors tu vois, conclut-il, ça vaut le coup d'acheter en mettant le paquet, et pronto. Tu es d'accord ?

— Tu es bien sûr de ce tuyau ?

— Ouais, j'en suis sûr ! J'en suis sûr !

— D'où tu le tiens ? Franchement, Arnie, je t'aime bien, mais je sais que tu as parfois de drôles d'idées, tu t'emballes toujours pour pas grand-chose. Je ne voudrais pas me faire piéger dans ces terrains merdiques des FDR.

— Tu peux me croire sur parole, dit Arnie.

— Non, je ne peux pas.

Arnie n'en crut pas ses oreilles.

— Nous travaillons ensemble depuis des années, sanglota-t-il, et cela s'est toujours fait sur la base d'une confiance verbale. Qu'est-ce qui t'arrive, Scott ?

— C'est ce que je te demande, répondit calmement Scott. Comment se fait-il qu'un homme ayant ton expérience des affaires puisse se laisser prendre à un soi-disant tuyau tellement grossier ? Le vrai tuyau, c'est que les Monts FDR ne valent pas un clou, et tu le sais bien ; je sais que tu le sais. Tout le monde le sait. Alors, qu'est-ce que tu manigances ?

— Tu ne me fais pas confiance ?

— Pourquoi *devrais-je* te faire confiance ? *Prouve-moi* que tu possèdes un véritable renseignement sur ce projet, offre-moi autre chose que ton baratin habituel.

Bien difficilement, Arnie parvint à répondre :

— Mais mon vieux, si j'avais une preuve tangible, tu n'aurais pas besoin de me croire sur parole ; ce ne serait plus une question de confiance. D'accord, je me débrouillerai tout seul, mais quand tu te rendras compte de ce que tu as raté, tu ne devras t'en prendre qu'à toi-même.

Il reposa violemment le téléphone, tremblant de colère et de désespoir. Quelle terrible chose ! Il ne pouvait pas y croire ; Scott Temple, la seule personne au monde avec laquelle il pouvait discuter affaires au téléphone. Tous les autres étaient bons à foutre à l'eau, tous des filous...

C'est un malentendu, se dit-il. Mais qui s'appuyait sur une méfiance profonde, insidieuse, fondamentale. Une méfiance purement schizophrénique.

Un effondrement des facultés de la communication.

Arnie se leva et dit à haute voix :

— Je crois que je vais devoir aller à Pax Grove moi-même et passer à la compagnie des actes. Faire valoir mes droits.

Puis il se rappela qu'il devait d'abord les établir, autrement dit se rendre sur le site, dans les Monts FDR. Et tout en lui se rebellait à cette idée. Aller dans cet horrible endroit où se dresserait un jour le grand bâtiment.

Mais il n'y avait pas moyen de faire autrement. Pour commencer, il devait se faire fabriquer un jalon dans un des ateliers du Syndicat, ensuite il pourrait prendre un hélico et foncer vers la Vallée Henry Wallace.

Lorsqu'il y réfléchit, cela lui parut être toute une série d'opérations affreusement difficiles à accomplir. Comment pourrait-il faire tout ça ? Il devrait d'abord trouver un ferronnier du Syndicat pour graver son nom sur la plaque ; ça pouvait prendre des jours. Connaissait-il

quelqu'un capable de faire cela dans les ateliers de Lewistown ? Et s'il ne connaissait pas personnellement le gars, comment pourrait-il lui faire confiance ?

Finalement, comme s'il remontait un courant impétueux, Arnie réussit à décrocher le combiné pour appeler l'atelier.

Je suis tellement épuisé que je peux à peine bouger. Pourquoi ? Qu'ai-je déjà fait aujourd'hui ? Son corps était écrasé de fatigue. *Si seulement je pouvais me reposer un peu, songea-t-il. Si seulement je pouvais dormir.*

L'après-midi était déjà bien avancé quand Arnie Kott reçut de l'atelier le jalon de métal sur lequel était gravé son nom. Il demanda qu'un hélico du STE l'emmène dans les Monts FDR.

— Salut, Arnie, déclara le pilote, un jeune homme au visage sympathique faisant partie de l'équipe de pilotage du Syndicat.

— Salut, mon garçon, murmura Arnie pendant que l'autre l'aidait à s'installer dans le confortable siège de cuir, fabriqué tout spécialement pour lui par l'atelier de tapisserie de la colonie. Tandis que le pilote s'asseyait dans le siège situé devant lui, Arnie déclara :

— Maintenant, dépêchons-nous, parce que je suis en retard ; je dois aller là-bas, et me rendre ensuite au bureau de la compagnie des actes, à Pax Grove.

Et je sais que nous n'y arriverons pas, se dit-il. Parce que *le temps nous manque.*

L'hélico du Syndicat des Travailleurs des Eaux, portant à son bord le Compagnon Arnie Kott, venait à peine de s'envoler lorsque le haut-parleur annonça :

— Appel d'urgence. Un petit groupe de Bleeks se trouve en plein désert au point 4.65003. Ils sont en train de mourir d'insolation et de déshydratation. Nous informons les appareils volant au nord de Lewistown qu'ils doivent détourner leur vol vers cet endroit et s'y rendre le plus rapidement possible afin de leur porter secours. La loi des Nations Unies exige que tous les appareils commerciaux et privés répondent à cet appel.

D'une voix tranchante, l'annonceur de l'ONU répéta le communiqué, qu'il émettait depuis le satellite artificiel situé quelque part au-dessus d'eux.

Sentant l'hélico dévier de sa route, Arnie lança :

— Allons, voyons, mon garçon !

C'était la goutte d'eau qui faisait déborder le vase. Ils n'atteindraient jamais les Monts FDR, sans parler de Pax Grove et du bureau de la compagnie des actes.

— Je dois répondre à l'appel, monsieur, répondit le pilote. C'est la loi.

Ils survolaient maintenant le désert et se dirigeaient à grande vitesse en direction du point qu'avait indiqué l'annonceur de l'ONU. Ces nègres, se dit Arnie. On doit laisser tomber tout ce qu'on fait pour leur donner un coup de main, à ces sacrés imbéciles – et le pire, c'est que maintenant je vais rencontrer Jack Bohlen. Impossible d'éviter ça. Je l'avais oublié : désormais c'est trop tard.

Il tapota la poche de son manteau et se rendit compte que l'arme était toujours là. Cela le réconforta un peu ; il garda la main sur le pistolet tandis que l'hélico descendait pour atterrir. J'espère que nous arriverons avant lui, se dit-il. Mais il constata lugubrement que l'hélico de la Compagnie Yee s'était posé plus tôt que le sien et que Jack Bohlen donnait déjà à boire aux cinq Bleeks. Sacré bon Dieu ! pensa-t-il.

Depuis son siège, le pilote d'Arnie cria :

— Vous avez besoin de moi ? Sinon, je repars.

— Je n'ai pas beaucoup d'eau à leur donner, lui lança Jack Bohlen.

Il suait à grosses gouttes sous le soleil brûlant et s'épongea le visage avec son mouchoir.

— O.K., déclara le pilote avant de couper les rotors.

Arnie se pencha vers son chauffeur :

— Dites-lui de venir me trouver.

Le pilote sauta de l'hélico en portant un bidon d'eau de quinze litres, puis il se dirigea vers Jack à grands pas. Un instant plus tard, Jack Bohlen quittait les Bleeks pour s'avancer vers Arnie Kott.

— Vous vouliez me voir ? demanda-t-il en levant les yeux vers le gros homme.

— Oui, répondit Arnie. Je vais vous tuer.

Il sortit son pistolet et le pointa vers Jack Bohlen.

Les Bleeks remplissaient d'eau leurs œufs de paka ; mais ils s'arrêtèrent à cet instant. Presque nu sous le soleil rougeoyant de Mars, un jeune mâle noir et maigre se tourna pour saisir le carquois de flèches empoisonnées posé derrière lui ; d'un seul mouvement, il prit une flèche, la posa sur son arc, et tira. Arnie Kott ne vit rien ; il ressentit une douleur aiguë et baissa les yeux pour s'apercevoir que la flèche était plantée dans sa poitrine, juste sous le sternum.

Ils peuvent lire dans les esprits, se dit Arnie. Nos intentions.

Il tenta d'arracher la flèche, mais elle ne bougea pas. Puis il se rendit compte qu'il était déjà en train de mourir. Il sentit le poison pénétrer dans ses poumons, bloquer sa circulation, remonter pour envahir son cerveau, et son esprit.

Debout près de l'hélico, un peu plus bas, Jack Bohlen demanda :

— Pourquoi vouliez-vous me tuer ? Vous ne savez même pas qui je suis.

— Oh si, je le sais, parvint à grogner Arnie. Vous allez réparer mon dictaphone, et m'enlever Doreen, et votre père va me voler tout ce que j'ai, tout ce à quoi je tiens, les Monts FDR et ce qui viendra par la suite.

Il ferma les yeux et resta immobile.

— Vous devez être dingue, dit Jack Bohlen.

— Non, répliqua Arnie. Je connais le futur.

— Laissez-moi vous conduire chez un docteur, proposa Jack en sautant dans l'hélico. (Il repoussa le jeune pilote éberlué pour examiner la flèche.) On pourra vous donner un antidote si nous arrivons à temps.

Il alluma le moteur ; les pales de l'hélico se mirent à tourner, lentement d'abord, puis de plus en plus vite.

— Conduisez-moi dans la Vallée Henry Wallace, pour que je puisse y établir mes droits.

Jack Bohlen lui jeta un coup d'œil.

— Vous êtes Arnie Kott, n'est-ce pas ?

Il poussa le pilote et s'installa aux commandes ; aussitôt, l'hélico s'élança dans les airs.

— Je vous emmène à Lewistown ; c'est plus près, et ils vous connaissent, là-bas.

Arnie ne répondit pas et s'adossa au fauteuil, les yeux toujours fermés. Rien n'avait marché. Il n'avait pas eu l'occasion de placer son jalon, il n'avait rien fait à Jack Bohlen. Et maintenant, tout était fini.

Ces Bleeks, se dit Arnie en sentant Bohlen le tirer hors de l'hélico. Ils étaient à Lewistown ; les yeux assombris par la douleur, Arnie aperçut des maisons, des gens. C'est la faute des Bleeks, depuis le départ ; s'ils n'avaient pas été là, je n'aurais jamais rencontré Jack Bohlen. Tout est de leur faute.

Pourquoi ne suis-je pas déjà mort ? se demanda-t-il tandis que Bohlen le portait sur le toit de l'hôpital, puis descendait l'escalier des urgences. Il s'était écoulé bien du temps : le poison s'était sûrement infiltré dans tout son corps. Et malgré cela il pouvait encore sentir, penser, comprendre... peut-être ne puis-je pas mourir ici, dans le passé, se dit-il ; peut-être vais-je traîner ainsi, incapable de mourir, ni de retourner dans mon propre présent.

Comment ce jeune Bleek a-t-il pu piger si vite ? D'habitude, ils n'utilisent pas leurs flèches contre les Terriens ; c'est un crime capital. Ce serait leur fin.

Peut-être m'attendaient-ils, pensa Arnie. Ils conspiraient pour sauver Bohlen parce qu'il leur avait donné de la nourriture et de l'eau. Il songea : je parie que ce sont eux qui lui ont fait présent de la sorcière des eaux. Bien sûr... *Et ils savaient déjà lorsqu'il la lui ont offert. Ils savaient déjà tout à ce moment-là, dès le début.*

Je suis perdu, impuissant dans ce foutu passé schizophrénique de Manfred Steiner. Laisse-moi retourner dans mon propre univers, dans mon propre présent ; je veux seulement sortir d'ici, je ne cherche pas à acheter une concession, je ne tiens à faire de mal à personne. Je veux simplement retourner à la Vilaine Bosse, dans la caverne, avec ce sacré gamin. Comme avant. Je t'en prie, supplia Arnie. Manfred !

Quelqu'un le poussait dans un couloir sombre, sur une sorte de chariot. Des voix. Une porte qui s'ouvre, un reflet métallique : des instruments de chirurgie. Il aperçut des visages masqués, sentit qu'on l'étendait sur une table... aide-moi, Manfred, hurla-t-il tout au fond de lui. Ils vont me tuer ! Tu dois me ramener. Fais-le tout de suite, sinon ce ne sera plus la peine, parce que...

Un masque de néant, de ténèbres totales, apparut au-dessus de lui, descendit vers son visage. Non, cria Arnie. Ce n'est pas fini ; je ne peux pas finir comme ça. Manfred, pour l'amour de Dieu, si cela continue il sera trop tard, trop tard.

Je veux revoir la réalité normale et joyeuse, où il n'y a pas ce meurtre schizophrénique, ni cette aliénation, ni ce désir bestial, ni cette mort.

Aide-moi à échapper à la mort, ramène-moi là où je dois être
Au secours, Manfred
Au secours

Une voix déclara :

— Debout, Monsieur, votre temps est écoulé.

Il ouvrit les yeux.

— Encore des cigarettes, Monsieur.

Tout crasseux dans ses vêtements gris ressemblant à des toiles d'araignée, le vieux prêtre bleek se pencha vers lui et le secoua tout en lui marmonnant sans arrêt sa litanie dans les oreilles.

— Si vous voulez rester, Monsieur, vous devez me payer.

Il se mit à fouiller dans le manteau de l'homme.

Se redressant, Arnie chercha Manfred autour de lui. Le garçon était parti.

— Laisse-moi tranquille ! dit-il au Bleek en se relevant.

Il porta les mains à sa poitrine, mais ne sentit rien ; pas de flèche.

Il marcha d'un pas chancelant jusqu'à l'entrée de la grotte et descendit dans la lumière froide et matinale de Mars.

— Manfred ! hurla-t-il.

Aucun signe du garçon. Enfin, se dit-il, de toute façon, je suis de retour dans le monde réel. C'est ce qui compte.

Et il avait perdu son désir de se venger de Jack Bohlen. Il avait également perdu toute envie d'acheter la concession de ces montagnes. Et il peut garder Doreen Anderton, je m'en fiche, se dit Arnie en s'avançant sur le sentier par lequel ils étaient venus un peu plus tôt. Mais je tiendrai ma promesse envers Manfred ; je l'enverrai sur Terre dès que j'en aurai l'occasion ; le changement pourrait le guérir ; ou peut-être ont-ils de meilleurs psychiatres sur Terre maintenant. De toute manière, il ne finira pas dans cet AM-WEB.

Tandis qu'il descendait le chemin en cherchant toujours le garçon, Arnie aperçut un hélico qui volait en cercle, assez bas. Peut-être ont-ils vu où l'enfant s'est dirigé, se dit Arnie. Jack et Doreen ont dû nous survoler tout le temps. Il s'arrêta et agita les bras en faisant signe à l'hélico de se poser.

L'appareil descendit prudemment et se posa un peu plus haut sur le chemin ; dans la cuvette située sous l'entrée de la Vilaine Bosse. La porte coulissa et un homme sortit.

— Je cherche le gosse... commença Arnie.

Mais il vit que ce n'était pas Jack Bohlen. Il s'agissait d'un homme qu'il n'avait encore jamais rencontré. Élégant, les cheveux noirs, de grands yeux expressifs ; l'homme courut vers lui à toute allure en agitant quelque chose qui réfléchissait les rayons du soleil.

— Vous êtes Arnie Kott, cria-t-il d'une voix aiguë.

— Ouais, et alors ?

— Vous avez détruit mon terrain, hurla l'homme en levant son pistolet.

Il tira.

La première balle manqua Arnie. Qui êtes-vous, et pourquoi tirez-vous sur moi ? se demanda-t-il en plongeant la main dans son manteau pour saisir son propre pistolet. Il le sortit de sa poche et tira à son tour sur la silhouette qui courait. Puis il comprit de qui il s'agissait ; c'était ce ridicule petit contrebandier qui avait essayé de le doubler. Celui auquel nous avons donné une leçon, pensa-t-il.

L'autre fit un bond de côté, tomba en avant, roula sur lui-même, et tira de l'endroit où il se trouvait. Arnie l'avait raté, lui aussi. Mais cette fois, la balle passa si près de lui que durant un instant il crut être touché ; instinctivement, il porta la main à sa poitrine. Non, songea-t-il, tu ne m'as pas eu, espèce de salaud. Levant son arme, il visa la silhouette et s'apprêta à tirer de nouveau.

Mais le monde explosa autour de lui. Le soleil s'effondra, plongea dans les ténèbres, et Arnie Kott avec lui.

Au bout d'un long moment, la silhouette couchée s'agita : L'homme aux grands yeux se releva prudemment, observa Arnie, puis s'avança en braquant sur lui le pistolet qu'il tenait à deux mains.

Un vrombissement lui fit regarder le ciel d'un air inquiet. Une ombre passa au-dessus de lui, et un deuxième hélico vint brutalement se poser entre Arnie et lui. L'appareil cacha les deux adversaires, et Arnie ne vit plus le misérable petit contrebandier. Jack Bohlen sauta de l'hélico. Il courut vers Arnie et se pencha sur lui.

— Attrapez ce gars, murmura Arnie.

— Je ne peux pas, répondit Jack en faisant un signe en direction du contrebandier.

Ce dernier venait de décoller ; son hélico s'éleva au-dessus de la Vilaine Bosse, hésita, fit une embardée en avant, puis frôla les rochers avant de disparaître derrière la crête.

— Oubliez-le, dit Jack. Vous êtes sérieusement touché – pensez plutôt à vous.

— Ne vous en faites pas pour ça, Jack, souffla Arnie. Écoutez-moi. (Il saisit Jack par la chemise et l'attira vers lui pour lui murmurer à l'oreille.) Je vais vous dire un secret. Quelque chose que j'ai découvert. Nous sommes dans un autre de ces foutus univers schizophréniques. Toute cette haine, cette concupiscence et cette mort, cela m'est déjà arrivé, mais ça n'a pas pu me tuer. La première fois, c'était une flèche empoisonnée en pleine poitrine ; et maintenant ceci. Je ne m'en fais pas. (Il ferma les yeux, s'efforçant de rester conscient.) Retrouvez le gosse, il est quelque part dans les environs. Demandez-le-lui, il vous le dira.

— Vous vous trompez, Arnie, dit Jack en se penchant davantage vers lui.

— Comment ça ?

Il ne voyait presque plus Bohlen, maintenant ; ils se trouvaient dans la pénombre, et la silhouette de Jack était pâle comme un spectre.

Vous ne pouvez pas me rouler, se dit Arnie. Je sais que je suis encore dans l'esprit de Manfred ; je me réveillerai bientôt, et je ne serai plus blessé ; je serai de nouveau très bien et je reviendrai dans mon propre univers, où de telles choses ne peuvent se produire. N'ai-je pas raison ? Il voulut parler, mais n'en était plus capable.

Doreen Anderton apparut près de Jack et demanda :

— Il va mourir, n'est-ce pas ?

Jack ne répondit pas. Il essayait de glisser Arnie Kott sur son épaule pour le porter jusqu'à l'hélico.

Ce n'est encore qu'un de ces univers de rongeasse, pensa Arnie tandis que Jack le soulevait. Mais il m'a quand même donné une leçon. Jamais plus, je ne ferai une telle idiotie. Il tenta de l'expliquer à Jack pendant que celui-ci le portait vers l'hélico. Vous venez de faire la même chose, voulut-il dire. Vous m'avez emmené à l'hôpital de Lewistown pour enlever cette flèche. Vous ne vous souvenez pas ?

— Il n'y a aucune chance de le sauver, confia Jack à Doreen en installant Arnie à l'arrière de l'appareil.

Tout essoufflé, il s'assit aux commandes.

Bien sûr que si, songea Arnie avec indignation. Qu'est-ce qui vous prend, vous n'essayez même pas ? Vous feriez mieux d'essayer, espèce de salaud. Il tenta de s'exprimer, de le dire à Jack, mais il n'y parvint pas ; il ne pouvait plus parler.

L'hélico quitta le sol et s'éleva péniblement sous le poids des trois passagers.

Durant le retour vers Lewistown, Arnie Kott mourut.

Jack Bohlen laissa les commandes à Doreen et vint s'asseoir près du cadavre ; il se dit qu'Arnie était mort en se croyant toujours perdu dans les méandres ténébreux de l'esprit du fils Steiner. C'est peut-être mieux ainsi, pensa Jack. Le dernier moment a peut-être été plus facile à passer.

À sa propre surprise, il se sentait gagner par le chagrin en prenant conscience de la mort d'Arnie Kott. Cela ne semble pas juste, songea-t-il. C'est trop dur ; Arnie ne méritait pas cela, malgré ce qu'il avait fait – il avait mal agi, mais pas à ce point.

— Qu'est-ce qu'il te disait ? demanda Doreen.

Elle paraissait très calme, avait apparemment accepté la mort d'Arnie sans difficulté ; et elle pilotait l'hélico avec une grande

assurance.

— Il imaginait que ce n'était pas réel, répondit Jack. Qu'il était pris dans une sorte de fantasme schizophrénique.

— Pauvre Arnie, dit-elle.

— Est-ce que tu connais l'homme qui lui a tiré dessus ?

— Un quelconque ennemi qu'il s'est fait au cours de sa carrière.

Ils restèrent silencieux un instant.

— Nous devrions chercher Manfred, proposa Doreen.

— Oui.

Mais je sais où se trouve le garçon en ce moment, se dit Jack. Il a rencontré quelques Bleeks sauvages dans les montagnes, et il est avec eux ; c'est une évidence, une certitude, et cela serait arrivé de toute manière, tôt ou tard. Il ne se souciait pas de Manfred, ne s'inquiétait pas pour lui. Pour la première fois de sa vie, peut-être, le garçon se trouvait dans une situation à laquelle il pouvait s'adapter ; chez les Bleeks sauvages, il pourrait discerner un style de vie bien à lui, et non une pâle copie tourmentée des existences de ceux qui l'entouraient – des êtres foncièrement différents de lui et auxquels il ne pourrait jamais ressembler malgré tous ses efforts.

— Arnie aurait-il pu avoir raison ? demanda Doreen.

Pendant un instant, Jack ne saisit pas. Puis, quand il comprit ce qu'elle voulait dire, il secoua la tête.

— Non.

— Alors, pourquoi était-il si sûr de lui ?

— Je ne sais pas, répondit Jack.

Mais c'était lié à Manfred ; Arnie le lui avait affirmé juste avant de mourir.

— Sur bien des points, poursuivit Doreen, Arnie était très perspicace. S'il pensait cela, il devait y avoir une excellente raison.

— Il était perspicace, fit remarquer Jack, mais il croyait toujours ce qu'il voulait bien croire.

Et il se rendit compte qu'Arnie faisait également ce qu'il voulait. Et finalement, il avait provoqué sa propre mort ; il l'avait manigancé à un certain moment de son existence.

— Que va-t-il advenir de nous, maintenant ? demanda Doreen. Sans lui ? Cela m'est difficile d'imaginer la vie sans Arnie... tu comprends ce que je veux dire ? Je crois que oui. Je voudrais que nous ayons compris ce qui allait se passer quand nous avons vu atterrir cet hélico ; si seulement nous nous étions posés là quelques minutes plus tôt... (Elle s'interrompit.) C'est inutile de dire ça maintenant.

— Absolument inutile, répondit Jack d'un ton laconique.

— Tu sais ce qui va nous arriver maintenant, à mon avis ? Nous allons nous éloigner l'un de l'autre, toi et moi. Peut-être pas tout de

suite, peut-être pas avant des mois, ou même des années. Mais sans lui, tôt ou tard, nous nous séparerons.

Jack ne répondit pas ; il n'essaya pas de discuter. Cela pouvait se dérouler ainsi. Mais il était fatigué de chercher à savoir ce que l'avenir destinait à chacun.

— Tu m'aimes toujours ? demanda Doreen. Après ce qui nous est arrivé ?

Elle se tourna vers Jack pour voir son visage lorsqu'il répondit :

— Oui, naturellement.

— Et moi aussi, murmura-t-elle d'une voix triste. Mais je crois que ça ne suffit pas. Tu as ta femme et ton fils – cela fait beaucoup, en fin de compte. Néanmoins, ça en valait la peine ; pour moi, du moins. Je ne regretterai jamais rien. Nous ne sommes pas responsables de la mort d'Arnie ; nous ne devons pas nous sentir coupables. Il l'a provoqué lui-même, avec ce dernier projet. Et nous ne saurons jamais de quoi il s'agissait exactement. Mais je suis sûre que c'était dirigé contre nous.

Jack hocha la tête.

Silencieusement, ils poursuivirent leur route vers Lewistown, emportant le cadavre d'Arnie Kott ; ramenant Arnie chez lui, dans sa colonie, où il était – et resterait probablement à jamais – Compagnon Suprême du Syndicat des Travailleurs des Eaux, Division de la Quatrième Planète.

Alors qu'il remontait un sentier mal tracé entre les roches arides des Monts FDR, Manfred Steiner s'arrêta en apercevant devant lui un groupe de six êtres noirs. Ils portaient des œufs de paka remplis d'eau, des carquois de flèches empoisonnées, et chaque femme avait son mortier. Tous fumaient des cigarettes en remontant péniblement le sentier, à la queue leu leu.

Ils firent halte en remarquant le garçon.

L'un d'entre eux, un jeune mâle décharné, déclara poliment :

— Les ondées ruisselant de votre merveilleuse présence nous redonnent la force et la vie, Monsieur.

Manfred ne comprit pas les paroles, mais saisit leurs pensées : des pensées prudentes et amicales, sans aucun sous-entendu antipathique. Il sentit qu'il n'y avait en eux aucun désir de lui faire du mal, et c'était bien agréable ; il oublia sa crainte et porta son attention aux peaux de bêtes dont ils étaient vêtus. Quelle sorte d'animal est-ce ? se demandait-il.

Les Bleeks étaient également intrigués par l'enfant. Ils s'avancèrent pour l'entourer.

— Il y a des vaisseaux monstrueux, pensa l'un d'eux à son intention, ils atterrissent dans ces montagnes, mais il n'y a personne à

bord. Ils ont attiré notre étonnement et nos interrogations, car il s'agit visiblement d'un présage. Ils ont déjà commencé à se réunir sur le sol, et à entreprendre des changements. Seriez-vous venu avec eux, par hasard ?

— Non, répondit Manfred en lui-même, de manière à ce qu'ils puissent l'entendre, et le comprendre.

Les Bleeks désignèrent quelque chose, et le garçon aperçut une flottille d'astronefs autoguidés de l'ONU se dirigeant vers le centre des montagnes. Il se rendit compte que les fusées venaient de la Terre. Elles arrivaient ici pour déchirer le sol ; la construction des grandes résidences était commencée : l'AM-WEB et d'autres bâtiments identiques se dresseraient bientôt à la surface de la quatrième planète.

— Nous quittons la montagne à cause de cela, pensa l'un des vieux mâles. Il ne nous est plus possible de vivre ici, maintenant que ce changement est amorcé. Nous avons vu tout cela il y a bien longtemps, grâce à notre rocher, mais il s'agit désormais d'une réalité.

Au fond de son esprit, Manfred demanda :

— Je peux venir avec vous ?

Surpris, les Bleeks se retirèrent pour examiner sa requête. Ils ne savaient pas quoi faire de lui, ni ce qu'il désirait ; ils n'avaient encore jamais rencontré d'immigrant au hasard de leur chemin.

— Nous allons dans le désert, déclara finalement le jeune mâle. Il n'est pas certain que nous puissions survivre là-bas ; mais nous pouvons quand même essayer. Êtes-vous sûr de vouloir nous accompagner malgré tout ?

— Oui, répondit Manfred.

— Alors, venez, décidèrent les Bleeks.

Ils poursuivirent leur voyage. Quoique fatigués, ils repartirent presque aussitôt d'une bonne allure. Au début, Manfred craignit de ne pouvoir les suivre, mais ils ralentirent pour que l'enfant puisse se maintenir à leur rythme.

Le désert s'étendait maintenant devant eux, et devant lui. Mais personne n'avait le moindre regret ; de toute manière, il leur était impossible de rebrousser chemin, car la nouvelle situation leur interdisait de rester.

Je ne serai pas obligé de vivre dans l'AM-WEB, se dit Manfred en marchant parmi les Bleeks. Je pourrai l'éviter, grâce à ces ombres noires.

Il se sentait parfaitement bien ; en fait, il ne s'était jamais senti aussi bien de toute sa vie.

Une femelle bleek lui offrit timidement une de ses cigarettes. Manfred accepta en la remerciant. Ils poursuivirent leur route.

Et à mesure qu'ils marchaient, Manfred Steiner sentit quelque chose d'étrange se produire en lui. Il changeait.

À la tombée de la nuit, tandis qu'elle préparait le dîner pour David, pour son beau-père et pour elle-même, Silvia remarqua une silhouette qui marchait le long du canal. Un homme, se dit-elle ; inquiète, elle se dirigea vers la porte d'entrée, l'ouvrit, et regarda au-dehors pour voir qui c'était. Mon Dieu, ce ne serait pas encore ce soi-disant vendeur de produits diététiques, cet Otto je-ne-sais-quoi...

— C'est moi, Silvia, déclara Jack Bohlen.

Tout excité, David sortit de la maison et se précipita vers son père en criant :

— Hé, comment ça se fait que tu n'aies pas ramené l'hélico ? Je parie que tu es venu en tractobus, pas vrai ? Qu'est-ce qui est arrivé à l'hélico, Papa ? Il s'est écrasé ? Tu es resté en plan dans le désert ?

— Plus d'hélico, répondit Jack.

Il paraissait épuisé.

— J'ai appris la nouvelle à la radio, dit Silvia.

— À propos d'Arnie Kott ? (Il hocha la tête.) Ouais, c'est exact.

Il entra dans la maison et retira son manteau ; Silvia prit le vêtement et l'accrocha dans le placard.

— Cela te fait un choc, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

— Et plus de travail, dit Jack. Arnie avait acheté mon contrat. (Il regarda autour de lui.) Où est Léo ?

— Il fait la sieste. Il était dehors presque toute la journée, pour affaires. Je suis contente que tu sois rentré à la maison avant qu'il s'en aille ; il a dit qu'il repartait demain pour la Terre. Tu savais que l'ONU a déjà commencé d'acheter des terrains dans les Monts FDR ? J'ai aussi entendu ça à la radio.

— Je l'ignorais, répondit Jack. (Il alla dans la cuisine et s'assit devant la table.) Je pourrais avoir du thé glacé ?

Tout en préparant le rafraîchissement, Silvia déclara :

— Je pense que je ne devrais pas te demander s'il est tellement grave que tu aies perdu ton emploi.

— Je peux réaliser presque tous les genres de réparations. Je suppose que Mr. Yee va me reprendre. Je suis certain qu'en fait il ne voulait pas céder mon contrat.

— Alors pourquoi es-tu si déprimé ?

Mais elle pensa aussitôt à la mort d'Arnie.

— La tractobus m'a lâché à trois kilomètres, dit Jack. Je suis seulement fatigué.

— Je ne t'attendais pas à la maison. (Elle se sentait nerveuse ; il lui était difficile de se remettre à cuisiner.) Il n'y a que du foie, du jambon et des carottes râpées, avec du beurre synthétique et de la salade. Et Léo a dit qu'il aimerait du gâteau pour le dessert ; je voulais en faire un avec David, un peu plus tard, comme cadeau d'adieu ; parce que,

après tout, il va s'en aller, et nous ne le reverrons peut-être jamais ; nous devons envisager cette hypothèse.

— Un gâteau fera très bien l'affaire, murmura Jack.

— J'aimerais bien que tu me dises ce qui ne va pas, s'écria Silvia. Je ne t'ai jamais vu comme ça. Ce n'est pas seulement la fatigue ; ce doit être la mort de ton patron.

— Je pensais à une chose qu'Arnie m'a dit avant de mourir. J'étais avec lui, là-bas. Arnie a prétendu qu'il n'était pas dans un univers réel, qu'il se trouvait pris dans les fantasmes d'un schizophrène ; et cela m'a travaillé. Auparavant, je ne m'étais jamais rendu compte à quel point notre monde ressemble à celui de Manfred – je croyais qu'ils étaient parfaitement distincts. Je m'aperçois maintenant que c'est surtout une question de degrés.

— Tu ne veux pas me parler de la mort de Mr. Kott ? La radio vient de dire qu'il avait été tué dans un accident d'hélico, sur les pics déchiquetés des Monts FDR.

— Ce n'était pas un accident. Arnie a été assassiné par une personne qui lui en voulait ; quelqu'un qu'il avait sans doute maltraité, et qui lui gardait une rancune légitime. Bien entendu, la police le recherche en ce moment. Arnie croyait être l'objet d'une antipathie psychotique, sans fondement, mais en fait il devait s'agir d'une haine bien rationnelle, sans le moindre élément de psychose.

Un sentiment de culpabilité s'empara de Silvia. Le genre de haine que tu éprouverais pour moi si tu savais la chose affreuse que j'ai faite aujourd'hui, songea-t-elle.

— Jack... murmura-t-elle maladroitement. (Elle ne savait pas trop comment s'exprimer, mais elle sentait pourtant qu'elle devait lui poser la question.) Tu penses que notre mariage est brisé ?

Il la dévisagea pendant un long moment.

— Pourquoi me demandes-tu ça ?

— Je veux seulement t'entendre dire qu'il ne l'est pas.

— Il ne l'est pas, répondit-il en la regardant toujours.

Silvia se sentit vulnérable, comme s'il pouvait lire dans son esprit, comme si, d'une manière ou d'une autre, Jack était parfaitement au courant de ce qu'elle avait fait.

— Y a-t-il la moindre raison de le penser ? demanda-t-il. Pourquoi crois-tu que je sois rentré ? Si notre mariage était brisé, serais-je revenu ici aujourd'hui après...

Il s'interrompit, et demeura silencieux un instant.

— Tu veux bien me passer le thé glacé, murmura-t-il.

— Après quoi ? insista Silvia.

— Après la mort d'Arnie.

— Et sinon, où serais-tu allé ?

— Une personne peut toujours avoir le choix entre deux endroits.

Il y a son foyer, ou bien le reste du monde et tous les gens qui l'habitent.

— Comment est-elle ? demanda Silvia.

— Qui ?

— Cette fille. Tu l'as presque avoué, à l'instant.

Il resta silencieux très longtemps, et Silvia crut qu'il ne répondrait pas. Mais il annonça finalement :

— Elle est rousse. J'ai failli rester avec elle. Mais je ne l'ai pas fait. Est-ce que cela te suffit ?

— Moi aussi, j'ai le choix, déclara Silvia.

— Je ne savais pas, dit-il d'une voix terne. Je ne m'étais pas rendu compte. (Il haussa les épaules.) Eh bien, c'est quand même une bonne chose d'en prendre conscience ; comme une sorte de soulagement. Tu ne parles pas de théorie, n'est-ce pas ? Il s'agit bien de la réalité concrète.

— C'est exact.

David se précipita dans la cuisine.

— Grand-père Léo est réveillé, cria-t-il. Je lui ai dit que tu étais rentré, Papa ; il est tout content, et il veut savoir comment ça marche pour toi.

— Comme sur des roulettes, répondit Jack.

— Jack, j'aimerais que nous restions ensemble, déclara Silvia. Si tu veux bien.

— Évidemment, dit-il. Comme tu vois, je suis de retour. (Il lui fit un sourire si misérable qu'elle en eut presque le cœur brisé.) J'ai fait un long trajet, d'abord dans ce foutu tractobus, que je déteste, et ensuite à pied.

— Il n'y aura plus de... d'autres choix, n'est-ce pas, Jack ? Ce doit bien être ainsi ?

— Il n'y en aura plus, reconnut-il en hochant énergiquement la tête.

Silvia s'approcha de la table, se pencha vers lui, et l'embrassa sur le front.

— Merci, dit-il. (Il lui prit le poignet.) C'est agréable.

Elle sentit à quel point il était épuisé ; la fatigue de Jack se glissa en elle.

— Tu as besoin d'un bon repas, affirma-t-elle. Je ne t'ai encore jamais vu aussi... accablé.

Elle songea alors qu'il avait peut-être subi une nouvelle crise de schizophrénie, son ancienne maladie mentale ; cela expliquerait bien des choses. Mais elle ne voulait pas insister sur ce sujet ; au lieu de cela, elle déclara :

— Nous nous coucherons de bonne heure ce soir, d'accord ?

Il acquiesça d'une manière vague en sirotant son thé glacé.

— Tu es content, maintenant ? interrogea Silvia. D'être revenu à la maison ?

Ou bien as-tu changé d'avis ? se demanda-t-elle.

— J'en suis content, répondit-il.

Et sa voix était ferme, assurée. Il pensait visiblement ce qu'il disait.

— Tu devrais voir Grand-père Léo avant qu'il ne... commença-t-elle.

Un hurlement la fit sursauter, elle se tourna vers Jack.

Il était déjà debout.

— C'est à côté. Chez les Steiner.

Jack s'élança vers la porte ; ils sortirent tous les deux en courant.

Une des fillettes se tenait sur le seuil de la maison des Steiner.

— Mon frère... dit-elle.

Silvia et Jack se précipitèrent à l'intérieur. Silvia ne comprit pas ce qu'elle voyait, mais Jack parut se rendre compte de la situation ; il lui saisit la main et l'arrêta avant qu'elle n'aille plus loin.

Le salon était rempli de Bleeks. Elle remarqua au milieu d'eux ce qui n'était qu'une partie d'être vivant ; un vieillard dont on n'apercevait que le buste ; le reste de son corps était un assemblage de pompes, de tuyaux, de cadrans ; toute une machinerie cliquetante qui déployait une activité continuelle. En un instant, Silvia comprit que cela maintenait le vieillard en vie. Cela remplaçait toutes les parties manquantes. Oh, mon Dieu, pensa-t-elle. De qui, de quoi s'agissait-il ? Assis là, en souriant de son visage ridé. Et maintenant, cela s'adressait à eux.

— Jack Bohlen, grinça la créature. (Sa voix provenait d'un haut-parleur, de cet ensemble de mécanismes, et non pas de sa bouche.) Je suis ici pour dire au revoir à ma mère. (Il se tut un instant, et Silvia entendit la machine accélérer, comme si le vieillard faisait un effort.) Maintenant je peux également vous remercier.

Jack se tenait devant Silvia en lui pressant la main.

— De quoi ? dit-il. Je n'ai rien fait pour vous.

— Si, je pense que si. (La chose assise fit un signe aux Bleeks, et ceux-ci la poussèrent vers Jack en la redressant pour qu'elle puisse le regarder en face.) À mon avis... (La créature se tut à nouveau, puis reprit d'une voix plus forte :) Vous avez tenté de communiquer avec moi, il y a bien des années. Je vous en suis reconnaissant.

— Il n'y a pas si longtemps, dit Jack. Vous avez oublié ? Vous êtes revenu jusqu'à nous ; en fait, c'était aujourd'hui même. Nous sommes dans votre lointain passé, lorsque vous n'étiez qu'un enfant.

Silvia se tourna vers son mari pour l'interroger :

— *Mais qui est-ce ?*

— Manfred.

Elle porta les mains devant ses yeux ; elle ne pouvait pas soutenir

cette vision plus longtemps.

— Vous avez pu échapper à l'AM-WEB ? demanda Jack.

— Ouïiii, siffla la créature en frémissant de joie. Je suis avec mes amis.

La chose désigna les Bleeks qui l'entouraient.

— Jack, implora Silvia, fais-moi sortir d'ici – je t'en supplie, je ne peux pas supporter ça.

Elle s'accrocha à lui et Jack l'entraîna ; ils quittèrent la maison des Steiner et s'avancèrent de nouveau dans la nuit.

Léo et David les rejoignirent, inquiets et nerveux.

— Dis, mon garçon, que s'est-il passé ? s'enquit Léo. Pourquoi cette femme a-t-elle hurlé ?

— C'est fini, assura Jack. Tout va bien. (Il se tourna vers Silvia.) Mrs. Steiner a dû s'enfuir de la maison. Elle n'a pas compris tout de suite.

— Moi non plus je ne comprends pas, répondit Silvia en frissonnant, et je n'ai pas l'intention d'essayer ; ne cherche pas à m'expliquer quoi que ce soit.

Elle retourna à sa cuisinière, ferma les boutons et regarda dans les casseroles pour voir ce qui avait brûlé.

— Ne t'en fais pas, dit Jack en lui donnant une petite tape sur l'épaule.

Silvia tenta de sourire.

— Ça ne se reproduira sans doute jamais, déclara-t-il. Mais même si cela arrive...

— Merci, répondit-elle. Au premier coup d'œil, j'ai cru qu'il s'agissait de son père, Norbert Steiner ; c'est surtout cela qui m'a effrayé.

— Nous allons devoir prendre une torche électrique pour chercher Erna Steiner, dit Jack. Il faut nous assurer qu'elle va bien.

— Oui. Vas-y avec Léo pendant que je finis de préparer le dîner ; je dois rester ici pour m'occuper de la cuisine, sinon tout va être gâché.

Les deux hommes prirent une lampe et sortirent. David resta avec Silvia pour l'aider à mettre la table. Et toi, où seras-tu ? se demanda-t-elle en regardant son fils. Quand tu seras aussi vieux, tout amputé, couvert de prothèses... Tu seras comme ça, toi aussi ?

C'est bien mieux de ne pas pouvoir lire dans l'avenir, pensa-t-elle. Dieu merci, nous ne pouvons pas le connaître.

— J'aurais bien aimé sortir, protesta David. Pourquoi tu ne peux pas me dire ce qui a fait hurler Mrs. Steiner comme ça ?

— Un de ces jours, peut-être, dit Silvia.

Mais pas encore, songea-t-elle. Il est trop tôt, pour nous tous.

Maintenant, le repas était prêt ; elle se rendit automatiquement sous le porche pour appeler Jack et Léo, tout en sachant qu'ils ne

viendraient pas ; ils étaient bien trop occupés, ils avaient trop à faire. Mais Silvia les appela quand même, parce que c'était son boulot.

Son mari et son beau-père cherchaient Erna Steiner dans la nuit martienne ; la lueur de leur torche électrique allait et venait dans les ténèbres, et Silvia pouvait entendre leurs voix patientes, précises, apaisantes.

Postface

L'ODYSSÉE MARTIENNE DE PHILIP K. DICK

par Marcel Thaon

« Sam proclamait le miracle de la translation, cet instant quasi sacré où les éléments miniaturisés du combiné Poupée Pat cessaient de simplement représenter la Terre pour *devenir* la Terre (...). (Pour les incroyants) les combinés n'étaient rien d'autre que le symbole d'un univers dont l'accès leur était à jamais interdit ; mais un à un, ils finissaient par être convertis. »
(*Le Dieu venu du Centaure*,
1964, 1969, p.43.)

Dans toute l'œuvre de Philip K. Dick, revient la question lancinante qui voit s'affirmer la certitude de la séparation du sujet à son environnement, la volonté de combler le gouffre de l'intersubjectivité et l'échec redouté de l'entreprise. L'homme est coupé des autres comme des objets et il survit dans un ersatz narcissique de réel, caricature d'une plénitude perdue. Seules des manipulations artificielles de la perception peuvent lui donner un temps l'illusion que la césure se trouve soudain abolie : les colons de l'exergue se sont bien trouvé un monde de repli pour échapper à l'hostilité acérée de leur vie quotidienne. Par l'intercession d'une drogue – le D-Liss – ils pourront quelques instants croire revivre les délices de la Terre lointaine, du retour au passé, de la relation fusionnelle. En effet, véritable vecteur de la régression, cet hallucinogène supprime les multiples formes de la distance, qu'elle soit mesurable, objectivée ou psychique : distance entre les personnes qui se confondent dans les petites poupées ; distance entre le désir et sa réalisation par le biais d'une sexualité de groupe ; distance entre Mars la glaciale et la chaude Terre retrouvée ; distance entre le présent et le passé dans le recours à une existence rêvée, bourrée de souvenirs et de fantasmes, d'appareils et de vêtements luxueux, d'espaces libres depuis longtemps comblés sur la véritable Terre surpeuplée et surchauffée. C'est cette illusion morbide qui voit les colons abandonner l'environnement réel et ses difficultés, laisser leur culture en quasi-abandon, préférant au travail sur l'objet étranger la substance plus malléable de la rêverie et la position d'assistés permanents de l'ONU, de nourrissons geignards d'une Terre providentielle. Mais même cette relation s'avérera insatisfaisante : les hallucinations délicieuses se terminent trop vite et la chute n'est que

plus brutale à retrouver les clapiers inconfortables de Mars-la-dure. L'ONU ennuie avec ses exigences et ses ronchonneries. Jamais on ne pourra lui faire assez payer d'avoir chassé ses enfants du paradis. En fait, l'illusoire est la boîte de Pandore ; une fois ouverte, la porte ne se referme plus et reste béante à l'horreur. Comme des héroïnomanes prenant le train Express vers la dernière gare funeste alors qu'ils croyaient occuper un lent omnibus, les colons vont tomber dans le piège du K-Priss, cette drogue ultime qui enferme une fois pour toutes le sujet dans un monde autistique et coupe les derniers ponts avec le réel. Suprême ironie, on s'y retrouve encore plus seul, encore plus étranger à la vie. La tentative a échoué.

Nous voudrions montrer que la thématique dickienne, maintes fois mise à jour par les bibliographes fidèles de l'auteur, peut se concentrer en ce noyau autour duquel les romans viendront s'ordonner : *l'impossibilité de communiquer avec les autres, comme avec soi-même* – si l'on veut exprimer le problème en termes psychologiques – ; *la reconnaissance de l'état d'aliénation absolue des membres de la Société américaine* vue de la position excentrée de l'écrivain de science-fiction étranger aux circuits de productions groupaux – pour reformuler la question près du pôle sociologique. Et nous proposerons que nulle part mieux que dans la période « martienne » de l'auteur, celle qui couvre les deux années 1963 et 1964, le dilemme ne se manifeste. C'est dans ces quelques textes de la plénitude d'un auteur que les métaphores les plus riches, les illustrations les plus précises de l'angoisse trouveront à émerger. De cela, *Nous les Martiens* sera un exemple particulièrement bon, nous le verrons bientôt.

Philip K. Dick s'exprime lui-même sur le sujet dans la postface au tome du Club du livre d'Anticipation : *À rebrousse-temps/En attendant l'année dernière* (1968). Il commence par l'opposition classique, guide de bien des exégètes : réel/illusoire. Qu'est-ce qui est réel ? Qu'est-ce qui est projection sur l'environnement de nos figures internes ? Puis il remarque cette caractéristique de l'environnement social dont Gérard Klein fera le centre d'un article pour *Fiction* (1969, n° 182) : « La technologie moderne a le pouvoir de créer un flux sans fin d'irréalité ; il n'est que de considérer le quotidien du jour ou le programme de télévision moyen. » (p. 373). Associant la fonction sociale productrice de simulacres creux qui se font passer pour réalité à sa propre place, Dick se demande alors si bien des œuvres littéraires ne ressemblent pas au « vent qui sort des bouches » des scholastiques du Moyen Âge. En d'autres termes, de quel côté de la barrière séparant les simulacres des originaux tombent ses propres livres ? Ce retour sur soi laisse bientôt place à une affirmation très dickienne sur la réalité des objets subjectifs : « J'ai la conviction que certains aspects de l'expérience que nous fait vivre l'hallucination, qu'elle soit issue de la drogue ou d'une

psychose temporaire, peuvent bizarrement, incompréhensiblement, être réels – réels (...) au sens où l'entendent les savants et les philosophes les plus sceptiques.» (p. 374). Il semble possible de ramener cette dernière affirmation à la graine mystique, germée ces derniers temps, qui a conduit Dick vers les effusions théologiques du texte de Metz : *Si vous trouvez ce monde mauvais, vous devriez en voir quelques autres* (1977, 1978). Mais il serait tout aussi intéressant d'entendre les précédentes comme les divers points de vue grâce auxquels le lecteur intéressé peut comprendre l'œuvre complexe et étendue de l'écrivain américain. Nous avons nous-mêmes effectué un bout de chemin en leur compagnie dans un article de *Fiction* (1969, n° 190), une postface à *L'Œil dans le ciel* (« Ailleurs et demain : classiques », 1976) ou une préface au *Livre d'or de Philip K. Dick* (Presses Pocket, 1979) et elles décrivent de manière assez complète les territoires chers à l'auteur. Mais c'est une dernière proposition que nous voudrions ici développer, celle que Dick désigne en ces termes : « J'ai le sentiment profond qu'à un certain degré il y a presque autant d'univers qu'il y a de gens, que chaque individu vit en quelque sorte dans un univers de sa propre création : c'est un produit de son être, une œuvre personnelle dont peut-être il pourrait être fier. *Les difficultés apparaissent quand une tentative de communication s'établit entre plusieurs personnes ; si leurs visions du monde sont trop différentes, la communication est illusoire.* » (p. 374, c'est nous qui soulignons.)

Éloge du narcissisme, mais aussi questionnement angoissé devant un processus de clôture de l'être qui d'étranger aux autres en vient à s'exclure lui-même quand les productions de son psychisme reviennent du dehors comme environnement persécuteur. On se rappelle ici la célèbre scène du *Dieu venu du Centaure* qui voit Léo Bulero se perdre dans un monde reflet, où les personnages subjectifs pourrissent devant ses yeux, victimes de la force d'une haine incontrôlable. Cet étranger incompréhensible et destructeur ne sera autre que la vérité refoulée qui revient au sujet de l'extérieur, imprimant au monde une bipartition en constante menace de s'écrouler, typique de l'œuvre de Philip K. Dick.

Les exemples du processus sont multiples à travers les époques depuis 1952. Nous en choisirons quatre :

— La façon la plus simple d'exprimer le problème reste le thème très ancien du *double*. Ce double contient l'agressivité du héros et l'en débarrasse, mais il revient lui tirer les pieds comme un fantôme qui refuserait de laisser dormir en paix les vivants. La situation ressemble alors de près à la paranoïa, avec un personnage en butte aux attaques de sosies qu'il s'efforce de garder étrangers à lui-même. Edgar Poe avait bien senti le travail du clivage dans *William Wilson* où le héros se

confond à son double dans la scène finale. Plus près de nous, la nouvelle mouture de *Invasion of the body snatchers* (1979) donne une version cinématographique du thème sur son versant social. *Le Père truqué* de Philip K. Dick développe dès 1954 l'angoisse du double : un faux père essaie de se faire passer pour le vrai qui pourrit dans le garage ; une réplique du héros pousse dans la nuit du jardin ; près de ce simulacre, presque mûr, une mère truquée à peine formée se développe. La famille tout entière s'est découvert un négatif agressif d'elle-même ; elle peut donc être présentée sous un jour favorable : le brave enfant curieux, le bon papa travailleur, la gentille mère affairée à nourrir son petit monde ; toutes descriptions éloignées des souvenirs de l'auteur sur son enfance [3]. Il reprendra le procédé dans *Le Dieu venu du Centaure*, lorsque Barney Mayerson rencontrera son moi futur et lui trouvera un comportement glacial.

Le Maître du Haut-Château (1962) déplace la question sur l'environnement. C'est lui, l'univers perceptible et son cortège de souvenirs – résidus des effets du dehors sur l'individu – qui possède un négatif ou plutôt ici un positif car le monde dans lequel vivent les personnages se révèle vite effroyable. L'écrivain du Haut-Château, de sa place élevée hors de portée de ses lecteurs – place qu'occupe Dick par rapport à nous – révèle la bipartition de l'univers externe : nous vivons dans une situation sociale insupportable, mais elle n'est qu'un simulacre, le réel existe quelque part derrière l'illusoire et il est point par point son inverse. Les humains sont ici les victimes impuissantes du Mal – ils *croient* qu'Hitler a gagné la guerre alors que c'est faux, l'oracle impartial du Yi-king l'a révélé à Hawthorne Abendsen dont c'est le devoir d'informer les masses. Mais comment communiquer avec cet autre réel ? Sommes-nous à jamais enfermés du mauvais côté du miroir ? Ce sont les interrogations qui donnent au livre sa vérité psychologique ; qu'elles soient comprises comme réflexion sur l'aliénation sociale ou sur la possibilité de retrouver son unité psychique perdue dans le clivage de l'ambivalence.

Dans *Le Guérisseur de cathédrales* (1969), (*Manque de pot*, sic), le problème se pose directement à la fin du roman : le héros qui a quitté une Terre surpeuplée mais segmentée en petites cellules de travail où la seule communication possible passe par le téléphone et les petits jeux sur le sens du langage [4], se retrouve en compagnie d'un groupe d'extraterrestres sur une planète lointaine. Leur seul but est la réunification d'une ancienne cathédrale, perdue sous les flots, à la terre dont elle est issue ; leur moyen, le travail en commun. Pour cela ils devront vaincre les fantômes de la duplication : double noir de la cathédrale ; négatif de leur Maître quasi divin, le Glimmung, qui forme une race à lui tout seul ; cadavres pourris mais encore mouvants d'eux-mêmes. Ils seront récompensés de leurs efforts par la tombée des

barrières qui les séparent, la possibilité de l'état idéal de communication dans la fusion des individus de l'expédition au sein du psychisme de Glimmung. Les « membres » du groupe sont ainsi réunifiés en un corps dont leurs doubles agressifs restent exclus, et peuvent jouir de leur communauté. Plus jamais ils ne seront seuls. Mais le héros du livre, Joe Fernwright, refuse cette communion, il préfère s'exclure du groupe et partir dans le froid et la solitude, créer une poterie originale par opposition à ses talents habituels de *réparateur d'objets brisés*. Maintenant que les failles entre les personnages sont supprimées, il lui reste à créer autre chose qui ne porterait que son nom et il se met au travail. Mais la dernière phrase du roman le laisse à sa dérélition : « la poterie était effroyable. »

L'ouvrage de Philip K. Dick le plus récent, *Substance-Mort* (1978), présente l'impossibilité de communiquer avec une partie de soi à travers le thème du héros, Bob Actor, *agent-double* au sens le plus ironique du terme [5] qui en vient à s'espionner lui-même par l'œil de caméras installées dans son appartement. Il s'aperçoit alors bientôt que ce personnage sur l'écran est un étranger occupé à des actes et des discours dont il n'a nul souvenir. Il se retrouve donc clivé en deux entités qui s'ignorent. Comme dit l'adage, la main gauche ne sait pas ce que fait la main droite. Le problème est rationalisé par Dick en une élaboration où les deux hémisphères cérébraux vivent une vie indépendante, en rivalité pour le contrôle du corps du sujet. Actor est lui-même et son simulacre, lui et son négatif, mais les deux portions de sa personnalité ne peuvent s'allier en une unité. Docteur Jekyll et Mister Hyde sont condamnés à rester étrangers l'un à l'autre. La solution ne peut donc être que pessimiste et Bob Actor plonge dans la stupeur catatonique.

Nous en sommes là. Ajoutons que la structure même des textes de Philip K. Dick répond au principe de bipartition : ses livres les plus célèbres sont formés d'un premier tiers d'exposition d'une situation sociale aliénée, suivi d'une irruption brutale de l'imaginaire sous forme d'un monde hallucinatoire mortifère où se perdent les héros dans l'éclatement d'un environnement en décomposition. Opposition donc d'un lieu absolument structuré, contrôlé dans ses plus infimes parties [6] par la loi sociale représentée par les mécaniques vides d'affect, et d'un autre espace sans autre règle que le désir, la destruction, la déliquescence des objets usuels soudain inutiles, la toute-puissance de la pensée. Jusqu'au style de Dick qui s'effiloche bientôt, aboutissant à ces fins évasives, quasi béantes, si souvent répétées dans les romans du sommet créatif 1962-1970. *Le Dieu venu du Centaure*, *Ubik*, *Au bout du labyrinthe*, *Galactic pot-healer*, répondent tous à ce principe de présentation et de construction.

Ces considérations sur le statut de la non-communication

narcissique et du clivage du sujet nous introduisent au cœur de cette préface : à ce que nous appelons *l'odyssée martienne* de Philip K. Dick. Pendant quelques textes concentrés sur les années 1963 et 1964, la Terre et la planète Mars vont fonctionner comme doubles spéculaires. Mars sera ce que la Terre n'est pas et vice versa. Leur opposition servira de moteur au récit et leurs relations de métaphore à la difficulté de communiquer avec autrui. Il s'agit de trois romans, celui que vous tenez entre les mains, *du Dieu venu du Centaure* et de *Simulacres* ; de trois nouvelles : *Au temps de Poupée Pat*^[7], *Jeu de malchance* et *Simulacre*^[8]. Nous allons bientôt superposer leurs méandres.

Mais tout d'abord il faut remarquer que ces récits arrivent à une époque faste dans l'œuvre de l'auteur. Après une grave dépression nerveuse en 1959 due au départ de sa femme et de son enfant, Philip K. Dick passe par une période de silence où d'aucuns le croient disparu à la science-fiction, puis il reparaît avec un chef-d'œuvre qui vient comme un coup de tonnerre sur le genre et gagne le *Hugo* en 1963^[9] : *Le Maître du Haut-Château*. C'est qu'au lieu de se laisser écraser par les difficultés externes redoublées par les tempêtes de la névrose, il va créer un lieu pour élaborer ses angoisses : ses romans qui n'en deviennent que plus riches, plus foisonnants d'idées jetées pêle-mêle avec la profusion d'un Van Vogt des grands jours. Mais ils seront aussi plus lourds de vérité, déchirure d'un homme qui se bat pour la santé mentale. Alors, deux conséquences :

— Le rythme de la production dickienne s'accélère brusquement pendant quelques années, comme si l'auteur se servait de ses œuvres pour exorciser un monde interne menaçant ; accompagnées de prises de drogue, elles vont tenir la maladie à distance, magnifique victoire contre les processus de destruction que l'on nomme pulsion de mort et qui trouvent si belle illustration dans le thème dickien des objets en dégradation constante. Victoire momentanée ; pourtant, qui trouvera son apothéose comme sa roche tarpéienne dans le dernier ouvrage de la période : *Au bout du labyrinthe* (1970), terrible déconstruction du monde qui débouchera sur la plus grande crise d'écriture de l'auteur à ce jour.

— Les thèmes favoris de notre écrivain s'infléchissent peu à peu vers les mondes imaginaires. On sait que Philip Kindred Dick avait commencé sa carrière de romancier en 1955 avec *Loterie solaire*, une œuvre centrée sur la politique : l'aliénation d'une société au prise avec une loi faussement démocratique qui fige chaque individu dans la dépendance aux cartels maîtres du pouvoir. Puis, dans ses livres suivants, il revient sur ces thèmes sociaux où le péril est repéré au-dehors et des responsables sont désignés dans l'environnement. À partir de 1962, l'individu se verra de plus en plus incapable de

découvrir l'origine de son aliénation, ce que l'on peut comprendre comme l'illustration de la tactique des monopoles visant à perdre leurs clients et matériaux humains dans un univers dé-responsable où le pouvoir se cache derrière les structures formelles ; mais ce que l'on peut aussi repérer comme désintérêt de plus en plus marqué de l'auteur pour le monde extérieur^[10] devant la recrudescence de ses problèmes internes et familiaux. C'est ainsi que dès *Le Maître du Haut-Château*, les romans pencheront du côté du fantasme et sembleront dire au lecteur : oublie le réel, il est trop horrible à supporter, trop plein de simulacres ; il te prive de toute relation humaine, de toute communication. Tourne-toi vers l'autisme, vers les hallucinations, la création individuelle, et peut-être ces détours te permettront-ils de retrouver les autres dans une application extrême du « combats le feu avec le feu ». Texte après texte l'imaginaire prendra plus de place jusqu'à *Ubik* où l'on ne sort pas souvent de l'illusoire semi-vie et *Au bout du labyrinthe* qui se déroule dans un rêve élaboré pour fuir une réalité atroce.

C'est dans ce mouvement que se place la période martienne et nous y verrons apparaître diverses modalités d'échappatoires. Mars est loin de la Terre, et c'est une première solution que de mettre le gouffre spatial entre l'aliénation et soi. Mais celle-ci va suivre les colons et leur faire regretter la planète mère comme l'Eldorado perdu. La Terre peut alors fonctionner comme idéal dont le souvenir viendra soulager les souffrances : c'est la quête folle d'une illusion d'un retour en arrière qui revient dans chacun de ces récits. Illusion d'un bien-être qui n'a jamais existé. Illusion d'un monde où le désir est libre de s'exprimer, où les barrières à la communication sont tombées. Mais ce n'est qu'un simulacre d'existence que Dick condamnera ou valorisera suivant les textes.

Si nous prenons d'abord les nouvelles, nous sommes aussitôt frappés par l'unité du contexte : Mars (ou la Terre fonctionne comme lieu de mort pendant que l'autre côté reste plein de vie.

Dans *Jeu de malchance*, par exemple, les colons se sont laissés prendre à la propagande terrienne et ont émigré sur l'astre rouge. Ils y ont trouvé un désert glacial, une atmosphère raréfiée et des conditions de vie épouvantables. Ils y essaient pourtant de survivre avec quelque succès mais au prix du désir, jusqu'au jour où les démons reviennent les tenter sous la forme d'une fête foraine extra-terrestre. Maladroits, ils cherchent à rouler plus fort qu'eux, à tricher pour remporter les lots convoités, et se retrouvent face à la catastrophe. Une multitude de petites poupées mécaniques arrachées à l'adversaire se révèlent bientôt une calamité pire que les sauterelles de la Bible ; elles se répandent partout, espionnent les conversations, empoisonnent l'eau, détruisent les récoltes. L'appel à l'aide de l'O.N.U. se révèle aussitôt

désastreuse ; les forces terriennes arrivent avec leur pesanteur militaire sans se préoccuper du sort des civils. Elles dévastent le terrain dans un gigantesque effort de guerre, mais ne peuvent éliminer les petits persécuteurs, trop minuscules et trop nombreux. *Jeu de malchance* reste donc une histoire très pessimiste – apologie de l'individualisme où tout appel à l'aide aggrave le sort, où toute attention envers le monde externe ne peut avoir que des effets funestes.

Simulacre déplace la mort à l'autre bout du clivage. Ici c'est la Terre qui a été détruite par l'ennemi proxien. Mais cela, le héros ne le sait pas : il vient juste de redonner à Mars son ancien aspect verdoyant après des millénaires de désertitude desséchée et retourne sur sa planète natale qu'il croit encore surpeuplée. Après le vide, il va retrouver la foule. « Des familles de sept personnes qui s'entassent dans une cuisine minuscule. Des autoroutes tellement encombrées qu'il n'est pas question de rouler avant onze heures du matin » (p. 66, version française). C'est l'illusoire qui l'attend. La Terre est morte. Pour préserver sa santé mentale, les Proxiens vont lui montrer un simulacre de vie : de fausses fleurs lui offriront leur parfum synthétique ; de faux écureuils joueront avec sa curiosité ; de fausses compagnes lui feront goûter les charmes du simulacre, combien proches du réel. Au retour sur Mars, notre héros portera un chat affectueux comme gage de la survie de son univers maternel. Peut-être n'entendra-t-il pas ou préférera-t-il ne pas entendre les cliquetis du relais déclenchant le ronron de l'animal. Devant l'horreur de la mort et de la destruction, seule l'illusion peut conserver quelque temps à l'homme son unité.

Il est important de noter que partout Mars et la Terre occupent des places diamétralement opposées. Leur distance est fondamentale en ce sens qu'elle détermine le récit et sous-tend son sens dans l'inconscient de l'auteur, mais leurs caractéristiques sont interchangeables. C'est la tension Mars/Terre qui organise l'espace du texte, pas la spécificité de leurs éléments. C'est tellement vrai que dans *Simulacre*, on assiste à une sorte de démonstration du principe des vases communicants : c'est lorsque la Terre se craquèle que Mars reverdit ; lorsque le monde surpeuplé retourne au silence que la planète rouge trouve un peuple. L'un ne peut aller sans l'autre : pour que l'un vive, il faut que l'autre meure ; le plaisir et la douleur se maintiennent séparés de cette relation binaire qui n'accepte nul compromis.

Le principe de balance apparaît avec la force de l'évidence dans *Au temps de Poupée Pat* car ce texte annonce – quelques paragraphes durant ligne à ligne – *Le Dieu venu du Centaure*, mais en *inversant* les données. On sait que les colons du *Dieu venu du Centaure* supportent leur vie martienne dans la mesure où ils trouvent une zone de repli au

moyen des combinés Poupée Pat et de la drogue D-Liss. Les personnages d'*Au temps de Poupée Pat* se trouvent sur *Terre*, mais une Terre dévastée par la guerre atomique, et c'est de *Mars* que viennent les secours sous forme de colis d'assistance. Les Terriens sont ici les sous-développés de l'univers ; ils ont perdu un environnement nourricier qui doit leur être importé. Mais eux aussi ont trouvé un simulacre pour concentrer toute leur attention au fond des abris où ils se terrent. Ce Poupée Pat-là est le précurseur archaïque du jeu-support hallucinatoire : il s'agit de recréer dans les détails les plus infimes l'univers quotidien perdu, si quasiment oublié[11] qu'il en devient mythe infiltré de fantasmes luxuriants et luxurieux.

Le jeu narcissique sert à se désintéresser du monde extérieur dégradé et même à refuser la dépendance aux approvisionneurs. Les colis de nourriture sont accueillis avec dédain et seuls les appareils susceptibles de s'intégrer aux combinés Poupée Pat éveillent l'intérêt. Mais Dick trouvera cette fois une solution qui ramènera de l'illusoire au réel grâce à la métaphore du jeu *Connie* : poupée plus adulte que Pat, mariée et mère, qui forcera certains à grandir avec elle et à se décentrer du monde infantile pour entrer en contact avec d'autres abris, rétablissant ainsi la communication humaine brisée par la guerre.

Écrit quelques mois après *Au temps de Poupée Pat*, *Le Dieu venu du Centaure* redistribue les cartes en échangeant les jeux : c'est Mars la morte, la sèche, la froide, l'orange pressée jusqu'à la pulpe. Sur son écorce rampent quelques colons exclus de la foule terrestre. Notre planète se présente comme la réversion de cette situation : trop chaude, trop peuplée, menacée dans son existence par l'augmentation du rayonnement solaire, si bien que Mars en devient l'alternative forcée.

Deux opposés donc qui tendent à se rencontrer dans l'insupportable situation qu'ils ménagent à leurs habitants. Griller dans la chaleur humaine ou geler dans les espaces vides ? Les hommes fuient ce véritable « double-bind »[12] dans la drogue et croient un instant avoir découvert la solution dans cette troisième voie.

Mais le dénié fait toujours retour dans le réel et l'opposition Mars/Terre va se reconstituer par la dichotomie des drogues : le D-Liss face à son double maléfique, le K-Priss. D'un côté, nous aurons la tentative fusionnelle, le lieu où les membres du groupe peuvent se fondre en une unité de plaisirs sans entrave, mais à travers des supports réels (Poupée Pat), mais pour un temps seulement. De l'autre, l'univers narcissique, entièrement soumis à la pensée devenue toute-puissante sur la forme même des objets de l'environnement, espace a-topique et a-temporel ; mondes gigognes dont l'individu à jamais solitaire ne pourra s'extraire. En compagnie des productions de son psychisme, il

mènera une existence pleine de péripéties fantasmatiques, pendant que son corps réel restera prostré quelque part, il ne sait où.

Palmer Eldritch sera le Père truqué de cet univers, celui qui concentre en lui l'agressivité déniée par ailleurs : ses stigmates mécaniques en témoignent, il n'est pas humain. Ses dents d'acier, ses yeux électroniques, sa main synthétique sont froids comme les déserts de Mars, sévères comme la condition des colons, durs comme la rancœur des expulsés de la Terre promise. Il est l'incarnation du narcissisme, de l'envie, de l'avidité ; rôle que reprendra Jory dans *Ubik*. Mais tel le diable, ses appels sont tentations à la mesure de l'idéal, du besoin de dominer qui sommeillent en chacun. Léo Bulero s'y laissera prendre – de force – et y rencontrera la puissance de ses désirs agressifs : sa collaboratrice n'y résistera pas, bientôt écrasée en une flaque fétide sur le sol. L'environnement hallucinatoire n'est plus alors que l'écho du sujet dont les mots reviennent sans réponse aux oreilles après un parcours de solitude. Mais déjà à l'horizon se profile la nouvelle formation d'un double, dans l'opposition étrange Léo Bulero/Palmer Eldritch qui voit s'affronter un bien mitigé et minuscule à un mal implacable et tout-puissant. L'homme face au divin. La démarche dickienne implique pourtant que la bataille n'en soit pas perdue pour autant et Bulero semblera même sortir vainqueur de la confrontation finale. Mais pour combien de temps ? Car il est tout autant indispensable pour lui de conserver le régime des opposés où la balance pourrait constamment pencher du mauvais côté. *Ubik* renouvellera le sujet en juxtaposant le diabolique Jory dont la colère peut frapper n'importe où dans l'univers de semi-vie [13] et la frêle Myra (mirage ?) aux possibilités limitées révélées par la métaphore du petit atomiseur *Ubik* si prompt à régresser.

Le Dieu venu du Centaure reste, par la richesse de ses thèmes et le courage déployé dans leur développement à terme, loin des modes, de la logique ou de la bienséance science-fictionnesque, un des chefs-d'œuvre de Philip Kindred Dick, peut-être le plus vaste, le plus complexe, celui qui aurait mérité une diffusion importante qui lui fut toujours refusée. En effet, si ce roman est reparu trois fois – plus que tout autre – c'est dans des distributions semi-confidentielles : le vite épuisé « Galaxie-bis » ; le vite disparu « Anti-mondes » ; le peu trouvable « Marabout ». Il sera donc probablement encore méconnu pour longtemps des amateurs non fanatiques de Dick. Dommage.

Nous les Martiens a bien failli subir un sort pire encore et cette nouvelle traduction le tire de la tombe poussiéreuse où il reposait en une version abrégée entre les pages de *Galaxie* [14], oubliée de tous et de chacun. Pourtant, à le redécouvrir, il s'agit d'une œuvre originale et riche, digne compagne du *Dieu venu du Centaure* dans la double trilogie martienne ; une création qui allie les meilleures qualités des

grands textes dickiens. Il nous faut ici lui rendre une place trop longtemps méconnue.

All we Marsmen paraît aux États-unis pour la première fois dans le numéro d'août 1963 du magazine maintenant défunt *Worlds of tomorrow*, compagnon de route de *If* et *Galaxy* dans l'écurie dirigée par Frederik Pohl. Il semble assez mal reçu par les lecteurs qui se plaignent de « n'y rien comprendre » et reculent devant la complexité de la création. La parution en volume chez Ballantine, sous le titre *Martian time slip*, n'arrange pas grand-chose et le roman ne trouvera même pas un Algis Budrys pour le défendre[15]. Rapidement classé ouvrage de seconde zone – comme la plupart des chefs-d'œuvre de Dick – par la « critique » soi-disant spécialisée[16] américaine toujours prompte à rejeter sous le label de confusion ce qu'elle ne comprend pas, *Martian time slip* s'enfonça dans l'indifférence où il gît encore là-bas. Douze ans plus tard, la graine passée sous le rouleau compresseur de l'orthodoxie regermera en Angleterre en une édition cartonnée, patronnée par Brian W. Aldis, grand admirateur de l'auteur. Il était temps.

La semence tombera en France en hiver, bien avant le printemps 1968 et ses premiers engouements nationaux pour l'auteur. La parution de *Nous les Martiens* fin 1966 venait trop tôt, dans une période encore somnolente, pour un public peu préparé à la complexité de l'univers dickien. Et cela d'autant plus que le roman paraissait très écourté, émasculé de ses scènes trop sexuellement explicites. D'autant plus qu'il s'agissait bien d'une des constructions les plus achevées de l'écrivain, bien au-delà des *Mondes divergents* (*L'Œil dans le ciel*) son prédécesseur de 1959, ou de *Loterie solaire*, l'ouvrage suivant pour lecteur français.

Nous les Martiens pousse à sa plus grande complexité une des méthodes favorites de Philip K. Dick, inaugurée avec *Le Maître du Haut-Château* : la juxtaposition de plusieurs récits commencés séparément dans le roman qui se rejoignent peu à peu au fil des pages. Des personnages multiples sont ainsi introduits tous les quelques paragraphes ; ils semblent au premier abord avoir peu de rapports entre eux, puis se rencontrent, parlent les uns des autres ou commentent par leurs actes ce que fait un étranger dans un chapitre éloigné. Au bout du compte les fils de la toile d'araignée fusionnent en un point terminal et le lecteur peut prendre du recul pour voir apparaître derrière les mouvements de la contingence un dessin global, véritable gestalt de l'œuvre qui n'émerge que du rapport entre les parties morcelées. Bien sûr, et c'est là encore un rejeton de l'observation dickienne de la nature humaine, il reste toujours un résidu de relations impossible à intégrer à l'unité. C'est ce qui se dépose dans notre vie d'incompréhensible, de définitivement clivé,

quels que soient les efforts de synthèse déployés au plus profond de nous et c'est ce qui revient décontenancer le lecteur peu coutumier de ce malaise. Le bizarre, l'incompréhensible, le résiduel, nous sommes habitués à le rejeter par la projection qui fait des autres le dépôt de ce qui en nous se refuse, ou à le refouler très loin du côté de la sublimation. Philip K. Dick nous le ressort en vrac. Ces œuvres sont comme l'existence : touffues mais ordonnées, gouvernées par le hasard et pourtant harmonieuses.

C'est cette harmonie où les parties du roman se répondent en échos, mais aussi ce reste de ténèbres qui nous fait tant admirer *Nous les Martiens*. En voici quelques fils dont les couleurs égayaient notre regard, mais la pelote en contient bien d'autres.

Le problème central de l'ouvrage nous semble encore celui de la communication. *Comment communiquer avec Vautre ?* Mais aussi comment vivre avec soi-même. Mais encore comment ne pas *casser* les quelques liens établis entre les êtres ?

Un fil ténu relie Mars à la Terre qui s'est désintéressée de sa colonie pour explorer plus avant et lancer un vaisseau vers les étoiles, celui qui reviendra de Proxima dans *Le Dieu venu du Centaure* avec Palmer Eldritch à son bord. Au lieu de développer ses investissements, la mère-patrie a choisi de s'intéresser à d'autres. Mal lui en prendra. Le K-Priss viendra remplacer le D-Liss, rompant les frêles ponts au profit du narcissisme.

Sur Mars, Jack Bohlen lutte contre la schizophrénie et sa coupure. Il se sent éloigné des autres comme de ses propres sensations. De temps à autre, un gouffre le sépare de ses interlocuteurs aussi vaste que le vide spatial mis entre sa planète natale et lui dans une fuite insensée devant la maladie. Malheureusement, la psychose est la seule chose qu'il aura emportée dans ses bagages tant il est vrai que l'on se transporte avec soi. Puisqu'il ne peut abolir sa schize il va donc devenir *réparateur de machines*, remontant ainsi des doubles dévitalisés de lui-même dans une tentative réitérée d'élaborer on ne sait quelle culpabilité. Son père Léo arrivera bien de la Terre (en partie pour) le voir mais Jack ne pourra pas plus établir un contact qu'au bout de la ligne téléphonique interstellaire : car au prénom salvateur de *Léo* (Bulero) vient toujours s'adjoindre le sourire métallique de Palmer Eldritch[17]. Il se perdra donc dans la tentative vouée à l'échec de communiquer avec un autre double, sa version infantile : l'autiste Manfred Steiner.

Manfred Steiner correspond avec lui-même au long de l'axe temporel, mais l'environnement est exclu de cette relation narcissique. Il voit son être futur, mais surtout les forces de la décrépitude à l'œuvre sur son corps presque cadavre. L'avenir est la mort. La mort est un pus immonde qui infecte le présent, emplissant les yeux et les

oreilles de Manfred, l'empêchant de percevoir l'extérieur. Alors les briques de son univers sont faites de peur et de haine. Le maître-plombier Arnie Kott en fera la triste expérience lorsqu'il essaiera de défaire le passé.

Arnie Kott se présente comme le roi sans couronne de la planète Mars. Chef du syndicat des plombiers, il contrôle la distribution de l'eau – l'élément le plus rare et le plus recherché de la colonie – et semble seul régulateur de son sort. En effet, avec le pouvoir vient la facilité de contact. Arnie Kott se lie facilement avec les autres dans la mesure où il garde les rênes de la relation. C'est lui qui *joue* à brouiller la communication par des messages codés camouflés en musique électronique, et, même à travers la marée de cris et de sifflements incompréhensibles, reste maître du message. Pourtant il connaîtra lui aussi la coupure lorsqu'il devra faire appel au bon vouloir de Manfred. Sous l'emprise du petit autiste son univers se transformera, prendra forme paranoïde et la communication inter-individuelle jusqu'alors si facile s'effondrera brusquement en un chapitre trop court[18] qui préfigure les plus belles pages du *Dieu venu du Centaure*.

L'ONU est un intercesseur impuissant à apaiser les maux du monde. Distributeur parcimonieux de l'eau salvatrice, il fonctionne comme réseau de liaison défectueux et lorsqu'un de ses satellites repérera des autochtones en train de mourir de soif dans le désert, il devra lancer un message radio et faire appel à la bonne volonté de tous pour sauver les malheureux. Lui-même est impuissant à protéger les menacés.

Et c'est bien l'ONU qui fournit la métaphore centrale du livre, témoignage de l'effort de communiquer malgré la différence et de son échec irrémédiable, en la forme de cette construction future que seul Manfred Steiner peut voir, qui porte au-dessus de son entrée cette devise unificatrice AM-WEB (« Tous les hommes deviendront frères ») et croule déjà sous la forme de la décrépitude. Ainsi l'ONU, créée jadis pour rassembler les races étrangères, se lancera dans l'entreprise de réunion[19] pour échouer encore et toujours. Car l'homme est mortel, c'est le temps qui le dit. C'est le psychotique qui le fuit et en détruit sa vie entière d'une césure trop tôt advenue.

Mars, planète poubelle, planète de mort, réalité desséchante de tous les jours face à une Terre rêvée, nous offre une métaphore passionnante de l'univers dickien où les fausses oppositions abondent dans l'œuvre comme dans la vie. Il semble d'ailleurs que l'auteur soit lui-même friand de ces associations jusqu'à forcer la vie à s'y conformer : dans son discours donné à Metz en 1977 « Si vous trouvez ce monde mauvais, vous devriez en voir quelques autres », il prétend que l'œuvre est le reflet d'un présent disparu, livre d'Histoire Oubliée ou prophétie à rebours. Un texte comme *Le Prisme du néant* (1974) –

avec son Amérique policière – serait le dernier souvenir d'un présent plus terrible, réparé lentement par un Dieu perfectionniste. Ainsi, l'univers s'améliore-t-il peu à peu, laissant derrière lui des ébauches dont les œuvres dickiennes aux vitrines des librairies sont les sombres miroirs. Même en retard d'une guerre, les ouvrages de fiction accèdent au statut de *doubles du réel*. Il ne manque pas beaucoup pour pouvoir inverser la proposition et dire que le livre – et son auteur derrière lui – peuvent réarranger l'environnement à leur guise. Plus besoin alors de postuler une divinité invisible, maîtresse de la destinée, l'écrivain ferait aussi bien l'affaire.

Philip K. Dick semble ici engagé sur un chemin dangereux qui voit le miroir Mars/Terre – jusque-là circonscrit à l'œuvre de fiction – se déplier pour inclure la réalité quotidienne, comme dans ce récit princeps de 1954 « En ce bas monde » où la digue qui sépare les vivants de l'« Autre Monde » éclate, laissant le héros sans défense devant la ruée du désir fusionnel. L'écrivain Dick se trouve à la croisée des chemins qui distinguent l'écriture comme métaphore de la problématique personnelle, et/ou révélateur de la structure sociale, de l'écriture-délire paranoïde. C'est cette distinction qui donne tout son intérêt à la science-fiction en tant que genre littéraire. Elle qui lui permet de témoigner, d'élaborer, de construire des histoires et non de se perdre dans un réel infiltré de fantasmes. La barrière de la *fiction* reste nécessaire à sa survie comme à son renouvellement et assure la distinction entre *Le Matin des magiciens* et *Le Maître du Haut-Château*. Il est ainsi crucial de ne pas confondre l'impression de *vérité* produite en nous par les meilleurs romans et la prétention au *réel* du discours de Metz ou des multitudes de la mystique extra-terrestre.

Du côté de la paranoïa, nous trouvons la vérité du sujet en exil au-dehors sous la forme d'un simulacre de réel. Elle s'en va transformer Nixon en persécuteur personnel ; le Watergate en embuscade préparée par Dieu pour venger Dick des affronts subis [20]. L'auteur devient prophète inspiré par une voix de ténèbres, regard sur le réel prêté à des spectateurs aveugles. Voilà qui est un bien grand péché d'orgueil pour un romancier, dont la punition ne peut qu'être de voir son inspiration se tarir. Car la Bible, Livre des livres, Contenant Ultime de la Vérité, n'admet pas de suite...

Il ne faut pourtant pas s'étonner de cette disparition de l'imaginaire dans un réel paranoïde. Elle n'est que la suite d'un dédoublement remarquable entre la structure psychique de Philip K. Dick, sa manière de penser, ses problèmes personnels et la situation de l'Amérique schizophrène [21] dans laquelle il vit. Il n'est pas interdit de croire que la seconde a pu favoriser la première, en tout cas son développement. En effet, nous avons d'un côté un monde psychotisé dans lequel le rapport de chacun au réel est médiatisé par de multiples

relais dévitalisés – télévision, journaux, voitures, supermarchés à la nourriture aseptisée – qui encombrant l'environnement. Un monde de fausses nouvelles et de faux produits construits par la propagande et la publicité ; où les artisans disparaissent de ne pouvoir concurrencer la production industrielle. Un lieu dans lequel les écrivains restent pratiquement seuls à créer des objets complets qu'il s'agit encore de distinguer des simulacres télévisuels.

De l'autre côté nous avons Philip K. Dick dont la mère « corrigeait » les discours officiels pour les rendre conformes à la vérité gouvernementale, horrifié par la prolifération des faux-semblants, mais aussi fasciné par leur pouvoir. Car c'est du côté de l'illusoire que se trouve puissance et renommée, du côté de la politique politicienne, pas à l'entour d'un petit écrivain oublié du public américain, perdu dans la grande banlieue de Los Angeles, aussi anonyme qu'il est possible. Un Dick dont les problèmes personnels face à l'agressivité – rappelons ici qu'il a une sœur jumelle morte et que son père a vite disparu de sa vie – le poussent à « faire comme si » elle n'existait pas et à transporter une culpabilité refusée le long de son existence faite de ruptures [22]. Il est significatif que Paul Williams ait titré un article de *Rolling Stone* n° 199 : « The true stories of P. K. Dick », insistant sur l'aspect toujours changeant de l'auteur dans sa manière de rapporter son histoire personnelle, comme si elle était une suite de romans en constante évolution. En effet, Dick semble aussi incertain de sa place ou de son désir que ses héros de l'environnement. Comme eux, il doute : quelquefois il enjolive sa biographie pour mieux intéresser son interlocuteur et se rendre aimable à ses yeux ; quelquefois il semble même y croire ; toujours il s'inquiète : l'autre n'est-il pas agressif ? Comment parvenir à contrôler sa menace ? En étant insaisissable, vague écho des demandes de l'étranger, porteur du manteau de brume des agents de *Substance-Mort*. Présent en image, mais pas en substance [23]. Proche en quelque sorte du simulacre qu'il aime tant décrire.

Vérité trop tôt oubliée, c'est l'œuvre qui transcende le dilemme interne comme la dégradation sociale. Écrire sur l'aliénation est un acte désaliéné. Celui qui peut permettre à Philip K. Dick d'associer sans les confondre une réflexion sur l'environnement et l'évocation de tumultes intérieurs, d'élaborer les *rapports* entre le collectif et l'individuel que la paranoïa vient fusionner. C'est dans le roman que le lecteur peut reconnaître quelque chose de lui-même, dans cet objet étranger qu'il repère l'intersection entre l'écrivain et lui que le discours de la transcendance biblique occulte.

Roman ; faux qui se présente comme tel ; œuvre de fiction ; *Nous les Martiens* accède par cette clarté à la vérité. Le plaisir de la lecture s'en porte garant.

[1] Terme allemand : maîtresse de maison. Erna Steiner est d'origine allemande. (N. d. T.)

[2] *Old Fashioned* : cocktail à base de whisky. (N. d. T.)

[3] Dick présente son père comme « autoritaire et terrifiant ; admirateur des nazis » et sa mère comme « pire encore » ; « cruelle, hypocondriaque, raciste ». Voir à ce sujet notre étude du *Livre d'or* (1979) : *Labyrinthe de mort*.

[4] Ils s'amuse à transformer par ordinateurs interposés des titres de livres célèbres en langages étrangers pour les restituer à leur langue première vidés de leur sens. La fonction de communication du langage est ici attaquée, réduite à une coque formelle. On joue avec les mots comme s'ils étaient des objets manipulables en feignant de ne pas comprendre le message qu'ils portent.

[5] D'autant plus que *Actor* veut dire *acteur* en anglais et qu'il se fait passer pour un autre, même devant ses supérieurs.

[6] Rappelons-nous du frigidaire aussi vénal que vitupérant de *Ubik* qui garde l'accès de la nourriture contre les tentatives du héros. Et encore le « Monsieur Travail » de *Galactic pot-healer* qui exige des sommes démesurées pour établir quelques secondes de communication avec les chômeurs en quête d'une place pour se satisfaire.

[7] Traduits dans *Le livre d'or de Philip K. Dick* (Presses Pocket, 1979).

[8] *Galaxie*, N° 23, mars 1966.

[9] L'équivalent science-fictionnesque de l'Oscar du cinéma.

[10] On sait qu'après les assassinats des Kennedy et de Martin Luther King, Dick se refusera à voter, trouvant cet acte inutile.

[11] Deux joueurs se querellent pendant une partie sur le fait de savoir si les épiceries avaient des portes à ouverture automatique ou non. Plus loin, ils criaillent sur les honoraires d'un psychanalyste.

[12] Au sens de l'École de Palo-Alto qui décrit le discours des mères de schizophrènes comme fait de propositions mutuellement

exclusives.

[13] Et même ailleurs si l'on en croit les rêves du début du roman.

[14] *Galaxie*, n^{os} 32, 33 et 34, décembre 1966 à février 1967.

[15] On sait que *Le Dieu venu du Centaure* allait être brillamment soutenu l'année suivante par Algis Budrys – seul contre tous – dans la revue des livres de *Galaxy*.

[16] En fait les tristes « reviewers » qui bloquent depuis toujours le développement d'une pensée réflexive sur le genre aux U.S.A.

[17] Voir l'insistance de Dick sur le râtelier d'acier de Léo Bohlen.

[18] Comme tous les grands romans, *Nous les Martiens* semble finir trop vite et laisse le lecteur sur sa faim.

[19] On remarquera que AM-WEB peut aussi se transformer en « American web » c'est-à-dire « la toile d'araignée américaine », signe du désir de relier les individus aliénés (au sens étymologique) d'un groupe social trop vaste. Mais où est l'araignée ?

[20] Comme l'écrivait Jimmy Gieu au bon vieux temps du Fleuve Noir : *authentique* !

[21] Pour reprendre l'expression de Gérard Klein.

[22] Ne serait-ce que le départ de ses femmes et de ses enfants.

[23] Philip K. Dick raconte qu'il a *joué* les bons citoyens pendant des mois avec les agents de la CIA chargés de surveiller sa première femme au temps du MacCarthysme. Vérité ? Fragment de roman perdu dans sa vie ?